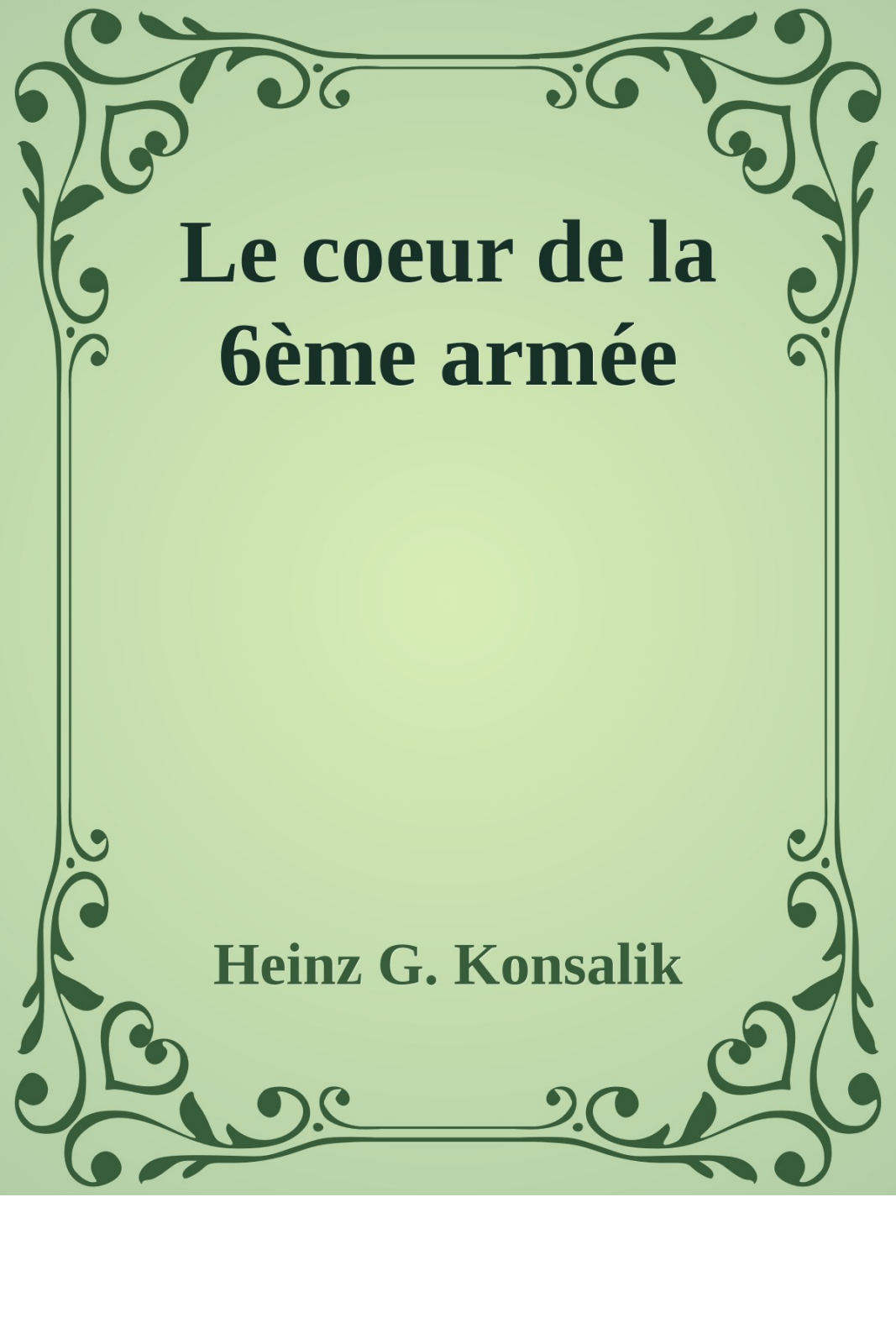


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Le coeur de la 6ème armée

Heinz G. Konsalik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KONSALIK

le cœur de la 6^e armée



PRESSES
POCKET
TEXT
IMPERIAL

Heinz G. KONSALIK

LE CŒUR DE LA

6^e ARMÉE

PRESSES POCKET

116, RUE DU BAC, PARIS

Le titre original de cet ouvrage est :

DAS HERZ DER 6^e ARMÉE

Traduit de l'allemand par Claude Chabalier

© *Presses de la Cité*, 1965.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

QUE CE LIVRE SERVE D'AVERTISSEMENT
AUX SIMPLES SOLDATS
QUI DEPUIS TOUJOURS ONT PAYÉ
LES POTS CASSÉS PAR LES HOMMES POLITIQUES.

... vos troupes, encerclées comme elles le sont, se trouvent dans une position difficile. Elles souffrent de la faim, du froid et des maladies. Le cruel hiver russe commence à peine. Il garde en réserve gels sévères, vents glacés et tempêtes de neige. Vos soldats l'attendent sans équipement adéquat et dans des conditions sanitaires déplorables.

Vous-même, et avec vous les officiers des troupes encerclées, comprenez parfaitement que toute tentative de percée serait vouée à l'échec. Votre situation est sans espoir, et la poursuite des combats dépourvue de sens...

Extrait de l'ultimatum du général Rokossovski au général Paulus, le 8 janvier 1943.

Pavel Nikolaïevitch Abranov scruta le ciel. Ses yeux allèrent ensuite jusqu'à la Volga, par-dessus la pointe de ses bottes. Il mâchait une croûte de pain dur. Le ciel, gris et blême, était lourd et sans limite au-dessus du fleuve noir, qui semblait chargé d'encre.

Abranov soupira et noya de salive le morceau de pain dur, afin de l'amollir et d'y mettre la dent. Près de lui, dans un uniforme aux larges épaulettes, était allongé un homme grand, sale, pas rasé et couvert de boue, qui regardait aussi par-dessus la Volga, dans la direction de Krasnaïa Sloboda. L'homme ne soupira point. Il mâchonnait une cigarette. C'était une bonne et grosse cigarette de *majorka* [1], roulée dans un bout de communiqué militaire arraché à la *Pravda* du jour précédent.

— Qu'as-tu, petit père ? dit l'homme. Pourquoi soupirez-tu ?

— L'hiver devrait bien arriver, camarade commandant. Il est temps ! Un hiver brusque. Vlout ! comme des chevaux descendant les steppes du Kazakhstan ! Il faudrait qu'il gèle d'un coup, en une nuit... comme ça, nos petits chars d'assaut pourraient surgir de l'intérieur, passer la Volga et nous rejoindre...

Abranov se mit à rire doucement. On aurait dit un gémissement, car Pavel Nikolaïevitch avait quand même soixante-douze ans. C'était l'un de ces vieillards comme on se les représente, cheveux blancs bouclés dans le cou, gros nez, yeux perdus dans d'innombrables replis du visage, et encore brillants, malgré leurs pupilles jaunies comme les doigts d'un fumeur. Et il était toujours solide, crénom... Autrefois, dans sa jeunesse, il avait servi dans la Garde impériale. Plus tard, il avait travaillé à la forge de l'usine « Octobre Rouge ». Il y ployait les tôles d'acier dans une pluie d'étincelles. Certes, il était costaud, et seul le rire, dans sa personne, trahissait l'homme de soixante-douze ans. C'était bien la crécelle un peu bête d'un vieillard.

Le commandant Ievguenoï Alexandrovitch Koubovski tira un bon coup sur son énorme cigarette. Derrière eux, l'orage était déchaîné : un curieux orage, fait de craquements et d'explosions. Des maisons brûlaient et s'écroulaient, des caves sautaient, des montants d'acier pliaient comme fils de fer et des hommes éclataient comme verre

fragile. L'enfer venait de s'ouvrir, une ville mourait dans les flammes et les explosions, il n'y avait ni ciel ni terre, rien qu'un nuage de fer, de feu, de pierre, de poussière, de boue et de corps déchiquetés. Partout, les divisions allemandes occupaient les ruines et les caves, ou bien enlevaient les quelques points d'appui encore tenus par l'Armée rouge. Elles étaient partout, au nord où se trouvaient les grandes usines – « Barricade Rouge », pour les canons, « Djerjinski » pour les tracteurs – l'aciérie « Octobre Rouge » et les raffineries, au sud où s'allongeaient les installations du port, les silos et les quais, en passant par l'ouest – la banlieue, le Mur des Tartares, le Mamaï-Kourgan, et la cote 102. Seul le secteur où s'étaient allongés le vieil Abranov et le grand commandant était tranquille, comme pris dans un étrange calme plat. Ils se trouvaient dans une dépression de la rive escarpée du fleuve. C'était une étroite bande de trois kilomètres, inaccessible aux obus allemands. Sur ces trois kilomètres, ils s'étaient terrés comme des renards... les postes de secours, les entrepôts, les cuisines, les états-majors, les abris pour le personnel, les stations radio... Toute la 62^e Armée soviétique, qui défendait Stalingrad, tenait sur ces trois kilomètres de pente au-dessus de la Volga. Là vivaient le cœur et le cerveau, la force et l'espérance.

— Chaque chose a deux aspects, petit père Pavel Nikolaïevitch, dit le commandant Koubovski.

Il continuait à fumer, avec grande satisfaction, car il était pour quarante-huit heures en permission de détente. À Stalingrad, cela existait encore. Dans les caves et les maisons en ruine, dans le labyrinthe inextricable des halls d'usine déchiquetés, dans les tranchées qui remplaçaient maintenant les rues, seule une partie de l'armée était blottie sous les coups. L'autre se reposait et se préparait au combat dans les trous de renard de la rive escarpée. On opérait la relève tous les trois ou quatre jours. Ainsi l'armée était en mesure de se refaire et d'opposer aux Allemands des troupes toujours fraîches.

— Le sol gelé favoriserait aussi les opérations des Allemands !

Le commandant Koubovski tressaillit. Devant lui, dans un bruissement d'eau, un geyser venait de jaillir de la Volga. La détonation, arriva ensuite, avec une pluie de terre mouillée.

— Nos chars sont dans la steppe, je le sais, je l'ai entendu à l'état-major... On dit qu'ils sont mille, et plus. Seulement, ils ne peuvent pas traverser sur des bacs : les Allemands les tireraient comme des lapins boiteux. Mais s'il gèle, camarade commandant, ils passeront la Volga n'importe où.

Le vieil Abranov s'était excité en parlant. En outre, sa croûte de pain était maintenant suffisamment détrempée pour qu'il pût mordre dedans. Il l'avalait par gros morceaux.

Le commandant Koubovski se taisait. D'ailleurs, qu'aurait-il dit ? Derrière eux, Stalingrad mourait. Devant eux coulait la Volga, et en y réfléchissant bien, le dicton paysan avait de quoi laisser pensif : « Tant que l'ennemi n'a pas pris la mère Volga, la Russie n'est pas perdue ! » Et voilà qu'une armée allemande tout entière se dressait sur la Volga, en face de la steppe du Kazakhstan, un pays offert, plat comme la main, qu'elle pourrait traverser jusqu'au bout du monde.

Le mot d'ordre était : « Il faut empêcher cela ! Que tous les hommes de Russie meurent plutôt à Stalingrad... avec leurs corps, construisons un mur devant la Volga. » Et ce n'était pas simple formule, Dieu non ! Le commandant Koubovski le savait par expérience. Il avait laissé quatre bataillons dans les ruines de la cité, et toujours, et toujours, quand il revenait sur les pentes du fleuve, il y avait là un bataillon frais en attente. Tels des moutons aux grands yeux vides en route vers l'abattoir, les hommes étaient dirigés sur l'aciérie « Octobre Rouge » – un véritable enfer – ou bien vers cette boucle formée en plein centre de la ville par le chemin de fer, et qu'on avait baptisée la « Raquette de Tennis ». Là-bas, les soldats de l'Armée rouge s'agrippaient à chaque pierre, ils s'accrochaient au moindre pouce de terrain et faisaient véritablement un rempart de leurs corps sanglants.

Le vieil Abranov avait fini son bout de pain. Sur les pentes de la Volga, c'était l'homme à tout faire de l'armée. Il portait les blessés sur leurs brancards, il enterrait les morts, il triait les caisses de munitions, et, dans de grandes cuves métalliques destinées en réalité aux tourelles des chars, il préparait des hectolitres de thé pour réconforter les hommes descendant du front. Il réparait même les canons. Pas les culasses, bien sûr, car c'est travail de spécialiste, mais les roues, les affûts et les plaques protectrices. On avait voulu évacuer Pavel Nikolaïevitch Abranov quelques semaines plus tôt, au moment où il devenait clair que les divisions allemandes perçaient et s'emparaient de Stalingrad morceau par morceau, maison par maison. Alors il avait crié :

— Comment, camarades ? Vous voulez me faire sortir de ma ville ? Ne suis-je donc pas russe ? Qu'allez-vous faire de moi, camarades ? Je suis vieux, c'est vrai, mais vous pouvez compter sur moi, le cœur est jeune !

C'est ainsi qu'il était resté à Stalingrad, et avec lui des milliers de

vieillards, de femmes et d'enfants, tandis que dans les usines, les ouvriers s'armaient avant d'aller prendre leur place au front.

— Quand repartez-vous, tovaritch commandant ? demanda-t-il à Koubovski.

— Demain.

— Toujours la Raquette ?

— Sur la même position.

— Vous la tiendrez, pas vrai ?

— Personne n'arrivera par-là jusqu'à la Volga !

Malgré leur position – dans un angle mort de l'artillerie allemande – ils rentrèrent la tête dans les épaules. Au-dessus d'eux, il y eut un hurlement d'orgue déchaîné, et quelque chose tomba dans la Volga et de l'autre côté du fleuve, dans les forêts au nord de Krasnaïa Sloboda. L'artillerie lourde était cachée là-bas, sous un bon camouflage. Jour et nuit, elle tirait sur les ruines de la cité, et les malaxait comme une pâte qu'on travaille pour qu'elle soit sans un grumeau, bien homogène.

— Des chars, voilà ce qu'il nous faut, tovaritch commandant. Quand la Volga sera gelée, ils arriveront aussi nombreux que des moustiques ! Alors, ce sera facile de chasser les Allemands.

Abranov se tut. Perdu dans ses réflexions. C'était trop beau, de penser à une chose pareille. Il aimait cette ville. Dans ces rues, il avait joué enfant. Il aimait cette ville, et quand il s'agissait de la défendre, ses pensées ne reculaient devant aucune cruauté.

Les obus dégringolaient autour d'eux sur le bord du fleuve. Le commandant Koubovski se mit debout et se secoua comme un chien mouillé.

— Une veine qu'ils ne sachent pas encore tirer dans les coins ! dit-il.

D'un poste de secours tout proche, quelqu'un s'approchait en sautillant, avec de grands gestes des deux mains. Une silhouette mince en uniforme vert.

— Pavel Nikolaïevitch ! criait une voix claire. Petit père ! On vous demande ! Les deux bras s'agitaient avec conviction.

Abranov se dressa et répondit de la main.

— C'est Véra Tcherkanova, ma petite-fille, dit-il fièrement, elle sert comme infirmière. C'est une gosse courageuse. Vous voyez, tovaritch commandant, on a besoin de moi à l'hôpital.

Abranov se mit à courir dans les pierrailles, par-dessus les toits des blockhaus enterrés. Le commandant Ievguenoi Alexandrovitch Koubovski resta debout sans bouger pendant encore quelque temps, les yeux fixés, au-delà de la Volga, sur la forêt tonnante et fumante de Krasnaïa Sloboda.

Il était en train de songer... Stalingrad, se disait-il... moi aussi, on m'y réduira en cendres. Dans un trou d'obus, dans une cave, parmi les décombres, peut-être sous un monceau de montants d'acier tordus, ou encore au pied d'un mur écroulé. Demain... après-demain, en tout cas pas aujourd'hui. Aujourd'hui, je suis un renard terré au creux de la rive abrupte du fleuve. Il regarda sa montre. Quatre heures de l'après-midi. Dans une heure il ferait noir. À cinq heures et demie, il devait se présenter au tovaritch général Borovin. Demain, on lui donnerait un nouveau bataillon. Ensuite, en groupe, il faudrait sauter dans cet enfer, dans ce désert plein de hurlements qu'était la « Raquette de Tennis ». La perspective n'était guère engageante, malgré tout l'amour qu'il portait à son pays.

Le visage grave, Koubovski se roula une autre cigarette.

*

Ils étaient allongés dans la plus grande cave, l'un à côté de l'autre, épaule contre épaule, hanche contre hanche, jambe contre jambe, bien rangés, comme sur le point d'être emballés... ces blessés déchiquetés, saignants, râlants, pourrissants et geignants, ces corps dont les membres s'étraient convulsivement ou commençaient à se raidir. Un nuage fait d'odeurs de sang, de pus et de sueur flottait sur eux comme un gaz poisseux et descendait inexorablement au fond des gorges. Dans la cave latérale, la plus petite, on opérait. Seule une porte en bois toute branlante séparait les deux salles. De temps en temps, on entendait un cri, un gémissement plus clair, et des voix.

Sur les marches de l'escalier qui menait là-haut, les blessés capables de marcher s'agglutinaient en une masse compacte et frémissante d'hommes assis, agenouillés ou vacillant sur leurs jambes. C'étaient les balles dans les bras, les éclats dans la tête, les fusants dans les reins. On les avait embobinés dans d'énormes pansements.

— Il y en a quatre que tu peux remonter, Emil ! cria l'un d'eux à un infirmier qui passait ; là-haut, ils sont vingt-deux à attendre !

L'infirmier jeta un coup d'œil sur les corps alignés. Ils se ressemblaient tous : visages amaigris et sales, yeux enfoncés, pansements traversés de sang noirci. Il fallait y regarder de près pour distinguer les morts des vivants.

— Je n'ai pas quatre bras ! répondit Emil, l'infirmier. Allez, vous autres, ceux qui sont valides ! Sortez-moi donc ces copains-là ! Il faut que j'aide aux opérations ! Allez, allez les gars ! vous devriez être heureux de pouvoir vous traîner...

Aidé par un autre soldat, Emil saisit l'un des corps, et le transporta dans la petite cave.

Le capitaine-médecin Portner y travaillait sur une table de cuisine bien grattée. Il avait à ses pieds trois seaux métalliques dans lesquels il jetait les pansements sales, les morceaux de chair et les membres amputés. Quand les seaux étaient pleins, Emil l'infirmier les emportait, passait avec eux devant les blessés graves, attendait dans l'escalier une minute d'accalmie, bondissait au-dehors, rampait jusqu'au trou d'obus le plus proche, et y vidait les seaux.

De l'autre côté de la table se tenait le Dr Körner, lieutenant-médecin, en train d'ôter une pince à ligature. Ce n'était plus la peine de la laisser en place : au cours de l'amputation, le sang avait cessé de circuler. Le Dr Portner s'essuya le front avec le dos de la main. Dans l'atmosphère lourde, les gouttes de sueur lui coulaient dans les yeux. Il étendit les mains devant lui et leva légèrement la tête. À ce signal, l'adjudant-infirmier Horst Wallritz saisit une gourde et en fit boire quelques gouttes au major.

— Et vous, Körner ? demanda le Dr Portner.

— Merci, monsieur le major.

Au-dessus d'eux, la terre tremblait et grondait sans interruption. La fameuse Raquette était à moins de quatre cents mètres. Pilonnée par les feux concentrés de l'artillerie et des mortiers, cette tache, minuscule sur la carte de Stalingrad, était assiégée depuis des semaines. Trois bataillons du Génie avaient été saignés à blanc dans ses décombres, et lorsqu'on pensait ne plus y trouver un rat vivant, les Soviétiques, surgis des ruines, se jetaient sur les Allemands comme des loups affamés et hurlants. La cave-hôpital du Dr Portner se trouvait en plein milieu du chaos. Elle recueillait les blessés récents aussi bien que

les autres, ceux qu'on avait oubliés, sommairement pansés, dans un trou ou derrière un mur, et qu'on retrouvait huit jours plus tard, couverts de poussière et méconnaissables.

Le fracas des explosions continuait sans interruption au-dessus de leurs têtes. Quand par hasard le calme s'installait, comme si les canonniers reprenaient leur souffle, tous regardaient au plafond et attendaient avec inquiétude. L'accalmie était mauvais signe. Tant que la terre grondait, on savait où on en était. Mais un silence subit éveillait l'attention.

Lors d'un intervalle de ce genre, un homme, dégringolant les marches, vint se jeter dans les bras de l'adjudant Wallritz, en train de panser en bas de l'escalier un blessé léger.

— Hé là ! Arrête ! – Wallritz retenait le soldat.

— C'est archiplein, en bas ! Où es-tu touché ? T'as l'air de tenir sur tes jambes !

En réponse, Wallritz reçut le sourire épanoui d'un visage presque noir de suie et de terre.

— Merci, je me porte pas mal, fit l'autre. Je voudrais le Dr Körner.

— Il est en train d'opérer, imbécile ! Qu'y a-t-il ? Parle !

— Première classe Hans Schmidtke, mon adjudant. Je suis chargé de conduire le Dr Körner à Pitomnik. L'ordre est arrivé par radio de là-bas.

Wallritz cessa de dérouler son pansement.

— Pour quoi faire ?

— Ordre de l'hôpital principal. Le docteur se marie.

— Quoi ? Wallritz dévisagea le première classe Schmidtke d'un œil critique. – T'es pas malade, non ? Ici, c'est une antenne chirurgicale... pour les choqués, ils retournent à la Raquette...

— J'en viens ! On m'a dit là-bas que j'étais trop intelligent pour la boucherie. Dans l'intimité, on m'appelle Fourneau. À cause de ça...

Schmidtke sortit de sa poche une vieille pipe bavaroise, toute noire, à l'embout tout mâché, qu'il se colla entre les dents.

— Sais-tu, je serais vraiment très heureux si tu me faisais cadeau

d'un peu de *majorka*...

L'adjudant Wallritz termina son pansement sans mot dire. Il regarda partir son blessé. Puis il leva la tête :

— Vous êtes toujours là ?

— Il faut que je voie le D^r Körner. Je n'ai pas envie de lui faire rater sa nuit de noces ! Ce n'est pas une plaisanterie à faire !

— Ça suffit, mon vieux ! gueula Wallritz. Les caves sont pleines de blessés et de mourants, et voilà un loustic qui...

Fourneau sortit la pipe de sa bouche :

— Que voulez-vous, mon adjudant, moi j'ai mes ordres...

— Venez avec moi ! hurla Wallritz.

Allons, vous voyez bien...

Dans la petite salle, sur la table de cuisine, un grand gaillard à la peau brune était allongé sur le ventre et, de douleur, s'enfonçait les dents dans l'avant-bras. Le D^r Portner allait lui chercher des éclats d'obus dans le dos avec une pince. Avant de commencer, il avait badigeonné d'iode les reins du patient, en ajoutant :

— Je garde les anesthésiques pour les cas graves. Serrez les fesses et accrochez-vous à quelque chose ! Vous êtes marié ?

— Oui, mon capitaine. Les yeux du blessé étaient pleins d'angoisse.

— Des enfants ?

— Trois.

— Eh bien ! étendez-vous là. Sur le ventre ! Dites-vous que votre femme a supporté trois fois de plus grandes douleurs ! Si vous criez, je vous mets en petits morceaux !

Maintenant, l'homme était sur le ventre, il se mordait l'avant-bras, et roulait des yeux effarés. Le D^r Portner et le D^r Körner levèrent des yeux impatients quand Fourneau fit son entrée dans la pièce en claquant bruyamment les talons.

— Pour les idiots, c'est la cave numéro cinq ! hurla Portner. Wallritz ! Qu'est-ce qui se passe ? Les gens meurent partout, et voilà un gars qui fait le beau !

— Première classe Schmidtke, détaché pour conduire le Dr Körner à Pitomnik, déclara Fourneau. En même temps, il saluait, main droite au casque poussiéreux. Portner posa sa pince sur le dos du patient, et appuya une compresse sur l'entaille fraîche.

— À Pitomnik ? Et pourquoi donc ? Il regarda Körner.

— Vous êtes au courant ?

— Non mon capitaine.

— D'où vient cet ordre ?

— Il est arrivé trois fois de suite à la troisième station. Il émanait d'abord du médecin général, puis du colonel von der Haagen, et enfin, la troisième fois, c'était de la part de l'abbé Webern !... Fourneau déchiffra un morceau de papier qu'il tenait à la main et ajouta : Le docteur se marie demain...

Le Dr Hans Körner se passa la main sur les yeux. Sur son front étroit, les cheveux blonds collaient, poisseux de transpiration.

— Mon Dieu, murmura-t-il, le combien est-ce aujourd'hui ?

— Le 31 octobre.

Le Dr Portner éclata de rire.

— C'est vrai ! Vous vous mariez le 1^{er} novembre ! Vous travaillez tant que vous l'aviez oublié... Il fit le tour de la table et ôta à Körner sa blouse d'opération.

— Cela suffit, maintenant, Körner... vous cessez pour trois jours d'être l'ange de la mort, et vous devenez jeune marié ! Laissez-moi vous féliciter le premier. J'espère que vous aurez bientôt une permission, et que vous donnerez un solide garçon au Führer !

Hans Körner avala sa salive. Il serra la main de Portner, puis celle de l'adjudant Wallritz, mais il le fit mécaniquement, et sentit à peine la pression de leurs doigts.

« Marianne, pensait-il. Demain, nous serons mari et femme... par-delà deux mille kilomètres. Ce rêve que nous faisons, allongés dans les roseaux, en face du lac brillant de soleil, ce rêve, il va devenir réalité.

Demain, 1^{er} novembre 1942. Sur le terrain d'aviation de Pitomnik, près de Stalingrad, je dirai oui, et à Cologne, là-bas, à deux mille

kilomètres, tu diras oui aussi... et nous serons mari et femme... je l'avais oublié... les mourants emportent nos pensées... »

— Filez, mon vieux ! La voix du Dr Portner tira Körner de ses réflexions. Et tâchez de me revenir sain et sauf. Pour commencer, essayez d'arriver entier à Pitomnik. Mon cadeau de mariage, vous l'attendrez jusqu'à la victoire finale.

Le sac du Dr Körner fut prêt en un tour de main. Fourneau aida à l'opération. Puis les deux hommes gagnèrent le champ de ruines où ils furent reçus par les canons de la défense antichars russe. L'adjudant Wallritz était monté avec eux. À l'intérieur de la Raquette, un quartier d'habitation flambait tout entier, jusqu'au ciel. Des sapeurs passaient trois ou quatre tramways au lance-flammes. Au deuxième étage d'une maison éventrée, plusieurs soldats soviétiques étaient allongés sur le sol de béton... On les distinguait parfaitement... leurs uniformes se mirent à brûler, les soldats se roulèrent par terre pour étouffer les flammes. Mais chaque fois qu'ils faisaient face à la rue, ils recommençaient à tirer. Ces hommes, en train de griller, combattaient encore jusqu'à leur dernier souffle.

— Allons-y ! dit Fourneau.

Il se baissa et se lança à toute vitesse dans le boyau creusé à travers la rue. Körner le suivit. Ils coururent ainsi pendant quelques centaines de mètres. De temps en temps, quand des vibrations d'orgues annonçaient les obus, ils se jetaient dans des trous. Un peu avant d'arriver à une grande place dégagée, ils furent surpris une dernière fois par une salve. Tête pressée entre les pierres, ils attendirent que les éclats brûlants eussent fini de vrombir au-dessus d'eux pour s'enfoncer avec un bruit mou dans la façade des maisons éclatées. Enfin, ils parvinrent en titubant à l'autre extrémité de la place, où quelques pas trébuchants les menèrent en un autre monde.

De toutes les caves et de tous les blockhaus sortaient des tuyaux de poêles. Deux voitures radio étaient en position derrière un mur, leurs longues antennes déroulées. Dans les bâtiments démolis, on avait installé des ateliers. De quelque part arrivait à travers les ruines une odeur de rata aux nouilles. Quatre chars Tigre, bien alignés, étaient passés à la douche par des soldats, comme pour un défilé imminent. Un adjudant engueulait les troufions parce qu'il avait repéré des traces de boue à l'intérieur des chenilles.

— Ma parole, je perds la tête ! dit Körner, et il s'immobilisa pour tousser. Là-bas, l'enfer, ici la caserne !

— L'artillerie soviétique porte jusqu'à la place. Au-delà, c'est la tranquillité... mais ça recommence sur la grand-route de Gumrak : les gros noirs y dégringolent que c'en est un plaisir. Ici c'est comme une île. Et là-bas, c'est notre voiture... Fourneau, du bout de sa pipe, désignait un véhicule de liaison sous sa peinture de camouflage arrêté devant l'un des ateliers.

Fourneau traîna le sac de Körner jusqu'à la voiture et le lança sur le siège arrière. Un officier sorti d'une cave sembla s'intéresser à Körner pendant que celui-ci s'approchait du véhicule. Il salua. Körner répondit.

— Votre voiture ?

— Oui.

— Vous allez vers l'arrière ? Pourriez-vous vous charger d'un colis ?

L'officier, un lieutenant aux grands yeux rêveurs, fit quelques pas vers le médecin. Il tenait à la main un petit paquet.

— Pour ma mère...

— Avec plaisir. Körner prit le paquet et le posa à côté de son sac.

— Je suis arrivé hier. Je débarque de France, dit le jeune lieutenant. Sa voix indiquait le désarroi.

— C'est terrible, ici. Vous venez de la Raquette ?

— Oui.

— J'y vais demain matin.

Körner tendit la main à l'officier.

— Eh bien ! je vous en souhaite, mon vieux. Dans trois jours, je serai de retour... nous nous reverrons peut-être là-bas.

— Peut-être...

Fourneau mit le moteur en marche, et ils démarrèrent. Le lieutenant leur fit de grands signes d'adieu. Passé un petit bois dont il ne restait plus que les troncs d'arbres. Ils arrivèrent sur une large route. À droite et à gauche gisaient, pêle-mêle, des chars soviétiques touchés à mort, des véhicules déchiquetés, des poteaux télégraphiques arrachés et jetés en pagaille les uns sur les autres. Les morts avaient

été retirés, et on les avait enterrés en bordure de la route, dans les champs qui ressemblaient à s'y méprendre à la steppe. Aussitôt la route atteinte, Fourneau appuya sur l'accélérateur.

— Il faut faire un détour, docteur, fit-il. Par Goroditche et le Mur des Tartares.

— Faites comme vous l'entendez. Nous avons le temps.

Körner se redressa en arrière sur son siège et considéra le ciel blême. Il pensait : « Demain, je me marie. Marianne Bader, dix-neuf ans, si douce avec ses boucles sombres. »

Il ferma les yeux. Il s'assoupissait aux secousses de la voiture. Dans la cave-hôpital, il ne pouvait guère dormir, à peine quelques heures d'un sommeil troublé, sur un matelas rescapé des ruines. Quand le repos venait, l'adjudant Wallritz le secouait pour le réveiller... c'est l'heure... il y a de nouveaux corps déchirés sur la table de cuisine, en train de gémir pour qu'on les aide.

Fourneau laissa dormir le lieutenant-médecin. Une fois seulement, il arrêta le véhicule, glissa avec précaution son manteau roulé sous la nuque de Körner, couvrit le docteur d'une vieille couverture de cheval et reprit la route. Il traversa Goroditche dans un grand bruit de ferraille, laissa derrière lui le Mur des Tartares, le gigantesque dépôt de matériel de la 6^e Armée, et d'innombrables colonnes de véhicules et de chars, de ravitaillement et de munitions.

*

Derrière Gumrack, il passa devant un grand dépôt d'alimentation. Neuf intendants étaient occupés à prendre note de toutes les caisses qu'on était en train de décharger. Fourneau stoppa un instant, muet d'admiration. Il vit des boîtes de jambon et de lard, des bidons d'huile de table, des sacs pleins de bonbons, et même... des bouchées au chocolat. Il assista dans un respectueux silence au déchargement d'un camion entier de miel. Un intendant de première classe, carnet à la main, comptait les boîtes et en prenait soigneusement le relevé.

Un policier militaire s'approcha de la voiture.

— Allez file ! Tu n'as rien à faire ici !

— Un vrai pays de Cocagne, mon gars ! Fourneau désignait de sa pipe le dépôt de l'intendance, regorgeant de ravitaillement.

— T'as une idée de ce qu'on bouffe chez nous ?

— File, j'te dis !

— Du bouillon de cheval ! Et du pain mouillé. Dis, tout ça, c'est pour qui ?

— Ce sont les stocks d'hiver ! Décidément, t'as la tête dure ! Maintenant, file. Sinon je te colle quatre jours pour entrave à la circulation ! Qui promènes-tu là ?

— Le futur directeur de la Charité. Tu connais la Charité [2] ?

— Non !

— Tu vois ! Fourneau remet le moteur en marche.

— Les uns bouffent, les autres se cultivent !

La voiture reprit la route en pétaradant, traversa le ravin de Gontschara, et continua en direction de Pitomnik. Maintenant, elle roulait à travers la steppe, toute plate devant elle, comme une tartine beurrée. Körner donnait profondément et sa respiration était calme. Fourneau bourra sa pipe de *majorka* et rejeta la fumée devant lui en un nuage opaque.

« Il a l'air d'un grand gosse, se dit-il après un coup d'œil oblique sur le dormeur. Déjà médecin ! Et il sera marié demain. » Là, Fourneau ne comprenait pas. Un mariage sans mariée et sans nuit de noces, comme cela, juste sur le papier... cela lui semblait inconcevable.

« S'il fallait me contenter d'une nuit de noces comme ça, en rêve, avait-il remarqué en apprenant la nouvelle, moi j'aimerais mieux renoncer ! »

Le soir, ils arrivèrent à Pitomnik.

*

— Je considère cela comme une bêtise, excuse-moi, fiston, mais c'est l'avis d'un vieil homme, fit Pavel Nikolaïevitch Abranov. Et il avala une gorgée de thé vert brûlant.

Ils étaient assis dans un blockhaus enterré sur les pentes de la Volga. Le coin avait été confortablement installé par Abranov. Le vieillard avait récupéré quelques affaires dans sa maison de Stalingrad avant de se fourrer dans le ventre de la terre comme un kangourou dans le sein de sa mère. Il y avait un lit le long du mur, un vrai lit de fer, peint en blanc, avec un matelas et deux couvertures, un poêle en

fonte, qui faisait également office de fourneau de cuisine, un évier, une armoire, trois chaises, une table et un peu de vaisselle... non vraiment, la tanière était luxueuse, et l'on y aurait vécu royalement si les murailles n'avaient pas toujours tremblé. À cause des obus allemands qui tombaient là-haut, au départ de la plaine, ou bien en bas, dans le fleuve.

Autour du vieil Abranov était assis Véra Tcherkanova, sa petite-fille, et le sergent Ivan Ivanovitch Kalionine, homme de taille moyenne, à la carrure large, à la bonne humeur permanente.

Les sentiments des deux jeunes gens avaient pris naissance un an auparavant. À ce moment-là, le courageux sous-officier revenait à Stalingrad. L'Armée rouge le renvoyait à l'usine de tracteurs « Djerjinski ». Non pas qu'elle n'eût besoin de lui, mais comme il était ouvrier spécialisé, ses services étaient plus utiles sur les chaînes de montage des chars. Sur tous les fronts, l'armée avait besoin de chars. À toute vitesse, on les fabriquait, on les essayait, et on les expédiait au front ornés de fleurs et de pancartes portant les mots : « En avant pour la victoire ! », ou bien « Sois vainqueur pour la Russie ! ».

Quant à Véra Tcherkanova, c'était l'une des innombrables jeunes filles que l'usine employait comme soudeuses et riveteuses. C'était une belle enfant, et les hommes, quand elle venait vers eux, admiraient sa démarche. Véra avait sa fierté. Elle allait toujours tête haute. Jusqu'à ce qu'Ivan Ivanovitch arrivât à l'usine « Djerjinski » et se mît à grimper de char en char pour le dernier contrôle. Ce jour-là, les deux jeunes gens se regardèrent dans les yeux, et ils comprirent que, pour eux, la vie allait prendre un cours nouveau. L'étincelle qui toucha alors leurs cœurs devint bientôt une flamme dévorante.

— Je m'appelle Ivan Ivanovitch Kalionine, avait déclaré le sergent aux larges épaules. Stalingrad est une belle ville, et on y vit bien.

Et Véra Tcherkanova avait répondu :

— Je m'appelle Véra. Je suis heureuse, tovaritch, que la vie à Stalingrad vous plaise.

Quelles phrases stupides ! Mais ce qu'ils ne disaient pas, leurs yeux l'avaient exprimé. Ils parlaient, leurs yeux, ils parlaient même trop à la fois. Tellement que les deux jeunes gens n'arrivaient plus à suivre. Il leur fallut du temps... une année passa. Le vieil Abranov fit la connaissance d'Ivan Ivanovitch. Il déclara :

— Véra, j'ai promis à ta mère de veiller sur toi. Telle fut avant de

mourir sa dernière volonté. À Igor, à ton père, j'ai donné la main et j'ai dit : « Pars pour la guerre, mon fils, ta fille Véra sera la prune de mes yeux ! » Notre brave Igor a été porté disparu. C'est à moi maintenant de décider de tout. Qu'il en soit donc ainsi. Donc, je décide : amène-moi ton Ivan Ivanovitch, que je l'examine...

Tel était ce bon vieil Abranov, aux discours interminables, mais au cœur d'or. Après de vigoureuses effusions, où Kalionine fut traité de petit frère, ils avaient bu deux verres de vodka et parlé politique. À la suite de quoi, Abranov reconnut un brave homme en la personne d'Ivan Ivanovitch. Puis, les Allemands envahirent la Russie, passèrent le Don et poussèrent jusqu'à la Volga. Le jeune homme troqua de nouveau la combinaison de mécanicien contre un uniforme, saisit une mitraillette et fut affecté à un commando spécial du Comité de Défense Urbaine.

L'unité s'était enterrée en pleine ville nouvelle, à quelques blocs de la Tsaritsa, et tenait bon, comme d'autres à la Raquette ou au silo à grains, devant l'acharnement des bataillons allemands.

Véra Tcherkanova elle-même avait refusé de quitter Stalingrad. Elle s'était mise à la disposition des services de Santé et vivait sous terre, avec des milliers de compatriotes, sur les pentes de la Volga. Elle pansait les blessés, enterrait les morts, s'occupait aux cuisines ou assurait la corvée de ravitaillement. Elle faisait aussi autre chose, sans que personne jamais ne la vît la nuit, allongée sur un sac de paille à côté du grand-père Abranov, elle joignait les mains sous la couverture, et priait tout bas pour la vie d'Ivan Ivanovitch.

Le temps avait passé. Maintenant, Kalionine était assis dans le blockhaus du vieil Abranov. Dans une heure, Véra et lui seraient mariés. L'officier d'état civil du V^e arrondissement était encore là, sur les bords du fleuve, où il résidait dans une grande casemate. Les autres fonctionnaires logeaient dans les locaux du Comité de Défense Urbaine du Parti et luttaienent contre les Allemands. Il y aurait même des témoins. Oleg Simferovitch Odnopoff, le lieutenant de Kalionine, et Chouri Andreïevitch Foulkov, le commissaire à la Propagande de Guerre.

— Je considère la chose comme inutile, mon fils, répéta Abranov. Pourquoi vous marier ? Demain, Véra peut être veuve ! Il vaudrait mieux attendre que Stalingrad soit libérée. Ou bien... seriez-vous... obligés de vous marier ?

— Non, petit père. Ivan Ivanovitch devint rouge. Eh oui ! Il pouvait encore rougir ! — Mais nous nous aimons.

Abranov soupira. Ils s'aimaient. Mon Dieu ! Là-haut, les Allemands pilonnaient la ville et la réduisaient en poussière, et ils s'aimaient comme deux tourterelles au printemps. On aurait pu se mettre à philosopher, et dire : la puissance de la vie, la voilà ! Mais à quoi bon ? Des profondeurs du pays, une marée crise faite de trois cent cinquante mille Allemands montait, vers Stalingrad, léchait déjà les murs écroulés de la cité. Même rouge de sang, la marée montait, montait toujours. Et ces deux jeunots-là voulaient se marier parce qu'ils s'aimaient ! Abranov soupira encore une fois et termina son thé.

— Bon, eh bien, je n'y peux rien, dit-il. Quand les vieux parlent, c'est comme si un mouton bêlait. Mariez-vous...

Le soir, ils descendirent lentement la rive jusqu'à la Volga. Au-dessus d'eux, tout un quartier brûlait. C'était extraordinaire de voir brûler encore quelque chose. Le bac, qui transportait des chars, était sous le feu de l'artillerie allemande. Il oscillait dangereusement, et Abranov se figea un instant, fit le signe de la croix et dit tout haut : « Dieu protège nos frères... » Devant le blockhaus administratif attendaient déjà le lieutenant Odnopoff et le commissaire Foulkov. Il y avait aussi quelques civils, amis de la famille Abranov. Avec de l'osier et divers rameaux, ils avaient tressé des couronnes, qu'ils remirent à Véra Tcherkanova en disant : « Quand nous serons de nouveau libres, nous ferons mieux, Vérachka. Pour l'instant, nous n'avons plus rien. »

Ivan Ivanovitch s'empara du bras de Véra. Son visage rond resplendissait de joie et de bonheur. Véra pencha la tête. Son fichu contenait mal ses abondants cheveux blonds. Par la Sainte-Madone de Kazan, qu'elle faisait une jolie mariée !

— Je vous souhaite tout le bonheur possible ! fit le lieutenant Odnopoff au moment où ils pénétraient dans la casemate.

Le soir, une heure plus tard, Abranov déterra une bouteille de vodka qu'il avait cachée dans le sol.

*

Tout était prêt.

Il y avait une table recouverte d'une nappe blanche, un bouquet d'asters dans un vase, une couronne d'immortelles pâlies, quatre vieilles chaises en rotin rafistolées, un stylo au capuchon fermé, deux ou trois feuilles de papier sur un buvard en cuir marqué en creux d'un fier voilier de la Hanse. Un portrait de Hitler était accroché au mur de gauche. Sur celui de droite, il y avait un crucifix de bois. Un bouquet

de fleurs était posé sur l'une des chaises antiques. À côté du sous-main se trouvait un autre crucifix, de métal doré, monté sur un socle en marbre.

Le soleil du matin apparaissait voilé et sans éclat à travers un ciel nébuleux. Sur le terrain d'aviation de Pitomnik, les appareils de transport atterrissaient rapidement l'un derrière l'autre. Les gros Ju 52 pleins d'aisance roulaient jusqu'aux hangars où on les déchargeait. Ils apportaient munitions, canons antichars, artillerie légère de D.C.A., pièces de rechange pour les chars, ateliers de réparation auto et ravitaillement pour le personnel. Au retour, ils évacuaient les blessés graves, qui attendaient sur la périphérie du terrain, dans les baraques, dans les tentes, ou même dans les ambulances. Une petite armée d'officiers d'intendance s'affairait à organiser les opérations, à faire emmagasiner sans délai les précieuses marchandises et à les soustraire aux regards des curieux.

Au mess des officiers de l'hôpital militaire de Pitomnik, Körner était debout au milieu de camarades qui buvaient et parlaient politique.

Le colonel von der Haagen était en train de faire un petit discours. Il développait sa théorie de l'avance irrésistible à travers la steppe du Kazakhstan aussitôt que Stalingrad serait définitivement tombée.

D'après lui, un vaste mouvement tournant donnerait alors aux troupes allemandes les fabuleuses régions industrielles de la Sibérie intérieure. On s'enfoncerait ensuite jusqu'à Vladivostok, le long des frontières chinoise et mandchoue. De là, il n'y avait qu'un pas à faire pour passer en Alaska.

— Vous voyez, messieurs, disait le colonel von der Haagen en levant son verre, le Führer a véritablement un coup d'œil de génie, sans pareil dans l'Histoire. Stalingrad décidera de tout, on l'a parfaitement compris au Quartier Général du Führer. Non pas Moscou, comme on l'avait pensé tout d'abord ! L'âme de la Russie n'est pas au Kremlin, mais en Sibérie. Nous marchons vers un ordre nouveau...

Dans un coin de la pièce se tenait l'abbé Paul Webern, l'aumônier catholique. Il ne prenait aucune part à ce partage du monde.

Ce matin-là, c'était la première fois que l'abbé voyait Körner. La veille au soir, quand le docteur était arrivé, il avait eu l'intention de prendre contact avec lui, mais trois blessés graves étaient morts dans la baraque numéro trois, et il avait dû leur donner l'extrême-onction. Toute la nuit, il était resté en prières au pied de leur lit, jusqu'à ce que

le dernier d'entre eux eût rendu l'âme.

Webern et Körner échangèrent par hasard un coup d'œil. Ils se regardèrent. Le médecin posa son verre et se faufila parmi les officiers en direction de l'abbé.

— Vous vouliez me dire quelque chose, monsieur l'aumônier ? demanda-t-il. Il était soulagé de ne plus se trouver au milieu des conquérants.

— Moi ? Non ! Pourquoi donc ?

— Vous m'avez regardé comme si...

— Je ne fais qu'observer, docteur.

Un sourire se jouait sur le mince visage du prêtre.

— Vous m'observiez, moi ?

— Ce groupe de brillants stratèges. Leurs connaissances géographiques sont vraiment étonnantes.

— Vous êtes bien sarcastique, monsieur l'aumônier.

— Je suis arrivé ici il y a quelques jours. Jusqu'à mercredi dernier, j'étais dans une cave de Stalingrad, à l'ouest de la gare. J'ai appris que vous veniez de la Raquette...

— Oui.

— Pendant que vous étiez dans votre cave à vous, l'idée vous est-elle déjà venue que nous pourrions pousser le long de la frontière sino-mandchourienne jusqu'à Vladivostok ?...

Körner leva la tête vers le colonel von der Haagen. Ces messieurs étaient debout en face d'une immense carte de la Russie, couvrant la majeure partie du mur. Armé d'une règle, le colonel montrait la manœuvre en tenaille qu'il faudrait faire exécuter aux groupes d'armées Sud et Centre pour intercepter les armées soviétiques avant l'Oural et les écraser.

— Le reste, messieurs, sera simple promenade, dit le colonel von der Haagen, en concluant son exposé stratégique.

Quel charmant homme, ce colonel von der Haagen ! Comme il était habile à situer dans les faits la pensée du Führer ! On le sentait rompu à la meilleure discipline d'état-major, et à la plus ancienne. Lorsque le

brouhaha d'approbation et de bonne humeur se fut un peu calmé, le colonel regarda sa montre, et fit un signe de la main à Körner.

— Notre jeune marié, messieurs, se tient là dans un coin, telle une botte de primevères fanées ! Körner, mon cher... vous avez peur du mariage ? Mais que peut-il vous arriver... Vous êtes à deux mille kilomètres !

Les rires éclatèrent de nouveau. On trouvait l'allusion à la fois drôle et hardie.

— Dans vingt minutes, tout sera fini. J'imagine que mademoiselle votre femme est déjà assise au bureau de l'état civil à Cologne, et regarde, sur la chaise à côté d'elle, le casque symbolisant le mari. Je propose de passer dans l'autre salle. Tout est prêt, monsieur l'aumônier ?

— Oui, fit Webern sobrement. Dieu est toujours prêt.

Le colonel resta interdit pendant une seconde. La réplique ne lui venait pas. Une ordonnance ouvrit d'un coup la porte de la « salle des mariages » et le colonel sortit à grandes enjambées. Devant la table, il y avait Fourneau en train d'allumer un cierge. Le colonel s'immobilisa en le voyant.

— Un homme du Neanderthal... Qui donc...

Fourneau se retourna d'un coup. Il tenait à la main une allumette enflammée et claqua les talons.

— Première classe Schmidtke, 2^e compagnie, régiment d'infanterie du... Aïe ! Sacré nom... Il secoua les doigts. Je viens de me brûler, mon colonel...

— Ordonnance ! rugit von der Haagen. Comment ce sauvage est-il parvenu jusqu'ici ?

— C'est mon chauffeur.

Körner fit signe à Fourneau de disparaître. Le soldat fit demi-tour et quitta la pièce en passant tout près du colonel.

— Je ne savais pas qu'il avait déniché une bougie. Il voulait me faire une surprise.

— Ah ! les gens, dans l'armée... Enfin ! Allons-y ! Le colonel regarda sa montre une fois de plus.

— Dans un instant, à Cologne, ils vont commencer. Il nous faut synchroniser les opérations, afin, messieurs, que soit préservée au maximum la solennité de la cérémonie. Un de vos camarades se marie à Stalingrad. Face à face avec la mort, entouré d'ennemis primitifs, retombés au niveau de la brute et dépourvus de toute pitié, il épouse une jeune Allemande. Sa fiancée, en ce moment même, à plus de deux mille kilomètres, a pris place devant l'officier d'état civil de Cologne, droite et fière, désireuse en bonne Allemande de devenir, après la victoire de nos troupes et le triomphe du Führer sur un monde hostile et écumant de rage, une mère de famille de plus, une épouse fidèle, et le support du sang sacré de la Germanie...

Körner chercha des yeux l'abbé Webern. Il avait l'air triste et suppliant. Webern lui fit un signe d'encouragement imperceptible.

Le colonel von der Haagen parlait toujours. Avec une emphase brûlante, des mots d'airain et des visions d'avenir saisissantes.

De temps à autre, il jetait un coup d'œil sur sa montre-bracelet en or. Les papiers officiels étaient prêts, il ne manquait plus que la date et les signatures.

— En ce moment précis, cher camarade, s'accomplit l'émouvante naissance d'une nouvelle famille allemande. Votre fiancée se trouve maintenant à Cologne, assise à côté du casque symbolique et en face de l'officier d'état civil, qui lui a posé une question. À mon tour, je vais vous demander : Hans Ulrich Fritz Körner, désirez-vous prendre pour femme Marianne Erika Liselotte Bader ?

La voix du docteur était étranglée par l'émotion, et son « Oui » en fut tout assourdi. Il avait fermé les yeux en parlant, essayant de se représenter Marianne au même moment : en robe blanche, avec un voile court sur ses boucles brunes et une couronne de myrte. Elle pleurait et ses yeux revenaient sans cesse sur le casque posé à ses côtés – il en était aussi sûr que ses yeux étaient fermés et qu'il venait de parcourir deux mille kilomètres en un éclair.

— En vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous déclare mari et femme, dit le colonel von der Haagen. Et il ajouta, avec un regard vers l'aumônier :

— Dieu protège votre union.

Il tendit la main au docteur. Celui-ci, sous le coup d'une légère bourrade dans le dos de la part d'un témoin, ouvrit les yeux, vit la main et y posa ses doigts glacés.

— Merci, mon colonel, dit-il, merci pour ma femme et pour moi-même.

Ma femme, se disait-il, en cet instant. Pour la première fois – ma femme. Mme Marianne Körner...

Les sirènes se mirent à hurler sur le terrain. Un son aigu et modulé. Le colonel von der Haagen lâcha la main de Körner.

— Une alerte ! Encore ces Russes de malheur ! On ne peut même pas se marier en paix !

Ils se précipitèrent hors de la salle, et gagnèrent l'abri bétonné situé derrière les baraques. Webern et Körner restèrent seuls en arrière. Personne ne s'occupait plus d'eux.

— Ils ne seront pas de sitôt à Vladivostok, dit le prêtre en s'approchant du docteur. Il lui tendit les deux mains. – J'appelle la bénédiction divine sur vous et sur votre femme. Je ne puis rien vous donner d'autre. Je suis un pauvre prêtre, et n'ai que mes paroles.

— Vous viendrez me voir, monsieur l'aumônier ? demanda Körner.

— À Cologne ? Si un jour c'est possible, certainement.

— Non. À Stalingrad. Dans mon abri de la Raquette. Vous le trouverez sans difficulté... là où les traces de sang descendent dans les décombres, et où les entonnoirs sont pleins de cadavres dans un rayon de dix mètres... vous ne pouvez pas vous tromper...

L'abbé fit signe de la tête qu'il avait compris :

— Je viendrai, docteur. Sûr.

Ils considérèrent ensuite en silence la flamme de la bougie. Ce qu'ils pensaient, ils ne le dirent pas. Pourtant chacun savait ce que cachait l'autre.

Autour d'eux, la D.C.A. aboyait. Le sol tremblait, les parois des baraques frémissaient au souffle des explosions.

Le fantassin de première classe Fourneau était étendu au fond d'un trou et fumait. Il avait la tête recouverte d'un pan de son manteau et ressemblait à une chauve-souris assoupie.

Il avait ses propres soucis. En quittant Stalingrad, il avait promis :

— Hé les gars ! Pariez que je vous rapporte un sac plein de

boustifaille ! Il était plus occupé par l'engagement pris que par la pluie de bombes qui tombait sur la piste numéro deux.

*

Au matin, Ivan Ivanovitch Kalionine dut regagner la ville. On ne lui donna pas de permission pour continuer à bercer sa jeune femme. Les Allemands s'étaient emparés de deux pâtés de maisons, à proximité de la gare et, à la Raquette, le Génie avait nettoyé tout un réseau de caves communicantes. Il fallait que Kalionine rejoignît ses camarades.

L'amour, donc, resta derrière, avec ses baisers prolongés, ses sacs de paille bruyants, et ses chuchotements dans le noir ! Tout cela, on peut le rattraper, mais lâcher aux Allemands quelques mètres du sol de la ville, cela pouvait signifier la mort de petite mère la Russie.

Véra Tcherkanova, qui s'appelait maintenant Kalionina, accompagna Ivan Ivanovitch jusqu'au sommet de la berge escarpée. De là, elle vit la cité mourante qui lançait vers le ciel son cri d'agonie, et son cœur se contracta de peur et d'amour.

Même le vieil Abranov se montrait affecté. Par-dessus une petite butte, il regardait comme fasciné le rideau de feu et de poussière derrière lequel se dressait autrefois son logement. Il avait les larmes aux yeux en embrassant Ivan Ivanovitch et il lui murmura :

— Nous nous reverrons, mon fils... sûr que nous nous reverrons...

Là-dessus, Kalionine se joignit à un groupe de soldats qui allaient à la gare. Il fit encore quelques signes de la main, puis disparut derrière une montagne de décombres.

À la même heure, le commandant Koubovski, à la tête d'un nouveau bataillon, s'en allait vers la Raquette, pour y prendre position, et le médecin assistant Körner quittait Pitomnik avec Fourneau.

Une fois de plus, ils utilisèrent les heures de plomb qui marquent la transition entre la nuit et le jour : même à Stalingrad, on y sentait tomber quelque chose ressemblant à de l'épuisement.

Körner avait posé sa tête en arrière sur le rebord dur du siège. Il était fatigué. Au mess des officiers de Pitomnik, les autres avaient fêté son mariage. Il y avait même eu du champagne français et trois boîtes de foie gras truffé. En mangeant et en buvant, Körner n'avait pu s'empêcher de songer à Marianne, à son hôpital souterrain, aux quatre

entonnoirs emplis de morts, aux rangs serrés des agonisants et à l'éternelle viande de conserve en sauce qu'on ingurgitait là-bas – quand les hommes de corvée de soupe avaient réussi à passer. Il rougissait presque de manger du foie gras et d'entendre le colonel dire :

— Messieurs, nous allons connaître non seulement la victoire militaire, mais celle aussi d'une race absolument pure ! Regardez-moi donc ces Russes ! Ils diffèrent autant des Allemands qu'un moineau d'un aigle...

Körner sommeillait maintenant. Il avait fermé les yeux et se voyait en rêve à Cologne.

Que peut faire Marianne en ce moment ? se demandait-il en souriant. Elle doit être assise devant ma photo. Peut-être était-elle descendue à la cave, et les escadres d'avions anglais grondaient-elles au-dessus de sa tête, lâchant des bombes qui dégringolaient sur les maisons et mettaient le feu à la moitié de la ville. Il la voyait aussi mourant de peur, joignant les mains, et se plaquant contre le mur de l'abri... avec sa mère, et son petit frère Mikaël... trois êtres tremblants, sur lesquels s'appesantissait un destin impitoyable sans qu'ils sachent même pourquoi.

Körner eut un brusque frisson. Fourneau, qui mâchonnait sa pipe, lui jeta un regard oblique.

— Avez-vous pris les nouvelles à Pitomnik, Fourneau ? demanda le médecin. Avez-vous lu le dernier communiqué ?

— Oui, docteur.

— Il y a du nouveau ?

— Rien de neuf. Combats héroïques à Stalingrad, et sur les autres fronts, c'est du pareil au même.

— Et en Allemagne ?

— Bombardements de diversion. Rien de sérieux.

— Merci, mon Dieu.

Körner redressa la tête en arrière et ferma les yeux. Il poussa un léger soupir et se laissa balloter au gré d'un demi-sommeil peu confortable.

Les travaux de déblaiement dans la Lortzingstrasse avançaient difficilement. Le bombardement avait eu lieu de jour. Les avions anglais étaient arrivés si brusquement que les premières bombes tombaient au moment où les sirènes commençaient à hurler, les abris à se remplir. Quand ils s'éloignèrent de Cologne, la Lortzingstrasse n'était plus qu'un champ de ruines fumantes.

Le bombardement n'avait pas été terrible. Les quelques bombes larguées avaient si peu d'importance qu'on parlerait plus tard d'attaque de diversion. Certes, la Lortzingstrasse avait reçu deux projectiles géants et plusieurs centaines de bombes incendiaires. À l'échelon du Reich, l'affaire représentait peu de chose.

Une vingtaine d'hommes débayaient l'abri du numéro 23. La maison n'avait pas été touchée de plein fouet, mais soufflée par l'explosion d'une des bombes.

— Qui est-ce qui habite là ? demanda un fonctionnaire du Parti.

Les voisins essayaient toujours d'atteindre l'entrée de la cave.

— Les Bader. Ils sont coupés aussi de la maison voisine : la porte intérieure est enterrée.

— Eh bien, les pauvres ! fit l'homme en considérant les décombres. Est-ce même la peine de continuer à creuser ?

— Ils viennent de cogner sur quelque chose, lança un des sauveteurs. Je l'ai distinctement entendu.

— Bon, alors, continuons ! On se remet à écarter les pierres, à traîner les poutres, à jeter des meubles dans la rue.

— Espérons que les coups n'étaient pas une erreur.

Au bout d'une heure, l'entrée de la cave était dégagée. Deux pompiers pénétrèrent dans l'escalier...

Körner et Fourneau s'aperçurent sur le chemin du retour qu'ils avaient oublié le paquet du lieutenant. Ils avaient eu d'abord l'intention de le déposer au secteur postal de Pitomnik. Mais le colis était toujours là, sur le siège arrière de la voiture. Adressé à Mme Ema Budde, Hildesheim.

Ce n'étaient plus les mêmes unités qui stationnaient de l'autre côté de la place, hors d'atteinte de l'artillerie russe. Körner demanda le lieutenant Budde. Personne ne le connaissait.

— Mon cher docteur, lui dit un capitaine en train de compléter la liste des pertes de sa compagnie, depuis hier, je pourrais me croire dans une boulangerie... on enfourne, le feu brûle, on retire les pains. Seulement, j'ai bien l'impression que la farine n'est pas bonne. Ce qu'on sort du four est brûlé et inutilisable...

Körner s'éloigna. Le goût de la plaisanterie amère, qui gagnait surtout les cadres subalternes, procédait d'un humour sans espoir, qui se voulait manifestation de froideur et de détachement mais qui, en réalité, suait la peur. À Pitomnik, Körner avait entendu le communiqué. Le texte de l'O.K.W. [3] donnait une impression de confiance et de fierté, comme un air de trompette (« la plus grande partie de la ville est entre nos mains »). Les journaux venus d'Allemagne publiaient des articles interminables sur la poussée allemande. Ils contenaient des photos montrant des montagnes de morts soviétiques, une attaque de chars allemands à travers le désert de pierres de Stalingrad en ruine, et d'autres de l'usine « Octobre Rouge », toute hérissée de poutrelles d'acier et de béton, et parcourue par des soldats allemands au rire vainqueur.

À l'hôpital, il n'y avait rien de changé. L'adjudant Wallritz continuait à trier toutes les deux heures les corps allongés, trois infirmiers s'occupaient dans l'escalier des blessés légers, et dans la « salle d'opération », le médecin-major Portner était à la table de cuisine, où il amputait, taillait, sondait, mettait des attelles, faisait des piqûres et jurait. Quand Körner et Fourneau firent une entrée trébuchante dans la salle, il jetait dans le seau une main coupée.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il.

— Je rentre, monsieur le major.

— Ah ! vous êtes à encadrer, vous !

Portner nettoyait le moignon. Le blessé geignait et grognait sous l'éther.

— J'aurais juré que vous étiez en route pour l'Allemagne, prêt à vous jeter dans les bras de la jeune Mme Körner !

— Il n'en a jamais été question, dit Körner d'une voix rauque.

— On ne vous a rien dit à Pitomnik ?

— Non ! Quoi donc ?

Portner laissa retomber le moignon sur un lit de compresses. Ensuite, il eut pour la centième fois ce jour-là le geste du dos de la main passé sur le front.

— J'ai trouvé un truc pour vous, Körner. Vous étiez à peine parti que j'ai fait passer un message radio au médecin-général. C'est arrivé brusquement, aussitôt après votre départ. Commençons par le commencement : on pense loin, au bureau du médecin-général. On veut faire de Stalingrad un centre hospitalier important. Des installations de plusieurs centaines de lits. L'administration est décidée. D'après ce que j'ai appris, elle a travaillé d'arrache-pied, et déjà terminé les projets. Les Allemands ont toujours été d'imbattables faiseurs de plans...

— Mais ils sont tous devenus fous ! Körner retirait son manteau. Nous crevons dans les trous de Stalingrad, et ils font des plans comme si...

— Du calme mon vieux ! La chose a du bon pour vous !

Portner ligaturait les gros vaisseaux.

— J'ai donné votre nom pour que vous fassiez partie d'une commission qui gagnera ces jours-ci Varsovie par avion. Il s'agit là-bas de discuter avec l'intendant général de l'armée et de l'aider à bâtir ses projets. On voudrait surtout installer des antennes chirurgicales « volantes », et il faut prendre pour cela l'avis des médecins du front, puisqu'ils connaissent les besoins des troupes combattantes. Voilà à peu près la chose.

— Mais c'est complètement idiot ! Ce dont nous avons besoin ?...

Mais c'est bien simple : des médicaments, des pansements, des anesthésiques, de la morphine, de l'Evipan, des attelles et si possible, des lits.

— Vous voyez ! Dites-leur tout cela, là-bas ! Mais le principal est que vous alliez à Varsovie ! Tout bonnement ! Ma parole, Körner, vous n'y êtes toujours pas ! Mais enfin : Cologne-Varsovie, ce n'est pas une affaire !

Les yeux du jeune médecin s'agrandirent.

— Monsieur le major, c'est fantastique !

— Ah ! Enfin ! La stupidité des uns fait le bonheur des autres ! Vous pouvez faire venir immédiatement votre petite femme à Varsovie. Je me permets de vous conseiller l'hôtel « Ostland » [4] ... autrefois il s'appelait autrement, mais maintenant, Ostland fait plus germanique. Il devrait même être possible, par les bureaux du médecin-général, de réserver une chambre à deux lits.

Körner était debout devant la baignoire de zinc qui leur servait de lavabo, et il se savonnait les mains et les bras.

— Si c'était possible, monsieur le major... dit-il doucement.

— Mais tout est déjà réglé, mon vieux ! C'est même pour cela que je m'étonne de vous voir revenir !

Wallritz commença à panser le moignon. Deux infirmiers amenèrent dans la salle un autre blessé. Tout frais. Un éclat d'obus lui avait ouvert l'épaule gauche et déchiqueté l'articulation du bras. Portner se gratta la tête. Le blessé avait toute sa conscience, et regardait le chirurgien couvert de sang avec des yeux de supplication muette.

— Bon Dieu, fiston, c'est pas bien beau, dit Portner en se penchant sur l'épaule en bouillie. Tu le sais bien, pas vrai ?

— Oui, mon capitaine. Le blessé avala sa salive. Pendant qu'ils le hissaient sur la table de cuisine, il grinça des dents bruyamment. — Vous allez me couper le bras ?...

— Comment veux-tu ? Je ne peux quand même pas te couper en deux !

— Mais alors, mon capitaine ?

— Je vais retirer les éclats, te mettre une belle attelle et hop, terminé ! Dans un hôpital digne de ce nom, on pourrait faire mieux... mais ici, mon vieux...

— Alors, ça ne suffira pas pour rentrer en Allemagne ? Les yeux du blessé se remplissaient de larmes.

— Ne commence pas à chialer, fiston. Bien sûr que ça suffit. Mais comment veux-tu t'en aller ? L'ambulance la plus proche est à des kilomètres. Et quels kilomètres ! Il faut traverser l'enfer. Alors tu comprends, avec un brancard...

— Je peux marcher... mon capitaine. Le blessé se redressa. Ses dents claquaient.

— Je n'ai rien aux jambes... si vous me laissiez marcher tout seul jusqu'au prochain poste...

Portner le fit se rallonger de force.

— Nous verrons cela, fiston. Pour commencer, on va t'endormir ! Au réveil, tu verras les choses différemment. Wallritz, éther !

L'adjudant Wallritz se mit à anesthésier le blessé. Portner s'appuya contre le bord de la table, et dit à Körner, qui lui faisait vis-à-vis, revêtu d'un tablier de caoutchouc :

— J'imagine que vous serez rappelé à Pitomnik dans deux jours au plus tard.

Körner avala plusieurs fois sa salive. La pensée de voir Marianne, d'être avec elle à Varsovie lui faisait battre follement le cœur.

— Je n'arrive pas à comprendre, mon capitaine, comment vous avez réussi à monter un truc pareil...

Portner respira profondément. Wallritz lui mit une longue pince dans la main. Körner prit un scalpel. Avant de songer à ôter les éclats d'os, il fallait d'abord les mettre à jour.

— Même dans un enfer, les relations sont tout, dit Portner. Notre médecin-général, le cher Abendroth, était mon parrain à l'université de Würzburg. J'ai été ensuite premier assistant chez lui. Eh oui ! Le professeur Abendroth a accepté ma suggestion de vous désigner pour cette ridicule commission... voilà tout !

Ils poursuivirent l'opération en silence. Au-dessus d'eux, les

décombres désertiques continuaient à sécréter des blessés... Une forme couverte de poussière se traînait dans les ruines, hurlant au secours. L'homme errait à quatre pattes et son visage était barré d'une tempe à l'autre par une entaille énorme d'où coulait le sang. Il se dirigeait vers le poste de secours souterrain lorsqu'un peu avant d'arriver à l'escalier, un obus avait éclaté sur sa gauche, lui déchirant la figure.

— Au secours ! hurlait-il, mes yeux ! mes yeux !

Deux infirmiers attendirent, plaqués contre le mur de la cave, que l'orage de fer et de feu se fût déplacé un peu vers le sud. Ensuite, ils se précipitèrent à l'air libre, et aidèrent le soldat hurlant à descendre dans l'abri.

Puis les événements se précipitèrent pour Körner. Le lendemain, les Transmissions de la division dont dépendait le poste de secours captaient un message lui ordonnant de rallier immédiatement Pitomnik. Il n'y avait aucune autre indication.

— Pour vous, c'est la paix, peut-être même la vie sauve, dit Portner.

Après vingt heures d'opération, ils étaient assis dans une petite cave où ils se retiraient pour dormir, et buvaient du thé.

— Quand vous reviendrez, les choses auront changé, vous verrez !

À peu près à la même heure, Fourneau était de retour à l'hôpital souterrain. Il arriva en déclarant qu'il n'avait pu retrouver son unité et se trouvait désormais isolé.

Cette situation n'avait rien d'extraordinaire. Lorsque Fourneau, une fois sa mission remplie, avait voulu regagner son corps, tout le monde avait disparu. À l'endroit où aurait dû être installé le P.C. de la compagnie, il n'y avait qu'un trou béant. Les tranchées et les abris étaient abandonnés, sauf par les morts, qui gisaient un peu partout dans des positions bizarres. Noirs, minuscules, carbonisés. Les lance-flammes étaient passés par là.

Pendant toute une journée. Fourneau avait erré dans le désert de ruines. Vers le soir, il s'était assis solitaire, au rez-de-chaussée d'une maison. Sans faire de bruit, car au premier les Russes étaient installés et balayaient le secteur avec trois mitrailleuses. La confusion régnait. Il n'y avait plus ni avant ni arrière Soviétiques et Allemands se cachaient partout, dans les trous ou les boyaux, derrière les murs des maisons éventrées, sous les pierres ou sous les poutres.

Fourneau trônait sur un sac rempli de boîtes de conserves, et il était plongé dans de profondes réflexions... Il s'était bien « débrouillé » à Pitomnik. Il rapportait un peu de tout : bœuf, biscuits, confitures, bonbons, chocolat, nouilles, bouillon Kub, saucisson, et oranges. Il était surtout fier des oranges. Le jour où Körner s'était marié, on était en train de décharger cinq tonnes d'oranges. L'intendant chargé d'en prendre livraison dépêcha aussitôt quatre hommes de la Feldgendarmerie pour assurer la sécurité de la précieuse cargaison. On transporta les oranges au dépôt de l'intendance. Mais les agrumes ne font pas normalement partie du menu des troupes.

Il fallait donc réfléchir sérieusement à leur utilisation, et se livrer à des calculs de répartition compliqués. L'intendant se cassait la tête devant ce problème.

Ce n'était pas le cas de Fourneau. Il découvrit une fissure dans la baraque aux oranges, écarta une planche – il était menuisier de son métier – en arracha une autre, et, ce travail fait, aperçut à portée de la main une caisse d'oranges, délicieusement parfumées.

Pour les autres denrées qu'il avait sous les fesses, les choses s'étaient passées à peu près de la même manière. Lorsqu'il eut terminé sa petite expédition, Fourneau ployait sous le poids de son sac. Il passa plusieurs postes de la Feldgendarmerie. On ne l'arrêta qu'une fois.

— Qu'as-tu dans ton sac ?

— Des pierres de Stalingrad, dit Fourneau. Je connais un bijoutier de Berlin qui veut les sertir d'or et les vendre comme souvenirs...

Le pandore fut tellement surpris qu'il laissa passer Fourneau ! Maintenant, il était assis sur un sac plein, les Russes étaient au-dessus de lui, et son cœur était lourd comme celui d'un enfant perdu. Pendant la nuit, il sortit à pas de loup, et prit le chemin de l'antenne chirurgicale. D'une maison, on tira sur lui, et le sac qu'il portait sur le dos fut plusieurs fois touché. Des taches de jus d'orange commencèrent à marquer le jute.

Fourneau se précipita tête la première dans un entonnoir, et ramena le sac contre lui. Il hurla : « J'suis capable de faire mon orangeade tout seul ! » Il attendit que le calme soit revenu, se traîna hors du trou et recommença sa course à travers les ruines.

Maintenant, il était aux côtés de Körner. Il lui souriait largement, en tapant du plat de la main sur le sac boueux.

— Allez voir l'adjudant Wallritz, dit Portner. Il vous prendra en charge. Qu'est-ce que vous transportez là ?

Du jus d'orange, mon capitaine.

— Sortez ! gueula Portner.

Fourneau se précipita vers la porte.

— Halte ! cria le médecin. Vous n'êtes pas le chauffeur de la 3^e compagnie, par hasard ?

— Si, mon capitaine.

— Liquidée, votre compagnie ?

— Oui.

— Vous reconduirez le lieutenant Körner à Pitomnik.

— Oui, mon capitaine. Le visage de Fourneau resplendissait de joie. Puis-je emmener aussi deux hommes et six sacs, mon capitaine ?

— Et pourquoi cela ?

— J'ai découvert le pays de Cocagne. Alors, avant qu'il ne disparaisse...

— Sortez ! La voix de Portner était nettement plus douce. Demandez à Wallritz si nous avons des sacs...

Au petit matin, Körner prit congé du médecin-capitaine. L'artillerie ne tirait plus, les chars et les canons étaient tapis quelque part, gluants d'humidité. Portner leva la tête vers la grisaille impénétrable au-dessus d'eux.

— Ce sera bientôt l'hiver... Il serra longuement la main de Körner et lui dit : Bonne chance mon vieux !

Le jeune homme se mordit les lèvres :

— J'ai des scrupules à vous laisser ainsi... dit-il à voix basse.

— Ah ! Ne soyez pas ridicule !

— Je vous abandonne, comme si je cherchais à me planquer.

— Vous êtes un incorrigible idéaliste. Débarrassez-moi le plancher !

— Tout seul, vous n'y arriverez jamais. Il y a trop de travail...

— Wallritz connaît bien le boulot. Il me servira d'assistant. Et puis, quand ce... Fourneau sera rentré, je serai délivré de certains soucis matériels...

Il abandonna la main de Körner et lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— Allez, mon vieux ! Descendez à l'hôtel Ostland... lorsque j'y ai couché, moi, ils venaient de recevoir des matelas neufs !

Il resta debout, immobile, jusqu'à ce que Körner et Fourneau eussent disparu dans le brouillard. Derrière eux, trottaient deux blessés légers qui portaient chacun une grosse boule sous le bras. C'étaient dix sacs pour le pays de Coccagne.

Portner était toujours là, debout dans les décombres. Il avait perdu son expression de sarcasme, et son visage paraissait nu, comme lavé par le brouillard. Ses traits étaient effondrés et vieillis. On lisait sur eux la certitude d'être au bout de la vie, d'une vie qui avait débuté sur de grands projets.

À travers la brume progressaient des silhouettes fantomatiques entre lesquelles oscillait un brancard ou une toile de tente alourdie par le poids d'un corps. On n'entendait rien d'autre que le crissement des bottes dans les décombres. Un cortège de spectres dans une ville morte.

Portner fourra les mains dans ses poches. Il allait recommencer à opérer... jusqu'au soir. Et puis, il faudrait chercher un autre trou d'obus... on en avait déjà rempli quatre avec tous ces cadavres. Il descendit les marches et fit signe à Wallritz.

— Il y a des clients qui arrivent ! dit le médecin.

Tête basse, il entra dans la salle d'opération. « Si Körner a de la chance, pensait-il, il ne reviendra pas. Ici, ce sera bientôt fini. » Il se sentit comme un père qui aurait dit adieu pour toujours à son fils.

*

Le commandant Koubovski se trouvait dans une position désagréable. À la tête d'une vingtaine d'hommes, il occupait un château d'eau en ruine et avait l'impression d'être un loup au milieu d'une forêt en flammes. Il était entouré de compagnies allemandes, génie et infanterie portée. Les choses avaient mal tourné en un clin

d'œil. Pas plus tard que la veille, le vieux bâtiment était encore le poste de commandement idéal, où parvenaient commodément les ordres d'en haut, où Ievguenoï Alexandrovitch Koubovski recevait la visite des camarades du Comité municipal de Défense et même, une fois, d'un tovaritch général qui avait inspecté les positions allemandes à la jumelle et avait déclaré en partant : « Le tableau aura entièrement changé dans quelques jours, tovaritch Ievguenoï Alexandrovitch ! De grands événements se préparent ! Notre poussée partira de la boucle du Don, et de Beketovka. Seulement il est indispensable qu'ici, vous teniez la Raquette. Accrochez-vous-y coûte que coûte ! »

Tout changea en une nuit. Partout, les troupes allemandes avaient percé, et le château d'eau était devenu une île, battue par les flots de soldats gris-vert. Les pertes dépassaient deux cents hommes, et Koubovski n'avait plus que des blessés autour de lui. Il rendit compte de la situation par radio et demanda des instructions.

La réponse arriva aussitôt.

« Tenez bon ! »

Le commandant Koubovski tenait bon. Toutes les heures, il comptait les munitions et faisait des calculs.

Au bout de deux jours, les musettes de pain étaient vides et les gourdes à sec.

— On dirait que c'est la fin, dit-il à Ivan Ivanovitch Kalionine, installé à croupetons derrière une mitrailleuse et qui mâchonnait un morceau de bois.

— Que dit le colonel ? demanda Kalionine.

— L'Union soviétique est fière de vous !

— Ce n'est pas très nourrissant, tovaritch commandant.

Koubovski, le regard perdu dans les ruines, n'écoutait déjà plus. Il faudrait faire une sortie, pensait-il. De nuit.

Il annonça par radio son projet au P.C. de la Raquette. La réponse du colonel ne se fit pas attendre : « Autorisation accordée. En direction de l'ouest !

Il n'eut pas à percer. La troisième nuit, alors que la poignée de soldats soviétiques couchés derrière les murs épais du château d'eau attendaient les sapeurs allemands, et que les canons antichars de la

Wehrmacht labouraient méthodiquement les décombres, plusieurs monstres sombres et tonnants débouchèrent de deux rues voisines. Ils roulaient en se dandinant à travers les ruines, canons crachant le feu, écrasant tout sur leur passage, juste en direction des maisons tenues par les Allemands.

— Les chars ! cria Kalionine en bondissant de joie. Tovaritch commandant ! Les chars ! Ils vont nous dégager !

— Un peu de tenue, tovaritch Kalionine dit le commandant Koubovski avec dignité. On pourrait croire que vous nous donniez perdants...

Ensuite, ils furent repris sous le feu des mitrailleuses allemandes, quittèrent les murs qui les protégeaient et coururent vers les chars, en train d'écraser les trous d'hommes où se terraient les Allemands.

L'affaire n'avait pas duré plus d'une demi-heure.

Quand ce fut fini, le vieux château d'eau se dressait toujours paisiblement entre les ruines et les entonnoirs, les choses avaient repris leur cours. Le commandant Koubovski regagna fièrement son ancien P-C.

Dans la pièce où il couchait avant leur encerclement, et où se trouvait aussi l'émetteur radio, on était en train de rassembler les blessés. Sur la table des cartes était maintenant allongé un soldat nu qui gémissait. Un homme très mince était penché sur lui et lui entaillait la poitrine.

— Victoire tovaritch, cria Koubovski en s'asseyant sur son lit. D'où sortez-vous ?

Le frêle individu tourna brièvement la tête vers lui. Il avait de grands yeux noirs, un visage mince et blanc couvert de saleté, une bouche agréable et, sous la casquette militaire, des cheveux noirs et courts, qui frisaient sur le front. Koubovski bondit sur ses pieds.

— Ma parole, mais c'est une... ah ! vous me voyez sans voix, camarade ! Me permettez-vous de vous demander qui vous êtes ?

Le commandant Koubovski s'approcha. Il distinguait maintenant les rondeurs cachées sous la vareuse. Il leva le nez comme un chien en arrêt et renifla un léger parfum de fleurs.

— Ne parlez donc pas, commandant, aidez-moi plutôt ! La voix était claire, dure, et habituée au commandement. — Tournez le blessé

sur le côté... le projectile se trouve toujours dans la plaie...

Koubovski obéit. Il alla même chercher au fond d'une trousse médicale les instruments qu'on lui demandait.

— Vous êtes troublé, tovaritch commandant, dit l'autre. En même temps, elle le regardait froidement avec ses yeux noirs, et Ievguenoï Alexandrovitch s'avoua au fond de lui-même que ce regard-là lui faisait plus chaud qu'un lance-flammes allemand.

— Vous me voyez sans voix, camarade, disait-il en se grattant le nez. Hier, j'étais en enfer, et voilà qu'un ange m'adresse la parole !

— Vous avez des idées d'autrefois, commandant. Vous feriez mieux de soutenir plus calmement notre camarade de combat, pour que je puisse sortir la balle. Vous le secouez tellement que la pince m'échappe des doigts.

Quand le blessé fut pansé, Koubovski apprit qu'il avait en face de lui le lieutenant Olga Pannarevskaja, médecin militaire du secteur de la Raquette. Elle était venue avec les chars pour prendre soin des blessés du château d'eau.

L'histoire d'Olga Pannarevskaja est une longue histoire. Elle commence à Stalino, son lieu de naissance, se poursuit à Moscou et à Tiflis, où elle fit ses études, et finit à Stalingrad, où elle épousa le Dr Pannarevski, médecin du travail, qu'elle aimait tendrement, mais qui fut tué le quatrième jour des combats pour la patrie. Olga Pannarevskaja avait continué à soigner les ouvriers de l'usine « Barricade Rouge » et, comme beaucoup de femmes, elle n'avait pas quitté Stalingrad quand les Allemands avancèrent sur la Volga. Elle avait seulement abandonné la blouse blanche pour l'uniforme. Puis il y avait eu des difficultés : le médecin-chef avait décidé qu'elle travaillerait uniquement dans les abris de la rive escarpée. Mais quand vingt-sept médecins eurent été tués dans les ruines, elle se précipita vers la ville et s'installa à la Raquette, dans les caves d'un ancien entrepôt. Le sous-sol était solide, avec trois couches de béton superposées. Le médecin-major Andreï Vassilievitch Soukov, un chirurgien connu de l'hôpital de Rostov, y opérait également.

L'appareil radio se mit à couiner. Koubovski passa l'écouteur autour de sa tête. Son chef était au bout du fil. Il voulait savoir si Olga Pannarevskaja était déjà arrivée.

Elle l'est, tovaritch colonel, répondit Koubovski.

— Renvoyez-la-moi immédiatement ! C'était un ordre.

Koubovski enleva le casque.

— Les camarades supérieurs sont vraiment terribles, soupira-t-il. Je vais vous donner un homme fort, camarade lieutenant. Il est jeune marié, et me semble par conséquent peu dangereux !...

Il fit appeler Kalionine et se mit à danser d'un pied sur l'autre.

— Nous reverrons-nous, camarade ?

— Sûrement. Si vous êtes un jour blessé.

— J'aurai donc une raison de me faire tirer dessus. Mais un homme en bon état est meilleur causeur.

Olga Pannarevskaja leva les yeux en souriant vers le commandant Koubovski.

— Comment un héros peut-il être aussi bête ? dit ce diable de petit bout de femme, et Koubovski eut l'impression d'être un malade avec trente-neuf de fièvre qu'on trempe brusquement dans un baquet d'eau froide.

— Vous m'avez enflammé le cerveau, camarade ! clama Koubovski avec beaucoup de présence d'esprit. Il faut que je vous revoie.

— Demain ! À quatre heures. Sous la grosse horloge de la place Rouge. J'aurai un manteau d'astrakan...

Ivan Ivanovitch Kalionine parut, prêt à accompagner la camarade lieutenant. Son arrivée dispensa Koubovski d'une réponse. Ensuite, il regarda longuement les deux silhouettes dans les ruines. Elles passaient à la hauteur des cadavres allemands. Elles se jetaient au sol avec ensemble au moment où un obus éclatait près d'elles.

Les chars revinrent eux aussi. Mais ils n'étaient plus que deux. Les autres, immobilisés en face des positions allemandes, achevaient de se consumer.

Le commandant Koubovski n'arriva point à oublier les yeux d'Olga Pannarevskaja. Ses yeux, et aussi son nez, sa taille, les rondeurs sous la vareuse, et la démarche souple, un peu garçonnière mais pourtant si féminine. Il écouta à peine le rapport d'un lieutenant : les anciennes positions étaient de nouveau occupées, les chars avaient apporté des munitions, trois lance-grenades et du ravitaillement. Il se contenta de

faire un signe de tête et s'allongea sur son lit.

Un cri venu du château d'eau le mit debout en un quart de seconde. Un soldat ouvrit la porte avec fracas.

— Les revoilà... avec des lance-flammes...

Le commandant Koubovski mit son casque. « Adieu, Olgachka, se dit-il. Un homme carbonisé, ce n'est pas beau à voir... »

Le commandant levguenoï Alexandrovitch Koubovski ne périt pas grillé dans la contre-attaque des lance-flammes allemands. Il en fut comme d'habitude depuis que les Allemands avaient passé le Don et atteint la Volga : le bataillon Koubovski fut décimé, mais lui-même finit par s'en tirer, tout étonné d'une chance aussi insolente.

Seulement, cette fois, les choses n'allèrent pas tout à fait aussi facilement. Koubovski fut blessé. Pas gravement... un éclat d'obus allemand lui déchira le cuir chevelu et en emporta un petit morceau. Cela saigna comme s'il allait mourir d'hémorragie et lui fit mal autant que mille démons acharnés sur son crâne. Le sergent Kalionine enrroula quatre paquets de pansements autour de la tête de son chef, et le sang consentit à s'arrêter de couler.

— Il faut toujours voir le bon côté des choses, tovaritch commandant, dit Kalionine en clignant un œil confidentiel. Vous irez à l'hôpital de campagne de la Raquette, et vous verrez le lieutenant Pannarevskaja.

Dans la nuit, Koubovski fut relevé. Avec ce qui restait de son bataillon, il se faufila jusqu'au milieu de la Raquette, et partout, dans les ruines, les commandos allemands surgissaient et tiraient sur eux.

Dans les caves d'un entrepôt d'État, ils trouvèrent enfin le calme. Koubovski s'assura que ses hommes avaient chacun une place, et qu'ils pouvaient s'étendre sur des couvertures et des matelas.

— Dormez, et ne vous soûlez pas ! dit-il en levant un index paternel. Vous savez que dans vingt-quatre heures, vous serez loin du paradis !

Là-dessus, il se mit en route à la recherche de l'hôpital.

Un infirmier le conduisit, à travers trois pièces remplies de corps malodorants et de chairs souffrantes, jusqu'à la salle d'opération, d'où résonnaient plaintes et gémissements.

Koubovski hésita un peu avant d'entrer. À la lumière d'un puissant projecteur, alimenté par un générateur à essence, se dressait une forme imposante au torse nu ceint d'un immense tablier. Il faisait une chaleur intolérable dans la pièce, d'abord à cause du projecteur, ensuite en raison de l'air épais et vicié, qui frappa Koubovski au visage comme une massue. Le commandant ouvrit la bouche, cherchant sa respiration et resta figé à la porte.

— Courants d'air ! cria le colosse en raidissant ses pectoraux musculeux.

Devant lui était étendu un blessé tout nu, et ce que Koubovski aperçut ne contribua pas à lui redonner du cœur au ventre.

— Les blessures légères dans la cave numéro cinq, sacré nom d'un chien ! Et Piotr, où est-il encore, cet abruti-là ?

— Bonjour, monsieur le major ! dit le commandant Koubovski en portant la main à son énorme pansement. Je pensais trouver la camarade Pannarevskaïa.

— Non ! Le médecin se retourna. – Vous pouvez marcher, tovaritch commandant, et votre place n'est donc pas ici. Mon rayon, c'est plutôt la fosse commune.

Il se pencha de nouveau vers le blessé, et parut avoir oublié Koubovski. Piotr, l'infirmier, arrivait au même moment, porteur d'une brassée de pansements. Koubovski désigna de la tête l'homme à moitié nu.

— Qui est-ce ?

— Andreï Vassilievitch Soukov, notre chirurgien. Allez s'il vous plaît dans la salle voisine...

Là, dans une pièce plus grande, Koubovski trouva enfin Olga Pannarevskaïa. Elle soignait les blessés capables de marcher, faisait des piqûres, distribuait des pilules et des poudres, injurait comme un cosaque du Don ceux qui rechignaient ou criaient : « Aïe ! Aïe ! Aïe ! »

Elle ouvrit de grands yeux incrédules en voyant entrer le commandant Koubovski, elle laissa choir un rouleau de compresses et secoua la tête. Koubovski avala sa salive. Il n'était pas insensible au point d'ignorer la beauté, même quand il la voyait au milieu de souffrances cruelles.

— Vous ?... dit Olga Pannarevskaïa très détendue, et elle continua

à dérouler ses bandes.

— Vous m'avez promis un rendez-vous, camarade lieutenant, répliqua hardiment Koubovski.

— Alors, vous avez sorti la tête, pour être sûr de votre coup ?

Olga Pannarevskaja arrêta d'un geste le blessé suivant, qui s'était levé et marchait vers elle.

— D'abord le camarade commandant, mon garçon. Regarde comme il souffre. Il a déjà les yeux presque révoltés.

— Je suis presque au bout de mon sang, Olga.

Koubovski s'approcha d'elle. Maintenant qu'il était tout près, qu'il percevait de nouveau les rondeurs sous la vareuse, l'éclat des yeux et le balancement des cheveux noirs, il se sentait véritablement malheureux et sans forces.

— Asseyez-vous ! commanda Olga Pannarevskaja.

— Mais...

— Asseyez-vous ! Vous êtes trop grand pour que je vous examine debout. Ou bien voulez-vous que je monte sur la table ?

Koubovski s'assit sagement sur une vieille chaise en bois. La doctoresse vint à lui, et déroula le pansement. Le commandant Koubovski se mordit les lèvres.

— Aïe ! cria-t-il subitement en se levant d'un coup. Mais la main de la camarade lieutenant le renvoya fermement sur sa chaise. Elle avait retiré la dernière couche de pansement, et saisi avec une pince un morceau du cuir chevelu entamé.

— Aïe, camarade, allez-y doucement ! grinça Koubovski, admirant au fond de lui son propre courage.

— Le cerveau – le peu que vous en avez – est intact, dit le lieutenant Pannarevskaja. Il est vrai que c'était difficile de toucher une cible aussi minuscule. Trois ou quatre points de suture, un peu de teinture d'iode, et la patrie pourra de nouveau compter sur vous, commandant...

Koubovski supporta héroïquement le traitement. Certes, il grinçait des dents comme un fauve, mais il se tenait tranquille. Il est vrai qu'il n'avait même pas été insensibilisé localement. Comme l'avait expliqué

Olga Pannarevskaïa, les anesthésiques étaient trop rares pour être administrés aux blessés légers.

— Voilà, c'est très bien ! dit-elle après avoir enveloppé d'une bande toute fraîche la tête du patient. Seulement, il vous faudra un casque trois tailles au-dessus !

Tout autour de la Raquette, l'enfer était de nouveau déchaîné. La cave se mit à trembler, les murs résonnèrent comme des peaux de tambour, le sol donna l'impression d'osciller, et les plâtres dégringolèrent. Koubovski leva les yeux vers le plafond tout fendu.

— Il tiendra, dit tranquillement la Pannarevskaïa. Nous sommes à deux étages au-dessous du sol.

Ses paroles ressemblaient à un défi. Un coup puissant, suivi d'un craquement sinistre, ébranla leur cave et la lumière s'éteignit.

Le commandant Koubovski bondit sur ses pieds dans l'obscurité. Il tâtonna devant lui des deux mains, saisit un bout de tissu, et dans le tissu, un morceau de chair vivante et chaude. Telle une bête de proie agrippée à sa victime, il tira le tout à lui, sentit un souffle et le rayonnement mystérieux d'une bouche.

— Excusez-moi, camarade ! dit-il encore, car il était poli et bien élevé. Puis il embrassa la Pannarevskaïa et le baiser dura longtemps, car tout était noir comme de l'encre autour d'eux.

Finalement, il la laissa aller, reçut dans la poitrine une solide bourrade et retomba sur sa chaise.

— Vous êtes un ignoble porc ! dit Pannarevskaïa. Mais sa voix était douce et chaude dans l'obscurité.

« Elle s'est laissé embrasser, pensa le commandant Koubovski tout joyeux. Ievguenoï Alexandrovitch, c'est le plus beau jour de ta vie. Malgré la guerre, les points de suture et la teinture d'iode. »

*

L'hôtel « Ostland » à Varsovie était exactement comme l'avait décrit Portner. Moderne, avec des chambres claires et de bons lits. Il y avait un portier, une réception, des femmes de chambre, des serveurs en veste blanche, des maîtres d'hôtel en habit, et des cuisiniers. Il y avait un grill-room, un bar, et une vie mondaine qui faisait oublier la guerre et les milliers de victimes de chaque jour. Körner eut sa chambre à deux lits, bien qu'il ne l'eût pas finalement retenue d'avance au départ

de Stalingrad. Il arrivait de là-bas, et cela suffisait. Tout le monde, à cette époque, parlait de la fameuse cité sur la Volga et évoquait déjà l'imminente victoire de l'Allemagne. On en était fier, et on le montrait.

Körner expédia aussitôt un télégramme urgent à Cologne : « Arrive immédiatement Varsovie premier train stop attendrai à la gare stop télégraphie heure exacte arrivée Hans. » Ensuite, il se lava. Pour la première fois depuis des mois, il se retrouva dans une baignoire pleine d'eau chaude, en train de se savonner. La fatigue l'y prit soudain. Ses nerfs, tendus depuis si longtemps, lâchèrent brusquement, et il s'endormit. Quand l'eau fut refroidie, il se réveilla et commença par se demander où il était. Il se mit debout, se sécha et alla vers la fenêtre.

Varsovie était plongée dans une nuit profonde. Il pleuvait. Il s'habilla prestement et descendit par l'ascenseur dans le hall de l'hôtel. On donnait une réception dans la grande salle, et l'atmosphère était animée. On entendait des chants et des rires à travers la porte. Le chef portier alla au-devant de Körner.

— Vous voulez dîner, mon lieutenant ? demanda-t-il. Puis, il remarqua le caducée sur les pattes d'épaules, et joignit les mains d'un air embarrassé.

— Oh, pardon ! J'ai remarqué un peu trop tard. Monsieur est médecin ? Je connais mal les grades...

Il parlait un allemand guttural et penchait la tête en même temps de l'air d'un cocher de fiacre pensif.

— Il y a quelque chose de spécial, aujourd'hui, monsieur le docteur. Ce n'est pas sur la carte. Du pigeon farci. Seulement pour certains clients...

— Merci. Tout à l'heure. Körner regarda sa montre. Le télégramme pour Cologne est bien parti ?

— Mais certainement, monsieur le docteur.

— Il mettra combien de temps, à votre avis ?

— Mon Dieu... je pense – c'était un urgent, n'est-ce pas ? – environ deux heures.

— Et la réponse, de Cologne à Varsovie ?

— Si elle est mise en urgent... quatre heures, peut-être. Cela dépend de la poste.

— Avez-vous un indicateur des chemins de fer ?

— Nous avons tout. Mais monsieur le docteur devrait songer que les trains ne respectent plus les horaires. Dans la patrie de monsieur le docteur, les bombardiers anglais lâchent leurs bombes...

— Cela suffit quand même pour avoir une idée. Marianne pouvait arriver à Varsovie le lendemain dans la soirée, pourvu qu'elle parte aujourd'hui dès réception du télégramme. Autrement, ce serait le surlendemain matin vers six heures... telles étaient les prévisions les plus valables.

— Une fois, il a fallu deux jours au train, dit le portier tandis que Körner refermait l'énorme livre.

— Chacun a des heures différentes... au gré des Anglais...

La phrase avait un petit air d'insolence : Körner n'y fit pas attention. Ses pensées étaient ailleurs. Près de Marianne.

— Où puis-je dîner ?

— Dans la petite salle à manger, monsieur le docteur.

La nourriture était bonne. Abondante et soignée. Seulement, les pigeons n'étaient pas des pigeons. On avait essayé, avec une profusion d'herbes et de condiments – de la marjolaine entre autres – de couvrir un goût bizarre, plein d'âpreté. En outre, il devait s'agir de pigeons polonais géants, car jamais le jeune homme n'en avait vu d'aussi gros et gras. Quand il eut fini de manger, il sut de quels oiseaux il s'agissait. Mais il n'en fut pas dégoûté... car ils étaient véritablement très bons. Le garçon desservait.

— Délicieux, vos corbeaux, dit Körner en se levant. Le garçon eut un large sourire.

Une heure plus tard, Körner dormait. Son sommeil était agité. Il se retournait sans cesse dans son lit. Le matelas – dont Portner avait fait l'éloge avec tant d'enthousiasme – se montrait beaucoup trop mou. Pour qui a couché des mois entiers sur un cadre de bois, un bon matelas ressemble à un marais vaseux. Le corps se défend contre lui.

Körner ne s'endormit vraiment qu'à l'aube.

Le soir, il était sur le quai, attendant l'arrivée du train. Il avait acheté un gros bouquet de fleurs, de gros asters d'un rouge lumineux. La poche droite de son manteau était gonflée par un cadeau. Le chef

portier lui avait fourni une adresse confidentielle.

Pour trois cents marks, il était devenu propriétaire d'un médaillon suspendu à une chaîne d'or. C'était un hémisphère de lapis-lazuli encadré d'une bordure en or rouge.

Maintenant, il l'avait dans sa poche, et courait avec son bouquet le long du train qui venait d'entrer en gare, cherchant des yeux Marianne à l'une des fenêtres. Ne la voyant pas, il se précipita dans l'autre sens, et se posta à côté des quatre hommes de la Feldgendarmerie qui contrôlaient les permissions et les ordres de route.

Marianne, se disait-il, Marianne. Marianne. Rien que Marianne, toujours Marianne...

Il pensa l'avoir vue. Il se précipita dans la cohue, bras tendus, écartant les autres.

— Marianne ! cria-t-il au milieu des voix, des appels, des chants et des jets de vapeur chuintante. Marianne ! Par ici ! Je suis là !

Il se faufila à travers une muraille d'uniformes irascibles et courut vers la tête aux boucles noires.

— Marianne...

Quand il parvint à sa hauteur, ce n'était pas Marianne. C'était une jeune fille en manteau marron avec un col de renard, entourée de deux ou trois valises. Elle semblait perdue et malheureuse. Son mince visage s'éclaira quand elle vit Körner : on aurait dit qu'elle l'attendait. Elle lui tendit la main, et parut soulagée.

— Je suis heureuse de vous voir, dit-elle. J'avais déjà peur d'être oubliée.

— Excusez-moi. Le jeune homme s'inclina poliment. Il était si déçu de son erreur qu'il ne savait trop quelle attitude adopter. Il jeta un dernier coup d'œil autour de lui, mais le train s'était vidé et la majeure partie des voyageurs avaient déjà passé le contrôle. On détachait la locomotive. Une patrouille allait de voiture en voiture pour réveiller les dormeurs éventuels et les flanquer dehors. Il arrivait assez souvent que des soldats endormis manquent la correspondance de Varsovie en rentrant de permission, et se retrouvent quelques heures plus tard dans une gare d'Allemagne. Devant lui, la jeune fille avait saisi l'une des valises et le regardait avec des yeux étonnés. Elle attendait visiblement qu'il la conduisît vers la sortie.

— Vous attendez encore quelqu'un ? demanda-t-elle.

— Oui. Ma femme...

— Votre femme ?

— Elle devait arriver par ce train-ci.

— De Berlin ?

— De Cologne.

— Elle a peut-être raté le train à Berlin. Sur le parcours Cologne-Berlin, il y a eu deux ou trois bombardements.

Körner approuva de la tête. Un sentiment d'angoisse irraisonnée montait en lui. Il faut que j'envoie un autre télégramme, pensa-t-il. Avec réponse payée. Il voulut se détourner et retourner au contrôle, mais la jeune fille le tirait par la manche.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle. Je ne connais rien, ici. Il était convenu qu'on viendrait me chercher et qu'on s'occuperait de moi. Aurai-je une chambre à l'hôtel ou bien chez quelqu'un ? Je n'ai aucune idée de...

Cette fois, Körner réalisa qu'on le prenait pour un autre. Il salua derechef, et se présenta. La jeune fille écarquilla les yeux et sembla plutôt abandonnée que jamais.

— Vous êtes médecin ? fit-elle doucement. Je viens à Varsovie pour entrer au secrétariat du Gouvernement Général... pourquoi...

— Je crois que vous confondez, mademoiselle.

Körner jeta un regard circulaire. Là-bas, au contrôle, étaient postés deux hommes de la Feldgendarmerie. Au moindre mouvement, les plaques métalliques brillaient sur leurs poitrines. Körner leva un bras et l'agita avec véhémence pour attirer leur attention. Les deux autres se regardèrent, se mirent en mouvement et arrivèrent sans se presser. Ils saluèrent avec quelque nonchalance et attendirent que le jeune médecin leur expliquât ce qu'il voulait d'eux. Dans l'enceinte de la gare, c'étaient eux les rois. Ils contrôlaient la sortie comme des archanges l'entrée du paradis et prenaient une satisfaction profonde à voir les officiers eux-mêmes déplier devant eux leurs ordres de mission.

— Mademoiselle a été oubliée, dit Körner. On devait l'attendre au train, mais personne n'est venu.

— Cela arrive, dit l'un des policiers militaires.

— Je vous dispense de vos remarques stupides.

Körner était furieux. Non seulement il était déçu et inquiet, mais il savait parfaitement que son séjour à Varsovie ne serait pas éternel. Il faudrait voir le directeur de l'Office de Construction des hôpitaux, se dit-il. Peut-être pourra-t-il m'envoyer en permission à Cologne. Après tout, à Varsovie, je perds tout simplement mon temps... je suis désigné pour la Commission, mais en réalité, quelle importance peut bien avoir pour les experts l'opinion d'un officier du front ? Tout est calculé depuis longtemps. On le lui avait dit dès le début. Nous ne vivons quand même pas dans la lune, mon cher. Apparemment, les troupes du front s'imaginent que l'arrière se contente de bouffer, de boire et de forniquer. Nous aussi nous travaillons. Nous nous cassons les méninges pour le bien-être du troufion, bref, nous participons à l'effort commun vers la victoire finale... Finalement, tout le monde était

satisfait de voir Körner consacrer plus d'attention à l'arrivée de sa femme qu'à l'établissement d'un grand complexe hospitalier près de Kalatche.

La voix du policier le tira de sa rêverie.

— Vos papiers, disait-il à la jeune fille en larmes. Körner sursauta.

— Vous pourriez y mettre plus de politesse.

— Je suis en service, mon lieutenant.

— Ah ! je comprends ! Il est certain que cela change tout !

L'autre devint écarlate, mais de mauvaise volonté plutôt que de honte. Ses yeux reflétaient la rage. « J'aime ça, pouvait-on y lire, il est un peu jeune pour sa grande gueule ! Ce soir, il l'aura dans son lit et nous, nous contrôlerons les papiers sur le quai. Quelle vie ! »

— Le Gouvernement Général, dit le policier, c'est une organisation privée. Nous ne sommes pas compétents.

— Mais mademoiselle ne va quand même pas dormir dans la gare, lança Körner.

— Mon lieutenant, si vous vouliez bien intervenir, et aider mademoiselle à chercher un hôtel ? Le sourire du feldgendarme ne déguisait rien de sa pensée. « C'est tout ce que tu cherches, mon gars, disait le sourire. Une petite comédie pour montrer ton entière correction, cela fait toujours bien et donne confiance aux filles. En réalité, le pantalon te démange déjà. Allons, allons, gars, on connaît ça ! Va-t'en avec elle à l'hôtel. Il sera toujours temps demain de chercher le bon service... »

— Nous arriverons bien à trouver...

Körner regarda le visage désemparé et baigné de larmes de la jeune fille.

— Venez, dit-il d'un ton rassurant. Je n'ai pas l'intention de vous laisser tomber.

— Merci, docteur. La jeune fille reprit sa valise. Le jeune homme s'empara des autres. Les hommes de la Feldgendarmerie sourirent ironiquement.

— Et... bonne soirée, dit l'un d'eux.

Körner faillit se retourner et lui passer une bonne engueulade. Mais il poursuivit son chemin. Pas la peine, pensait-il, ces gars-là sont comme les canards. Ça leur glisserait sur les plumes.

— Où allons-nous ? demanda la jeune fille, à son côté.

— À mon hôtel, dit Körner.

— Je m'appelle Monika Baltus.

Körner fit un petit signe de tête. Un nom qu'il aurait oublié demain.

— On m'a envoyée à Varsovie sans me demander mon avis, dit Monika Baltus.

Ils venaient de sortir de la gare et restaient plantés là sans bouger.

— Mon père a fait tout ce qu'il a pu pour faire rapporter la décision. Il a couru de bureau en bureau. Mais il n'y avait rien à faire.

Ils gagnèrent l'hôtel « Ostland » dans un vieux taxi branlant réservé aux officiers chargés de bagages. À la réception, le chef portier fit un plongeon respectueux.

— Je vous souhaite la bienvenue, madame, dit-il et il décrocha la clef du tableau. Monsieur le docteur et madame ont-ils l'intention de dîner chez nous ? Je peux vous recommander quelque chose de spécial. Du pigeon farci. Tendre à souhait...

— Ma femme n'est pas là. Körner posa la valise à terre. – Donnez-moi une chambre séparée pour Mlle Baltus.

— Je suis désolé.

Le chef portier regarda Körner avec un mélange de compréhension et de blâme.

— Une chambre séparée... le numéro quarante-cinq. À côté de monsieur le docteur. Il y a juste la salle de bains entre les deux, mais il y a une porte pour chaque chambre...

Il tendit la clef à Monika Baltus avec un sourire satisfait.

— Et une table avec deux couverts dans la petite salle à manger, n'est-ce pas ?

— Oui.

Un garçon de l'hôtel emporta les valises. Monika Baltus tendit les deux mains à Körner.

— Je vous remercie infiniment, docteur, dit-elle doucement. J'avais tellement peur... seule dans une grande ville inconnue...

— Nous arrangerons vos affaires demain. En attendant, voulez-vous que nous nous retrouvions à vingt heures dans le hall ?

Il agita une main amicale pendant que l'ascenseur s'élevait. Mais le geste était mécanique. « Qu'est-il arrivé à Marianne ? se disait-il. Les communiqués parlent d'attaques de diversion et de dégâts matériels légers. Peut-être le télégramme n'est pas arrivé du tout à Cologne ? La communication peut avoir été interrompue, le télégramme a pu se perdre... »

Il retourna à la réception. Le chef portier hochait plusieurs fois la tête.

— Une jolie jeune fille, monsieur le docteur. Je sais que je peux avoir confiance en vous, vous n'irez pas le dire : j'ai encore une caisse de champagne français. Je vais vous en faire monter une bouteille si vous êtes d'accord...

— Je voudrais d'abord envoyer un autre télégramme, avec réponse payée.

— À madame ? Le visage du chef portier exprimait l'étonnement le plus complet. « Décidément, pensait-il, nous n'arriverons jamais à comprendre les Allemands. Ils ont vraiment une morale extraordinaire. En voilà un qui enlève une jeune fille et télégraphie à sa propre femme d'arriver. Probablement un genre de perversité particulière... »

La tête penchée avec application, le chef portier écrivit sous la dictée le texte du télégramme. Dans un instant, il le téléphonerait au bureau de poste de Varsovie.

« Indique immédiatement heure arrivée Varsovie. Prends premier train. Hans.

— Il y a un train qui arrive de Berlin cette nuit à trois heures, dit le chef portier sur un ton d'avertissement bénin. Peut-être bien que madame...

— À trois heures ? Körner apercevait un espoir nouveau.

— Parfait, lança-t-il. Parfait. Merci bien.

— À votre service. J'ai bien pensé que cela vous intéresserait... Le chef portier afficha un sourire plein de complicité masculine.

Les deux hommes ne s'aperçurent pas que leurs pensées suivaient des cours différents.

*

La première neige tomba le 16 novembre. Elle était accompagnée d'un vent glacial qui soufflait des steppes du Kazakhstan. Le thermomètre tomba à moins dix degrés. Dans les boyaux et dans les trous, les soldats se mirent à jouer avec leurs bras les moulins à vent tout en défilant des chapelets de grossièretés. Le vent froid de la steppe transperçait les vêtements et raclait la peau comme des doigts de glace.

Avec la première neige, le vieux Pavel Nikolaïevitch Abranov commença à devenir aussi gai qu'un poulain au champ.

— Regarde, regarde, criait-il à tous ceux qu'il rencontrait. Il neige, petit frère, il neige.

— Nous le voyons bien, grand-père, répondaient les autres. Nous ne sommes pas aveugles.

— Mais vous ne comprenez point, jeunes têtes sans cervelle.

Abranov était en pleine euphorie et sentait battre son cœur de patriote.

— Maintenant, les Allemands vont apprendre à courir, vous pouvez m'en croire. Nous avons gagné la bataille de Stalingrad. Vous verrez. À Noël, tout sera fini. Si seulement nos petits chars d'assaut arrivaient...

On laissait le vieux parler, sans trop s'occuper de son explosion d'optimisme. Les pertes étaient sévères. La 62^e Armée soviétique n'avait que douze divisions, et si le général Rodimtsiev n'était pas arrivé à la rescousse avec sa 13^e division de fusiliers de la Garde après une marche forcée à travers la steppe, qui sait ce qu'il serait advenu de Stalingrad, et des vaillants défenseurs de la Raquette et de Beketovka. Mais Rodimtsiev fit passer la Volga écumante à ses hommes sur des bacs harcelés par l'artillerie allemande et les jeta dans les ruines de la ville pour un impitoyable corps à corps. Il ne fallut pas longtemps à la division pour se trouver aux effectifs d'un régiment, et

malgré tous les appels du général Tchouikov, la réponse fut toujours la même : « Tenez bon, tenez bon. » Deux mots terribles pour ceux qui manquent de tout en sachant que bien des amis pourraient boucher les trous. Mais l'état-major – maudit soit-il – retient ses réserves. Et pourquoi, s'il vous plaît ? Faut-il donc crever dans les caves et dans les ruines ? Qui comprendra une chose pareille ?

Alors on attendait, l'humeur sombre, dans les abris de la Volga, on se jetait à corps perdu dans les combats de commando, on contemplait la première neige avec, au cœur, des sentiments mitigés.

Le commandant Kouvoski eut une explication avec Olga Pannarevskaja, la doctoresse. Sa blessure n'avait pas un caractère de gravité telle qu'il dût quitter la ville. Il ne le désirait d'ailleurs aucunement.

— Tovaritch commandant avait dit la Pannarevskaja. Vous m'avez embrassée. Je suppose que vous avez eu peur en voyant la lumière s'éteindre.

Et Koubovski avait soupiré et répondu, en fixant sur elle un regard de chien mouillé :

— C'était vraiment la peur, camarade, laissez-moi cette peur-là, elle me donne des ailes...

Maintenant, il neigeait. Ils s'étaient assis parmi les ruines et contemplaient, de l'autre côté, les maisons démolies qui abritaient les Allemands.

— Ça va devenir mauvais, dit Koubovski. Des glaçons flottants sur la Volga, pas de ravitaillement, pas de munitions, rien à manger... qui peut dire le moment où la Volga se prendra en glace ? Les Allemands ont plus de chance, ils peuvent se ravitailler.

Il fumait une cigarette sans se presser et regardait la fumée blanche traversée de flocons de neige.

— Je vous aime, Olga...

La Pannarevskaja resta silencieuse. Son visage mince et pâle sous la casquette réglementaire reflétait le plus grand sérieux.

— Vous ne m'aimez guère, hein ? continua-t-il. Je ne vous en veux pas, camarade. Seulement, dites-le-moi franchement, ainsi, je pourrai recommencer à dormir.

Olga Pannarevskaja se coua lentement la tête.

— Nous aurions tort, Ievguenoï Alexandrovitch, d'aborder un tel sujet maintenant. Si nous tombons amoureux, la guerre sera dure pour vous... Maintenant, nous aimons exclusivement notre patrie.

Le commandant Koubovski laissa tomber sa cigarette.

— Camarade... dit-il confus.

La doctoresse se leva. Elle était jolie. Koubovski se mordit les lèvres et frotta les talons de ses bottes l'un contre l'autre.

— Il faut que vous repartiez, commandant...

Elle disait cela sans avoir l'air d'y attacher d'importance. Cependant sa voix rendait un certain son qui n'allait pas exactement avec les paroles. Koubovski leva les yeux.

— Que je reparte ? Comment cela ?

— C'est un ordre du camarade commandant la division.

— Depuis quand le savez-vous ?

— Depuis deux jours.

— Et c'est seulement maintenant que vous me le dites ?

Olga Pannarevskaja fit oui de la tête et tourna le dos à Koubovski. Elle regardait au loin les pâtés de maisons occupés par les Allemands. La frontière était marquée par quatre chars démantelés. On s'était battu avec rage pour ces restes de tanks, bien que leur conquête n'eût aucun intérêt.

— J'ai encore pu vous porter malade jusqu'à demain, commandant.

— Olga !

Koubovski sauta sur ses pieds. Il saisit la jeune femme par l'épaule, et le fit si vigoureusement qu'elle perdit l'équilibre, et dut s'accrocher à lui pour ne pas tomber. Koubovski la pressa contre sa poitrine, et en voyant son visage, se sentit heureux à crier.

— Vous êtes triste, Olgachka dit-il doucement.

— Oui, Ievguenoï Alexandrovitch.

— Il ne vous est pas indifférent que je sois tué par les Allemands,

ou que je survive à cette guerre...

— Non, certes, dit-elle en prenant une profonde inspiration.

Alors le commandant Koubovski oublia qu'il était debout dans une ville en ruine en train de disparaître sous la neige, qu'il pouvait mourir le lendemain et que les combats de la Volga n'étaient pas une bataille quelconque, mais une affaire de vie ou de mort pour petite mère la Russie.

Il embrassa Olga Pannarevskaja. Cette fois, il ne faisait pas noir, et les obus allemands ne faisaient pas trembler le plafond au-dessus de leur tête. Cette fois, il n'y avait aucune raison à ce baiser, sinon que Koubovski était amoureux comme jamais encore dans son existence.

À cinquante mètres de là, le soldat de première classe Fourneau rampait parmi les décombres enneigés, à la recherche de deux ou trois grosses poutres qui suffiraient à chauffer l'hôpital souterrain pendant une semaine. La nuit prochaine, un commando viendrait les enlever. Le problème, pour le moment, n'était pas de conquérir une cave de plus ou de moins, mais bien de ne pas geler.

— Non ! Mais ce n'est pas possible dit Fourneau, pétrifié, en montrant le nez au coin d'un immeuble démoli. Au milieu des décombres, il y avait un Russe occupé à embrasser une compatriote.

Fourneau se coula sous un pan de mur écroulé pour mieux réfléchir. « Doux Jésus ! Le voilà qui lui caresse les cheveux, pensait-il. Le visage, maintenant, les épaules... on se croirait au cinéma. En plein Stalingrad. Dans la neige. Sacré nom d'un chien, ces deux-là, ils doivent en pincer l'un pour l'autre... »

L'idylle fut brutalement interrompue. Sur la droite de Fourneau, une mitrailleuse se mit à aboyer. Les projectiles frappèrent la pierraille à côté des deux Russes, qui tombèrent dans la neige accrochés l'un à l'autre, comme s'ils étaient touchés, et se mirent à l'abri.

— Abrutis ! cria Fourneau. Faut-il être nerveux pour ne pas supporter une scène d'amour...

Un groupe de silhouettes sombres sautaient par-dessus les ruines. Fourneau lui-même rampa un peu plus loin, et tomba sur un jeune lieutenant hors d'haleine, caché derrière une entrée de maison. Du côté russe, des mortiers s'étaient mis à tirer, encadrant d'obus les quatre chars déchiquetés. Les explosions étaient sourdes, la neige absorbait les sons aigus.

— Bande de salauds ! cracha le jeune lieutenant. Font comme si de rien n'était et s'embrassent. On va leur faire voir à ces Bolchevistes... Il glissa un autre chargeur dans son arme, puis soudain, remarquant que Fourneau n'appartenait pas à son groupe :

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Première classe Schmidtke, mon lieutenant. Je cherche du bois de chauffage.

Fourneau s'assit à côté de l'officier.

— Ils étaient beaux à regarder, ces deux-là, hein mon lieutenant ?

— Comment ? Le lieutenant le dévisagea. Vous les aviez vus, tous les deux ?

— Oui.

— Mais vous êtes armé. Pourquoi n'avez-vous pas tiré ? Comment vous appelez-vous ?

— Première classe Hans Schmidtke.

— Unité ?

— Bataillon de transport 234, détaché à l'hôpital de campagne numéro trois, au poste de secours avancé du médecin-capitaine Portner.

— Je vous préviens que je vous collerai un rapport !

Le jeune lieutenant regarda derrière le pan de mur. Les Russes ne tiraient plus. L'endroit où Koubovski et la Pannarevskaja s'étaient embrassés était désormais désert. Un champ de ruines, comme il y en avait des milliers.

— Vous voyez deux Russes et vous ne tirez pas. Savez-vous comment cela s'appelle ? Vous en entendrez parler.

Le jeune lieutenant fit un signe. Le commando se porta en avant, à travers les rues défigurées, en direction de la « Raquette de Tennis. » Tout cela était si dépourvu de sens que Fourneau resta assis, hochant la tête, à regarder les autres s'éloigner par bonds, comme des lièvres.

Il contempla encore une fois ces pierres de Stalingrad où un couple avait oublié une minute la cruauté de la guerre avant d'être arraché de nouveau au bonheur. Puis Fourneau à son tour poursuivit sa route,

trouva ses poutres et rentra à l'hôpital souterrain. Portner était en train d'opérer.

— Mon capitaine, dit Fourneau. Il vient de m'en arriver une bien bonne...

Portner repoussa la confidence d'un geste.

— Je sais. Le lieutenant est déjà venu.

Fourneau avala sa salive.

— Si vous aviez vu cela, mon capitaine...

— Inutile de continuer, Fourneau.

Portner pensait son blessé, pendant que Wallritz préparait la piqûre antitétanique.

— Vous avez été témoin d'une scène très humaine, de celles qui changent brusquement un enfer en paradis.

— Vous ne donnerez pas suite... Fourneau avait la gorge étranglée. Portner le considéra d'un air presque offensé.

— Sortez, espèce d'hippopotame. Pour qui me prenez-vous ?

Ce fut un moment où Fourneau pensa qu'il allait embrasser le médecin-capitaine. Il se retint cependant car le geste, du point de vue militaire, aurait été contraire à toutes les règles établies.

*

Aucune réponse n'arriva de Cologne au télégramme « réponse payée ». Körner le lut sur le visage du chef portier en rentrant de la conférence des experts. Il était resté une heure assis, avait juste souligné l'importance que prend au front le transport des blessés graves et s'était vu répondre que ce problème n'était pas du ressort de la Commission.

— Je ne comprends vraiment pas, lui dit le chef portier de l'hôtel. Si encore Cologne avait été bombardée... mais d'après le communiqué de la Wehrmacht, il ne s'est rien passé là-bas.

— Envoyons d'autres télégrammes, dit Körner, tout déprimé. À la direction locale du parti, au commandant de la place... je suis prêt à en envoyer cent, dussé-je mettre la ville sens dessus dessous.

Le chef portier haussa les épaules. Ce jeune docteur lui faisait pitié.

— La demoiselle vous attend dans le petit salon, monsieur le docteur, dit-il. J'ai mis du champagne de côté. Pour les télégrammes, je les envoie immédiatement.

— Et prévenez-moi au cas où...

— Immédiatement, monsieur le docteur, immédiatement...

Le dîner fut silencieux. Le garçon servit les pigeons farcis, en lançant à Körner des regards complices.

— Ce ne sont pas des corbeaux, lui glissa-t-il à l'oreille en lui passant le plat. Vrais pigeons... et la farce est au foie...

Monika Baltus observait son hôte. Elle avait d'abord été quelque peu inquiète, en se laissant emmener à l'hôtel. Elle craignait de le voir devenir trop entreprenant et se promettait déjà de lui répliquer : « Je ne suis pas de celles qui vont dans l'Est pour collectionner les souvenirs d'officiers, comme d'autres les timbres-poste. » Quand il la laissa prendre seule l'ascenseur, elle réalisa cependant combien ses craintes étaient peu fondées. Maintenant qu'ils étaient en train de dîner, Körner lui parut presque trop réservé, silencieux et la plupart du temps absent.

— Vous arrivez directement du front ? demanda-t-elle après avoir raconté d'où elle venait, qui était son père et parlé de ses quatre frères et sœur. Le plus jeune des garçons avait l'intention de s'engager l'an prochain, et avait déjà reçu à ce sujet une paire de claques du père.

— Oui, dit Körner. J'arrive du front.

— Du front central ?

— Non. De Stalingrad.

— Oh ! De Stalingrad ? Bientôt entre nos mains ?

— Peut-être...

— Mais les Russes sont fichus. Tout le monde le dit. Après Stalingrad, la Russie s'écroulera.

— Sûrement, dit Körner, distrait.

Il ne cessait pas de regarder la porte. Cette nuit, à trois heures, elle pourrait arriver, pensait-il. Elle aura raté la correspondance à Berlin,

c'est certainement cela. Et c'est pour cela qu'elle ne peut pas répondre.

Une heure environ après le début du repas, le chef portier lui fit signe de l'entrée de la petite salle à manger, Körner se précipita.

— Excusez-moi, je vous prie, mademoiselle, dit-il d'une voix devenue subitement rauque. On m'appelle. Je reviens tout de suite.

Il sortit dans le hall à grandes enjambées. Le chef portier tenait à la main une enveloppe allongée. Un télégramme.

— Donnez, donnez...

Körner déchira l'enveloppe et déplia une feuille de papier mince. Il parcourut les lignes et ce fut comme si soudain toute la chair tombait de son visage, ses yeux s'obscurcirent et ses doigts se crispèrent sur le télégramme. Le chef portier se retira sans bruit. Il se doutait bien de ce qui arrivait et la pitié grandissait en lui, au point qu'il pensait voir souffrir son propre fils.

Körner relut une fois encore le message, puis il fourra le papier dans sa poche et baissa la tête. Lentement, il retourna à la salle à manger, et resta debout devant la table. Monika Baltus le regarda épouvantée, comme si elle ne le reconnaissait plus.

— Ma femme est morte, dit-il lentement.

Il se tenait immobile en face de la jeune fille, fixant le mur d'un air perdu.

— Oh !... Monika se leva de sa chaise. Mais enfin... comment...

— À Cologne. Un bombardement. Je vous prie de m'excuser.

Il ébaucha une inclination mondaine et sortit à pas lents. On eût dit qu'il traînait sur le plancher des bottes doublées de plomb.

Dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, pensait-il à chaque pas. Enfouie sous la maison, étouffée... dans la nuit du 31 octobre au...

Il s'arrêta et se regarda dans un miroir. Il était déjà dans sa chambre, mais il ne l'avait pas remarqué.

« Je ne suis même pas marié, dit-il à voix basse en regardant son visage effondré dans la glace. J'ai épousé une morte... à Pitomnik... le 1^{er} novembre... »

Avec un hurlement, il leva le poing et l'abattit sur l'image que lui renvoyait le mur. Le verre vola en éclats, le sang coula soudain de son poignet, tachant l'uniforme... Il regarda sans comprendre, se laissa tomber dans un fauteuil, serrant la main blessée contre sa poitrine.

J'ai épousé une morte. Cette pensée lui revenait sans cesse. Elle a fini étouffée dans une cave... Marianne est morte étouffée... une nuit « sans dégâts notables »...

*

Le 19 novembre commença par une tempête de neige, qui balaya la steppe en hurlant et figea le pays, glacé et recouvert de masses neigeuses étouffantes. De la grande boucle du Don jusqu'à Beketovka en passant par Stalingrad, la vie se réfugia sous terre, dans les abris et dans les entonnoirs, dans les baraques et dans les caves. Le thermomètre tomba à moins douze... Entre Kletskaja et Sérafimovitch, les hommes des divisions roumaines et allemandes, enroulés dans des couvertures, se pelotonnaient dans leurs blockhaus et dans leurs trous, installaient des toiles de tente par-dessus leurs mitrailleuses et leurs mortiers, et s'entouraient la tête et les oreilles de cache-nez de laine. Les Roumains étaient mieux lotis, grâce à leurs casquettes de fourrure, qu'ils se contentaient d'enfoncer un peu plus. Entassés autour des poêles au fond de leurs abris, ils fumaient des cigarettes et buvaient à petits coups l'alcool des cantines. La tempête de neige hurlait sans discontinuer, forçant les derniers guetteurs à descendre sous terre. C'était le genre de temps devant lequel les rats eux-mêmes préfèrent tourner les talons. L'hiver russe avait commencé et glissait sous les portes sa carte de visite.

À quatre heures du matin, le son métallique d'une trompette déchirante se mêla au souffle de l'ouragan. L'appel était symbolique, presque théâtral, car le signal marquait l'anéantissement d'une armée.

Huit cents canons se mirent à tonner. Sur un front de trois kilomètres, une muraille de feu écrasa les positions allemandes et roumaines, les abris et les blockhaus explosèrent, les trous d'obus aménagés furent comblés, tandis qu'hommes et camions, poutrelles et artillerie, ateliers et dépôts, cadavres et munitions tournoyaient dans l'air glacial et traversé de flammes.

Les divisions roumaines furent labourées sur place avant même d'avoir compris ce qui leur arrivait. L'enfer soudain avait fondu sur elles, descendu d'un ciel de glace et de nuages. Ce fut comme si la terre, sur une largeur de trois kilomètres, s'était ouverte pour

engloutir tout ce qui, jusque-là, avait bougé sur elle.

Quatre heures durant, les huit cents pièces de l'artillerie soviétique pilonnèrent les divisions allemandes. À huit heures du matin, l'assaut fut lancé... vague de chars sur vague de chars se présentèrent en ferraillant, enfonçant dans le sol bouleversé tout ce qui résistait. Les fantassins soviétiques, sombres grappes agrippées aux colosses d'acier, collaient comme nids de guêpes aux tourelles vomissant des flammes.

Trois corps blindés et trois corps de cavalerie du groupe d'armées du Don passaient comme un rouleau sur les positions allemandes, enfonçant latéralement le front de Stalingrad. Tandis que, dans les ruines de la ville, les régiments allemands attendaient dans leurs caves, perdaient ou reprenaient un pâté de maisons, se consommait dans leur dos la tragédie de l'écrasement complet qui devait les emporter eux aussi tel un insatiable Moloch... la grande offensive soviétique pour la délivrance de Stalingrad était déclenchée. Les réserves, qu'on avait retenues si longtemps et que les défenseurs de la cité avaient si souvent réclamées, progressaient maintenant irrésistiblement dans le dos des troupes allemandes.

Le drame de la 6^e Armée commençait. Personne encore ne s'en doutait, car un désordre accablant avait suivi la massive et soudaine attaque des soldats russes. On y vit plus clair dans la soirée du 19 novembre. Le tableau était désolant : lignes crevées sur un large front, avant-gardes blindées soviétiques derrière Stalingrad, compagnies et régiments en déroute, états-majors et bureaux isolés derrière les lignes ennemies. La boucle du Don enfoncée, un corps blindé soviétique était en marche sur Kalatch... La mort frappait par surprise des victimes en plein désarroi.

Le 20 novembre, un appareil de transport emmena Körner de Varsovie à Kiev, de Kiev à Stalino, puis de Stalino à Morosovskaïa, d'où il gagna enfin Pitomnik. Il y parvint le 23 novembre, jour où, déjà, il était évident que les tenailles des divisions soviétiques s'étaient refermées sur la 6^e Armée et que Stalingrad était devenue un îlot sur un océan rouge en fureur. Ce jour-là, des milliers de véhicules roulaient vers l'ouest, ce jour-là, les compagnies d'entretien, les boulangeries de campagne, les services de l'intendance, les formations ferroviaires et les permissionnaires fraîchement revenus d'Allemagne fuyaient en pleine panique, lièvres aux abois dans la plaine balayée par la tempête de neige, fauchés par les plus rapides des chars russes ou simplement écrasés par les camions, les chenillettes, les tracteurs allemands cahotant vers l'ouest en colonnes interminables... tout ce monde fuyait l'encerclement, les T 34, les Russes... Ce jour-là, trente rangées de fuyards attendaient devant le pont du Don à Tchir, avec des milliers de voitures, formant sur cinq cents mètres de longueur un vivant tapis du désespoir, rassemblement incohérent d'êtres humains préoccupés d'abord de sauver leur peau.

Lorsque Körner atterrit à Pitomnik, quarante et une infirmières de l'hôpital militaire de Kalatch attendaient sur le terrain pour être transportées à Kiev. Un médecin-commandant était avec elles. Il se précipita sur Körner quand ce dernier, descendu du Ju 52, se mit en devoir de traverser en courant la piste balayée par un vent glacial.

— Vous arrivez de Kiev ? cria le médecin-commandant. Vous venez chercher mes infirmières ?

— Non, hurla Körner. Je dois aller à Stalingrad.

— Quel sacré bordel ! hurla le commandant. J'ai là un ordre prévoyant l'évacuation des infirmières par avion. Mais personne ne sait rien, personne n'est compétent... Je ne peux quand même pas laisser mes infirmières aux mains des Russes ?

Il se précipita en courant vers l'une des baraques. Les jeunes femmes étaient debout derrière une barricade de bois, cols relevés, gelées, inquiètes, à côté de leurs bagages.

Körner se présenta au commandant du terrain, un colonel d'aviation qui faisait des efforts désespérés pour ramener un semblant d'ordre. Lorsque Körner pénétra dans le bureau du colonel, une vive discussion opposait celui-ci à un intendant de première classe.

— J'ai ici, criait-il, dix-sept mille blessés qu'il me faut évacuer...

Le gros intendant hurla aussitôt :

— Et moi j'ai l'ordre de faire partir d'abord les spécialistes. Les spécialistes, on en a besoin là-bas... quant aux blessés, eh bien, qu'ils prennent les avions suivants.

Ensemble, ils s'interrompirent, et levèrent les yeux sur le jeune médecin.

— Que venez-vous faire ici ?

— Je veux aller à Stalingrad...

— Pardon ? L'intendant dévisagea Körner comme s'il avait en face de lui l'esprit du père de Hamlet.

— À Stalingrad-ville. Je voudrais savoir s'il y a un avion pour Gumrak, ou comment je pourrais me rendre là-bas autrement.

— Eh bien, ma parole, dit le colonel en se passant la main sur les yeux. Alors, vous, vous ne voulez pas partir ?

— Non. D'ailleurs j'arrive de Varsovie.

— Alors, on ne savait pas encore là-bas ce qui se passe ici ?

— Si, mais je voulais...

Körner remarqua que le colonel l'examinait soigneusement, comme s'il se demandait s'il était bien raisonnable de faire partir un fou dans le prochain avion. L'intendant s'assit lourdement sur une chaise en respirant avec bruit.

— En plus de tout cela, il y a sur le terrain quarante et une infirmières à évacuer... reprit le colonel.

— Les spécialistes d'abord, dit l'intendant. J'ai des ordres extrêmement précis. Chacun sait que les troupes combattantes sont fichues d'avance si à l'étape...

Le colonel leva les deux bras au ciel.

— Vous voyez comment cela se passe ici, docteur, dit-il, visiblement épuisé. Les Russes poussent leurs colonnes comme du papier hygiénique qu'il suffit de dérouler, les têtes de pont sur le Don sont perdues, Kalatch est en flammes, les Roumains arrivent jusqu'ici et demandent si Bucarest est encore loin ; quelque part dans la nature, les chars allemands fourmillent mais ils n'ont plus d'essence ni d'obus. Nos gars obtiennent l'impossible de leur matériel, mais ils oublient l'administration.

— Mon attitude est irréprochable, hurla l'intendant.

— C'est ce que nous verrons.

Le colonel interrompit d'un geste Körner, qui posait une nouvelle question.

— Ne demandez plus rien, docteur. Vous voulez retourner à Stalingrad... à l'heure actuelle, ce désir est si extraordinaire que vous allez être obligé de vous débrouiller tout seul. Tâchez de vous intégrer à un élément quelconque en partance pour le front... D'ailleurs le mot front n'a plus de sens... le front, maintenant, c'est partout, tout autour... Fichez le camp, docteur, et jouez les explorateurs... Je ne peux rien pour vous.

Le colonel se retourna vers l'intendant, tapa de nouveau du poing sur la table.

— Sacré nom d'un chien... les infirmières partiront pour Kiev avec le prochain avion... et si vous faites des difficultés, j'ouvre la voie à coups de fusil, compris ?

L'intendant quitta sa chaise, le visage blanc comme de la craie.

— Je ferai mon rapport, dit-il d'une voix rauque. On vous demandera des comptes, mon colonel, sur le maintien d'un personnel utile dans...

— Mon cul, dit le colonel. Il fit demi-tour et sortit en bousculant Körner.

Dehors, la neige tombait toujours plus fort. Dix avions étaient rangés sur la piste. On y faisait monter des blessés tandis que des récipients métalliques – dont seul l'intendant connaissait le contenu – étaient hissés à bord. Le commandant était debout devant l'un des appareils et faisait de grands gestes avec les bras. Autour de lui étaient rassemblées les infirmières de Kalatch, l'air frigorifié.

— Cet avion... mon colonel... cria-t-il en voyant approcher le commandant de l'aérodrome. Cet avion... eh bien, je me jette sous les hélices s'il n'emmenè pas mes infirmières...

Le colonel fit un geste d'indifférence. Il avait le visage gris. Des centaines d'hommes courbés en deux couraient dans la tempête de neige sur l'immense terrain d'aviation de Pitomnik. Des tracteurs grondaient entre eux, des camions, un ou deux chars isolés, des attelages hippomobiles, une roulante, des voitures ateliers, des voitures boulangerie... c'était une armée de fourmis animées d'un seul désir : aller vers l'ouest, encore vers l'ouest.

Mais la route de l'ouest était déjà barrée. Les tenailles des divisions blindées russes s'étaient refermées sur la 6^e Armée, ses vingt-deux divisions, ses trois cent soixante-quatre mille soldats de toute armes, et un matériel valant des milliards de marks.

Le 25 novembre, le médecin-lieutenant Körner était rentré à Stalingrad, après avoir fait le chemin en voiture. Trois jours auparavant, le général von Seydlitz, commandant le 1^{er} corps d'armée, avait réuni à Gumrak les autres commandants de corps, Jaenicke, Heitz, Strecker, Hube, et leur avait soumis un projet de sortie. Seydlitz proposait de concentrer dans un faible espace le maximum de forces possible et de percer vers le sud-ouest. Il s'agissait, avec ce poing d'acier, de briser le cercle de fer soviétique pour donner la main à la 4^e Armée blindée, qui était là tout près, mais n'avait pas la possibilité, à elle seule, de faire sauter le verrou. Le 24 novembre, cent trente chars se tenaient prêts à lancer le premier assaut. Derrière eux, viendraient plusieurs groupements blindés, suivis par les unités d'exploitation, soit une première vague de dix-sept mille hommes et une seconde de quarante mille.

Partout dans Stalingrad, les Allemands prirent leurs dispositions pour l'évacuation. Accroupis dans les ruines, les troupes d'assaut attendaient. Dans tous les régiments, on commença à liquider le matériel superflu. Tout ce qui n'était pas indispensable, tout ce qui pouvait encombrer, fut détruit. Le général von Seydlitz illustra par l'exemple ce qu'il entendait par « allégement maximum » : il brûla tout ce qu'il avait... son linge, son manteau de rechange, des uniformes... il garda tout juste ce qu'il avait sur le dos. Dans le nord de la ville, les troupes se retirèrent de leurs abris en dur et de leurs caves, quittèrent des champs de ruines entiers, s'installèrent sur leurs positions de départ... dans des trous pleins de neige, derrière des collines ou au fond de ravins glacés. Etonnés, les Russes lancèrent à leurs troupes les forces importantes, qui déferlèrent sur les blockhaus

abandonnés et anéantirent les arrière-gardes. Ils n'en croyaient pas leurs yeux.

Le 24 novembre, un peu avant la percée, le général Paulus reçut l'ordre de Hitler interdisant l'opération. La 6^e Armée devait résister sur place. Le maréchal Goering promettait de la ravitailler par voie aérienne. C'était l'ordre le plus insensé qui eût jamais été lancé au cours d'une guerre. Il devait coûter la vie à deux cent trente mille soldats allemands.

Lorsque Körner arriva au poste de secours, le médecin-capitaine Portner prenait l'air à côté de l'entrée, debout dans les décombres. Körner s'était joint à une corvée de soupe, et le groupe se hâtait à travers les derniers boyaux qui étaient à découvert. À l'heure des repas, les soldats russes s'amusaient généralement à envoyer quelques obus sur les hommes lourdement chargés qui se dirigeaient vers l'antenne chirurgicale.

Portner jeta sa cigarette en reconnaissant le jeune médecin. Son visage exprima l'étonnement le plus complet.

— Sapristi, Körner, dit-il lorsque le médecin-lieutenant fut debout devant lui, réprimant une quinte de toux. Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? Je pensais...

Körner s'appuya à un pan de muraille couvert de plaques de glace. Il passa la main sur son visage et s'aperçut que les gouttes de sueur étaient devenues des perles dures.

— Je suis heureux de me retrouver ici, dit-il d'une voix un peu étranglée.

— Pourquoi donc ?... Le capitaine-médecin se baissa. Körner se jeta contre le mur. Un obus éclata pas loin d'eux, dans les décombres, faisant voltiger dans la neige des débris de cadavres. Portner fit un geste d'indifférence en voyant les yeux de l'autre fixés avec horreur sur les membres humains épars.

— En plein dans le mille... c'était l'entonnoir numéro cinq. Rempli de cadavres, comme les quatre autres, dit-il. Que venez-vous faire ici ? Ne me dites pas que c'est pour votre plaisir...

— J'ai voulu revenir...

— Espèce d'hippopotame ! cria Portner. Tous les soirs, nous joignons les mains, et prions Dieu de nous ramener vivants et voilà que vous, sacré imbécile...

— Je n'ai plus personne que vous et... et... Körner fit de la main un geste circulaire englobant le poste ie secours, les abris allemands et les trous d'obus pleins de morts... et eux tous, ajouta-t-il d'une voix à peine audible.

Il baissa la tête et se détourna. Portner vit son dos agité de secousses convulsives. Il se mordit les lèvres et garda le silence jusqu'à ce que le dos se fût calmé et Körner redressé.

— Votre femme ? dit Portner doucement.

Körner inclina la tête sans mot dire.

— Quand cela ?

— La veille de notre mariage...

Portner ne répondit rien. Que dire dans un cas pareil ?

Il sortit deux cigarettes de son étui, les alluma, et glissa l'une d'elles entre les lèvres du jeune homme. Puis, il lui tapa sur l'épaule et se dirigea vers l'entrée de la cave.

— Venez, il y a tout le travail que vous voudrez, dit-il d'une voix ferme. Vous revenez au bon moment. Tout est emballé, prêt au départ. Nous liquidons encore quelques cas urgents, et puis, cette nuit, nous partons. Direction : la steppe, et Gumrak... on parle là-bas d'une percée. Quelle est la situation, à part Stalingrad elle-même ?

— Nous sommes encerclés, dit Körner. Il tira sur la cigarette et resta les yeux fermés, appuyé au mur gelé.

— Qui, nous ?

— Toute la 6^e Armée...

— Pas possible... je comprends maintenant pourquoi les Transmissions sont affolées. L'air vibre de centaines de messages radio... Maintenant, je comprends.

Portner restait immobile, comme s'il prenait lentement conscience d'être sur un îlot minuscule au milieu de l'océan soviétique.

— Et le cercle est fermé ? demanda-t-il.

— Oui. Une vraie souricière.

— Et vous, vous prenez un avion pour réintégrer la souricière...

Körner s'arrêta sur les marches qui descendaient à la cave et leva les yeux sur Portner.

— Ne me prenez pas pour un héros, dit-il d'une voix basse et mal assurée. Je suis un poltron de dernière catégorie... je suis trop lâche pour continuer à vivre tout seul...

— Je vous promets que si vous en sortez, vous vous étonnerez vous-même plus tard de votre bêtise d'aujourd'hui, lui dit vivement Portner.

Körner approuva de la tête. En bas, dans les sous-sols, on entendait la voix de Fourneau. Le chauffeur était en train de raconter pour la trente-sixième fois l'histoire des deux Russes qui s'embrassaient dans les ruines et, comme toujours, il se faisait traiter de « sacré farceur ».

Ils arrivèrent à Gumrak dans la nuit. On les incorpora à l'hôpital militaire de la 6^e Armée centre de regroupement de vingt-deux divisions, composé d'un château d'eau, d'une gare, de quelques huttes de paysans, d'un terrain d'aviation et de plusieurs milliers de blessés. On les avait installés sous la tente, dans des trous, dans des baraques en bois hâtivement montées ou bien dans des wagons de marchandises russes, à moitié brûlés et rafistolés tant bien que mal... ils formaient sur les voies de garage un méli-mélo incroyable de fer et de bois.

Quand ils arrivèrent, le froid était glacial. Un vent coupant parcourait la steppe en balayant la neige. Des équipes de nettoyage dégageaient les pistes pour que les avions de transport puissent atterrir... les braves Ju 52, les He 111 si rapides, et les Ju 86 tout neufs. Comme à Pitomnik, une centaine de soldats étaient occupés à décharger les appareils. Sur le pourtour du terrain étaient dressées les tentes des blessés, qui attendaient, leur petit écriteau en sautoir, d'être évacués, rendus à la vie, à la vie qui continuait à moins de soixante minutes de vol. Soixante minutes de vol... pour les trois cent mille hommes encerclés sur les deux mille kilomètres carrés de la poche de Stalingrad, c'était aussi loin que la lune.

Portner alla se présenter au commandement de l'hôpital militaire de la 6^e Armée. En entrant dans la chaumière de paysan qui l'abritait, il aperçut le médecin-général Abendroth assis derrière une table couverte de messages radio. Un médecin-colonel était derrière lui, en train de piquer sur une carte murale des petits drapeaux destinés à marquer le front... pas le front du communiqué de la Wehrmacht, le front tel qu'il ressortait des messages échangés par les unités.

Le capitaine porta la main à sa casquette pleine de glaçons, mais le

professeur Abendroth l'arrêta d'un geste.

— Je vous connais, Portner... pas besoin de vous présenter. Alors, bien revenu de là-bas ?

— Ce n'était pas comme sur le Kurfürstendamm, mon général. Cinq morts. Un salaud quelconque, chez les artilleurs, nous a tiré dessus, malgré les fanions de la Croix-Rouge sur les véhicules. Il est vrai que c'étaient des camions pris aux Russes...

Le professeur Abendroth hocha la tête.

Le capitaine-médecin ressentait en le considérant un sentiment qui ressemblait de la pitié. Devant lui, prisonnier de Stalingrad, à la lisière d'une steppe désolée, se tenait le chef d'une importante clinique universitaire, en uniforme de général et occupé à mettre un peu d'ordre dans le gâchis, afin que puissent fonctionner tant bien que mal les services de santé de la 6^e Armée. Tant que les médecins militaires disposaient encore de pansements et de médicaments, ils opéraient, dans leurs trous ou dans leurs cabanes, dans les tentes ou dans les caves, et sauvaient ce qui pouvait être sauvé. Les blessés arrivaient ensuite à Pitomnik ou à Gumrak par les voies les plus extraordinaires, à pied, en voitures à chevaux, sur des traîneaux ou bien sur de simples planches tirées par des camarades à travers la steppe glacée. Sur les deux terrains, on faisait alors le tri. Aux uns, on accrochait l'écriteau sauveur autour du cou. Quant aux autres, eh bien... ils allaient s'étendre dans un wagon ou sous un abri... c'était une armée de la misère, dont personne ne pouvait s'occuper : de nouveaux convois arrivaient sans cesse du front nord ou de Stalingrad, remplissant à craquer le moindre trou disponible.

Le 1^{er} décembre, un jeune soldat se traînait dans la tempête et dans la nuit. Il s'enfonçait, courbé en deux dans l'ouragan de neige, bouche largement ouverte, yeux perdus, jambes flageolantes. De temps à autre, il dégringolait dans la neige, et restait là, comme il était tombé... sur le dos, face contre terre, sur le côté. Il demeurait ainsi pendant quelques minutes, assez pour être recouvert d'une couche blanche et poudreuse, alors, il se mettait sur les genoux, se hissait sur ses pieds à l'aide de deux gros bâtons, et poursuivait péniblement son chemin.

Il ne marchait que la nuit... de jour, il se cachait dans un grenier incendié, se glissait sous une charpente écroulée, se coulait dans un char éventré ou un camion déchiqueté, comme il y en avait des centaines dans la steppe, et que personne ne visitait jamais. Alors, il tombait d'un sommeil de mort et reprenait des forces pour les quelques kilomètres qu'il ferait la nuit suivante, loin des voies fréquentées. Il était en route depuis trois jours, et son but, c'était Gumrak, l'aérodrome, l'hôpital militaire.

L'adjudant-infirmier Wallritz s'était installé dans un coin de la tente qui servait de salle d'opération. Il dormait sur un brancard recouvert de paille. Il n'avait d'ailleurs guère de temps à consacrer au sommeil, car Portner et Körner opéraient par équipes. On leur avait affecté neuf infirmiers, et Wallritz avait pour tâche, non seulement d'assurer le bon fonctionnement du service, mais aussi de distribuer les neuf hommes de telle manière que deux soient toujours présents aux opérations, quatre dehors avec les brancards et trois pour recevoir les arrivants. Portner s'occupait lui-même des blessés à évacuer. Par deux fois, il avait dû sortir son pistolet pour assurer le départ de ses protégés.

Cette nuit-là, le calme régnait. La tempête qui hurlait par-dessus la steppe ne laissait passer aucun véhicule. Quelque part entre Stalingrad et Gumrak, les ambulances étaient bloquées, arrêtées derrière une colline ou contre le Mur des Tartares, quand elles n'étaient pas tout simplement enfouies sous la neige.

L'adjudant Wallritz venait de s'étendre sur son brancard bourré de paille. Il était sur le point de s'endormir lorsqu'un violent courant d'air venu de l'entrée fit vaciller le maigre éclairage. Wallritz se dressa sur

sa couche, et vit une forme sombre à l'entrée de la tente.

— Qu'y a-t-il, Fourneau ? demanda-t-il en bâillant. Va te coucher, vieux, c'est ce que tu as de mieux à faire...

— Horst, dit une voix tout doucement. Horst... c'est toi ?...

L'adjudant Wallritz resta paralysé pendant quelques secondes. Puis, il sauta du brancard, et alluma une lampe torche. Le rayon lumineux éclaira un visage étroit et grimaçant, aux traits défaits et brûlés par la neige. L'autre se protégea rapidement les yeux d'un bras ramené en l'air.

— Sigbart ! dit Wallritz, la gorge serrée. D'où viens-tu ?

— Je te cherchais.

Le jeune soldat s'effondra contre la table de cuisine sur laquelle le Dr Portner opérait... ses jambes cédèrent sous lui, et il tomba dans les bras de Wallritz. L'adjudant traîna le garçon jusqu'à son brancard et l'étendit sur la paille et les couvertures. Ensuite, il apporta un thermos rempli de thé brûlant, et une gamelle de neige fondue. Il ouvrit la veste du soldat et lui frotta la poitrine, le visage et les épaules... il frotta et frotta jusqu'à ce que la peau grisâtre devînt rouge. À ce moment, le garçon leva la main et saisit le bras de Wallritz.

— Ça va, Horst... ça va. Je t'ai trouvé... mon Dieu, comme j'ai eu peur de ne pas te trouver.

Il ouvrit les yeux et considéra Wallritz d'un air presque heureux. Puis son regard s'assombrit, et soudain, il se mit à pleurer, sans un bruit, le visage tirailé de tremblements nerveux. Il se cramponna à la main de l'adjudant et se pelotonna contre lui, comme un animal en quête de protection.

— Comment savais-tu que j'étais ici ? demanda Wallritz d'une voix sans timbre. D'abord, d'où viens-tu donc ?

— De Stalingrad...

Le jeune soldat serrait de toutes ses forces les mains de l'adjudant, comme l'aurait fait un noyé.

— J'étais à la station radio... tu sais... je suis passé opérateur... nous prenions tous les messages... et il y en avait un qui parlait de l'évacuation du poste de secours numéro trois, sous les ordres du capitaine-médecin Portner... alors, comme je savais que tu étais avec

un Dr Portner... tu l'avais dit dans ta dernière lettre à maman... pendant la nuit, j'ai appelé le régiment, et j'ai demandé si c'était bien toi... si l'adjudant Wallritz allait aussi à Gumrak... eh, l'ami ! j'ai dit à l'autre opérateur... c'est mon frère... je m'appelle Wallritz moi aussi... Je n'ai pas vu mon frère depuis mai dernier... oui, c'est comme cela que j'ai su...

L'adjudant Wallritz se libéra de la poigne de son frère et avala une gorgée de thé. Il avait la bouche sèche, l'impression de ne plus avoir de salive.

— Oui... et alors ? Pourquoi es-tu là ? Tu es blessé ?

— Non. Le jeune soldat regarda son frère d'un air implorant. Comme l'enfant qui a fait une bêtise tente d'amadouer son père.

— J'ai déserté...

— Ce n'est pas possible, Sigbart, dit Wallritz à voix basse.

— Si, Horst. Je suis parti. Je marche depuis trois jours. Ici, personne ne m'a rien demandé. J'ai passé cinq heures à te chercher...

— Enfin, tu es fou ? bégaya Wallritz affolé. Tu sais ce qui t'attend s'ils mettent la main sur toi ?...

— Ils ne me prendront pas, Horst. Tu vas m'aider. Toi seul peux m'aider...

C'était un véritable cri. Wallritz plaqua sa main gauche sur la bouche grande ouverte de son frère.

— Et comment veux-tu ? T'aider ! Je ne peux quand même pas te cacher jusqu'à la fin de la guerre ! Mon Dieu... comment as-tu été assez bête pour faire une chose pareille... désertter !

Sigbart Wallritz se dressa sur les coudes. Il se remit à pleurer, en appuyant la tête sur la poitrine de son frère.

— Tiens, Horst, prends, dans ma poche, la poche intérieure gauche de ma vareuse... maman m'a écrit...

Il enfonça le visage dans la veste d'uniforme de Wallritz et se mit à hurler dans l'étoffe :

— Ils ont emmené papa... Dans un camp de concentration... Il a écouté Radio-Luxembourg et il a dit que nous étions en train de perdre la guerre...

D'un doigt tremblant, l'adjudant Wallritz tira de la poche de Sigbart la lettre de sa mère, froissée et salie. On devinait, à l'aspect de cette lettre, qu'elle avait été lue et relue, serrée par des mains désespérées...

... Ils ont emmené ton père hier. Deux S.S. Il est parti sans dire un mot. D'ailleurs, qu'aurait-il dit ? Il a reconnu ce qu'il avait fait et dit. J'ai été à la Gestapo quelques heures plus tard, et j'ai demandé ce que ton père allait devenir. « On va l'envoyer dans un camp, ont-ils répondu. Là-bas, on lui apprendra ce qu'est le national-socialisme. Un vieux militant socialiste comme votre mari n'arrive pas à s'habituer à notre époque. Nous aurions dû le rééduquer plus tôt. Mais la chose n'en sera que plus rapide maintenant... » Voilà ce qu'ils m'ont dit, et je n'ai pas revu ton père. Je pense que la situation n'est pas si grave. Il y a les deux garçons, m'a dit ton père en partant entre les deux S.S...

L'adjudant-infirmier Wallritz laissa tomber la lettre. Sigbart le dévorait des yeux.

— Tu t'imagines ce qu'ils ont pu faire de papa depuis ce jour-là ! dit-il d'une voix à peine audible.

Wallritz se tut. Il pencha la tête et son menton toucha sa poitrine.

— Et pourquoi es-tu parti ? demanda-t-il après un long silence.

— Je veux rentrer à la maison. Je veux voir maman...

— Tu es fou... Sigbart. De Stalingrad à Berlin... Et d'ailleurs nous sommes encerclés...

— Tu m'aideras, Horst.

Sigbart Wallritz se redressa. Sa voix ne geignait plus. Elle était dure. Celle d'un accusateur.

— C'est ton devoir de m'aider. Pas seulement en tant que frère... c'est aussi ton devoir moral. L'armée ne m'a jamais plu, et ce n'est pas moi qui aimais crier autrefois « Heil Hitler »... non, c'était toi, bien au contraire... Dans les Jeunesses hitlériennes, tu as pris très vite du galon, et puis tu m'as obligé à entrer moi aussi dans les Jeunesses hitlériennes... tu disais : « J'ai honte d'un frère pareil, d'un frère aussi mou... » alors j'ai fait comme toi... Ensuite, tu m'as pratiquement forcé à m'engager... te rappelles-tu ? C'était à ton avant-dernière permission, tu venais de passer adjudant... tu faisais admirer ta croix de fer... Papa n'était pas d'accord, il t'a même frappé, te souviens-tu ? Mais toi tu me traitais toujours de poule mouillée. Alors je me suis

engagé, et on m'a envoyé ici, à Stalingrad, la ville où l'on fait les héros par fournées, comme dit mon commandant de compagnie. Tout cela, c'est toi qui l'as sur la conscience... la douleur de maman, la mort de papa, ma vie complètement bouleversée...

Sigbart saisit son frère par l'épaule, tourna brutalement vers lui le visage décomposé de l'autre et plongeait ses yeux dans les siens...

— Et tu prétends que tu n'as pas l'obligation morale de me tirer de là ?...

— Mais Sigbart, gémit Wallritz, comment veux-tu que je fasse ?

— L'un des avions...

— Ils ne prennent que les blessés et les malades...

Sigbart Wallritz se laissa retomber sur la paille. Il tenait toujours les mains de son frère dans les siennes.

— Alors, rends-moi malade, dit-il d'un air décidé. Tu peux certainement faire ça...

L'adjudant-infirmier Wallritz regarda son frère avec effroi. La lettre était par terre, entre eux deux, frontière absurde et minuscule qui séparait deux mondes.

— Mais tu es fou, dit Wallritz d'une voix rauque. Tu es complètement fou...

— Fou, parce que j'ai envie de vivre ? De vivre pour maman ? Pas pour la patrie, la nation, la génération nouvelle... ces mots-là sont creux et stupides. On nous les a inoculés et nous avons marché... jusqu'à Stalingrad. « Le drapeau nous précède... » Où est-il ? Où sont les idéaux qu'on brandissait devant nous ? Nous mourons ici par centaines de milliers. En Allemagne, les gens sont écrasés par les bombes et s'ils disent ce qu'ils pensent, on les envoie dans un camp de concentration, comme papa. Toi, te voilà sous une tente, avec au bras un bandeau de la Croix-Rouge, et tu te prends pour le sauveur de ceux qui sont à bout... Mais qui les a faits ce qu'ils sont ? Qui les a envoyés à la boucherie ? Qui emplit les entonnoirs de cadavres et expédie des lettres avec « mort au champ d'honneur pour le Führer et pour le pays » ? Oui, qui donc ? Vous tous, les fanatiques. Ceux qui criaient « Heil Hitler ». La nouvelle race. Tu m'as entraîné dans ton sillage... mais moi je veux en sortir... en sortir, tu m'entends...

Les mots devenaient des cris. Wallritz plaqua sa main sur la bouche

de son frère, le repoussant sur le lit de paille.

— Tais-toi, Sigbart... veux-tu être pendu à l'un des poteaux télégraphiques de Gumrak ? Tu es déserteur...

— J'ai tout simplement repris la liberté qu'on m'avait prise... rien d'autre.

— Tu as prêté serment...

— Je ne me sens pas lié par lui, quand je vois les crimes qui se commettent autour de moi.

— Quels crimes ? Parce que nous perdrons peut-être une bataille ? Parce que nous devons abandonner Stalingrad ? Est-ce une raison pour fuir ainsi tête baissée ?

— Je t'en prie, arrête.

Sigbart Wallritz leva les deux bras vers le ciel :

— Ne redeviens pas le chef de groupe des Jeunesses hitlériennes... Si tu veux crever ici, pour le Führer et la patrie, c'est ton droit, Horst. Moi, je ne veux pas. Je veux continuer à vivre, autrement, maman n'aura plus personne... papa, ils le liquideront toi tu auras ta mort héroïque, elle sera pour toi l'accomplissement d'un devoir sacré... mais maman ? Que deviendra maman ? Personne ne pense à elle... dans les guerres, personne ne pense aux mères... Elles ont juste le droit de mettre au monde des fils... elles ont le droit de les pouponner, de leur apprendre à marcher, à manger, à parler, à prier... et quand ils ont des culottes longues, on les fourre dans un uniforme mal taillé et on leur dit : Bon ! Vous voilà Allemands ! Vous avez une tradition... vous marchez et vous crevez !

L'adjudant Wallritz gardait le silence. Il fixa la lettre qui gisait sur le sol, entre lui et son frère. Il regarda l'écriture de sa mère, se rappela les mots si prudents et sentit derrière eux une douleur que personne n'osait plus exprimer. Il leva les yeux et contempla Sigbart. Il était étendu sur le dos, poings serrés contre la poitrine, et sa bouche mince tremblait d'énervement. Il était affamé, sale et déguenillé. Si leur mère l'avait vu ainsi, elle l'aurait pris dans ses bras, lavé et consolé comme un petit garçon. Il était toujours « le petit », délicat, renfermé et un peu rêveur, qui n'avait jamais aimé les camps et les défilés, les fanfares et les grands rassemblements du parti. Pendant que Horst prenait part à toutes les manifestations, Sigbart s'asseyait auprès de la fenêtre et lisait.

Maintenant, il était allongé sur un brancard bourré de paille, sous une tente de l'aérodrome de Gumrak, au milieu de divisions soviétiques, condamné à mourir, soit des mains russes, soit des mains allemandes. Dans ce dernier cas, il serait exécuté pour « lâcheté devant l'ennemi », suivant la formule officielle.

L'adjudant Wallritz avala péniblement sa salive. Il ne savait comment faire, et cette indécision le brisait. Il se pencha sur son frère et regarda en face les yeux pleins d'inquiétude qui brillaient au creux du visage amaigri.

— Et comment avais-tu pensé que... demanda-t-il doucement. Il essayait de calmer sa voix, mais n'y parvenait qu'à moitié.

— Je veux partir, Horst. Je veux sortir de la poche. Toi, tu ne peux pas, je le sais... d'abord parce que tu es bien forcé de rester fidèle à tes « Heil Hitler », ensuite parce que tu es infirmier. Tu ne peux abandonner tes blessés. Mais moi ? Quel devoir ai-je donc, à part celui de continuer à vivre, à vivre pour maman ? Il s'empara de nouveau des mains de Horst et s'accrocha à elles. – Trouve-moi une place dans un avion, Horst.

— C'est le Dr Portner qui détient les bulletins d'évacuation. Il est seul à les délivrer.

— Alors, prends-lui en un pour moi.

— C'est du vol.

— Oui, mais avec ça, tu achètes ma vie, Horst. Et peut-être celle de maman...

L'adjudant Wallritz pencha la tête sur la poitrine. Il savait où le docteur rangeait les bulletins. Il n'ignorait pas qu'ils étaient signés d'avance et constituaient par conséquent de véritables chèques en blanc sur la vie. Il suffisait de préciser le genre de blessure et la date de naissance.

Les précieux cartons se trouvaient dans une petite cassette en fer, au fond d'une tente où l'on donnait les soins courants, à l'endroit que Portner appelait par dérision « le bureau de l'infirmerie ». Et c'était l'adjudant-infirmier Wallritz qui remplissait les bulletins tous les jours et les suspendait au cou des blessés, dont les visages rayonnants proclamaient : nous allons vivre. Vivre. Avec une seule jambe, un bras unique, une poitrine défoncée, un estomac transpercé, un poumon déchiré, mais nous allons vivre.

Wallritz se leva et se dégagea de l'étreinte de son frère. Sigbart s'appuya sur les coudes.

— Où vas-tu ? demanda-t-il, inquiet subitement.

— Reste couché et tiens-toi tranquille. Si on vient, ferme les yeux et gémis un peu... on te prendra pour un nouvel arrivé.

Il se passa la main sur la figure et s'aperçut qu'il était couvert de sueur, malgré le froid qui pesait sur les parois de la tente et contre lequel luttait le poêle en fonte.

— Je reviens tout de suite.

La tempête de neige soufflait de nouveau à travers la steppe du Kazakhstan. Le vent hurlait autour des maisons de bois et des tentes, autour des wagons et des baraques. Il accumulait contre ces obstacles d'énormes masses de neige. Le trafic aérien était totalement paralysé, les pistes étaient désertes, sauf quelques tourbillons de neige folle.

Wallritz demeura un instant immobile, pour s'habituer au froid. La transpiration se figea immédiatement sur son visage en petits cristaux piquants qu'il essaya de chasser avec la main. Puis, il pencha la tête et se lança dans la tempête, courant et trébuchant jusqu'à la grande tente aux pansements, qu'on avait protégée du vent par deux wagons-citernes.

Une faible lueur était visible à travers les parois. L'adjudant Wallritz réfléchit une seconde. Il ne pouvait songer à prendre un bulletin en présence de Portner. Inutile aussi de faire demi-tour. Il fallait que Sigbart Wallritz eût disparu dans la masse des blessés déjà traités avant que ne reprît – au matin – le travail normal du poste de secours. Wallritz continua donc à courir, se cogna contre une poutre enfouie dans la neige, puis, arrivé derrière les wagons-citernes, fit tomber de sa capote la neige accumulée, à grandes claques des deux mains, avant de pénétrer dans la tente. Portner n'était pas là, mais le lieutenant-médecin Körner pansant un blessé du crâne sur une table de cuisine qu'on utilisait parfois pour les opérations. À côté, il y avait quatre brancards qui attendaient leur tour. Portner avait été convoqué par les services administratifs et bataillait pour ses places quotidiennes dans les avions.

— Ah ! vous voilà, Wallritz ! Parfait ! dit Körner en regardant dans la direction du courant d'air froid provoqué par l'arrivée de l'adjudant. Tenez, il y a un blessé au ventre... il faudra l'anesthésier... Il prit le leucoplast que lui tendait Fourneau et termina son pansement. – De

toute façon, j'allais vous envoyer Fourneau...

Wallritz ne répondit rien. Il retira son manteau, se lava les mains dans une cuvette de neige fondue et réchauffée, puis les trempa dans une solution désinfectante.

Ils travaillèrent pendant une heure dans un silence presque total. Ils soignèrent les blessés du mieux qu'ils purent, changèrent les pansements provisoires, firent des piqûres antitétaniques et calmantes. Ils ne pouvaient songer à faire plus. Ils n'avaient pour cela ni les instruments ni les médicaments nécessaires.

L'adjudant Wallritz était debout près de la cassette de fer contenant les bulletins. Il jeta un coup d'œil sur Körner, qui faisait une dernière piqûre calmante. Maintenant, il était très calme. Il regarda les rangées de petits cartons, sous ses doigts. Comme c'était simple d'en prendre un et d'écrire le nom dessus.

Sigbart Wallritz... opérateur radio...

— Tous pour l'avion ? demanda-t-il. Körner regarda les brancards.

— Oui. On ne peut rien faire d'autre que les renvoyer. Remplissez les bulletins.

L'adjudant Wallritz regarda les livrets militaires des blessés, déposés sur le « bureau ». Après un bref regard en direction du médecin, il en prit cinq au lieu de quatre et les mit en pile. Puis il commença à remplir les petits cartons...

Sur le cinquième, il écrivit : « Wallritz Sigbart. Né le 25-5-1923. Fracture multiple de l'humérus. Ecrasement de l'articulation. Paralyse. » Dans le coin en haut à droite, il écrivit en rouge « M ». Cela signifiait que Sigbart pouvait marcher. Les blessés de ce genre trouvaient toujours dans les avions un coin pour se glisser.

Les deux infirmiers inconnus commencèrent, sous la direction de Fourneau, à transporter les brancards vers la tente où l'on mettait les blessés avant leur embarquement. Le chauffeur, qui n'avait jamais retrouvé son unité, perdue dans les ruines de Stalingrad, avait été affecté définitivement au poste de secours, sur la demande de Portner. C'était un « isolé récupéré ».

Wallritz attendit que Körner fût parti. Puis il fourra le cinquième bulletin dans la poche de son manteau, se noua le cache-nez autour de la tête, fit un petit signe d'adieu à l'infirmier de garde tristement assis devant le poêle et partit dans la neige en direction de sa tente.

Sigbart était tourné dos à l'entrée. Il se mit à geindre doucement en entendant des pas. L'adjudant Wallritz retira son cache-nez et lui tapa sur l'épaule.

— C'est moi, dit-il.

— Dieu merci. Sigbart se retourna d'un bloc et s'assit sur le lit. Je me demandais déjà ce qui se passait. Où étais-tu fourré ?

— Le docteur avait plusieurs opérations. Je l'ai aidé.

— Tu as le bulletin ?

— Oui.

On aurait dit que l'obscurité ambiante se détendait d'un coup.

— Tu as eu du mal ? demanda-t-il après un moment de silence.

— Non. J'ai rempli cinq bulletins au lieu de quatre. Tu as une fracture multiple de l'humérus.

Sigbart Wallritz essaya un timide sourire. On aurait dit que son visage s'illuminait subitement de l'intérieur.

— Maman pourra te remercier, fit-il doucement.

— Tu n'es pas encore parti.

Wallritz ôta son manteau et glissa quelques morceaux de bois dans le feu. C'étaient des traverses de chemin de fer débitées menu et qui brûlaient lentement en répandant une odeur épouvantable, parce qu'elles avaient été badigeonnées de goudron.

— Quand tu seras sorti de la poche, les difficultés ne feront que commencer. À ce moment-là, je ne pourrai plus rien pour toi. Il faudra que tu disparaisses immédiatement... dès l'atterrissage... car si l'on t'emmène et qu'on enlève le pansement, tout est fichu, et le premier touché sera le Dr Portner, qui a signé le bulletin.

— Ne t'inquiète pas pour moi, dit Sigbart les yeux brillants.

— Tu as l'intention de te cacher jusqu'à la fin de la guerre ?

— Oui.

— Et si nous gagnons la guerre ?

— Tu y crois encore ?

— Oui...

— Tu es aveugle, alors ?

— J'ai confiance : on viendra nous dégager. D'ailleurs le Führer lui-même ne laisserait pas ainsi mourir toute une armée...

— Je suis opérateur, Horst. J'ai capté des centaines de messages radio... de je ne sais combien de régiments ou divisions... il n'y a plus aucun espoir à Stalingrad...

Wallritz alla chercher la grande caisse aux pansements. Il essaya à son frère les attelles de fortune, taillées sur place dans des morceaux de bois, qu'on utilisait depuis longtemps dans les cas de fracture.

— Quelqu'un est venu ? demanda-t-il.

— Oui.

Wallritz reposa les bouts de bois sur ses genoux, et regarda son frère.

— Qui cela ? dit-il d'une voix mal assurée.

Sigbart secoua la tête et se remit à sourire.

— Je crois que j'ai gueulé comme si j'allais rendre l'âme d'une seconde à l'autre. Il est entré, m'a regardé et a dit : « Y a personne ? Sacré nom de Dieu ! » Et puis, il est sorti.

— Il était blessé ?

— Non. Un adjudant de la Feldgendarmerie. Un collier de chien.

Wallritz aida son frère à enlever sa veste. Il coupa les manches de la chemise et les frotta d'un peu de boue prise sur l'uniforme taché du jeune soldat. Il installa ensuite le bras et l'avant-bras supposés blessés contre la poitrine de Sigbart, préalablement rembourrée de larges tampons de cellulose.

— Mets-toi un peu sur le côté, dit Wallritz, cela sera plus commode pour te bander.

Il avait oublié la visite de l'adjudant de la Feldgendarmerie. Sigbart et lui étaient assis le dos tourné vers l'entrée, à côté des deux lampes à la lumière incertaine. Ils ne remarquèrent pas qu'un homme entré sans bruit les contemplait avec étonnement dans la demi-obscurité. Certes, ce visiteur était témoin d'une scène étonnante : devant lui, un

infirmier était en train de mettre des attelles à un bras parfaitement sain. À côté de lui, sur la couverture, bien visible, se trouvait un des fameux « bons de vie », ainsi qu'on nommait à Stalingrad les bulletins d'évacuation.

L'inconnu resta silencieux jusqu'au moment où l'adjudant Wallritz commença à dérouler la bande Velpeau. Puis, il sortit de l'ombre et s'avança sous la lumière des bougies.

— Vous devriez mettre une ou deux taches de sang sur le pansement, dit-il.

Les frères Wallritz sursautèrent. Horst laissa tomber le paquet de pansements qu'il tenait à la main, Sigbart, avec beaucoup de présence d'esprit, se pencha en avant et râla très fort. La silhouette sombre s'approcha encore un peu. L'adjudant Wallritz reconnut son visage. C'était Körner, et il fixait sans mot dire le bras de Sigbart, indemne malgré les attelles soigneusement posées.

— Mon lieutenant... bégaya Wallritz.

— Dites à cet imbécile qu'il cesse de râler. Sigbart se tut aussitôt, leva la tête et regarda le jeune médecin avec de grands yeux dans lesquels on pouvait lire les sentiments les plus variés, depuis la peur jusqu'à l'envie de tuer, en passant par la prière et le désespoir.

— Vous vous rendez compte de la gravité de votre acte ? demanda Körner.

Wallritz se pencha et ramassa le paquet de pansements. D'un air absent, il le frotta contre sa veste d'uniforme, pour enlever une minuscule trace de terre. La bande prit une couleur grisâtre.

— Mon frère Sigbart, mon lieutenant, dit-il comme s'il présentait un invité dans une réunion mondaine. Je vais vous expliquer...

Körner s'assit sur un escabeau et se remit à contempler ce bras sain, à moitié bandé. Le spectacle était parfaitement clair, et n'avait pas besoin d'explication.

— Vous savez ce qui vous attend, Wallritz, dit-il. Dieu ! Comment avez-vous pu faire une imbécillité pareille ? Vous, surtout !

L'adjudant Wallritz avala plusieurs fois sa salive.

— Pour l'instant, vous êtes le seul à avoir vu, mon lieutenant...

— Vous voudriez que je sois complice ?...

— Si vous n'avez rien vu...

— Wallritz, des milliers de blessés nous entourent. Ils meurent de froid et d'épuisement en attendant une place dans un avion, et vous remplissez un bulletin pour un homme qui n'a pas la moindre égratignure...

Wallritz jeta loin de lui le paquet de pansements, empoigna la main droite de son frère, la força en arrière et lui lança un impitoyable coup de poing au menton. Sigbart Wallritz bascula sur le côté, et heurta du front l'un des montants métalliques du brancard. Ses doigts lâchèrent un pistolet qui roula jusqu'aux pieds de Körner.

— Il ne manquait plus que cela.

Le lieutenant-médecin se baissa. La sûreté était enlevée, l'arme était chargée et prête à tirer. Ainsi dégringole une famille, songeait l'adjudant Wallritz, pâle comme un mort, assis près de son frère sans connaissance. Il s'étonnait lui-même de pouvoir penser ainsi. Le père dans un camp de concentration, la mère peut-être sous les bombes, les fils face au peloton d'exécution. En décembre 1942.

— Il n'y a plus rien à faire, mon lieutenant, dit Wallritz d'une voix ferme. Appelez la Feldgendarmérie.

Körner fourra le pistolet dans sa poche. Il était entré dans la tente purement par hasard. Il avait aperçu de la lumière et était venu pour parler à l'adjudant Wallritz. Sans autre raison que le désir de détendre un peu ses nerfs éprouvés en échangeant quelques mots.

— Vous vouliez... expliquer... dit Körner d'un air très sérieux. Je ne vous avais jamais pris pour un fou...

— Vous... consentez vraiment à m'écouter...

— Naturellement. D'ailleurs, cela ne change rien à ce que j'ai vu. Seulement, j'aimerais savoir les raisons pour lesquelles un homme raisonnable se transforme subitement en imbécile.

Wallritz se pencha et ramassa la lettre de sa mère, qui était toujours à terre. Il la tendit à Körner.

— Tenez, mon lieutenant... si vous voulez bien lire cela... c'est mon frère qui l'a apportée... peut-être bien que...

Il baissa la tête et avala le reste de la phrase. À quoi bon terminer ? Son cas était sans espoir.

Körner lut la lettre lentement, mot après mot, comme s'il s'agissait pour lui de l'apprendre par cœur. Il avait l'impression de lire une autre version du télégramme reçu à Varsovie, qui avait modifié sa propre Conception du monde. Après avoir fini, il resta encore là, la feuille à la main, les yeux fixés sur le papier. « Marianne, se disait-il. Morte étouffée dans une cave. Et moi, on m'a marié avec un cadavre, et le colonel parlait de l'heure solennelle, de la victoire toute proche. Et au même moment, là-bas à Cologne, on les dégageait, et on emportait les corps à la fosse commune, on les rangeait côte à côte, bien soigneusement, – à droite... alignement – jusqu'au cimetière... et autour d'eux, il y avait des centaines et des milliers de gens qui contemplaient les cercueils, sans que personne songeât à arracher les drapeaux, à hurler assassins, assassins, assassins d'un peuple entier !... »

Sans mot dire, Körner rendit la lettre à Wallritz. Il se pencha sur Sigbart, toujours inconscient. D'une déchirure au front le sang coulait sur le visage. C'était l'endroit où il avait heurté le montant du brancard.

— Maintenant, vous avez même du vrai sang, dit Körner d'une voix rauque.

— C'est après cette lettre qu'il a déserté, mon lieutenant.

Wallritz replia la feuille de papier et la mit dans sa poche.

— Il est venu à pied de Stalingrad jusqu'ici. Il n'a plus aucune chance... de toute façon, il sera fusillé... comme déserteur s'il est découvert... comme, comme... Wallritz chercha un terme convenable, mais ne le trouva pas.

— Si vous faites un rapport...

— Et vous avec, Wallritz.

— Je sais, mon lieutenant.

L'adjudant Wallritz se leva et dégrafa son ceinturon. Son geste était plein d'un renoncement total.

— Mais croyez-moi, je ne pouvais pas faire autrement. C'est mon frère, que voulez-vous...

Körner se leva du tabouret. Il sortit de sa poche le pistolet de Sigbart, le posa sur la table aux instruments. Wallritz fixa sur lui des yeux étonnés. Il ne savait pas ce que Körner voulait dire. Il n'y avait qu'une explication, mais le cœur lui manquait rien qu'en y pensant. Non pas qu'il eût peur de mourir, mais il lui semblait impossible de faire cela de sa propre main, et de tuer son frère avant.

Körner regardait la paroi de la tente. Son visage était dur, et de profil, comme le voyait Wallritz, osseux et anguleux.

— Mon lieutenant, bredouilla Wallritz, complètement désespéré.

— Je n'ai pas pénétré dans votre tente ce soir, dit Körner d'une voix mal assurée. Nous nous sommes vus aujourd'hui pour la dernière fois en donnant les soins aux quatre nouveaux arrivés. Bonne nuit, adjudant Wallritz.

— Bonne... bonne nuit, mon lieutenant...

Les mots s'étranglaient. Puis, le panneau d'entrée de la tente retomba, et derrière, sur le brancard recouvert de paille, Sigbart Wallritz se mit à bouger en geignant.

Devant la tente, Körner s'arrêta et respira profondément. Ce qu'il venait de faire, il ne l'aurait jamais cru possible. Et il l'avait accompli sans qu'au fond de lui la moindre résistance se fît jour – non. Il n'avait eu au cœur qu'une pensée : Marianne – une vie perdue, une jeunesse volée, et un bonheur stupidement détruit. Son moi intime, désormais – et depuis Varsovie déjà – ce n'était plus rien d'autre que cette pensée. Et plus tard, tous les actes qu'il accomplirait viendraient directement de cet être nouveau. Du point de vue militaire, il venait de couvrir un délit grave... pourtant, il ne se sentait pas complice, au contraire, il était content d'avoir agi comme il l'avait fait.

Il vit de loin Portner piétiner dans la neige, un manteau de peau d'agneau tout neuf sur le dos, alors qu'il était parti trois heures plus tôt avec une capote mince. Körner marcha vers lui, et arriva à sa hauteur devant les deux wagons-citernes.

— Regardez-moi un peu ça, mon vieux ! cria Portner en tapant de la paume sur l'épais vêtement. Il en est arrivé deux mille, et personne ne le savait. Des manteaux pareils, cela disparaît aussi vite que des jolies filles. L'intendant m'en a laissé un généreusement parce qu'il peut toujours avoir besoin d'un médecin, c'est lui qui l'a dit, d'ailleurs.

Il jeta un coup d'œil sur les tentes, et vit de la lumière dans celle de

Wallritz, où l'on donnait souvent des soins.

— Tiens, il y a encore quelque chose ?

— Non, rien, mon capitaine. Körner secoua la tête.

— Wallritz est simplement en train de stériliser les instruments... entre-temps, nous avons eu quatre blessés graves, arrivés malgré la tempête de neige. Il regarda de l'autre côté de l'aérodrome, en direction du ciel nocturne presque noir, au fond duquel se trouvait Stalingrad.

— Maintenant que le vent est tombé, nous allons voir arriver les voitures...

— Bon ! Eh bien, si nous nous réchauffions un peu ? Portner tapa de la main sur la poche gauche – boursouflée – de son magnifique manteau.

— J'ai rapporté aussi une bouteille de cognac. J'en offre ce soir deux petits verres à chacun...

Il passa devant Körner pour gagner sa tente, en tapant méthodiquement des deux pieds sur le sol. Le jeune médecin resta immobile et se retourna encore une fois vers la tente éclairée. La pâle lumière brillait faiblement dans la nuit.

Körner se mordit les lèvres et emboîta le pas au capitaine Portner. Lorsqu'il eut pénétré chez son patron, ce dernier était déjà en train d'enfoncer un tire-bouchon dans le goulot.

À ce moment précis, quelqu'un bougea derrière la tente de Wallritz : une forme sombre s'en détacha, et courut jusqu'aux wagons-citernes. Elle était restée immobile pendant tout le temps où, à l'intérieur, se déroulait l'intervention de Körner. Par une déchirure de la tente, l'homme avait tout vu et tout entendu. Maintenant, l'affaire était terminée... le bras de Sigbart était solidement fixé dans ses attelles, le bandage était taché de sang, et dans quelques minutes, l'adjudant Wallritz conduirait le « blessé » vers une baraque où il attendrait de monter en avion.

L'ombre se posta derrière un wagon, tourna le dos au vent et alluma une cigarette au creux de ses mains arrondies en forme de coupe. La lueur de l'allumette fit luire une chaîne autour du cou de l'homme et briller sur sa poitrine une plaque métallique, comme sous l'action d'un rayon de soleil égaré.

L'adjudant de la Feldgendarmerie Rottmann était très satisfait. Il venait de gagner sans bourse délier l'un des billets miracle qui permettaient de sortir de Stalingrad, et il comptait bien s'en servir un jour.

*

Dans la ville elle-même, les adversaires étaient toujours mortellement accrochés les uns aux autres. Le message de Hitler ordonnant de tenir Stalingrad et promettant de sortir les troupes de là était arrivé juste au moment où les divisions allemandes achevaient de se former pour la percée, et où les chances de sortie semblaient les plus grandes. Tandis que le général von Seydlitz insistait pour marcher quand même, le général Paulus se perdait en hésitations, de même que son chef d'état-major, le général Schmidt. « L'obéissance doit être la politique du soldat. » C'était tout ce qu'ils savaient dire pour défendre leur manque d'initiative et de courage en face d'un ordre insensé qui condamnait à mort trois cent mille soldats allemands. Pourquoi, en ces heures cruciales, tous les généraux n'ont-ils pas pris position en bloc contre cette doctrine et contraint leur chef à agir raisonnablement au lieu de suivre un ordre absurde, voilà une question qui restera éternellement l'une des énigmes humaines posées par Stalingrad.

Les pessimistes, du côté soviétique, avaient eu raison... avec le froid venu du Kazakhstan, la Volga se couvrit de glaçons à la dérive, et le ravitaillement, qui arrivait encore dans une certaine mesure, tomba à zéro : on pouvait traverser le rideau d'obus de l'artillerie allemande, mais contre les glaces flottantes, il n'y avait rien à faire... Certes, il était évident que la situation ne se prolongerait pas éternellement, et petite mère la Volga commençait à se couvrir d'une dure carapace, mais en attendant, la période intérimaire donnait bien des soucis au commandement soviétique.

Quant à la 6^e Armée, elle était encerclée, et, de tous côtés, les divisions soviétiques pesaient sur la poche, enfonçaient par-ci, déchiraient par-là les régiments allemands qu'elles forçaient à reculer et à se concentrer dans un espace de plus en plus étroit. Ce jeu avait pour conséquence une tendance des troupes allemandes à pousser en direction de l'est au lieu de l'ouest, vers la ville elle-même, où le front était stable, et où l'avance et le recul de chacun se mesuraient en maisons. Dans le Sud, on avait libéré Beketovka, au nord Rynak, mais les troupes allemandes, en se retirant à l'intérieur de la cité, accablaient les défenseurs fatigués, affamés, et presque dépourvus de munitions.

Véra n'avait plus entendu parler de son jeune époux, Ivan Ivanovitch Kalionine, depuis que le commandant Koubovski était retourné dans le secteur de la Raquette. Comme l'hôpital militaire du médecin-capitaine Soukov avait été lui aussi transféré dans le centre, on n'avait plus de nouvelles. Jusqu'alors, Véra avait appris régulièrement que le sergent Kalionine était en bonne santé et qu'il se conduisait en héros.

Il lui fallait en effet bien du courage, car depuis une semaine, il était porté disparu. Le commandant Koubovski hésitait à le mettre sur la liste des morts. Il avait raison, car Kalionine se trouvait dans une cave, assis tout seul, enterré vivant.

C'était arrivé brusquement, comme souvent les choses importantes, sans prévenir. Ce jour-là, les Allemands avaient déjà reçu l'ordre de Hitler leur interdisant de percer, et ils en étaient à reconquérir dans les champs de ruines de Stalingrad les positions abandonnées en vue de leur sortie. La journée avait commencé par un duel féroce au mortier, deux chars allemands étaient même partis à l'attaque, rampant dans les rues presque complètement obstruées de décombres. Trois canons légers tiraient de quelque part, et le commandant Koubovski cria :

— Des volontaires pour aller voir, camarades ! Il faut savoir où ces salauds ont été se terrer. Ils labourent nos positions comme un champ de betteraves. Qui veut y aller ?

Ivan Ivanovitch s'était avancé, et cinq autres avec lui. Ils étaient partis en courant, dans la tempête de neige, se faufilant à travers les rues comme de rapides lézards, sautant de maison en maison, utilisant comme des chats les poutrelles, se balançant à des câbles pendants, tels des trapézistes, se recevant en souplesse dans une chambre coupée en deux de l'immeuble voisin, et poursuivant leur chemin, ombres brunes dans un blanc paysage lunaire, d'où sortait de temps à autre une rafale ou une explosion.

Ils s'étaient introduits en rampant jusqu'au milieu des positions allemandes, et ils avaient fini par arriver dans la cave d'un grand immeuble. Au-dessus d'eux, des tonnes et des tonnes de débris. Trente mètres plus loin, ils le savaient maintenant, dans la cour d'une petite conserverie, il y avait les trois canons allemands.

Kalionine tint une petite conférence : « Il y avait deux possibilités... revenir et rendre compte de l'endroit, ou bien essayer de faire taire les pièces. »

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, camarades dit Kalionine. De toute façon, nous sommes à pied d'œuvre et rien ne garantit que les artilleurs placeraient leurs obus dans cette cour. Réfléchissons à la meilleure façon d'agir.

Les palabres ne durèrent pas longtemps. Ils ficelèrent des paquets de grenades et les renforcèrent avec de petites charges explosives. Et même, chacun dans leur coin, ils prirent le temps de nettoyer leur mitrailleuse pour éviter un enrayement subit. Au bout d'une heure, Kalionine leva la tête et fit un signe.

— Allons-y, camarades, dit-il tranquillement. Il sortit le premier dans les ruines, et bien qu'ils eussent la quasi-certitude que l'un d'eux n'en reviendrait pas et que chacun pourrait être celui-là, aucun n'hésita.

Dans la cour de la fabrique, les trois canons allemands tiraient de nouveau. C'étaient des pièces nouvelles, au large affût. Un officier, tout jeune et très mince, était confortablement installé à une table de cuisine placée entre les canons. Il avait une carte étalée devant lui et un rapporteur à la main. Il calculait les angles, donnait des chiffres aux pointeurs, et les canons recommençaient à tonner, semant la mort dans les caves et les maisons occupées par les Russes.

— Il ne faut pas lancer à côté, camarades, dit Kalionine. Il parlait fort, car personne ne pouvait l'entendre de la cour.

— Que chacun prenne un canon. Comme nous sommes six, il y aura deux hommes par pièce.

Ils firent un signe d'approbation, vérifièrent leurs charges et attendirent. Le jeune officier allemand hurla encore des chiffres, les canons virèrent légèrement, on poussa des obus...

— Juste au moment où ils tireront, dit Kalionine très calmement. Ils pencheront la tête... lancez les paquets près des canons.

Les pointeurs levèrent la main. Le jeune officier mit le doigt en l'air, comme un professeur pour une réprimande. Kalionine retint sa respiration. Il fixait le jeune homme. « Dommage pour toi, mon petit ami, pensa-t-il en cette brève seconde. Mais c'est la guerre, et tu es en train de tuer mes frères. Dommage, mon petit ami... »

L'officier baissa l'index. Aussitôt, les pièces tonnèrent. Mais au même moment Kalionine avait bondi, tiré son cordon et lancé sa charge. Elle tomba dans la neige devant le canon du milieu, et pas très

loin, un deuxième paquet, telle une pierre ronde. Et devant chaque canon, ou près de lui, il y eut aussitôt deux pierres semblables, muettes, sombres, la mort en elles, qui attendait encore quelques secondes.

Les douilles tombèrent des culasses en fumant. Les canonniers avaient déjà à la main un nouvel obus. Le jeune officier cherchait déjà sur sa carte un nouvel objectif.

— Attention ! dit Kalionine.

Ils se baissèrent et l'enfer se déchaîna en face d'eux. Les six charges explosèrent presque ensemble, mettant les canons en morceaux et déchiquetant les corps. La cour retentit de hurlements suivis d'un gémissement à plusieurs voix lorsque le nuage de l'explosion fut retombé.

Kalionine regarda par-dessus la muraille. Il n'y avait plus de canons. Un enchevêtrement d'acier tordu recouvrait la cour, parmi les débris métalliques des formes restaient immobiles, des blessés rampaient en criant vers l'entrée de la cave, dans le bâtiment principal de la conserverie. On ne voyait plus rien du jeune officier et de sa table... là où il était assis, il y avait un petit entonnoir, comme si le pouce d'un géant l'avait enfoncé là dans la terre. Rien d'autre. Kalionine dévorait la tache sombre des yeux, mais un cavalier d'Oulan Bator aux jambes torses lui donna un léger coup de coude.

— Qu'y a-t-il, camarade sergent ?

— Rien, petit frère, rien. Je rêvais. Partons...

Ils se retirèrent, mais la route était plus difficile qu'à l'aller. Les Allemands étaient devenus fous furieux. Partout, on tirait. Des ombres papillonnaient comme des chauves-souris dans les ruines, de temps en temps on entendait un hurlement, puis le martèlement des mitrailleuses et l'abolement clair des mitraillettes. En plus, l'artillerie s'en donnait à cœur joie. Pas l'allemande, mais la russe. Elle tirait même exactement sur l'endroit où Kalionine et ses hommes fonçaient à travers les ruines, langue pendante et souffle court, sautant, trébuchant, dégringolant, rampant, six hommes qui tentaient de sauver leur vie et tremblaient soudain pour elle, une fois leur mission remplie.

— C'est notre artillerie qui nous tape dessus, cria le bancal d'Oulan Bator, en se planquant derrière un pan de mur. À quelques pas de lui, le gars d'Irkoutsk oscilla, jeta les bras au ciel et tomba le visage contre

terre. Dans son dos, fumait un gros éclat, et une odeur de chair grillée se répandait dans l'air.

— Ils nous tirent dessus, sergent...

Tout autour d'eux maintenant se dressait un rideau de feu. Le commandant Koubovski avait eu tort de dire qu'à l'arrière on ignorait où se trouvaient les trois pièces allemandes. L'artillerie lourde soviétique installée de l'autre côté de la Volga était en train de pilonner la ville, et justement le quartier où Kalionine venait d'opérer avec tant de courage.

Tous les cinq, ils se plaquèrent contre les pierres, dévorant des yeux cet enfer. Les décombres étaient labourés presque systématiquement... on aurait dit une perforatrice géante en action.

— Ils visent bien, les petits frères, dit Kalionine en toussant. Son front saignait. Il avait été blessé par une chute de pierres. Le cavalier aux jambes torses frappa du poing contre la muraille.

— Finir déchiqueté par des obus russes, drôle de mort ! cria-t-il. Kalionine fit signe aux autres.

— Courons, camarades ! hurla-t-il. Chacun pour soi. Rendez-vous dans la cave du dépôt de vêtements...

Il attendit que ses hommes aient disparu dans la poussière et la fumée, parmi les ruines qui s'effondraient et la terre qui éclatait. À son tour ensuite il s'élança, quittant l'abri du pan de mur et pénétrant dans le rideau de feu. En entendant un ronflement d'orgue à voix multiples approcher à toute vitesse, il fit un bond désespéré dans un trou qui s'ouvrait devant lui, dégringola jusqu'en bas un escalier à pic et atterrit dans une cave humide, au sol recouvert de vingt centimètres d'eau. À la même seconde, trois poings géants écrasèrent la terre au-dessus de lui, des cailloux roulèrent en bas des marches, suivis d'une poussière qui prenait à la gorge et d'un nuage de fumée jaunâtre qui descendait lentement l'escalier.

Kalionine se jeta par terre, le nez dans l'eau puante qui recouvrait le sol. Il retint sa respiration aussi longtemps qu'il en fut capable... ensuite, il leva un peu la tête, respira un bon coup, avala de la fumée et de la poussière et se replongea la figure dans l'eau. Il recommença plusieurs fois, jusqu'à ce que l'air fût devenu un peu plus sain. Au plafond, le nuage glissait comme un voile jaune. Il se redressa, s'assit contre la muraille humide, trempa son mouchoir dans l'eau et le colla sur sa bouche. À travers ce filtre, il put respirer sans tousser.

Il regarda autour de lui. L'escalier de la cave était obstrué par de grosses pierres. Il devait être plein jusqu'en haut, car plus rien n'en tombait. La fumée s'en allait lentement par deux ou trois fissures, mais Kalionine se rendit compte à l'aspect général d'écrasement que toute la maison avait dû s'écrouler sur la cave, laissant juste un peu d'air pénétrer à l'intérieur.

Il était enseveli vivant, et il savait ce que cela signifiait. Il se dressa en s'appuyant contre le mur poisseux et sentit ses côtes lui faire mal. Sa nuque était gonflée, et entravait le mouvement normal de la tête. Sa chute avait été rude.

Kalionine marcha lentement le long du mur, jusqu'à l'angle, il continua, arpenta la seconde paroi, jusqu'à l'angle, puis la troisième, jusqu'à l'angle, et la quatrième... C'était une belle cave rectangulaire massive et construite en partie avec des pierres prises au lit de la Volga. Elle était magnifique et pouvait durer des siècles et des siècles.

Encore une fois, Kalionine en refit le tour, d'un angle à l'autre. Ses bottes faisaient « plouf, plouf... » dans l'eau. Il mesurait son tombeau...

L'opérateur-radio Sigbart Wallritz quitta trois jours plus tard l'aérodrome verglacé de Gumrak et s'envola pour Morosovskaïa à bord du dix-neuvième Ju 52 de la journée.

Depuis qu'il attendait, carton autour du cou, dans la masse des blessés, personne ne lui avait plus rien demandé. Avant chaque départ, un médecin sélectionnait les cas les plus urgents, d'après les indications portées sur les bulletins d'évacuation. Les blessés couchés partaient les premiers. Ensuite on triait ceux qui pouvaient marcher, et on s'en servait pour « boucher les trous ». Leur masse s'accroissait sans cesse, et allait poser rapidement un véritable problème.

Körner et l'adjudant Wallritz n'avaient plus échangé un mot sur l'incident... C'est seulement lorsque Sigbart eut quitté Gumrak que Wallritz déclara à mi-voix, entre deux opérations :

— Il est parti...

— Que fera-t-il de l'autre côté ?

Wallritz haussa les épaules sans répondre.

Sigbart Wallritz n'avait pas de telles préoccupations. Accroupi contre le brancard d'un soldat qui n'avait plus d'yeux, il suivait passivement le balancement et les secousses de l'appareil, pour lui danse triomphale plutôt qu'oscillations désagréables. Même le survol des lignes soviétiques autour de la poche, au milieu des éclats de D.C.A., ne fit monter en lui aucun sentiment de peur. Jamais il n'eut l'impression d'être une fois de plus suspendu entre la vie et la mort. Au contraire, les explosions et les nuages de fumée autour de l'avion lui semblèrent les adieux d'un enfer désormais bien lointain.

Un sous-officier de la Luftwaffe apparut à la porte métallique qui donnait sur la cabine de pilotage.

— Ecoutez-moi une minute ! hurla-t-il dans le bruit des moteurs. Tous ceux qui peuvent marcher iront se présenter à Morosovskaïa au centre d'accueil de l'hôpital militaire. C'est au fond de l'aérodrome. Les ambulances sont réservées aux blessés couchés.

Sigbart Wallritz sourit en lui-même. Atterrissons toujours, pensait-il. On verra bien après.

Le Ju 52 pataud glissait sous le ciel d'hiver dans le tonnerre de ses hélices. Les nuages bas étaient lourds de neige. Il ne restait plus que vingt minutes de vol jusqu'à Morosovskaïa.

Près du moteur gauche, il y avait un petit trou. Personne ne l'avait encore vu, mais, de ce trou, giclait un peu d'essence, et bientôt quelques étincelles, qui furent arrachées par la vitesse.

À l'intérieur de l'avion, l'atmosphère était joyeuse. Au milieu des brancards était accroupi un soldat barbu, la poitrine couverte de pansements tachés de sang brun presque noir. Il écrasait contre ses lèvres un harmonica, et chaque fois qu'il reprenait souffle, on entendait un sifflement qui venait de lui, comme s'il avait un vieux soufflet crevé à la place de poumons.

Il jouait : « *In der Heimat, in der Heimat, da gibt's ein Wiedersehn* [5] . » Et tous ceux qui l'entendaient se disaient que c'était la plus jolie chanson du monde.

Ils allaient vers la liberté, ils allaient vers la vie, ils avaient survécu à Stalingrad.

Du petit trou derrière l'hélice gauche sortait maintenant de la fumée... une fumée qui traînait comme un nuage noir et sinistre au-dessus du bloc-moteur.

Le pilote l'aperçut. Il avança la tête en avant et empoigna le manche à balai.

— Cré nom ! gueula-t-il en engageant l'appareil dans une brusque descente.

Derrière lui, dans la carlingue, les blessés légers trébuchaient sur les brancards, l'air d'harmonica s'éteignait dans une fausse note suraiguë, et une bordée de hurlements divers jaillissait de toutes les bouches. Le mitrailleur du bord avait été arraché de son siège. Il se releva avec une bosse au front.

— Dis donc, ça va plus ? cria-t-il au pilote. Qu'est-ce qui se passe ?

— Le moteur...

Les yeux agrandis de frayeur, le mitrailleur regarda à travers les vitres de la cabine. Le moteur était entouré de fines langues de feu.

L'officier convoyeur, un jeune sous-lieutenant, pénétra dans le poste de pilotage. Lui aussi avait été blessé par la brusque descente. Sa joue saignait.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla-t-il à son tour. En guise de réponse, le pilote plaqua un peu plus le lourd appareil vers le bas. Au-dessous d'eux, c'était encore la steppe, enneigée et glacée, immense billard blanc créé par la nature. Mais à l'horizon se dressaient des forêts, muraille sombre qu'on ne pourrait plus sauter.

— Nous flambons ! cria le pilote.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Le jeune sous-lieutenant s'appuya contre la paroi métallique de l'avion. Il était pâle et défait.

— Sommes-nous déjà en territoire allemand ? demanda-t-il d'une voix étranglée. Le pilote haussa les épaules.

— Je ne crois pas.

— Et qu'est-ce que vous allez faire ?

— Atterrir ! N'importe où...

— Mais les blessés... Nous allons tous y passer...

— Ah ! ça, de toute façon, nous sommes cuits, mon lieutenant.

Le pilote fixait la steppe gelée qui fonçait sur eux à toute vitesse. Il essaya de redresser un peu l'appareil pour qu'il se présentât correctement. À ce moment précis, le moteur s'arrêta avec un claquement sourd... l'hélice continua bien à tourner un peu, mais c'était juste le vent de la vitesse...

Cela dura quelques secondes... au-dessous d'eux, la steppe se terminait, en face d'eux, la forêt silencieuse se dressait comme un mur... le pilote, avec l'énergie du désespoir, poussa violemment le palonnier vers la gauche, l'avion se coucha sur le côté, évita les arbres et s'écrasa sur le sol gelé. Un sifflement strident déchira l'air au moment où le moteur brûlant s'enfonça dans la neige. Un nuage de vapeur recouvrit toute la scène... Comme un équilibriste marchant sur les mains et que ses forces lâcheraient brusquement, l'avion culbuta et s'immobilisa sur le dos. À l'intérieur, les hommes hurlaient. On cognait contre les parois de métal, on essayait de tracasser la porte avec les montants des brancards, loin desquels avaient roulé les

blessés graves.

Sigbart Wallritz était parmi ceux qui tentaient de forcer la porte. Quand l'avion s'était écrasé, il avait arraché le pansement et les attelles. Personne, dans le tumulte, n'avait fait attention à lui. Le brancard le plus proche était vide, le blessé qui s'y trouvait ayant été précipité dans un coin, où il tapait des deux pieds contre le fond de l'avion, tout en criant comme un possédé. Quand l'avion culbuta, Wallritz s'accrocha désespérément à deux poignées, puis il saisit un montant de brancard, arracha la toile, et visa la fermeture bloquée de la porte. Au cinquième coup bien assené, la porte s'ouvrit complètement. Le froid pénétra en hurlant dans la carlingue, et avec lui une odeur de feu, d'essence et de métal surchauffé.

— Ça y est, elle est ouverte ! cria quelqu'un.

Une vague d'uniformes gris-vert se précipita sur l'ouverture. Wallritz sauta. Il vola quelques mètres dans les airs, tomba brutalement dans la neige, roula plusieurs fois sur lui-même et resta sur le ventre. Il vit des corps se bousculer à travers la porte en se frappant mutuellement... ils faisaient une chute de quatre mètres, la tête la première, poussés dehors par leurs camarades. Le jeune sous-lieutenant apparut dans la porte, on l'entendit crier, mais personne ne le comprit. Lui aussi, il fut précipité en bas de l'avion à coups de poing, et il resta sans bouger dans la neige. Apparemment, il s'était cassé le cou.

Sigbart Wallritz se releva. Une dernière fois, il regarda en arrière l'avion en feu et le groupe sombre d'individus geignant et criant qui échangeaient des coups. Puis il fonça en direction de la forêt.

— Ho ! Ho ! Une voix grêle appelait derrière lui.

— Ho ! Ho ! vieux ! emmène-moi... je peux encore marcher... je marche...

Wallritz courait, penché en avant, luttant contre la tempête. Il atteignit les arbres, gémit en appuyant fortement ses lèvres contre le premier tronc gelé. Au même moment, le réservoir d'essence de l'avion explosa. Le souffle jeta Wallritz dans la neige. Il avait l'impression que son crâne venait de sauter. Comme une bête, il roula par terre, ferma les yeux et resta sans bouger. Au bout de quelques minutes, aucune explosion ne suivant la première, il se dressa sur les genoux et tourna les yeux vers le Ju 52. L'avion était entièrement démoli. Ses débris flambaient, dispersés dans la neige, et à travers les sifflements et les ronflements du feu, il entendait les cris aigus des

blessés qui grillaient, couverts d'essence et de morceaux de métal brûlant.

« Je vis, pensait Wallritz, je vis vraiment ! » C'était si étonnant qu'il commença par se lever, s'appuyer contre un arbre, et regarder le ciel gris en respirant bruyamment. Ensuite, il s'enfuit à travers la forêt profonde, sans but, dans n'importe quelle direction. « Filons, pensait-il, filons... filons toujours, on verra après... »

« Je reste en vie, se répétait-il sans arrêt tout en courant. Je suis en vie... Je suis en vie... » Il perdit la notion du temps, se reposa deux ou trois fois, remarqua à l'aspect du ciel que le jour tombait. Il s'arrêta, ouvrit sa musette. Elle contenait tout ce qu'il fallait pour survivre. Une gourde remplie de thé chaud, un sac de biscuits, deux boîtes de lard, un briquet, cinquante cartouches de pistolet. Que demander d'autre ?

Lorsque la nuit vint réellement, il était assis dans un ravin et s'efforçait de faire un feu avec des brindilles mouillées. Comme il n'y arrivait pas, il sortit la dernière lettre de sa mère, l'alluma et réussit à enflammer son bois. Il entretint précautionneusement ce foyer, qui finit par le réchauffer vraiment. Il se pelotonna devant les flammes, appuya la tête contre un tronc et ne s'aperçut pas qu'il s'endormait d'épuisement. Un moment, il lui sembla entendre des voix, et crut sentir quelque chose lui tomber sur la tête. Il essaya de se redresser, d'ouvrir les yeux, mais sa tête, aussi lourde que du plomb, penchait invinciblement sur sa poitrine et l'inconscience du sommeil le submergea de nouveau.

Il se réveilla parce que quelqu'un le secouait. D'un bond, il voulut se sauver, mais un coup de pied le rejeta au sol. Il vit qu'il était couché sur une toile de tente, mais pas une toile allemande bien entretenue : une toile couleur de terre. Il tressaillit de peur.

Autour de lui, assis ou debout, se tenaient une vingtaine de silhouettes sombres. Visages primitifs tout mangés de barbe sous des casquettes de fourrure enfoncées jusqu'aux yeux, comme en portent les chasseurs de la Taïga. Manteaux de feutre. Sur la poitrine, des mitraillettes.

Wallritz se redressa sur les coudes. Il voyait pour la première fois des partisans. La terreur le fit frissonner. Il avait entendu parler par ses camarades des combats sans pitié menés contre la Résistance, et il lisait son destin dans les yeux de ceux qui l'entouraient. Il leva les bras d'un air de prière, et commença tout d'un coup à pleurer, à sangloter comme un enfant. Il se laissa glisser en arrière sur la toile grossière et se cacha le visage dans les mains. Un coup de pied dans les côtes le fit

rouler dans la neige. Il s'agenouilla, pencha la tête en avant, se mordit le dos de la main et hurla d'une voix suraiguë :

— Tirez ! Allez-y, tirez !...

— Debout ! dit une voix grave en bon allemand. Lève-toi...

Sigbart Wallritz se leva lentement. Il rouvrit les yeux et regarda autour de lui. L'homme qui avait parlé était debout à côté de lui. Il avait un visage presque entièrement recouvert de barbe, et deux yeux flamboyants.

— Vous... vous parlez allemand, dit Wallritz. C'était plus un gémissement qu'une phrase cohérente.

— Tu étais dans l'avion...

Le partisan désignait une direction dans le ciel. Wallritz fit signe que oui.

— Vous veniez de Stalingrad ?

— Oui.

— Tes camarades sont tous morts.

Wallritz pencha la tête en avant.

— Tu es le seul en vie... pas blessé ?

— Non. Je... je... Wallritz tournait la tête dans tous les sens, avec désespoir.

— Je suis un déserteur ! cria-t-il. J'en ai assez ! Je ne veux pas continuer ! Je déteste la guerre ! Je veux vivre ! Vivre ! Je ne suis pas un héros – je veux juste survivre à cette folie ! Comprenez donc, je hais la guerre ! Je la hais !

Puis, il s'écroula. Allongé dans la neige, il étendit les bras et s'offrit comme une bête à l'abattoir.

— Suis-nous ! dit la voix grave au-dessus de lui. Lève-toi et suis-nous. Nikolaï Féodorovitch décidera lui-même. Lève-toi, ou faut-il que...

Wallritz reprit sa marche trébuchante dans la forêt. On le soutint même, lorsque ses forces le lâchèrent. Il n'arrivait pas à comprendre ce miracle : il vivait toujours.

Le soldat de première classe Hans Schmidtke, surnommé Fourneau, avait été envoyé de Gumrak à Stalingrad-ville. Il roulait avec trois ambulances pour aller chercher les blessés graves dans les postes de secours avancés, comme on appelait ces caves surpeuplées, et les ramener à l'hôpital de Gumrak. Un adjudant commandait le convoi. Fourneau conduisait la voiture n° 3.

À l'ouest de la « Raquette de Tennis », cette boucle de chemin de fer en plein Stalingrad que les Soviets tenaient toujours grâce au commandant Ievguenoï Alexandrovitch Koubovski, il entendit parler d'un coup de main russe qui avait liquidé toute une batterie. Quatre blessés, couchés dans l'une des caves de la conserverie, attendaient toujours d'être évacués. On n'avait pas pu venir les chercher, parce que les rues étaient battues en permanence par l'artillerie et les mortiers russes. Trois infirmiers s'étaient déjà fait éventrer en essayant d'y aller.

L'adjudant de Gumrak se grattait la tête et haussait les épaules.

— Quatre hommes, les gars... ici il y en a quatre cents ! Il n'y a rien à faire. Peut-être la prochaine fois... Si nous y parvenons ! C'est que ça tombe dru, là-bas !

Mais, mise à part la présence des quatre blessés dans la cave, Fourneau avait appris une intéressante nouvelle. La batterie détruite par le commando soviétique était une batterie attelée. Qui dit attelage dit chevaux. Et qui dit chevaux dit viande. Or, à Gumrak, on ne voyait plus de viande qu'une fois par semaine, et encore par tout petits morceaux dans du bouillon clair.

Tandis que les trois ambulances attendaient à l'abri d'une montagne de décombres, puis s'ébranlaient lentement avec leurs blessés vers Gumrak à travers la steppe balayée par la tempête de neige, Fourneau se lançait à la recherche des chevaux.

Plusieurs fois, des voix le hélèrent :

— Ta gueule, hé, tordu ! répondait-il de toutes ses forces. C'était mieux que n'importe quel mot de passe, et les sentinelles ne l'ennuyèrent pas.

Fourneau avançait toujours. On lui tira dessus à la mitrailleuse. Il se mit à ramper, se glissa parmi les pierres et les poutrelles, évitant les rues en enfilade et les carrefours dégagés. Dans les ruines d'une

boulangerie, il rencontra une patrouille allemande. Les soldats se reposaient derrière un tas de décombres et fumaient tranquillement.

— Eh, les gars ! Où sont les trois canons démolis par les Russkis ? demanda Fourneau. Il paraît qu'il reste des blessés là-bas.

Le jeune aspirant qui commandait le petit groupe désigna du pouce un endroit dans les ruines.

— Quelque part par-là. Mais n'y va pas... ça chauffe, j'te garantis !

Fourneau reprit sa reptation. Il arriva dans la cour de la fabrique, où il vit les canons en morceaux et les cadavres épars. Il entendit aussi un hennissement, celui d'un cheval affamé, qui le pénétra jusqu'à la moelle.

« Aha ! se dit-il, celui-là, en tout cas, il est vivant ! » Quelques obus de mortier dégringolèrent encore... Il se jeta dans un trou. Il doit y avoir quelque part un sacré observateur, pensa-t-il, puis il leva tout doucement la tête. Il était entouré de façades de maisons, d'immeubles éventrés, de plafonds écroulés, de poutrelles de fer dressées vers le ciel comme des doigts. Fourneau progressa mètre par mètre, sur le ventre. Il atteignit l'entrée de la cave et descendit. Dans la sixième pièce, il découvrit les blessés dont il avait entendu parler. Trois d'entre eux étaient morts, ils gisaient sur un tas de paille pourrie, et fixaient indéfiniment le plafond. Le quatrième avait abrégé de lui-même sa mort solitaire ; il avait le crâne éclaté et le canon d'un pistolet dans la bouche.

Tout doucement, comme s'il craignait de déranger les morts, Fourneau sortit de la cave. Le hennissement strident qui soudain déchira l'air le fit sursauter. Il venait d'un grand hangar fermé qui avait dû servir autrefois de magasin.

— J'arrive, mon chéri, j'arrive, dit Fourneau en jetant un regard circulaire dans la cour. Un endroit du mur massif de béton lui parut répondre à ses fins. Il procéda à un essai rapide... Il se dressa, et fit quelques bonds dans la cour. Rien ne bougea. Maintenant, tout autour de la conserverie, les mitrailleuses aboyaient. La patrouille avait été repérée et prise sous le feu des commandos soviétiques de pointe.

Fourneau restait là, dans la cour de l'usine, comme sur une île déserte entourée d'une mer en furie. Il trouva sans peine ce qu'il cherchait : une pioche, une pelle, une barre à mine... les outils étaient là, pêle-mêle, à proximité des caissons d'artillerie abandonnés. L'atelier qui s'était installé dans l'usine avait dû fuir à toute vitesse

aussitôt après le coup de main russe. À l'heure qu'il était, le personnel devait essayer de gagner Gumrak ou Voroponovo, s'il n'avait pas tenté de se glisser à travers les ruines vers le nord de la cité, où les décombres des usines « Octobre Rouge », « Barricade Rouge » et de la fabrique de tracteurs « Djerjinski » leur offriraient une meilleure protection.

Fourneau procéda ensuite à une opération qui faisait la preuve de sa clairvoyance. Il avait déjà survécu une fois à l'hiver russe, dans la steppe, devant Moscou. Il n'avait eu aucun membre gelé, mais les semaines passées dans le vent glacial et la tempête de neige étaient restées gravées dans sa mémoire. C'est pourquoi Fourneau se lança dans une entreprise qui aurait pu passer pour une marque d'imbécillité : il se mit à confectionner un frigidaire !

D'abord, il creusa un trou dans la terre et le garnit de neige. Ensuite, il alla casser des glaçons sur les gouttières et les murs voisins, et tailla des cubes dans la neige. Il en fit fondre d'autres sur un petit feu de bois, dans une marmite cabossée. Avec l'eau obtenue, il arrosa les premiers cubes qui devinrent des cubes de glace. Alors seulement, il alla au hangar, où il découvrit dans un coin le cheval, presque bloqué par la neige accumulée. L'animal était couché et se frottait la tête contre un mur de béton recouvert de plaques glacées. Il regarda l'homme avec de grands yeux ronds et resta silencieux. Fourneau sortit son pistolet de l'étui et d'un coup de pouce repoussa le cran de sûreté.

— Ça va être tout de suite fini, mon chéri, dit-il en hochant la tête d'un air rassurant en direction du cheval. Ah ! ces hommes, tu sais...

Le coup de feu résonna, dans le hangar vide, comme une arrivée d'obus. Fourneau se planqua et attendit. Mais personne ne vint. Seul, à l'extérieur, le bruit des mitrailleuses se faisait entendre.

Fourneau travailla deux heures durant. Il avait ôté sa capote et sa vareuse, et transpirait abondamment en faisant passer l'un après l'autre les morceaux du cheval dans sa glacière. Il entassa la viande couche par couche, en interposant chaque fois un lit de glace, recouvrit le tout de cubes, puis de neige et laissa tout juste à la surface une petite pyramide pour indiquer au pied du mur à la personne avertie la présence de cinquante kilos de viande fraîche.

« Bon ! fit-il enfin en envoyant promener la pelle. Maintenant, trois jours de gel sérieux et j'aurai un excellent frigo. »

Il se glissa hors des décombres de l'usine après avoir chargé sur son

dos un sac contenant environ quinze kilos de viande et reprit le chemin du poste de secours à travers la mitraille.

Quand il eut parcouru deux cents mètres, il fit halte, jeta son sac par terre et s'assit hors d'haleine en haut d'un escalier de cave à moitié obstrué. Au-dessus de sa tête, grimpaient des fusées éclairantes.

C'était pour lui... les guetteurs soviétiques avaient aperçu du mouvement dans les ruines.

Fourneau ne bougeait plus. Il attendait, regardant en l'air et pensant à son frigidaire. Dans le silence, il entendit soudain des coups frappés. Faiblement. C'étaient des coups martelés avec une pierre sur une autre pierre... toc-toc-toc... toc-toc... toc-toc-toc-toc... pause... toc-toc...

Fourneau redressa le buste et tendit l'oreille. Le bruit ne lui parvenait plus qu'atténué. Mais lorsqu'il colla de nouveau sa tête contre la marche, il l'entendit encore, parfaitement clair. Toc-toc-toc...

— Bon Dieu ! dit-il tout haut. Y a du monde dans la cave ! Manquait plus que ça !

Il saisit une pierre et frappa sur les marches. La réponse lui parvint distinctement... à trois coups rapides, on répondait en bas de la même manière. Fourneau dégringola au bas de l'escalier jusqu'au point où l'entrée était obstruée. Un morceau du plafond de la cave avait cédé et était venu s'écraser devant la porte. Fourneau frappa une fois encore, avec une grosse pierre, contre les éboulis et aussitôt perçut la réponse.

Il restait là sans savoir que faire... sous ses yeux, un amoncellement de poutrelles de béton, de moellons et de débris, et derrière tout cela, des hommes enterrés vivants.

Il n'avait pas le choix : s'il voulait déblayer, ce serait avec les mains. Les fusées éclairantes se succédaient dans le ciel. De temps à autre, une rafale de projectiles passait en sifflant au-dessus de sa tête l'avertissant charitablement de ne pas se redresser.

Les coups recommençaient. « Aha ! pensa Fourneau, ils se mettent aussi au travail. » Il retira son manteau, et le lança en direction des premières marches. Il n'était pas retombé que des balles le perçaient de plusieurs trous.

« Ils tirent comme des dieux ! » pensa tout haut Fourneau. Il n'avait pas le temps de nourrir d'autres réflexions. Il se savait pris dans un piège. Comment il le quitterait ? Le problème n'était pas

immédiatement d'actualité. Il voulait d'abord dégager la cave.

Il travailla jusqu'aux premières lueurs de l'aube, écartant pierres et gravats, se reposant quelques minutes sur les marches, mangeant un peu de neige, puis tapant et écoutant la réponse, qui venait régulièrement chaque fois. Les heures passèrent ainsi jusqu'au matin.

Le jour nouveau commença par de la neige. Au moment où tombaient les premiers flocons, Fourneau enfouissait les derniers éboulis avec un gros morceau de fer... un trou noir s'ouvrit sur la cave, par lequel un homme pouvait passer.

Fourneau s'adossa à la paroi de l'escalier en soufflant bruyamment et en s'essuyant le front. Il porta les mains en arrière et tapota sur ses deux poches pour retrouver son paquet de cigarettes, quand un homme émergea du trou. La main droite de Fourneau changea de rythme et chercha l'étui à pistolet : l'homme qui sortait de la cave était un Russe couvert de gravats, saignant d'une blessure au front, probablement faite par des pierres tombées d'en haut.

Ivan Ivanovitch Kalionine étendit les bras quand il se trouva en liberté. Il ramassa des deux mains quelques flocons de neige et les pressa contre ses lèvres comme s'il voulait les embrasser. Puis il leva la tête vers Fourneau, qui s'étouffait dans une quinte de toux, et lui sourit.

— *Spassibo* dit-il (merci). *Bolchoïe spassibo...* (merci beaucoup). Il lui tendit la main. *Toi... moj drouk.* (Toi mon ami).

— Sapristoche... ça c'est la meilleure ! dit Fourneau. Il s'assit sur une marche, son pistolet sur les genoux. Voilà que je sors un Rousski ! Et il y en a peut-être bien d'autres en bas !

— *Niet !*

— Ah ! tu me comprends ?

— Un peu allemand.

Kalionine approcha et s'installa près de Fourneau. Il sortit de sa poche un paquet de papyrossi et le tendit à Fourneau. — Toi fumer ?

— Merci.

Kalionine eut un large sourire.

— Moi prisonnier !

— Déconne pas ! dit Fourneau, sincèrement. Il souffla la fumée contre les flocons de neige et récupéra son manteau en tirant sur un pan. Il s'en couvrit la tête et les épaules.

— Qu'est-ce que je vais foutre maintenant... il y a beau temps que les ambulances sont parties...

— Qui ça parti ?

— Mes camarades, Ivan !

— Moi Kalionine, Ivan Ivanovitch.

— Bon, ben, tu vois, j'avais raison ! Commençons par nous installer ici confortablement jusqu'à la nuit. C'est vrai que tu peux t'en aller comme tu veux, mais moi, tu sais... as-tu faim ?

— Faim ?... Kalionine hocha la tête. Il fouilla dans les poches de son manteau et en tira deux vieilles tartines de pain informes.

— Tiens...

Fourneau regarda les morceaux de pain dur.

— Vous n'avez pas gras à bouffer non plus, sur les bords de la Volga, pas vrai, mon gars ? dit-il. Son visage s'éclaira un peu.

— Mais Fourneau, lui, il a de quoi manger, Ivan ! C'est dimanche aujourd'hui pour mon copain Ivan ! Regarde, et tiens-toi bien, c'est plus prudent !

Il se coula vers le haut de l'escalier, tira à lui le sac de viande dont il dénoua le cordon. Un superbe morceau de chair saignante parut à l'air libre. Kalionine tapa sur l'épaule de Fourneau.

— Bon ! camarade, très bon...

— Tu parles, mon gars ! Vas-y, mange ton content !

Kalionine regarda Fourneau d'un air interrogateur. Puis il sortit un couteau de poche, saisit la viande par un bout et commença à couper des petites tranches toutes minces. Ensuite, il nettoya un morceau de bois d'un revers de manche, y posa les bouts de viande et se mit à les hacher soigneusement. Fourneau se grattait la tête.

— Formidable, dit-il. Du bifteck haché comme à l'Excelsior. Je suis sûr qu'on n'aurait pas mieux dans un grand hôtel.

Kalionine désigna le petit tas de chair rouge de la pointe de son couteau.

— Prends, camarade...

Ils mangèrent de cette manière chacun à peu près une livre. Ensuite, ils restèrent assis sur les marches, l'estomac plein, laissant leur regard errer distraitemment dans les décombres. On entendait des canons aboyer du côté de la Raquette. Quelque part, un mur entier s'abattit, et l'on aurait dit une énorme bête préhistorique. Kalionine donna un coup de coude à Fourneau, qui fumait sans rien dire.

— Pourquoi, camarade ?

— Pourquoi quoi ?

— La guerre...

— Demande à Staline, Ivan.

— Ou à Hitler ! Toi femme ?

— Non. Et toi ?

— Oui. Tout nouveau...

Le regard de Kalionine retourna vers les ruines. Où pouvait-elle être maintenant ?

Ivan Ivanovitch soupira profondément. Fourneau le regarda de côté.

— Je te dirais bien : fiche le camp. Si seulement je savais comment sortir d'ici !

Kalionine ne le comprenait pas. Il soupira encore deux ou trois fois en pensant à Véra, et puis il s'endormit. Sa tête dodelina et tomba sur l'épaule de Fourneau. Deux minutes plus tard, il ronflait même. Ce fut seulement au coucher du soleil qu'il reprit conscience et éveilla Fourneau, qui s'était assoupi à ses côtés.

D'un bond. Fourneau se mit debout et saisit son pistolet. L'arme était toujours là, et quand il regarda Kalionine, l'autre secoua la tête.

— Toi... mon ami, dit le Russe. Pas guerre toi et moi... adieu...

— Tu fiches le camp ?

— Adieu ! répéta Kalionine. Il avait noué son mouchoir à un morceau de bois et brandissait ce petit drapeau hors de l'entrée de la cave. Cours, camarade...

— Ils vont me tirer comme un lapin.

— Pas tirer. Cours.

Des coups de feu retentirent quelque part.

Fourneau tira Kalionine par le bras.

— Bon Dieu, si une patrouille allemande te repère...

— Toi aller côté ici... Kalionine montra une rue dans les décombres.

— Et toi ?

— Moi ici... Il montra la direction de la Raquette, où des pans de murs étaient en train de voler en éclats.

— T'as pas envie de venir, Ivan ?

— Non. Nous victoire ! Toi, tu veux ? Tu viens ?

Fourneau secoua la tête.

— Non, Ivan.

— Pourquoi pas ? Guerre finie pour Allemagne...

— Peut-être bien. Fourneau tira sur le bas de son manteau, lança le sac de viande sur son dos.

— Nous sommes un peu drôles, tu sais, Ivan... nous continuons toujours, même quand on en a plein le pantalon ! Mais ne me demande pas pourquoi ! Ça, je n'en sais rien non plus... Peut-être bien qu'il nous manque une case ! Porte-toi bien, mon copain Rousski...

— Bonne chance. Kalionine leva son petit drapeau blanc. Puis il sortit à découvert et marcha le corps bien droit à travers les décombres vers les tireurs soviétiques. Chemin faisant, il agita le mouchoir au bout du bâton et criait à pleins poumons.

Protégé par lui, Fourneau parvint à regagner les caves occupées par les Allemands. On lui tira dessus une fois, mais ce fut le sac de viande qui fut touché. Deux balles y restèrent enfoncées. Sur une distance

d'une centaine de mètres, il fut obligé de courir et de ramper sans protection jusqu'au moment où il dégringola dans un boyau près d'une position de mitrailleuse allemande.

Les trois hommes de veille aidèrent d'abord Fourneau à se remettre sur ses jambes. Puis, la suite de la réception aida le chauffeur à se sentir chez lui. Les autres l'engueulèrent de la tête aux pieds.

— Imbécile, dirent-ils en le bourrant de coups de bottes dans le postérieur.

— Ça laisse passer paisiblement un Rousski à travers les lignes ! hurla un adjudant. Ah ! Vous avez de la chance qu'on ait reconnu votre uniforme au dernier moment ! Présentez-vous au commandant de la compagnie ! Là-bas, à la planche tordue ! Allez, allez ! Plus vite que ça !

Fourneau ne répondit pas. Il courut le long du boyau, passa devant l'abri du commandant de compagnie, traversa diverses tranchées et continua à travers maisons et rues, jusqu'à ce qu'il puisse marcher debout. Il s'approchait du fouillis de tramways déchiquetés, de chars noircis, de débris de voitures et de camions où les services s'étaient installés. Il y avait là la compagnie de boulangerie, qui depuis deux jours s'était mise à enfourner des pains comprenant vingt pour cent de sciure de bois.

Tandis que Fourneau échangeait un kilo de viande contre trois pains chauds, Portner dans une tente de l'hôpital de Gumrak, écrivait son rapport quotidien.

Arrivées : 472.

Décès : 294.

Evacués par avion : 47.

Manque l'homme du personnel de l'hôpital, disparu au cours d'un transport de blessés de Stalingrad à Gumrak. Nom : Hans Schmidtke, première classe, né le 14.9.1917. N° matricule...

— J'ai l'impression qu'il vit toujours, mon capitaine dit Körner après avoir lu ces lignes. Le médecin-capitaine secoua la tête.

— Croyez-vous que Fourneau soit allé se promener dans les ruines pour son plaisir ? J'ai interrogé très sérieusement l'adjudant Baltus : Fourneau est parti sans rien dire et n'est jamais revenu ! Si ce n'était pas Fourneau, j'écrirais même : « probablement passé à l'ennemi... »

— Moi j'ai l'impression assez curieuse qu'il n'est pas perdu, mon capitaine.

Portner regarda son assistant d'un drôle d'air.

— Vous avez faim, mon vieux. Et peut-être, au fond du cœur, le sentiment d'être au bout du rouleau. Nous en sommes tous là.

Il plia son rapport en quatre et le tendit à Körner.

— Envoyez-moi cela par le prochain groupe d'évacués au médecin de la division.

Körner fit oui de la tête. Il quitta la tente et gagna la sienne en piétinant dans la neige. Horst Wallritz y travaillait avec six infirmiers. Ils changeaient les pansements des blessés légers, qui faisaient la queue dans l'air glacé. Un adjudant de la Feldgendarmarie « réglait la circulation ». Il s'appelait Emil Rottmann et s'était présenté à Portner en lui disant qu'il avait été détaché pour assurer l'ordre dans l'enceinte de l'hôpital numéro trois.

Personne ne lui avait demandé de précisions. En ces jours-là, tant d'ordres absurdes étaient donnés et exécutés qu'un de plus ou de moins ne comptait guère. Portner s'était contenté de hocher la tête en disant :

— Si on vous a envoyé, restez. Vous pouvez bien inventer des sens uniques entre les tentes si vous voulez, c'est pas moi qui vous en empêcherai. Seulement, si vous nous empêchez de travailler, gare !

Emil Rottmann se le tint pour dit. Il n'avait aucune intention de gêner. Il cherchait uniquement à rester dans le sillage de Wallritz et de Körner, tout près du « bulletin de vie » qu'il espérait tirer d'eux lorsque l'époque serait venue.

*

Il est triste de songer que, bien souvent, les meilleurs représentants de l'espèce humaine connaissent une mort stupide. Pouchkine fut tué en duel, Balzac, dit-on, mourut d'indigestion, et un roi nordique périt terrassé par une attaque cardiaque dans les bras d'une fille de joie. Certes, on ne peut comparer Pavel Nikolaïevitch Abranov, le vieillard des bords de la Volga, avec ces éminentes personnalités. Cependant, dans sa simplicité, c'était un bon grand-père et la crème des hommes. Il faut le reconnaître sans fiel. C'était un dévoué citoyen soviétique, un vieux communiste, un homme de parfaite bonne foi, et il était membre

d'honneur du comité d'« Octobre Rouge ».

Cet homme intègre finit aussi bêtement que possible. Pour commencer, Kalionine fut porté manquant et sa femme Véra Kalionina alla tout simplement jusqu'aux lignes, à l'hôpital avancé du chirurgien Andréi Vassilievitch Soukov, et déclara à la docteresse Olga Pannarevskaja :

— Camarade lieutenant... on a besoin de nous ici ! Laissez-moi aider à notre glorieuse victoire !

La chose se passa secrètement, pendant que le vieil Abranov ronflait la bouche ouverte dans son abri des pentes de la Volga, et rêvait d'une bonne soupe de légumes bien grasse. Le lendemain matin, il courait d'un blockhaus à l'autre, descendant même jusqu'au bac, qui se trouvait sous le feu de l'ennemi, en criant partout :

— Avez-vous vu ma Véra ? Vous savez, Véra Kalionina, la petite fiancée de Stalingrad ? Bandes d'imbéciles ! Bandes d'ânes bâtés ! Elle est partie ! Disparue ! Vous l'avez vue, j'en suis sûr ! Dites-le-moi !

Les uns repoussèrent le pauvre vieux, d'autres se moquèrent de lui. Enfin, il apprit d'un groupe de blessés qu'une nouvelle infirmière était arrivée à l'hôpital de la Raquette. Elle s'appelait Véra, et c'était une fille un peu là.

Alors, sur les bords de la Volga, le vieil Abranov n'y put tenir. Il revêtit un manteau de peau de mouton, s'enfonça jusqu'aux oreilles une casquette en agneau de Karakoul, saisit un gros gourdin pour s'appuyer dessus et chargea sur son dos un sac plein de pommes de terre et d'autres denrées alimentaires. Il partit ainsi dans la nuit, escalada les pentes de la rive escarpée, enguirlanda les officiers d'état-major qui s'y trouvaient installés et faisaient arrêter ce curieux pèlerin pour lui poser quelques questions,

— Quoi, quoi ? qu'y a-t-il, mes beaux messieurs ? criait Abranov en frappant violemment de son bâton sur le sol. Il n'y a plus moyen de se promener dans sa ville, maintenant ? Ne restez pas là ! Allez libérer Stalingrad ! Prenez exemple sur ma petite-fille ! Elle est au front ! Mais oui ! Et je vais lui rendre visite ! Je veux être l'un des premiers à hisser le drapeau rouge sur la maison du Parti !

On relâcha le vieux, mais avec l'ordre formel de retourner aussitôt sur la rive escarpée. Abranov faisait un grand détour et reprenait invariablement le chemin de la cité. Il connaissait bien le quartier de la Raquette, et il avançait rapidement, rencontrant des troupes montant

en ligne, saluant des miliciens et des formations d'ouvriers – qui combattaient au coude à coude avec les soldats. Il s'arrêtait sans cesse et parlait de Véra sa petite-fille.

— Elle est à l'hôpital, auprès du chirurgien Soukov. Quelle fille courageuse, pas vrai, ma petite-fille ? Aussi courageuse que vous ! On peut être fier, ah, ça oui ! On peut être fier de son peuple !

Il régnait sur la Raquette une sorte de paix nocturne. Les brancardiers se glissaient entre les décombres et ramassaient les blessés. Ils allaient, ombre double et isolée, reliés en leur milieu par une toile de tente qui oscillait au rythme de la marche.

Etait-ce un bien que Pavel Nikolaïevitch Abranov arrivât en plein dans ce calme et non point dans le hurlement de la bataille ? Peut-être qu'il aurait reculé en tombant sur un mur de feu, et qu'il se serait dit : « Non, petit vieux, n'exagérons pas. Tu n'es plus assez jeune pour faire un héros ! » Mais là, il en fut un peu différemment. C'était déjà assez d'entendre le râle des mourants. Il n'y avait personne pour demander à Abranov ce qu'il voulait.

Quelqu'un le lui demanda bien, mais Abranov était déjà dans l'impossibilité de répondre. C'était un TOUNGOUZE, un petit cavalier aux jambes torses, venu des immensités orientales. Il était étendu sur un reste de muraille semblable à un catafalque, et se tenait le ventre à deux mains. Les entrailles lui sortaient du corps, là où un éclat d'obus avait fait un grand trou. À côté du petit cavalier, il y avait un pistolet, qui trouvait tout juste place sur le mur, près de l'homme.

Tel un esprit émergeant des profondeurs, la haute silhouette d'Abranov surgit des ténèbres. Son manteau de peau et sa casquette de Karakoul étiraient cette ombre vers le ciel, lui donnant l'aspect d'un géant.

C'est d'ailleurs ainsi que le vit le petit TOUNGOUZE, avec ses entrailles lui sortant du ventre. Il avait appris qu'il existait des démons... et que ces démons détruisent les récoltes, soufflent sur la forêt pour l'abattre, empêchent les vaches de vèler, et mettent le feu aux masures paysannes. Et aussi des démons qui prennent la vie des gens, pour se concilier le soleil et détourner la sécheresse.

Et voilà qu'en cette heure nocturne, un démon, un vrai, s'approchait de lui, né de cette ville infernale qui lui avait déjà déchiré les entrailles. Il était là, ce spectre de flammes, prêt à arracher la vie du petit TOUNGOUZE KOUÏÏ SAMARA.

— Non ! cria-t-il, non ! Aussi vite que possible, il prononça la formule d'exorcisme de sa tribu, saisit son pistolet et, les doigts gluants d'intestins crispés autour de la crosse, dirigea l'arme vers ce démon surnois.

Abranov eut l'impression qu'on lui assenait un magistral coup de bâton sur la tête tout en lui enfonçant un objet pointu sous le crâne. Avant qu'il pût dire quelque chose, avant que son immense étonnement eût le temps de prendre corps, la terre s'obscurcit. Le vieil Abranov tomba devant le reste de muraille qui servait de lit au Tougouze.

— Iëï ! Iëï ! Iëï ! cria celui-ci, fou de joie. Tellement qu'il perdit l'équilibre et dégringola en bas de la murette sur le démon qu'il venait de tuer. Il sentit le choc, mais pas la douleur, ses entrailles lui sortant définitivement du ventre. Il était mort de terreur en tombant sur la figure du diable, une figure épouvantable, bien plus encore que toutes les images d'esprits qu'il avait vues jusque-là.

Ainsi finit Abranov le vieillard, à trente mètres de sa petite-fille Véra, qui rampait non loin entre les pierres, à la recherche de soldats soviétiques blessés.

*

Dans la nuit du 18 décembre 1942, l'antenne médicale numéro trois reçut l'ordre de plier bagage et de quitter Gumrak pour retourner dans Stalingrad. De tous les côtés, les Russes enfonçaient la poche – soixante-trois kilomètres sur trente-huit. Les chars soviétiques surgissaient brusquement dans un village au milieu du camp retranché, écrasaient tout et disparaissaient comme des fantômes derrière le rideau de neige. Il était devenu impossible de tenir des lignes fixes. Les troupes soviétiques se glissaient dans les trous existant entre les divisions et les régiments allemands, et détruisaient au cours d'engagements locaux les compagnies exténuées, gelées et affamées.

Toutes les tentatives de sortie avaient été interdites par le Quartier Général du Führer. D'ailleurs, elles auraient maintenant été inutiles, car à l'extérieur du réduit, les divisions allemandes les plus proches se trouvaient sur le Tchir, dans la région de Verchne-Tchirskaïa ou beaucoup plus au sud, près de Potiomkinskaïa. Pour les atteindre, pour briser l'encerclement, on manquait d'essence, de munitions, de ravitaillement, de force, de courage, de véhicules, de tout... Il ne restait plus que l'attente. L'attente d'un miracle, l'attente de la mort, l'attente de quelque chose qu'on ne pouvait dire, parce que cela aurait

offensé Dieu.

Le médecin-général Abendroth avait convoqué à Pitomnik les officiers responsables des hôpitaux, des antennes, des postes de secours. Là-bas aussi, la situation était désespérée, car on y avait à soigner une foule de trente mille blessés qui espéraient être évacués, et dont tout le monde savait qu'ils finiraient par crever dans la neige et dans la glace si le miracle tant désiré ne se produisait pas.

— Mon cher Portner, dit le professeur Abendroth à son ancien élève, ne me regardez pas avec de tels yeux. Ce n'est pas moi qui ai voulu la guerre, et encore moins qui l'ai menée ! Si vous saviez combien d'appels au secours je transmets tous les jours par radio au groupe d'armées, pour des avions, des médicaments, des pansements, des instruments ou bien du ravitaillement... et comme les réponses sont tragiques... « Nous faisons ce que nous pouvons... » et rien ne vient ! Rien du tout ! Quelques caisses... vingt centimètres de bandes Velpeau par blessé, peut-être, une fois distribuées !

Il se pencha sur un plan de la ville et posa le doigt sur un point marqué dans l'enchevêtrement des rues par une petite croix rouge.

— C'est ici, Portner. Il y avait là un poste de secours, installé dans la cave d'un cinéma.

— Je connais l'endroit, mon général. Portner se rapprocha de la carte. À six cents mètres au sud, j'avais mon centre de regroupement médical.

— Vous allez y retourner, Portner.

— Quand cela ?

— Immédiatement. On procède actuellement à une réorganisation totale. La direction, maintenant, ce n'est plus l'ouest, c'est l'est, une fois de plus. On rentre dans la ville. On s'attend que les Russes poussent à partir de la boucle du Don et de Beketovka. Par ce double mouvement ils veulent nous écraser. C'est pourquoi on va construire à toutes fins utiles dans la ville même du front défensif, fondé sur un système d'abris enterrés. Avec une poignée de héros par cave. Portner ! La 6^e Armée est en train de répartir les tombes.

Le capitaine-médecin garda le silence. Qu'aurait-il pu dire ?

— Ah ! un mot encore, Portner dit le médecin-général Abendroth. Depuis hier, les Russes attaquent le front de la 8^e Armée italienne, sur le Don. Deux groupes d'armées allemands – le groupe Hollidt sur le

Tchir, le groupe Hoth dans le sud – combattent depuis deux jours pour atteindre notre camp retranché. Mais leur flanc entamé, au nord, à l'endroit de la percée soviétique chez les Italiens, va les contraindre à rappeler leurs pointes. Vous savez ce que cela signifie ?

— Oui. Portner leva les yeux de la carte. Il n'y aura bientôt plus de 6^e Armée.

— Le commandement de l'armée semble d'ailleurs l'escompter. Le professeur Abendroth se redressa légèrement.

— J'ai à vous transmettre un ordre qui intéresse tous les officiers de la 6^e Armée : « Aucun officier ne doit tomber vivant aux mains de l'ennemi. Il devra se tuer auparavant ! La captivité sera considérée comme un déshonneur, même pour les hommes de troupe ! »

— Bien, mon général. Portner se tenait au garde-à-vous devant son vieux professeur. Mais je suis médecin !

— Vous êtes également officier !

— Qui a rédigé l'ordre ?

— Le commandement de la 6^e Armée.

— Et... vous-même, mon général ? Je me permets de vous poser là une question personnelle.

— Je prendrai demain un avion pour me rendre au groupe d'armées. Je tenterai l'impossible sur place pour que les troupes de la poche reçoivent l'indispensable.

Le professeur Abendroth perdit un instant sa maîtrise de lui. Il entoura de son bras les épaules de son élève, comme un père ferait pour son fils.

— Bonne chance, Portner. C'est tout ce que je peux vous donner. Vous vous suiciderez ?

— Non, mon général. Mes camarades prisonniers auront besoin de moi. Qu'ai-je à faire d'héroïsme ! Je le considérerais au contraire comme une fuite caractérisée devant les responsabilités.

Le professeur Abendroth retira son bras de l'épaule de Portner.

— Dieu soit avec vous, mon petit, fit-il doucement. À ce moment, on frappa à la porte. Une ordonnance apportait les derniers messages radio. Abendroth les parcourut rapidement et les passa au capitaine-

médecin.

— Tenez, lisez. Enfoncement de la 8^e Armée italienne sur un large front. Et un message du maréchal de l’Air Goering au général Paulus : « J’ai donné l’ordre de consacrer à l’approvisionnement de Stalingrad tous les appareils qui ne sont pas strictement indispensables. Notamment l’escadrille de transport de l’O.K.H. [6]. Des avions sont retirés constamment du front africain et affectés au ravitaillement du réduit. Tenez bon... » Le professeur Abendroth laissa tomber la main qui tenait le papier.

— Alors, tout espoir n’est pas perdu ? demanda Portner.

Un éclair de joie éclaira son visage. Le professeur Abendroth fut tenté de lui caresser la joue, comme on fait à un enfant crédule. Il prit une autre feuille et continua sa lecture, sans commentaire :

Message radiotélégraphié de la 6^e Armée au groupement aérien du Tchir :

Malgré un temps magnifique et un soleil radieux, aucun avion ne s’est présenté le 17 décembre. La 6^e Armée demande les raisons pour lesquelles aucun vol n’a eu lieu – Schmidt.

Portner regarda son professeur bien dans les yeux.

— Le 17 décembre ? Mais c’est aujourd’hui...

— Oui. Regardez par la fenêtre, Portner. Voyez-vous un avion atterrir ou décoller ? Or, nous avons besoin de trois cents tonnes de matériel par jour pour simplement survivre ! Le professeur Abendroth jeta les messages sur la table des cartes. Son geste trahissait le désarroi le plus complet et l’impuissance la plus totale. – Peut-être nous reverrons-nous un jour, Portner, dit-il tranquillement.

— Peut-être, monsieur le professeur...

Ils se serrèrent la main encore une fois. Puis le capitaine-médecin Portner quitta la pièce.

Le médecin-général Abendroth avait attendu le départ de Portner pour prendre sur la table un troisième message. Il n’avait pas eu le courage d’en faire la lecture au capitaine.

Message radio de la 6^e Année au groupe d’armées du Don :

L’armée fait savoir que la situation à l’ouest du réduit est

particulièrement critique. En raison du manque de bois, il est impossible d'aménager des positions, et l'absence de carburant empêche de prendre des matériaux à Stalingrad pour les transporter sur place. La troupe est exposée à une température de moins trente-cinq degrés sur un champ de neige absolument dégagé n'offrant aucune protection...

Pour la première fois, en ces journées-là, il arriva qu'on arrachât les traverses de bois de la voie ferrée, et qu'après les avoir râpées, on en fit une soupe. Il se trouva aussi que, dans un grand chaudron de fer, on mît deux sabots de cheval à bouillir. On en tirait un bouillon trouble, mais comportant un peu de graisse, et qui devenait un vrai festin.

Dans la nuit du 19 décembre, l'antenne médicale numéro trois quitta Gumrak et partit dans la steppe en direction de Stalingrad-ville. En tête, sur une moto, roulait l'adjudant de la Feldgendarmarie Emil Rottmann, indiquant la route à prendre, veillant à ce qu'aucun embouteillage n'intervienne. Il se rendait utile, et personne ne demandait d'où il tenait ses ordres. Il avait été « affecté » au groupe numéro trois et son nom était porté sur les effectifs de la formation.

Une rencontre qu'on n'espérait plus eut lieu sous le Mur des Tartares.

Au moment où ils traversaient un village hétéroclite composé d'abris grossiers, de masures et de tentes – il avait été construit récemment par une compagnie-atelier – un homme surgit sur la route, bras largement ouverts.

— Hé les gars, cria-t-il. Vous venez au-devant de moi ? C'est vraiment gentil...

La voiture dans laquelle se trouvaient les deux officiers freina brutalement. Körner regarda son capitaine.

— Notre Fourneau, dit-il. Portner sauta du véhicule.

— Celui-là, il va voir comment je m'appelle, lança-t-il, je vais lui faire...

Mais il ne poursuivit pas : Fourneau brandissait son sac, et disait avec une grimace enfantine :

— Quinze kilos de viande, mon capitaine. Je n'allais pas laisser ça...

À l'aube, ils arrivèrent aux faubourgs de Stalingrad. Là se

trouvaient les emplacements où resteraient les ambulances et les camions. La voiture et les deux motos continuèrent dans les ruines, avec les infirmiers. Fourneau et Emil Rottmann. Ils atteignirent sans encombre la place – autrefois ronde – où se trouvait – autrefois – un grand cinéma. On les attendait. Sous l'établissement, le dédale des caves était déjà occupé. Un jeune médecin auxiliaire dépourvu de moyens y soignait tant bien que mal soixante-neuf blessés rassemblés au cours des jours précédents. Il avait tout juste quelques pansements, et se servait de morceaux de bois pour faire des attelles. Il avait aussi une caisse qu'un avion avait larguée à proximité. Sur le couvercle, on pouvait lire : « Matériel hospitalier. » Et une grosse croix rouge. Lorsqu'ils avaient décloué la caisse, il s'en était échappé un flot de brochures : 1 200 recueils de chants de Noël...

Les forêts au sud de Bolchoï Temovski abritaient le groupe de partisans du commandant Nikolai Féodorovitch Babkov. Une petite ville faite d'abris souterrains et de cabanes en bois s'était élevée là peu à peu. Deux mille partisans y vivaient, pour la plupart avec leurs familles – femmes, enfants et vieillards. Un quadruple système de guet garantissait le village contre toute surprise. Quant à l'observation aérienne, elle ne pouvait rien deviner... on faisait la cuisine la nuit, et dans l'obscurité les fumées restaient invisibles. Le groupe prenait ses ordres du commandant en chef du secteur Don, le général Rokossovski, et du commandant de la 5^e Armée blindée soviétique, le général Romanenko. Sa mission consistait à gêner le ravitaillement du 48^e corps blindé allemand, véritable peau de chagrin grignotée par la faim, le froid et le manque de carburant, qu'on utilisait comme pompier d'un bout à l'autre du front, chaque fois que les Russes perçaient quelque part, jusqu'au jour où il se trouva lui-même presque entièrement usé par un pareil traitement.

Le commandant Babkov était assis devant une table pliante, en train de boire du thé brûlant et de manger des gâteaux frais sortis du four, lorsque le prisonnier Sigbart Wallritz fut introduit dans la pièce. On lui avait bandé les yeux pour l'empêcher de voir le chemin qui menait à ce village – fantôme dissimulé sous la terre.

Nikolai Féodorovitch jeta un regard furibond sur les deux hommes qui poussaient l'Allemand vers le milieu de la pièce, et lui ôtaient son bandeau.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous fichez avec ce gars-là ? demanda Babkov. Je vous ai dit cent fois de...

— Ce n'est pas un prisonnier habituel, tovaritch commandant,

répondit celui qui avait interrogé Wallritz. Il est déserteur !

— C'est un Allemand, et cela suffit. Babkov leva la main et pointa un index tendu en direction de Wallritz. En mauvais allemand, il déclara :

— Toi fusillé. Compris ?

— Oui, fit Wallritz, en hochant la tête. Il avait la gorge serrée. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Je hais la guerre autant que vous...

Le commandant Babkov fit un signe. Wallritz fut saisi brutalement par l'épaule et mené hors de la pièce. On le conduisit dans une espèce de trou malodorant, où pourrissait un tas de choux sur lequel il fut précipité. La porte claqua au-dessus de sa tête.

Il resta des heures ainsi, songeant à sa mère, pleurant et priant. Lorsque la porte se rouvrit, il était prêt à mourir.

« Arrive ici ! » dit le partisan qui avait trouvé Wallritz dans la forêt. Lève-toi, viens... »

Wallritz se mit debout péniblement. Autour de lui se tenaient plusieurs Russes à l'air féroce. Il faisait grand jour et le village secret semblait abandonné. Dans le lointain, grondait le canon, tel un orage qui s'éloigne.

Wallritz se redressa.

— Faites... faites vite, dit-il d'une voix blanche. Puis il ferma les yeux et retourna à la seule pensée qu'il avait eue au cours des heures précédentes. Maman... maman... maman...

— Allons, marche, dit celui qui portait la barbe. Il donna à Wallritz une bourrade dans les côtes et continua à le pousser ainsi pour le faire avancer. Il trébucha, les yeux fixes et grands ouverts, sur des monticules – qui recouvraient les abris souterrains. Il enfonça jusqu'aux genoux dans la neige fraîche, passa devant plusieurs huttes en bois, et finalement fut projeté dans l'une d'entre elles.

Le commandant Babkov y était assis à une table, en train de fumer. Il fit signe à Wallritz d'approcher. Il eut un large sourire et désigna un jeune Russe qui se tenait près de la fenêtre, les bras croisés sur la poitrine.

— Voici le lieutenant Pervoukine. Il parle très bien l'allemand. Il va t'expliquer...

— Vous détestez la guerre, m'a-t-on dit ? Le lieutenant Pervoukine parlait presque sans accent. D'un coup de reins, il s'éloigna du mur, et s'approcha de la table. Sigbart Wallritz se força à ouvrir les yeux. La peur tenait sa langue paralysée.

— Vous avez déserté, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous voulez rentrer chez vous ?

— Oui.

— Vous rentrerez.

Il sembla à Wallritz qu'on le plongeait dans une bassine d'eau glacée. Il oscilla sur ses pieds, et dut s'appuyer à la table. Puis il tomba à genoux et se cacha le visage dans les mains.

Pervoukine glissa un tabouret derrière lui et le força à s'asseoir. Il lui présenta même un paquet de cigarettes. Wallritz secoua la tête.

— Vous avez peur, je le sais. La voix de Pervoukine avait un ton rassurant. On raconte dans votre armée tant de choses sur nous qui sont absolument fausses ! Nous aussi sommes soldats, exactement comme vous, bien que nous ayons quitté l'uniforme pour mieux combattre. Vous serez bien traité. On vous enverra prochainement dans un camp où vous trouverez des maisons chauffées, des lits et de bons vêtements. S'il apparaît que vous êtes véritablement un adversaire de Hitler et de la guerre, vous serez même peut-être envoyé à Moscou, à l'école de lutte contre le fascisme, sous la direction des camarades allemands Ulbricht et Weinert. Savez-vous qu'Ulbricht et Weinert se trouvent sur le front de Stalingrad, et qu'ils s'adressent tous les jours à leurs camarades ?

— Non, bredouilla Wallritz. Il ne comprenait rien à ce que disait l'autre. Il entendait des phrases, mais leur sens lui échappait. Il ne savait qu'une chose : il continuerait à vivre !

Le lieutenant Pervoukine alluma une autre cigarette.

— Cependant, vous devrez nous prouver tout d'abord que vous êtes hostile à votre régime, dit-il en tirant une bouffée. Nous vous tiendrons à l'œil, et nous exigerons de vous quelque chose.

— Que dois-je... faire ? balbutia Wallritz.

Vivre, pensait-il à cette seconde. Je reverrai maman.

— Nous avons appris par des messages interceptés qu'un important convoi de ravitaillement partira demain soir de Morosovski à destination de Nijné Tchirskaïa et du 48^e corps blindé, et qu'il passera sur notre territoire.

Pervoukine secoua la cendre de sa cigarette.

— Vous serez posté au carrefour et vous dirigerez la colonne sur nous, en direction de la forêt, au lieu de lui indiquer la route de Tchirskaïa...

Wallritz fit oui de la tête. Je resterai vivant, pensait-il, je resterai vivant.

— Vous recevrez un uniforme d'adjudant de la Feldgendarmerie. Pervoukine eut une grimace amicale. – Nous disposons de tous les uniformes nécessaires.

Wallritz rentra la tête dans les épaules. Il réalisait ce que signifiaient les paroles du lieutenant.

— Si l'affaire marche, nous vous remettons à l'armée. Après la guerre, vous reverrez votre pays...

— Je ferai n'importe quoi... n'importe quoi, bégaya Wallritz. Pervoukine inclina légèrement la tête. Youri Stépanovitch, le barbu, saisit Wallritz par l'épaule, le fit pivoter sur les talons, et le conduisit hors de la pièce.

— T'en as de la chance, mon petit gars, dit-il en russe. J'aurais pas donné cher de ta peau quand je t'ai trouvé...

Dans la soirée, on habilla Wallritz. L'uniforme était un peu large, mais qui donc fait attention à cela ? C'était la plaque métallique – bien astiquée – de la Feldgendarmerie qui comptait. L'insigne était la marque d'une juridiction puissante et implacable. Même les généraux le respectaient.

À minuit, il était debout au carrefour, près d'une moto, attendant la colonne de ravitaillement allemande. Derrière lui, l'épaisseur de la forêt, deux mille partisans armés de mitrailleuses, d'obusiers, de lance-flammes et de petits canons antichars extrêmement mobiles, étaient cachés en formation serrée. Ils bordaient une route qui finissait dans le néant, au plus épais des bois. C'était un piège à la taille du gibier, et personne n'en sortirait vivant.

Sigbart Wallritz était frigorifié. Il battait la semelle dans la neige, écoutait s'il n'entendait pas dans le lointain le bruit des camions, et regrimpait sur la selle de sa moto.

Il avait le temps, maintenant, de réfléchir, et il songeait, le cœur serré : « Ils vont arriver d'un moment à l'autre. Pare-chocs contre pare-chocs. Chargés de munitions, de ravitaillement, de matériel chirurgical, de courrier, de linge, d'uniformes, de manteaux chauds, de gants, de bottes de feutre. Et moi, me voilà à un embranchement, et je vais les conduire à leur perte. Ils mourront tous... chauffeurs et grenadiers, officiers de troupe et intendants, radios et agents de

liaison, vieux briscards et jeunes conscrits. Et tous, ils ont une mère, un père, une femme, une fiancée, des enfants... un seul homme les rendra veuves et orphelins... l'ex-volontaire Sigbart Wallritz, qui se tient là au carrefour, et dira : La route est barrée. Déviation par ici... »

Dans le lointain, il entendit des grondements de moteurs. Sigbart Wallritz jeta les yeux autour de lui. Apparemment, il était seul. Mais il savait que deux mille combattants soviétiques se tenaient derrière lui, les premiers à dix mètres à peine, avec le commandant Babkov à la tête d'un groupe de deux cents tireurs d'élite – verrou qui bouclerait le piège.

Deux motos et une voiture s'approchaient dans la nuit. Wallritz s'avança jusqu'au milieu du carrefour et brandit le signal habituel : un cercle rouge lumineux au bout d'un bâton. – Halte ! Feldgendarmerie. Son bras tremblait. Il voulait crier : « Demi-tour ! demi-tour les gars ! » Mais il ne dit rien. Il maintint bien haut le signal d'arrêt.

— Qu'y a-t-il donc ? cria une voix claire. Qu'est-ce que vous foutez là dans le passage ? Un officier venait de sauter de la voiture. C'était un lieutenant-colonel. Le rayon d'une lampe électrique balaya rapidement l'uniforme de Wallritz, fit étinceler la plaque métallique sur sa poitrine.

— Naturellement continua le lieutenant-colonel. Des colliers de chien, il y en a partout ! Qu'est-ce qui se passe encore ?

— La route est barrée. Wallritz avait de la peine à prononcer la phrase. Il parlait si bas que l'officier ne le comprit pas.

— Que dites-vous ? Cré nom, parlez plus fort ! Je n'ai pas envie de me geler les c... !

— La route est barrée, dit Wallritz un peu plus haut. Les partisans ! Ils ont fait sauter un pont. J'ai l'ordre de vous faire prendre la route secondaire...

Derrière l'officier, les voitures s'accumulaient. Le grondement des moteurs emplissait la nuit. Le lieutenant-colonel regarda la route forestière.

— Non ! Il y a vraiment de quoi, vous savez !... cria-t-il. Et ce détour, il est long ?

— Deux heures environ...

— Enfin ! Ça va encore !

Il regarda derrière lui et fit de grands signes de la main. Les deux motos s'engagèrent dans la forêt. Les avant-gardes de cette troupe perdue, pensa Wallritz en fermant les yeux un moment. Quand il les rouvrit, l'officier remontait déjà dans sa voiture. Les véhicules défilèrent l'un après l'autre à sa hauteur, camions gris-vert de tous modèles, lourdement chargés d'un précieux ravitaillement destiné au 48^e corps blindé. Il compta ce qui passait devant lui. Quarante-sept véhicules, vingt motos et en arrière-garde, deux autochenilles chargées de troupes. Ils descendirent lentement la voie forestière, avec une prudence qui ressemblait à un pressentiment. Après la dernière autochenille, le piège se referma. Des silhouettes sombres sortirent du bois, tenant à la main des objets ronds, qu'elles déposèrent sur la neige, juste dans les traces de pneus et les empreintes de chenilles, sur quatre rangées de profondeur. Ces ombres venaient d'installer une mortelle et infranchissable barrière de mines.

Une unique fusée éclairante s'éleva de la forêt en sifflant, étira sa parabole, puis s'éteignit. Au même instant, les bois ne furent plus qu'un seul hurlement. La mort jaillit de centaines de mitrailleuses et de mortiers, s'acharnant sur la colonne ahurie. Pour elle, il n'y avait plus de salut possible. Elle ne pouvait ni avancer ni reculer. Quatre camions de munitions explosèrent, sinistre feu d'artifice où abondaient les fusées éclairantes.

Raide et figé, yeux grands ouverts, Sigbart Wallritz se tenait toujours à l'embranchement. Il vit un groupe de soldats allemands se précipiter éperdus vers le carrefour, pensant sauver leur vie. La première ceinture de mines explosa dans un gigantesque nuage et ils furent déchiquetés. Le souffle des explosions jeta Wallritz dans le fossé. Il se redressa péniblement, et marcha à quatre pattes le long de la route, dans la direction d'où était venu le convoi. Pour lui, la liberté était là-bas. Au bout de quelques mètres, il se mit à courir carrément, à galoper de toute la vitesse de ses jambes dans l'air glacé. L'enfer, derrière lui, était toujours déchaîné, il entendait les « Harrah ! » des Russes à la curée, et il en sentait l'horreur jusque dans la moelle.

Mais brusquement, il s'arrêta. Il ne voulait pas s'arrêter, mais ses jambes ne le portaient plus. Il avait été frappé dans le dos par un coup de poing qui lui paralysait les jambes. Un deuxième coup l'atteignit entre les deux épaules. Il sentit une aiguille brûlante le pénétrer jusqu'au cœur... il tomba sur la figure, enfonça les doigts dans la neige de la route, et se mit à hurler, à hurler... Il tremblait de tout le corps, comme un électrocuté, il mordait la neige, et avant que son cerveau ne cessât tout service, il eut le temps de voir encore un flot de sang sortir de sa bouche, et sa tête baigner dans une mare écarlate. Puis il

mourut, sur le chemin de la liberté.

Le lieutenant Pervoukine sortit du bois et se pencha sur le cadavre. Ensuite, il rentra son pistolet et alluma une cigarette.

Sur la route forestière, cette nuit-là, moururent trois cent quatre-vingt-douze soldats allemands. Personne ne revint jamais de l'embuscade.

*

Dans les caves du cinéma, l'antenne médicale numéro trois s'était complètement installée. Fourneau n'avait pas tardé à s'orienter : ils se trouvaient à quatre cents mètres de son frigo personnel. Pour lui, cela signifiait n'être pas loin de manger à sa faim.

Plusieurs chefs de corps des unités voisines vinrent rendre visite à Portner. Ils apportaient de l'alcool et demandaient pour leurs infirmiers des pansements et des calmants. Le médecin fut obligé de les décevoir.

— Si avant quinze jours rien n'est largué par l'aviation, je ne sais pas avec quoi je soignerai moi-même les blessés, leur dit-il. Transmettez donc cela à la division.

Les officiers prirent congé civilement et s'en allèrent.

— Le pauvre gars est aussi emm... que nous, remarquèrent-ils avant de se séparer. Ça ne peut pas durer comme ça...

Et pourtant, ça dura comme ça. Malgré la défaite écrasante au nord de la 8^e Armée italienne, qui s'enfuit en déroute, malgré l'échec au sud de la tentative des groupes d'armées Hollidt et Hoth, écrasée sous le feu des blindés et de la garde soviétique, bien que nuit et jour un rideau flamboyant fût tiré sur la ville et que la Luftwaffe larguât cent tonnes par jour – et parfois rien – au lieu des cinq cents tonnes nécessaires, la radio du « Reich aux mille années » continuait à diffuser discours de Goering et discours de Goebbels, pêle-mêle avec les concerts de Noël. Dans les caves et les abris de Stalingrad, dans les trous de Pitomnik et de Gumrak, on entendait cela avec un étonnement sans nom.

Noël approchait. La fête de l'amour et de la paix, dans un monde où mouraient tous les jours stupidement des centaines et des milliers d'hommes, où l'idée d'un dieu d'amour devenait de plus en plus étrangère.

Le ravitaillement des troupes encerclées s'effondra quelques jours avant Noël. La ration de pain fut fixée à cent grammes, mais c'était sur le papier, car des milliers de soldats avaient depuis longtemps mangé leur dernière croûte, et n'avaient jamais vu de pain depuis lors. Vint la période des puddings à base de poudre pour les pieds et des soupes de paille, de sciure et d'herbes de steppe.

Dans les caves du cinéma, il y avait désormais plus de malades, d'affamés et d'épuisés que de blessés. Ils arrivaient en groupes, débordant les infirmiers, se glissaient dans les sous-sols où ils trouvaient chaleur, calme, protection, eau et nourriture. Arrivés là, ils s'allongeaient, ne bougeaient plus, encomrant de leurs corps escaliers et couloirs, avant de mourir sans bruit ou dans les plaintes.

Le capitaine-médecin Portner, ces jours-là, fut confronté avec une véritable énigme médicale. Il vit mourir des hommes sans raison. On lui apportait des morts qui avaient un beau jour simplement culbuté au fond de leur trou de mitrailleurs, qui étaient tombés de leur siège au cours d'une partie de cartes dans un blockhaus ou s'étaient écroulés sur la lettre qu'ils écrivaient. On lui en apportait de toutes les unités. Comme leur mort avait paru étrange, on ne les avait pas jetés au fond d'un entonnoir vite rebouché, on s'était donné la peine de les transporter au poste de secours à travers la mitraille.

— Vous comprenez, cela, vous, Körner ? demanda Portner.

Sur la table d'opération, une table de cuisine recouverte d'un linge, gisait le cadavre nu de l'un des étranges défunts. Le corps était osseux. C'était celui d'un homme jeune, mais vieilli dans l'horreur de la bataille. Il était simplement tombé raide mort. Il n'avait pas l'air affamé, et ne présentait aucun signe d'empoisonnement. D'après ses camarades – qui l'avaient amené – il n'était pas épuisé au point d'avoir le cœur fatigué. Avant de s'appuyer contre la paroi de la tranchée et de mourir, il avait même ri et dit une plaisanterie.

— Nous allons signaler cela au corps d'armée, dit Portner. Peut-être que d'autres médecins ont fait les mêmes observations.

Körner transmet le rapport par téléphone à Pitomnik. Ce fut un colonel-médecin qui lui répondit. Le professeur Abendroth était parti. Il quêtait au quartier général du groupe d'armées des médicaments et des pansements. On lui dit à sa grande stupéfaction qu'il y en avait plus qu'assez à l'intérieur du réduit. On lui plaça même sous les yeux les listes exactes de tout le matériel sanitaire de la 6^e Armée. Elles prouvaient de manière irréfutable que les services de santé disposaient là-bas d'un abondant équipement.

— Mais le front est dépourvu de tout ! gueula le professeur Abendroth rouge de fureur. Les gens haussèrent les épaules, le regardèrent bêtement et se turent.

Le colonel-médecin nota le rapport du poste de secours numéro trois.

— Très intéressant, dit-il. Adressez-moi un rapport écrit détaillé. Nous avons reçu en effet des comptes rendus du même genre. Je transmettrai au commandant en chef. Il y a quelque chose de bizarre là-dessous... vous avez raison. Je vous remercie.

*

Le retour d'Ivan Ivanovitch Kalionine remplit de joie ses camarades. On prévint aussitôt le commandant Koubovski, qui passait sa moindre minute de loisir à l'hôpital, encombraient le passage et dévorait Olga Pannarevskaja de ses yeux enamorés. Depuis qu'il l'avait embrassée dehors et qu'un commando allemand leur avait tiré dessus, ils n'avaient plus échangé ce genre de tendresses. L'occasion ne s'en était pas présentée. L'offensive des armées soviétiques sur le Don, sur le Tchir et dans le sud, la mise en place de divisions fraîches autour du réduit, à travers la Volga gelée, et surtout les efforts des Allemands pour s'emparer des îlots de résistance soviétiques dans la ville même... tout cela donnait tant de travail au commandant Koubovski qu'il ne pouvait consacrer beaucoup d'instant à l'hôpital.

En outre, Andreï Vassilievitch Soukov, le chirurgien-chef, était un malappris. Chaque fois que Koubovski apparaissait, il disait d'un air hostile :

— Vous voilà encore, vieux bouquin !

Koubovski considérait ce rapprochement avec le monde animal fort déplacé, mais se taisait par amour de la paix. Il fallait connaître ce Soukov... médecin brillant, chirurgien habile, mais par ailleurs individu mal dégrossi qui aimait le soir accompagner en braillant un disque, chantant avec Moussorgsky la mort de Boris Godounov. Voilà l'homme que c'était !

Ce jour-là encore, Ievguenoï Alexandrovitch Koubovski fut dérangé dans sa contemplation béate de la Pannarevskaja. Un agent de liaison apparut, demanda le commandant avec excitation, et annonça que Kalionine, le mort, était revenu. Véra Kalionina entendit elle aussi, laissa tomber sa seringue, poussa un hurlement de joie et se précipita sur le soldat.

— Où est-il, camarade, où est-il ? Petit frère, dis-moi vite. Est-il en bonne santé ?

— Il est un peu pâlot, camarade. Autrement, il est en forme... Le soldat eut une grimace malicieuse.

Koubovski fit un signe à la Pannarevskaja.

— À bientôt, Olgachka...

— Tu peux accompagner le commandant, dit la doctoresse à Véra Kalionina. Reviens dans une heure...

Ils sortirent de la cave, rampèrent un peu dans un champ de ruines qui avait été bouleversé par une batterie allemande antichar, et parvinrent, hors d'haleine, au P.C. du commandant. Kalionine était assis à une table, mangeait du pain et du lard, buvait du thé brûlant avec de temps en temps un petit verre de vodka.

— Vania ! cria Véra en se précipitant à l'intérieur du blockhaus. Mon Vania ! Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, se serrèrent sur le cœur et s'embrassèrent. Ensuite seulement, Kalionine se mit au garde-à-vous et fit rapport à son chef.

— Sergent Kalionine de retour au bataillon. Mission accomplie. La batterie allemande est détruite. Je suis resté enfoui dans une cave pendant quelques jours.

— Qui t'a sorti de là ? demanda Koubovski.

— Un soldat allemand.

— Où est le soldat allemand ?

Kalionine regarda l'officier d'un air mi-figue mi-raisin.

— Parti. Il est allé rejoindre les siens.

— A-t-on jamais vu ! Koubovski lui jetait un regard peu amène. Vous capturez un soldat allemand, et vous le laissez partir !

— Il m'a sauvé la vie, camarade commandant !

— Alors, tu aurais dû le ramener, pour prouver ta reconnaissance. Maintenant, il va mourir !

— Il n'a pas voulu. Pourtant, il savait qu'il allait mourir !

Le commandant Koubovski frappa du poing sur la table, le téléphone se mit à danger et à sonner.

— C'est ça qui est terrible, avec ces Allemands. Ils veulent tous être des héros, et ils finissent en imbéciles, et trahis ! Comment ne comprennent-ils pas ? Pourquoi combattent-ils toujours à Stalingrad ? Pourquoi ne sauvent-ils pas leur vie ?

Alors, Kalionine dit quelque chose qu'il n'avait certes pas entendu dans les cours de formation.

— Seriez-vous homme à vous sauver, mon commandant ? Vous ne l'avez pas fait, quand les Allemands nous entouraient et que nous étions bloqués, à quarante-trois, dans un silo... vous rappelez-vous, tovaritch commandant ?

Koubovski se rappelait, et il comprenait le sergent. « Les soldats ont vraiment une drôle de caboche, songeait-il. Normalement, elle fonctionne comme une autre. Mais aussitôt que l'homme a un uniforme sur le dos, voilà la caboche qui change, et l'homme fait des choses auxquelles il n'aurait jamais songé. C'est partout pareil, chez nous comme chez les Allemands et, sûrement aussi, comme chez les Chinois. Un soldat est un homme différent des autres. »

Les journées passées dans son tombeau humide avaient plus éprouvé Kalionine qu'il ne voulait bien le dire. Koubovski s'en aperçut à l'indécision de ses mains et aux tiraillements nerveux qui lui cernaient les yeux. « Il est fatigué, se dit-il. Il y a de quoi ! Etre enterré vivant, cela use. »

— Faites-vous examiner, Ivan Ivanovitch, dit Koubovski à Kalionine. Véra va vous conduire à l'hôpital. Je prendrai demain de vos nouvelles.

« Une bonne raison pour retourner près d'Olgachka », se dit-il enchanté.

Les jeunes mariés atteignirent l'hôpital avec difficulté. Kalionine trébucha en effet un moment, et s'abattit même sur le sol... Il continua pourtant, parce que Véra le tira après elle avec une énergie surhumaine. Aussitôt arrivé, il fut allongé par la Pannarevskaia sur un matelas de paille agrémenté d'une couverture et d'un oreiller moelleux. Véra Kalionina resta debout à la porte.

— Mais c'est votre chambre, camarade lieutenant, dit-elle avec un certain trouble.

— Bien sûr. Olga Pannarevskaja eut un petit sourire. — Le commandant m'a raconté votre mariage. Si j'ai bien compris, vous n'avez jamais eu de temps l'un pour l'autre...

Kalionine rougit comme un petit garçon. Véra baissa la tête. Ils ne répondirent pas, et d'ailleurs, cela était inutile, car la Pannarevskaja avait quitté la pièce. Ivan Ivanovitch respira profondément.

— Quelle femme, dit-il à mi-voix et timidement. Elle nous enferme tout simplement... Et il y a un vrai lit.

Il s'étendit sur le matelas, s'étira, ferma les yeux et ouvrit les bras. Au-dessus de lui, les obus allemands continuaient à tomber, les plafonds et les murs tremblaient, mais cela ne le dérangeait pas. Son moral était devenu excellent et il se sentait subitement en pleine forme.

— Viens, Vêrachka, dit-il doucement et avec tendresse. Viens... le matelas est magnifique...

Noël. Le 24 décembre 1942.

Partout, dans le réduit de Stalingrad, les bougies tremblotaient. Dans les abris enterrés, les écuries, les cabanes, les tentes, dans la steppe et dans les ruines, dans les chars démolis et sous les toiles de tentes, leurs flammes vacillaient sous les yeux vides des moribonds et devant les visages, un instant détendus, mais creux, sales et vieillis de ceux qui vivaient toujours. Une petite lampe à pétrole était suspendue à un poteau indicateur planté au milieu de la steppe et un arbre de Noël avec de nombreuses petites lumières brillait sur une hauteur, illuminant au loin une terre mourante. C'était comme si l'histoire du monde retenait son cours pendant un instant, s'étonnant une seconde qu'il existât encore des hommes, décomposés par la faim et l'épuisement, pour se réunir autour d'une lueur vacillante, joindre les mains et dire doucement le « Notre Père », avec une ferveur qui ne les avait jamais possédés jusqu'alors.

Dans les caves voûtées du cinéma, l'abbé Webern, l'aumônier catholique, était debout en face d'un petit autel fait de caisses et de planches, et priait au pied d'une croix que Fourneau avait confectionnée avec deux pieds de chaise. Autour de lui étaient disposés les mourants, puis, à genoux, les cas désespérés, et le long des murs, sur les strapontins, les autres blessés, fiévreux, claquant des dents, les yeux agrandis de douleur et les membres agités de tremblements.

« ... car un Sauveur vous est né, le Christ, votre Seigneur » dit l'abbé Webern d'une voix forte. Ses paroles se perdaient parmi les visages décomposés des moribonds, et couvraient les gémissements et les plaintes qui montaient autour de l'autel.

« Notre Père, qui êtes aux cieux... pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons... »

Puis ils se mirent à chanter, les mains jointes et les yeux rivés à l'arbre illuminé. C'était presque des voix d'outre-tombe, qui sortaient de pansements tachés, et s'accompagnaient de râles et de pleurs, de cris délirants et de prières bredouillées dans une demi-inconscience.

Au-dessus d'eux, la guerre ne chôlait point. L'artillerie tonnait, les commandos soviétiques ratissaient les décombres, dans l'espoir que Noël relâcherait l'attention des Allemands. Mais les tranchées et les nids de mitrailleuses, les abris, les positions antichars, les mortiers... tous les postes étaient occupés. Quelques chandelles isolées tremblotaient bien parmi les ruines, la cité morte, véritable cimetière chantant, retentissait bien de cantiques surgis des trous et des blockhaus, qui faisaient passer un frisson dans le dos des soldats soviétiques... cela n'empêchait pas qu'on rendait rafale pour rafale, obus pour obus, qu'on continuait à s'agripper à la moindre aspérité neigeuse, qu'on mourait aussi, ce jour-là, dans la même crasse, le même désespoir et pour aussi peu de chose que d'habitude. Et pourtant, les générations futures appelleraient cela « héroïsme », la jeunesse de l'avenir en lirait le récit dans ses livres, sans pouvoir comprendre ce que cela voulait dire, la guerre.

Deux soldats apparurent, traînant en bas des marches une forme recroquevillée et sanglante. L'adjudant Wallritz, qui se trouvait au pied de l'escalier pour accueillir les nouveaux arrivants, rabattit l'une des chaises de la salle et fit signe aux deux hommes.

— Asseyez-le là. J'arrive...

Les deux soldats restèrent au milieu de la pièce, soutenant entre eux leur fardeau. De la cave voisine, ils entendaient les échos assourdis des chants de Noël. L'homme aussi ; il se redressa imperceptiblement et regarda autour de lui.

Wallritz se dirigea vers le trio. Comme l'abbé Webern, le blessé avait sur la poitrine une petite croix... seulement, celle-ci ne brillait plus... elle était tachée de sang. Une fois encore, l'homme jeta un regard circulaire, puis il s'écroula, sombrant dans l'inconscience, et s'abîma dans les bras des autres.

— Mon Dieu, qui est-ce donc ? demanda Wallritz. Il aida à soutenir le blessé, et à eux trois, ils le portèrent jusqu'à un lit de planches.

— C'est notre pasteur, dit l'un des soldats d'une voix émue. Le pasteur Sanders... Il fêtait Noël avec nous. Les Russes sont arrivés là-dessus. Il a été touché...

Wallritz entailla l'uniforme. Le sang coulait à flot d'une large blessure à l'épaule. Il appuya dessus une épaisse couche de gaze et courut à la cave principale. Il se fraya un chemin à travers les soldats

en train de chanter, et arriva jusqu'au Dr Portner.

— Qu'il y a-t-il, Wallritz ? Vous avez réceptionné un général ?

— Non, mon capitaine. Mais il y a un pasteur qui vient d'arriver. Le pasteur Sanders.

Portner haussa les épaules.

— Dites-lui que son collègue Webern est déjà en train de célébrer Noël avec nous. Mais s'il le désire, il peut bien volontiers chanter « Ô nuit... » à la manière protestante...

— Il est gravement blessé, mon capitaine...

Le visage du médecin se durcit et perdit toute ironie. Portner alla vers l'aumônier, au pied de l'autel.

— Le pasteur Sanders est là, monsieur l'aumônier. Il est blessé.

Paul Webern se retourna.

— Où cela ? Je le connais bien. Il faut y aller.

— Il est là, à côté.

Portner se précipita derrière Wallritz qui avait déjà regagné la première cave. L'abbé Webern les suivit, à travers les rangs des soldats qui continuaient à chanter.

Portner se pencha sur le pasteur. Sanders avait les yeux ouverts, et toute sa connaissance.

— Vous ici, mon cher Webern ? dit-il d'une voix faible, en tendant la main avec difficulté. L'aumônier catholique la saisit et la pressa avec chaleur.

— Nous nous revoyons dans de tristes circonstances...

— Le jour de Noël. Existe-t-il de jour meilleur, mon cher Sanders ? L'abbé jeta un bref regard au médecin. Ce dernier fit de la tête un geste qui signifiait : il n'est pas en danger de mort. S'il est soigné correctement, il s'en remettra.

Correctement... autrement dit : si on l'évacue par avion. Si on le sort de Stalingrad, cette fosse commune ouverte pour trois cent mille soldats allemands.

L'aumônier catholique serra les mains du pasteur dans les siennes aussi longtemps que Portner et l'adjutant Wallritz nettochèrent la blessure. Sanders grinçait des dents, mais ne criait pas.

Dans la cave principale, on avait repris la première strophe. « ... Repose dans la céleste paix... » En cet instant, rares étaient ceux qui songeaient au repos éternel.

— Vous partirez demain soir, par le prochain convoi, monsieur le pasteur, dit Portner. Notre chauffeur Fourneau vous accompagnera à Gumrak. Il veillera à tout.

— À Gumrak ? Le pasteur tourna la tête vers le prêtre catholique. Pourquoi Gumrak ?

— Vous serez immédiatement évacué par avion, Sanders.

Le pasteur regarda le médecin, puis son collègue, l'adjutant Wallritz, puis les strapontins le long des murs, sur lesquels attendaient d'autres blessés, couverts de croûtes de glace, enveloppés sommairement dans des toiles de tentes ou des couvertures raides de froid.

— Non ! dit-il. Et, plus fort, redressant péniblement le buste : Non !

Portner et Wallritz échangèrent un bref regard. Il ne leur était pas nécessaire d'expliquer leur pensée : on ne demanderait pas au pasteur son avis. Fourneau, l'incroyable, le trainerait hors de la ville. Il se trouverait toujours quelque part une voiture pour les conduire à Gumrak. Surtout qu'il s'agissait d'un pasteur !

*

La nuit de Noël fut calme. On l'utilisa à acheminer du ravitaillement. De toutes les positions de la steppe, des camps de tentes et des blockhaus souterrains entre Gumrak et Stalingrad, Gorodichtché et Kouperasnoïe, Karpovka et Babourkin, les soldats gris-vert affluèrent aux premières lignes. Les Soviétiques regroupèrent eux aussi leurs unités. Par les glaces de la Volga gelée arrivèrent de nouveaux chars, des bataillons frais venus de Sibérie et des frontières de la Mandchourie, des canons et des munitions, et encore, et toujours, des hommes... des hommes... en grosses capotes épaisses, en manteaux fourrés, coiffés de casquettes de poils, reposés et bien nourris, sûrs de leur victoire et pleins de haine pour les Allemands. Ils étaient accompagnés de spécialistes de la propagande, de commissaires du peuple formés à Moscou et à Sverdlovsk dans les

écoles du Parti. Ils interrogeaient les prisonniers allemands, ils insufflaient confiance et courage aux soldats de l'Armée rouge, accrochés depuis l'été dans les rues bouleversées de leur ville. Ils apportaient aussi de quoi manger... à chaque blindé qui passait en grondant la Volga gelée, collaient des caisses de ravitaillement, des sacs de haricots et de gruau, de poisson séché et de kapousta, de farine et de soja.

C'était le 25 décembre 1942. Le commandement de la 6^e Armée diffusa le texte des nouvelles restrictions alimentaires, avec ordre de les mettre en vigueur le 26 décembre seulement, pour ne pas dissiper l'atmosphère enchantée de Noël. Comme d'autres commandants d'unité, Portner reçut par téléphone les dernières instructions de l'intendance générale.

— Ecoutez-moi un peu ça, Körner, dit-il avec amertume. « La ration de pain est réduite à cinquante grammes par jour, à midi, un litre de soupe à base de légumes secs, le soir un peu de conserves... » On se donne vraiment du mal pour composer notre menu.

Et pourtant, en cette journée du 26 décembre, il y eut beaucoup d'allées et venues dans les décombres et dans les caves. Ce que Portner n'avait jamais cru possible se réalisa : il arriva du ravitaillement ! Six sacs de pain chaud, quatre cartons de lard, un sac de semoule, deux sacs de farine, quatre caisses de médicaments... Portner resta muet devant tous ces trésors. Il ne comprenait plus.

— D'où sortez-vous donc ces souvenirs de cocagne ? demanda-t-il au jeune sous-lieutenant qui avait apporté ce chargement avec une quarantaine d'hommes.

L'officier s'assit, tira de sa musette une bouteille de cognac français et la tendit au médecin.

— Et ça en plus ! dit Portner, pétrifié.

Le sous-lieutenant fit oui de la tête. Il était sorti de Kalatch avant l'encerclement de la 6^e Armée et assurait jusqu'à maintenant la garde des prisonniers russes à Voroponovo. Il avait souvent commandé de petits convois chargés d'aller au ravitaillement à Karpovka, et là-bas, il avait vu des choses stupéfiantes.

— Savez-vous ce qui se passe dans la steppe, mon capitaine ? demanda-t-il quand les deux médecins eurent pris chacun une ou deux gorgées de Martell. Vous vivez ici comme des rats dans une cave... réjouissez-vous de ne voir que des moribonds ! Là-bas, vous perdriez

la tête. J'ai d'ailleurs pris quelques notes. Pour plus tard... si j'en reviens vivant elles me serviront à montrer le genre de salauds qui, dans les rangs de l'armée allemande, ont causé la mort de milliers de leurs camarades uniquement parce que leurs cervelles de fonctionnaires étaient incapables de s'abstraire du règlement.

Il sortit de la poche de sa vareuse un petit carnet noir et se mit à lire tout haut. « Il y a à Karpovka depuis des semaines et des semaines quarante-trois wagons de spiritueux. Dans ces quarante-trois voitures sont enfermées trois mille sept cent soixante-dix caisses de champagne, de cognac, de liqueurs variées et de vins. Tous les jours, le gel fait éclater des centaines de bouteilles... mais ces milliers de litres d'alcool ne parviendront jamais à la troupe : l'intendance n'a encore reçu aucune instruction ! Il y a, stockés en gare de Jassinovotaïa, le contenu de trente-deux wagons pleins de colis de Noël destinés à la 6^e Armée. En tout trois millions et demi de paquets ! Trois millions et demi ! Avec gâteaux, pull-overs bien chauds, chaussettes de laine, protège-oreilles, lettres d'Allemagne, pommes, noix. etc. Les wagons ont été déchargés sur les quais, et les colis bien empilés pourrissent sous des toiles de tente... et pourquoi ? Parce que juste avant Noël, les unités militaires de transport ferroviaire ont cessé de faire circuler les trains par manque de combustible ! Or, les intendants avaient pour instruction de distribuer ces paquets par le rail ! Puisqu'il n'y a pas de trains, il n'y aura pas non plus de paquets. Les centaines de camions qui passent tous les jours à proximité et qu'on pourrait utiliser ne changent rien à la chose ! Le règlement, c'est le règlement ! Il brandit la bouteille.

— Voilà ! Buvez donc un coup, mon capitaine. Il faut être bourré pour y comprendre quelque chose ! Savez-vous ce que j'ai fait, moi qui vous parle ? J'ai mis tout simplement la main sur ce que j'ai pu. J'ai un bon rapport sur le dos... pour avoir giflé un de ces gros pleins de soupe avant de l'enfermer dans sa piaule jusqu'à ce que mes gars aient fini de charger. Je me f... de ce qui peut arriver... je voudrais bien voir qu'on vienne me sortir de mon trou pour ça ! Mais buvez donc, docteur !

Le soir du 26 décembre, Fourneau était prêt à partir. Il avait chapardé une jolie toile de tente, et réquisitionné deux hommes forts, qui transporteraient – sous sa direction – le pasteur Sanders jusqu'au point de rassemblement le plus proche. Ensuite, Fourneau garderait le camion, et poursuivrait sa route. S'il y avait de quoi manger à Gumrak, il ne rentrerait point les mains vides !

Maintenant, il était en train de chercher le pasteur. Celui-ci avait

disparu, et Wallritz lui-même, qui l'avait pansé quelques heures auparavant, était incapable de dire où il se trouvait. L'adjudant-infirmier se tenait devant la paillasse sur laquelle il avait laissé le pasteur Sanders. L'endroit était désormais occupé par un sous-officier livide, dont la jambe avait été arrachée. Au-dessus du pansement, la chair de la cuisse était d'un rouge presque noir. « Gangrène, pensa Wallritz. Rien à faire. Mais où est donc le pasteur ? »

Il parcourut les caves l'une après l'autre, accompagné de Fourneau. Ils appelèrent, ils s'approchèrent de chacun des blessés, mais Sanders restait introuvable.

— Attendez un peu ici, Fourneau, dit Wallritz, je vais chercher le patron. Mais Portner, qui accourut aussitôt dans la salle principale avec l'abbé Webern, ne put rien faire d'autre que de fixer d'un air étonné la couche où reposait maintenant le sous-officier moribond. Il haussa les épaules. L'abbé Webern serra dans sa main la petite croix qu'il portait sur la poitrine.

— Je m'en doutais, dit-il à mi-voix. Il ne voulait pas s'en aller...

— Mais nom d'un chien, où est-il passé ? cria Portner. Avec une blessure comme la sienne ?

— Il est dans une cave quelconque... auprès d'autres blessés. Il assiste des mourants... ou bien il est dans un poste de mitrailleur.

Le prêtre baissa la tête.

— Je reconnais que moi-même... moi non plus, je n'aurais pas quitté la ville.

— Ma parole, quel flot d'héroïsme ! Pour moi, ce n'est pas autre chose qu'écœurant, si vous voulez le savoir ! cria Portner. Quand donc les Allemands cesseront-ils d'être un peuple de suicidés sous les dehors de héros ?

— Vous ne comprenez pas, docteur. L'abbé Webern tripota de nouveau sa croix d'or. — Moi aussi, j'ai besoin de force, dit-il. Plus que vous n'avez tous l'air de le penser. J'ai peur de la mort, j'en ai une peur affreuse. Mais je ne peux pas la montrer, ma peur... il faut que je console, que je prie, que je ferme des yeux, que je demande à Dieu sa grâce.

Portner ne répondit pas. Il tourna les talons, et rentra dans la salle d'opération. Fourneau resta debout à côté du prêtre, tirant bruyamment sur sa pipe vide.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

— Que voulez-vous faire ? Il a disparu...

— Oui, mais il faut que j'aille à Gumrak. Tout est prêt. J'ai une belle tente... j'emmenais le pasteur, je rapportais des choses à manger... c'est ça que je voulais faire...

Il se gratta la nuque et son casque bascula sur ses yeux.

— Il ne peut pourtant pas être loin, dit-il d'une voix étouffée, parce que le bord du casque lui appuyait sur le nez.

— Qui ça ? L'abbé Webern fixait le bord d'acier, devant lui.

— Le pasteur. Avec son épaule fracassée... enfin, quand on pense ! Il y a moins d'une heure, il était là ! Ecoutez, je vais le chercher.

— Fourneau ! Restez ici !

L'abbé retint le chauffeur par le bras. Fourneau se demanda s'il pouvait se dégager ou bien s'il fallait rester poli. Un prêtre, se dit-il. Du calme, Hans.

— D'ailleurs, faut que je lui parle. J'ai quelque chose sur le cœur. C'est mon pasteur, après tout !

— Fourneau ! L'abbé Webern n'attrapa que le vide lorsqu'il voulut agripper de nouveau la manche de son interlocuteur. Le soldat de première classe Schmidtke était déjà en haut de l'escalier.

*

Ivan Ivanovitch Kalionine s'était installé confortablement. Même à Stalingrad, ce n'était pas interdit. Pour peu qu'on ait des goûts modestes, un simple plafond de béton effondré contre un mur intact formait un abri bien douillet. On pouvait y faire un somme, rouler des cigarettes dans la *Pravda*, rêver tout simplement, siffler un petit air – pourquoi pas, pourvu qu'on en ait envie – et bien entendu, de temps en temps lever la tête pour regarder si les Allemands fêtaient sagement leur fête de Noël.

Kalionine était doublement heureux, car le 24 au soir, il avait reçu son cadeau. Pas du père Noël, mais de Vérachka. Elle avait surgi brusquement dans la maison, entre les plaques de béton et les moellons effondrés, se coulant jusqu'à lui, se pendant à son cou et disant, comme si c'était tout naturel :

— Bon Noël, Vania... Elle avait embrassé Kalionine, caressé sa barbe et déballé une bouteille d'eau-de-vie.

— D'où viens-tu, Vérachka ? avait fait Ivan Ivanovitch d'une voix sévère. C'est le front ici, mon petit pigeon. Les autres, là-bas, pourraient bien t'envoyer du plomb dans l'aile. Allez, retourne à l'hôpital. D'ailleurs, comment sais-tu que je suis ici ?

— C'est Piotr qui me l'a dit. Celui qui t'apporte les repas. Il ne voulait rien dire, mais je lui ai glissé une boîte de soja dans la poche de sa capote. Tu es content, Vania ?

Je laisse à penser s'il l'était, le brave Kalionine. Il but quelques gorgées au goulot, et prit Véra par la taille. L'endroit était mal commode, dur pour les reins, et surtout, plein de creux et de bosses, mais Ivan Ivanovitch était un malin. Il retira son manteau et le tendit sur les pierres avec sa musette pour en faire un lit.

— Tu vas geler, Vania, dit Véra pendant qu'il la couchait sur son manteau. Tu trembles déjà.

— Penses-tu, mon pigeon, bégaya Ivan Ivanovitch. Il claquait des dents, mais ce n'était pas le moment de le reconnaître. Il espérait d'ailleurs qu'ils auraient bientôt chaud tous les deux. Cela ne manqua pas d'arriver. Il transpira même, le brave Kalionine, et sa petite femme eut l'impression d'être portée au four.

Ensuite, ils s'assirent l'un près de l'autre, et regardèrent dans la direction de la bougie de Noël, allumée par les Allemands.

Vers le matin, Vérachka regagna l'hôpital en rampant parmi les ruines, abandonnant Ivan Ivanovitch derrière son mur, partagé entre l'amour et la tristesse. Il dort un peu.

Il s'éveilla en entendant du bruit par-dessus sa tête, au deuxième étage de la maison. On aurait dit des pas, plus précisément le raclement de bottes cloutées. Comme il s'était couché l'oreille appuyée sur la plaque de béton, et que celle-ci descendait du second, il ne pouvait guère se tromper. Il sortit dans l'ombre et avança un peu.

Par bonheur, le cerveau de Kalionine fut moins rapide que le cours des événements. Avant qu'il eût pu lever le canon de sa mitraillette et tirer, un bolide pesant arriva sur lui du haut de la plaque, avec le fracas de ferraille qu'aurait pu faire un casque d'acier en raclant le béton. En même temps, une voix s'exclamait en allemand : « Ah, ben, merde alors ! » Et puis, Kalionine fut écrasé, sa mitraillette avait perdu

toute utilité, il étouffait, sa casquette fourrée, qui lui avait glissé sur les yeux, le rendait complètement aveugle... Ah ! c'était vraiment une belle mélasse, ça, on pouvait le dire !

Lançant pieds et poings dans toutes les directions, Ivan Ivanovitch parvint à saisir un visage, fut mordu aussitôt en pleine paume avec méchanceté. Puis les lueurs de l'aube parvinrent de nouveau jusqu'à ses prunelles – quelqu'un lui arrachait sa coiffure de fourrure – et il se trouva en train de fixer avec des yeux énormes une figure déjà vue, presque amicale même.

— Cré nom ! C'est pas Dieu possible... c'est toi ?

Fourneau s'écarta de Kalionine et s'appuya contre la plaque de béton. Ivan Ivanovitch s'essuya le front.

— Petit frère... dit-il en ébauchant un sourire gêné. Il louchait sur sa mitraillette, pour l'instant à ses pieds.

Fourneau vit son regard et il secoua la tête.

— Pas de ça. La guerre entre nous deux, c'est idiot, t'es d'accord ?

— Pas guerre, dit Kalionine et son sourire s'épanouit. Toi et moi... *Kamerad*...

Fourneau avança le menton en avant, et renifla.

— Dis donc, vieux, t'es en train de te saouler la gueule ? Et comme Kalionine le regardait sans comprendre, Fourneau fit le geste de boire. De la vodka, mon pote ? Hein, dis-moi ?

— Oui, oui. Kalionine confirma la réponse d'un geste de la tête. Il sortit de la musette la bouteille que Véra lui avait apportée. Elle était encore à moitié pleine.

Fourneau porta le flacon à ses lèvres après avoir longuement humé le contenu. Ensuite, il rota et rendit la bouteille à Kalionine.

— Brrr... ça fait du bien par où qu'ça passe ! Il s'assit à côté d'Ivan Ivanovitch et repoussa son casque en arrière. Bon. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? L'un de nous est prisonnier de l'autre. Mais lequel ? Tu veux tirer à pile ou face ?

— Viens avec moi, dit Kalionine, comme s'il devinait la pensée de Fourneau. Guerre finie pour toi.

— C'est ça ! Pour aller crever dans un camp de prisonniers. Non,

non, Ivan, viens plutôt avec moi.

— Moi ? Ivan Ivanovitch secoua la tête. J'ai Véra...

— Une femme ! Elle est belle, camarade ?... Donne-moi encore une gorgée, Ivan...

Il reprit la bouteille des mains de Kalionine et but encore. Kalionine se mit à rire et tapa sur l'épaule de Fourneau.

« Il m'a sauvé la vie, pensait-il. Sans lui, que serait devenue Véra ? Une petite veuve éplorée ! Un oiseau brisé ! »

À cette idée, il se sentit devenir romantique.

— Viens donc, petit frère... reprit-il. Plus de guerre... Hitler *kapout*, Allemands *kapout*... Mais toi, tu vivras ! Belle, la vie...

Le soldat de première classe Schmidtke, surnommé Fourneau, se perdit en réflexions. Il connut l'une de ces minutes pendant lesquelles il arrive qu'un homme faiblisse, faiblisse tellement qu'en s'en souvenant plus tard, il ne se reconnaît pas.

L'offre était claire : une captivité dont il sortirait vivant, et un jour, retour à Berlin. Mais tout cela, sans aucune garantie. Et puis, il y avait autre chose, qu'on n'explique pas et qu'on ferait mieux d'extirper de son crâne, qui est peut-être de l'idiotie mais qui surnage toujours, surtout quand on a vécu avec d'autres dans la boue, qu'on a eu faim et froid ensemble, et qu'on crève avec eux : le sentiment de camaraderie. Il pensa aux copains dans les caves du cinéma, au capitaine-médecin Portner et au jeune Dr Körner, à Wallritz et aux silhouettes constellées de glaçons qui s'alignaient contre les parois de la première salle.

Ivan Ivanovitch fut stupéfait de sentir tout d'un coup sur sa poitrine le canon de sa propre mitraillette. Il ouvrit des yeux énormes et il faut avouer que rarement figure plus désespérée apparut sous un bonnet de fourrure.

— Petit frère... bégaya-t-il. Niet...

— Fiche le camp ! dit Fourneau. Pense ce que tu veux des Allemands, mais fiche le camp...

— Donne pistole... dit Kalionine tout tremblant.

Pistole... Fourneau comprenait très bien. Si Kalionine regagnait son unité sans son arme, on le traiterait de poltron, on se moquerait de lui,

il serait dégradé, conduit devant un tribunal militaire. Sur un sujet pareil, les commissaires aux armées ne connaissaient aucune pitié. Un sergent qui se fait prendre sa mitraillette ? C'était impensable.

Kalionine saisit à deux mains le canon de l'arme et l'appuya contre sa poitrine.

— Tire, petit frère... bredouilla-t-il. Je t'en prie, tire...

Fourneau avala sa salive. Il respira profondément, regarda encore une fois dans les yeux papillotants de Kalionine, prit l'arme par le canon, et assena sur le crâne de l'autre un bon coup de la crosse en acier. Kalionine s'effondra en poussant un soupir et roula au pied de la plaque en béton, petit tas de vêtements ouatinés surmonté d'une casquette de fourrure.

Il ne sut pas combien de temps il était ainsi resté sans connaissance. Quand il revint à lui, la nuit était tombée. Sa musette avait disparu, ainsi que la bouteille d'alcool qu'elle contenait, avec deux boîtes de soja à la sauce tomate, une boîte de bœuf et deux paquets de biscuits. Cela n'avait pas d'importance. On pouvait toujours retourner à la compagnie et toucher d'autres vivres. Mais la mitraillette manquait, et Ivan Ivanovitch Kalionine en avait la tête à l'envers. Il se mit à geindre tout haut, comme un jeune loup égaré, frappant du poing sur la plaque de béton, jurant par tout ce qui vit sur cette terre... enfin il se mit à penser à sa femme, à Vêrachka, qui devrait désormais mettre au monde toute seule leur enfant. Cela lui fit monter les larmes aux yeux. Il s'assit, se calma, pleura et prit congé de son petit pigeon innocent.

Il grimpa sur le plafond de béton effondré, arriva au second étage, et s'étira.

« Tirez, pensait-il. Bande de salauds d'Allemands, tirez donc. Je suis la cible. Allez-y. À cent mètres, vous ne pouvez taper à côté. Pour nos tireurs d'élite sibériens, ce serait un jeu d'enfant... ils me descendraient les yeux fermés... je vous en prie, tirez... mais tirez donc... »

Peu à peu, il s'était approché d'un escalier qui tenait encore proprement au mur, comme s'il avait été posé hier. Et là, Ivan Ivanovitch Kalionine retrouva la vie une seconde fois... En haut des marches trônait sa mitraillette, soigneusement appuyée et bien en vue.

*

Fourneau était revenu sans avoir trouvé le pasteur. Les fêtes de

Noël se terminèrent dans la soirée du 26 décembre... de la Raquette s'avancèrent des chars soviétiques et des troupes fraîches originaires de Mongolie, tandis que six batteries d'« orgues de Staline » martelaient les caves occupées par les Allemands. Un nuage fait de poussières calcaires et de neige traînait lourdement sur ce désert de ruines. Les commandos sautèrent de leurs abris, les jets incandescents jaillirent des lance-flammes en sifflant, les chars d'assaut, ferraillant dans les rues, se mirent à écraser les positions allemandes.

Mais il se passa autre chose encore, quelque chose d'inhabituel. À côté de Portner se trouvait le jeune sous-lieutenant qui avait apporté les caisses de ravitaillement. Il était debout à côté du médecin, le visage aussi gris que celui d'un vieillard, et regardait son opérateur radio en train de tenter une problématique liaison avec leur unité. Subitement, il tourna la tête vers Portner, voulut dire quelque chose, sourit sans raison et s'écroula. Le médecin écarta les vêtements, posa son oreille sur la poitrine de l'officier, et secoua la tête.

— Mort ! dit-il complètement abasourdi.

— Encore un ! Portner aida à placer le sous-lieutenant sur la table de cuisine. Dès que le contact radio sera rétabli, faites partir un message. Au cours des neuf derniers jours, notre régiment a perdu quatorze hommes par arrêt subit du cœur. Nous l'avons déjà signalé... mais à Pitomnik, j'ai l'impression qu'ils ne savent pas lire !

Au commandement de la 6^e Armée, à l'ouest de Gumrak, les rapports s'accumulaient, en provenance de tous les coins du front. Partout, le même phénomène... des hommes en parfaite santé s'écroulaient sans être touchés par l'ennemi et mouraient en une seconde.

Les médecins militaires reçurent l'ordre d'interdire en pareil cas l'inhumation du cadavre. Les corps seraient conservés par le froid.

Le médecin-général appela Berlin au téléphone.

Berlin répondit aussitôt.

Le Haut Commandement allait envoyer à Stalingrad un spécialiste de la pathologie.

Un spécialiste de la pathologie ?

Oui. Un anatomiste de grand renom. Sa mission – secrète – consistera à déterminer les raisons pour lesquelles tant de soldats meurent si brusquement sans cause extérieure. Le Haut

Commandement est vivement désireux d'éclaircir le mystère de ces morts mystérieuses.

Le 29 décembre, l'appareil radio de l'antenne souterraine commença à grésiller. L'opérateur enregistra le message et tendit son papier à Portner par-dessus la table d'opération.

— Demain matin huit heures trente opérations préparatoires à autopsies. Bergner. Médecin-colonel.

— Vous vous occuperez de cela, Körner, dit Portner en continuant à bander un moignon. Vous partirez ce soir pour Gumrak avec nos trois morts spontanés. Wallritz et Rottmann vous accompagneront.

Ils quittèrent le poste à trois heures du matin, par une effroyable tempête de neige. En tête, marchait le gros Rottmann, de la Feldgendarmérie, qui avait perdu son unité et s'était aggloméré à l'antenne, qui retapait les lits en paille, et le soir, quand les médecins n'opéraient plus, débarrassait la table de cuisine de son sang, de son pus, de ses débris d'os, qui retirait aux morts leurs uniformes, mêmes usagés, pour les passer aux blessés demi-nus et glacés. Emil Rottmann, feldgendarm aux yeux de serpent, qui, malgré la ration réglementaire de cinquante grammes de pain, n'avait pas beaucoup maigri, et gardait enfoui dans son cœur ce fameux « bulletin de vie » pour l'amour duquel il collait systématiquement à Wallritz. Fourneau l'appelait « le dur à la mie de pain ». Derrière lui venaient six porteurs, balançant deux à deux dans des toiles de tentes les corps de trois copains qui ne sentaient plus rien. Le D^r Körner et l'adjudant Wallritz fermaient la marche.

Un camion les attendait sur la Tsaritza, aux confins des champs de ruines. Il était entouré d'un cercle de blessés désespérés, qui debout, qui assis ou allongés dans la neige, véritable muraille de corps pressés contre le véhicule, pour lesquels aller à Gumrak signifiait l'évacuation aérienne, la vie sauve... ils ne savaient pas que des dizaines de milliers d'hommes traînaient là-bas tout autour du terrain d'aviation, dans des wagons et sous des tentes... ils ignoraient que chaque jour plus de cent cadavres raidis par le froid étaient jetés dehors où ils s'amoncelaient tels que des planches au rebut. Les environs étaient tout encombrés de ces monticules grisâtres, auxquels la neige fournissait un pitoyable linceul.

Devant le camion se tenaient trois soldats, mitrailleuse au poing. Lorsque le petit groupe surgit de l'ouragan en balançant ses toiles de tentes, un frémissement courut dans la masse des blessés.

— Ça y est, les gars, il va partir ! cria quelqu'un.

Des bras et des mains sortirent de la neige. Certains hommes rampèrent sur le ventre jusqu'au véhicule. Ceux qui pouvaient marcher les piétinèrent dans la neige. Une vague de folie et de peur animale déferla sur les trois hommes armés.

— Halte ! lança le plus grand, un adjudant. Si vous avancez, je tire, les gars. Ce camion est envoyé par le médecin-général.

— Qu'il aille se faire ch..., ton médecin-général ! Nous voulons monter ! cria quelqu'un. Nous ne voulons pas crever ici !

— Si vous avancez, je tire ! gueula le feldwebel. Reculez immédiatement ! Voyons, les gars, soyez raisonnables... reculez...

— Foutez-les en l'air, ces trois-là ! Le cri jaillit, aigu, du groupe de désespérés. — Qu'on les liquide en vitesse, les salauds !

L'adjudant hésitait. Il ne pouvait détourner les yeux de ces visages creux et bouffis, de ces prunelles démentes, de ces bouches hurlantes. Il continuait à fixer ces squelettes ambulants aux crânes décharnés, mais cependant vivants.

Et puis, il tira. D'abord au pied du mur humain, dans la neige, ensuite en visant les jambes. Ils tombèrent en poussant des hurlements, et les suivants leur passèrent sur le corps et se précipitèrent en avant. Jusqu'au moment où l'adjudant abattit les plus proches... il était bien forcé, car ils arrivaient sur lui, serrant dans leurs poings levés des morceaux de fusils brisés, comme des casse-tête. Quand il en fut tombé trois, les autres s'arrêtèrent. Ce fut comme si le claquement des coups de feu avait suffi à lui seul à briser leur résistance.

Körner et Wallritz s'approchèrent en silence du camion. On chargea les trois cadavres dans leurs toiles de tentes. Les porteurs et Emil Rottmann montèrent ensuite. Près de Körner et de Wallritz veillaient les trois convoyeurs.

— Combien pouvons-nous en prendre ? demanda tranquillement Körner.

— Aucun, mon lieutenant. Le feldwebel se pencha sur le jeune médecin.

— C'est encore pis à Gumrak. Et si nous en prenons un, ils vont tous vouloir venir. Ils sont déchaînés.

De la masse compacte des blessés, un homme sortit. Il avait la tête bandée, mais le sang avait transpercé les pansements. On aurait cru qu'il portait un bonnet rouge. Körner se mordit les lèvres. Pas assez d'épaisseur, se dit-il. Le froid va pénétrer la blessure. Comment peut-il même se tenir debout, penser, s'exprimer normalement...

— Capitaine von Beukow, dit l'homme en s'inclinant avec correction. Vous commandez ce convoi, lieutenant ?

— Ce n'est pas un convoi, mon capitaine. C'est un véhicule spécial du médecin-général...

Körner avala difficilement sa salive. « On envoie une voiture pour trois morts, pensait-il. Pour trois morts, on a assez d'essence pour faire Gumrak-Stalingrad et retour. Pendant ce temps, voilà trois cents blessés qui vont crever dans la neige par manque de moyens de transports. Trois cents hommes, des fils et des pères, dont deux cents sont en état de survivre. »

Le capitaine von Beukow désigna les toiles de tentes, dans le fond du camion.

— Alors ces trois-là ne peuvent avoir qu'un grade extrêmement élevé ?

— Non. Ils sont morts.

— Pardon ?

— Ils sont morts, mon capitaine. Cette voiture est un véhicule spécial venu chercher des morts. Cela vous étonne ?

— Non. Vous voyez. J'ai perdu à Stalingrad l'habitude de m'étonner. Est-il possible d'intégrer quelques vivants à votre convoi de morts ?

Körner détourna la tête. Il ne savait pas pour qui il avait honte. Mais il avait honte. Peut-être tout simplement d'être encore en vie.

Le capitaine von Beukow s'appuya au camion. Il fixa les hommes couchés dans la neige, qui recommençaient à s'approcher en rampant, dans un dernier effort.

— Les vingt premiers... dit von Beukow. Ceux qui trichent seront abattus. Allons-y... les vingt premiers...

Le camion démarra chargé à plein. Il y avait des blessés jusque sur

le capot et sur les marchepieds.

Le capitaine von Beukow resta avec les autres, ceux qui n'avaient plus d'espoir. Avant que Körner ne grimpe dans la cabine, le capitaine le retint par la manche.

— Lieutenant, puis-je me permettre de vous demander votre pistolet... J'ai stupidement jeté le mien.

Körner hésita. Il regarda les yeux implorants de l'officier, la main qui se tendait vers lui, rougie par le froid, mais calme. Puis il retira son pistolet de l'étui, et le déposa dans la main de l'autre.

— Merci, camarade. Le capitaine von Beukow salua.

Le camion démarra... après quelques grondements de moteur, la neige absorba tous les bruits. Sauf le claquement sec d'un coup de feu. Körner le perçut très bien... il l'attendait.

« Le capitaine von Beukow, pensa-t-il. Comment appellera-t-on sa mort, là-bas, en Allemagne ? Mort au champ d'honneur... la famille douloureuse mais fière...

« On devrait crier, pensait-il. On devrait ne rien faire d'autre que crier... crier... rien d'autre que crier... »

*

Il gisait dans un trou, entouré de poutres calcinées et de plafonds crevés. C'était un grand trou, avec un toit dessus. On appelait ça abri ou même blockhaus. Il s'y était glissé en rampant. Juste en face, dans les ruines d'un ancien grand magasin à quatre étages, étaient installés dix-neuf tireurs d'élite sibériens, qui contrôlaient le moindre mouvement dans un rayon de cinquante mètres. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait, et aussi sur le petit abri dans lequel déjà douze guetteurs allemands avaient trouvé la mort. On les avait évacués de nuit, et on n'avait plus mis personne là.

Maintenant, il était couché sous son toit, content d'en avoir un, heureux d'être en sûreté. Il essuya son visage tout râpeux et sanglant, s'étira, ouvrit bien large la bouche pour respirer à fond. Sa blessure du dos lui fit un mal horrible, mais sa respiration fut meilleure, le courant d'air glacial qui pénétra dans ses poumons apaisa le feu qui brûlait en lui. « C'est la fièvre, pensa-t-il. La fièvre. Je vais la geler sur place... je vais geler ma fièvre... » Il se réjouit de cette réflexion comme un gamin. Puis aussitôt, s'imposa une autre pensée... « Tu deviens fou. Tu

es en train de devenir fou. Toi, le pasteur Jôrg Sanders, de la petite cité mecklembourgeoise de Rôtzburg, tu deviens fou. Dans un trou, en plein Stalingrad. Dans un ouragan de neige. Tu voulais rendre service et lire l'Evangile, tu voulais célébrer la Cène et recommander les mourants à Dieu. Seigneur, reçois-les dans ton sein, pour l'éternité. Ils meurent aussi innocents que des agneaux... on les a poussés vers l'abattoir. Seigneur, aie pitié d'eux... » À l'aube, il se mit à chanter. Il chantait... Jésus en qui je mets ma confiance. Puis : ouvre la porte, ouvre-la grande... et pour finir : jamais, non jamais, le son des cloches ne fut plus joyeux qu'à Noël...

Dans l'immeuble d'en face, les tireurs d'élite sibériens étaient aux aguets. Le chant parvint jusqu'à eux, ils n'auraient pas été de leur pays s'ils n'avaient prêté l'oreille. Accroupis derrière leurs sacs de sable et leurs barricades de moellons, ils avaient posé leurs fusils à lunette et fumaient des cigarettes de *majorka* en les masquant dans leurs mains arrondies.

Le matin se leva insensiblement sur les maisons en ruine, la neige diminua, la voix s'éteignit.

Lorsque les tireurs sibériens purent de nouveau voir leur secteur, le pasteur Sanders était plongé dans le coma. Rien ne remuait sous le toit du petit abri. Le corps qui s'y trouvait n'était pas intéressant : il ne bougeait pas. Même quand deux canons antichars allemands commencèrent à bombarder le grand magasin et qu'un commando attaqua les Sibériens, le pasteur Sanders dormait toujours.

À la tombée du jour, trois soldats le traînèrent dans la cave de la 4^e compagnie d'un bataillon du génie. Ils le mirent dans un coin, sur un vieux manteau. C'étaient des Bavares, rudes et sans illusions.

— Première fois que je vois mourir un curé, fit Fun d'eux.

— Et alors ? L'autre tendait ses mains au-dessus d'un poêle bricolé dans un vieux fût de pétrole. Tu crois que les petits anges sont en train de chanter pour lui ?

Au P.C de la 6^e Armée, aux environs de Gumrak, régnait toujours un optimisme tempéré. On sentait cela à de petits détails : les officiers d'état-major avaient encore leurs ordonnances, qui faisaient tous les matins reluire impeccablement leurs bottes, les repas étaient servis sur des nappes blanches, on continuait à claquer les talons et à se présenter réglementairement, les messages provenant du Quartier Général du Führer étaient pris pour argent comptant, et c'est seulement lorsque la conversation en arrivait à Hermann Goering que les gens s'énervaient et lui mettaient tout sur le dos. Le ravitaillement aérien s'effondrait chaque jour davantage. Vivres et matériel arrivaient de plus en plus au compte-gouttes, et l'on était très loin du tonnage promis. Le seul facteur rassurant était constitué par les déclarations du maréchal du Reich, réaffirmant sans cesse que tous les avions disponibles seraient retirés des autres fronts et jetés à Stalingrad pour approvisionner la 6^e Armée jusqu'à ce que le cercle d'acier des divisions soviétiques soit brisé par l'extérieur.

Le spécialiste en pathologie attendait dans la salle d'opération souterraine. C'était un civil, bien nourri, aux ongles soignés, parfaitement rasé, et sans poches sous les yeux. Sa blouse blanche était immaculée, son tablier de caoutchouc jaune orangé, ses gants de caoutchouc jaune clair et arachnéens. Sur une petite table recouverte d'un linge blanc, il avait étalé soigneusement les instruments dont il avait besoin, ainsi qu'un certain nombre de récipients en verre emplis de préparations variées. Le médecin-colonel et plusieurs médecins militaires venus de Stalingrad ou des localités de la poche étaient rassemblés autour de la table de dissection et fumaient en silence. Le colonel von der Haagen était là aussi. Il ne paraissait plus devant la grande carte de Russie, en train d'expliquer l'avance des divisions allemandes jusqu'à Vladivostok et la frontière chinoise. Il n'était plus du tout bavard et lorsqu'il aperçut le médecin-lieutenant Körner, il se gratta le nez comme si cet appendice le démangeait furieusement. « Celui-là, pensait-il, je l'ai marié par procuration il n'y a pas longtemps. Tout a bien changé depuis ! » Il tourna les talons, et se dirigea vers le spécialiste berlinois, afin d'éviter Körner.

— Alors, ultime et dernier civil – von der Haagen se réfugiait dans l'ironie – quoi de neuf à Berlin ? La radio est excellente... on y sent,

dans toute la population, une volonté passionnée de vaincre ! Croyez-moi, mon cher ami, cela nous donne la force de continuer. Quand derrière les armes, les cœurs tiennent bon, je vous assure que le front s'en aperçoit. Cela nous permet de mater la carcasse lorsqu'elle flanche et prétend s'effondrer ! Savez-vous ce que nous pensons dans ces cas-là ? Là-bas, en Allemagne, les épouses et les mères, les pères et les enfants, tous restent solides au poste... alors mon vieux, faut y aller, en avant ! tape dans le tas...

Le colonel von der Haagen jeta les yeux autour de lui d'un air de défi. Les médecins continuèrent à fumer en silence. Ils sortaient de la boue, entre leurs mains étaient morts des milliers d'hommes, ils connaissaient la vérité.

Le colonel von der Haagen se détourna d'un air pincé. Ces intellectuels ! Tous les mêmes, se dit-il pour se donner une contenance vis-à-vis de lui-même. Tous défaitistes, tous destructeurs ! On ne gagnera jamais une guerre avec des intellectuels. Ils pensent trop !

Pendant ce temps-là, Körner, Rottmann et Wallritz faisaient dégeler leurs trois cadavres. Dans une pièce surchauffée, ils les avaient posés près du poêle et les retournaient régulièrement pour qu'ils perdent partout, avec leur glace, leur raideur. En quelques minutes, chaque cadavre baignait dans une mare d'eau. Un médecin-capitaine vint demander où l'on en était. Il hocha la tête d'un air désapprobateur.

— Pas si vite, Körner ! Vous ne les avez pas amenés pour en faire de la soupe...

— Ils sont dans la glace depuis trois jours, mon capitaine.

— L'important, c'est qu'ils soient bien dégelés à l'intérieur. Remarquez que moi... ce que j'en dis...

Là non plus, l'organisation allemande n'avait pas failli. Les bureaux, qui tenaient registre de tout événement survenu dans les compagnies, les bataillons et les régiments, avaient expédié à Gumrak les fiches médicales des trois morts. Le pathologiste les examina avec le plus grand soin.

— Voilà qui est passionnant, messieurs, dit le médecin berlinois en posant les feuilles de renseignements sur la table à disséquer. Tous les morts qui se sont écroulés sans raison, de la manière que vous savez, sont de vieux combattants de la 6^e Armée. Ils l'ont suivie depuis le début de la campagne. Depuis septembre, d'après les renseignements que j'ai en main, ils ont touché des rations alimentaires correspondant

à dix-huit cents calories par jour. Chacun d'eux a fait une jaunisse à l'automne, ou bien une infection intestinale, quelques-uns ont eu la malaria ou la typhoïde. Depuis la fin de novembre, ils traînent dans cette steppe sans arbres, avec pour toute nourriture cent grammes de pain et une soupe faite avec de la viande de chevaux crevés.

— Cinquante grammes de pain, lança un médecin-capitaine.

Le colonel von der Haagen enfonça la tête dans son col d'uniforme.

— N'exagérez pas, les cinquante grammes datent d'hier !

— Peu importe... la nourriture et les conditions matérielles de vie du soldat sont insuffisantes...

— A-t-on remarqué qu'il y avait la guerre, à Berlin ? demanda von der Haagen d'un air incisif. Je suis certain qu'on mange mieux à l'hôtel Kempiski qu'au fond d'un trou à Stalingrad.

Le pathologiste se mordit les lèvres.

— N'allons pas trop vite, messieurs. J'ai une affreuse intuition... je l'avais déjà avant les autopsies...

Le premier cadavre à être hissé sur la table, dégelé, bien souple et légèrement glissant, était celui d'un caporal. On l'avait vu, sifflotant, en train d'agrandir son trou d'homme, rejeter au-dehors les déblais qui serviraient de protection. Soudain, il avait cessé de siffler, il avait souri bêtement, et s'était affalé, mort. Il avait quatre enfants, habitait Essen dans la Ruhr, où il exerçait la profession d'électricien de la mine, et jouissait d'une santé parfaite. La seule maladie grave qu'il eût jamais contractée, c'était la typhoïde attrapée en octobre sur les bords du Don.

Le pathologiste de Berlin fit un bref signe de tête à Körner, et lui tendit la main. Puis il se mit au travail sans perdre de temps... L'opération ne dura pas très longtemps... il n'y avait plus de tissus adipeux, les muscles donnaient l'impression d'avoir fondu, le cadavre n'avait plus, comme on dit, que la peau et les os.

Le colonel von der Haagen alluma une cigarette avec des doigts tremblants. Dans l'atmosphère surchauffée de la pièce, les viscères dégelés commençaient à sentir. Brusquement, il eut envie de vomir, inhala la fumée de la cigarette et quitta à grandes enjambées la salle d'opération.

Au moment où il passait la porte, il entendit le pathologiste dire

d'une voix claire :

— Nous allons bientôt savoir à quoi attribuer les morts mystérieuses de la 6^e Armée.

Ils disséquèrent en silence pendant près de vingt minutes.

Comme on retire d'une vieille voiture le moteur, les freins, la direction, la boîte de vitesses, le corps du caporal d'Essen, électricien de la mine, fut dépecé méthodiquement par l'habile opérateur venu de Berlin. Là-bas, dans la Ruhr, les quatre enfants du mort ignoraient encore que leur papa était tombé pour la plus grande Allemagne, et le croyaient assis dans un abri bien chaud devant Stalingrad, en train de grignoter les biscuits de Noël confectionnés à la maison.

Une épaisse fumée de tabac flottait lourdement au-dessus de la table de dissection. Une atmosphère de pourriture, douceâtre, écœurante, emplissait la pièce surchauffée, et collait à la peau, poisseuse comme un sirop.

Le pathologiste leva les yeux, se redressa légèrement pour s'étirer. La table était basse, il fallait travailler le dos courbé, et cela le fatiguait beaucoup.

— Vous voyez, messieurs ? dit-il en tapotant les entrailles avec une cuiller tranchante. Il venait de découper un petit morceau de moelle épinière.

— Je pense que la mort de cet homme n'est plus un mystère pour nous. Le commandement de l'armée sera bien étonné, et le Grand Quartier Général du Führer devra examiner la question. Résumons-nous : les tissus adipeux sont pratiquement absents là où ils devraient être, autour des organes internes, sous la peau... tous les organes apparaissent d'une pâleur étrange, dans le mésentère, nous ne voyons qu'une masse aqueuse et gélatineuse, le foie est engorgé. Quant au cœur... il est petit et brun... tout ratatiné. En revanche, le ventricule droit est anormalement dilaté, ainsi que l'oreillette du même côté.

Le spécialiste berlinois tapota avec son scalpel le petit tas de moelle épinière qu'il venait d'extraire.

— Regardez-moi cela, messieurs... au lieu d'être rouge et jaune, la moelle est gélatineuse, vitreuse. À la lueur de ces constatations, le diagnostic est clair : mort par distension du ventricule droit. Motif : dénutrition, avec déficit calorique grave et épuisement total de l'organisme.

Le pathologiste leva les yeux vers les visages attentifs de ses collègues. Le résultat de l'autopsie était parfaitement net... il ne pouvait y avoir aucun doute.

— Voilà pourquoi est mort l'homme que vous voyez ici, sur cette table... passons maintenant aux autres. Combien de cadavres avons-nous pour l'instant ?

— Neuf, fit le médecin-colonel d'une voix étouffée.

— Continuons, messieurs !

Le regard du spécialiste et celui de Körner se croisèrent. Le premier discerna dans les yeux du second lucidité et interrogation. Il hésita une seconde, puis se tournant vers le médecin-colonel :

— Vous mettez les généraux au courant des raisons de ces décès ?

— Oui.

— Alors, faites-leur bien comprendre que même avant la guerre, beaucoup de vieilles gens succombaient à une distension du ventricule. Eux aussi s'écroulaient d'un seul coup. Leur mort était celle de vieillards... Si des individus jeunes meurent à Stalingrad de la même affection cardiaque, c'est parce que leurs corps ne sont plus en état de résister aux fatigues inhumaines qui leur sont imposées, autrement dit, qu'ils ont dépassé les limites de ce qu'un homme peut supporter. Soyons plus précis encore, devant Stalingrad, ils étaient devenus des vieillards.

— Le cœur de la 6^e Armée... laissa tomber Körner d'une voix paisible.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Il n'avait pas parlé bien fort, mais dans le silence qui s'était fait soudain, ses paroles avaient eu l'effet d'une explosion.

— Mon Dieu... le médecin-colonel passa la main sur son visage ruisselant de sueur. Je n'ose même pas envisager l'avenir...

Tandis que les médecins disséquaient les autres cadavres, Emil Rottmann n'était pas resté inactif. Il avait pris ses renseignements sur la situation, auprès des tringlots dans les convois, des artilleurs dans les colonnes de munitions, et même en questionnant le personnel des ateliers militaires et des services météorologiques de la Luftwaffe. Il regarda l'armée des blessés qui attendaient près de la gare de Gumrak, au fond de leurs cabanes, de leurs tentes ou de leurs wagons de

chemin de fer. Il écouta le récit des bagarres qui saluaient le départ de chaque avion, il contempla la horde misérable des blessés pourrissant sur l'aérodrome – malgré le bulletin d'évacuation qui leur pendait au cou – parce que personne ne pouvait les prendre.

— Y a pas, lui dit quelqu'un, ou bien on touche à bouffer avant le 10 janvier ou bien on nous délivre d'une manière ou d'une autre, sinon on est bon. Les Russes nous ratatinent jusqu'au dernier. T'as jamais bu du bouillon au sabot de cheval ? Crois-moi, c'est pas mauvais, il y a même quelques yeux qui surnagent...

Emil Rottmann enregistra soigneusement tout ce qu'il entendait. Le désespoir de la situation, la certitude que les Russes allaient prochainement attaquer de tous les côtés le mince cordon des lignes allemandes pour enfoncer définitivement – ou bien couper en deux – le réduit et commencer la chasse à l'homme, provoquaient chez les uns un complet fatalisme, chez les autres ces réflexes d'ironie qui visent tout simplement à camoufler une peur envahissante. Rottmann assista à quelques rares scènes de désespoir. Elles survenaient chez ceux des blessés qui se battaient jusqu'à la mort pour monter dans un camion ou embarquer dans un Ju 52. Rottmann n'avait pas un tempérament à perdre la tête au point de ne plus voir son salut que dans la terreur panique. Il voulait vivre. Il voulait revoir son petit jardin et la tonnelle tendue de lierre où il avait possédé Lotte, et Marion, et Berta et Lise-Marie.

Le soir du jour où se tint la conférence sur les morts « sans cause » de la 6^e Armée, Emil Rottmann était assis dans une baraque des services de santé, en face de Wallritz. Il fumait nerveusement.

— Dis donc, lança-t-il soudain, qui sait si je reviendrai à Gumrak ? Il va falloir que tu me procures un bulletin d'évacuation...

L'adjudant-infirmier Wallritz leva brusquement les yeux. Il ne semblait pas comprendre ce que voulait dire Rottmann.

— Comment ?

— Oui ! Un ticket de vie, comme certains en ont ici. Tu es le seul à pouvoir faire ça pour moi.

— T'es pas cinglé ?

— Ecoute un peu.

Rottmann se pencha en avant. Ses yeux de cochon étaient tout petits et luisaient dangereusement.

— Si tu veux jouer au héros, ça te regarde. Que tu crèves dans un trou ou que tu meures de faim chez les Rousskis, ça m'est égal. Mais moi, je veux sauver ma peau. Je lui ch... dans les bottes, moi, à la plus grande Allemagne... et puis, viens pas me parler de camaraderie... les copains sont morts ! Comprends-tu ? Moi, ce que je veux, c'est prendre l'avion.

— Non.

— Comment, non ?

— Je ne comprends pas.

Rottmann eut un mauvais sourire.

— Ne fais pas l'imbécile, mon gars. Camoufle-moi en malade et fais-moi un carton pour mettre à mon cou.

— Allez, ça va ! Fiche-moi le camp ! dit Wallritz en se détournant. Mais l'autre le saisit par l'épaule et le remit brutalement en face de lui.

— Wallritz... fit-il d'une voix tremblante. C'est presque la fin, maintenant, à Stalingrad, tu devrais le comprendre. Alors, moi, je veux partir, quitter toute cette merde... et tu sais comment ? mais comme ton frère, mon vieux... comme ton frère...

Le cœur de Wallritz s'arrêta de battre. Sigbart, pensa-t-il. Est-il déjà en Allemagne ? Ou bien a-t-il été pris ? Il se passa une main hésitante sur les yeux.

— Eh bien !... fit Rottmann bonasse, eh bien !... je vois que tu me comprends maintenant. Je te promets de faire un aussi bon blessé que lui.

— T'es pas un peu bourré, Emil ?

Le cœur de Wallritz battait de nouveau normalement. L'infirmier regardait Rottmann du coin de l'œil. Comment peut-il savoir quelque chose, pensait-il. Il n'y avait personne d'autre que Körner. Personne ne peut savoir. Oui, mais d'où Rottmann sait-il que j'ai un frère ? Et comment sait-il que nous nous sommes vus ?

— Allons, va dormir, cela vaudra mieux... dit-il sur un ton dégagé.

Rottmann respira profondément. Il avait posé les deux poings sur la table. C'étaient des poings énormes et brutaux.

— Ecoute un peu, siffla-t-il d'une voix étranglée de fureur.

T'imagines-tu que j'ai vraiment perdu mon unité ? T'imagines-tu que je suis resté dans cette sacrée cave de m... pour vos beaux yeux à tous ? Es-tu assez c... pour croire que ça me fait plaisir de te suivre comme ton ombre ? Absolument pas, permets-moi de te le dire ! Pour moi, tu n'es rien d'autre qu'une garantie ! J'étais derrière la tente et j'ai tout entendu. Tout vu aussi, naturellement. Je sais comment tu as arrangé le frangin et comment tu lui as suspendu un bulletin autour du cou. Tiens ! Tiens ! me suis-je dit ce soir-là, tiens ! tiens ! le voilà le truc ! Foi d'Emil Rottmann, il faut que j'en fasse autant ! Seulement, il faudra s'y prendre au bon moment. Or, le bon moment, mon gars, il est arrivé... nous sommes à Gumrak et demain, je m'envole pour chez nous... avec ton aide !

— Ça, tu peux toujours courir ! cria Wallritz en sautant sur ses pieds. En même temps, il réfléchissait à ce qu'il allait faire. Rottmann savait tout, et le tenait. Lui et Körner. C'était une vérité contre laquelle on ne pouvait rien.

Le regard de Wallritz était braqué sur Rottmann. Les deux hommes étaient dressés l'un contre l'autre, les traits tendus, prêts à tout.

« Je ferais mieux de le tuer, pensait Wallritz. Avec tous ces morts qui s'amoncellent dans la neige devant la porte, personne n'ira jamais regarder de quoi il est mort. »

« Il veut me tuer, pensait Rottmann, et il en grimaçait de joie. À sa place, j'essaierais aussi. Mais il ne m'aura pas comme ça. Même à Stalingrad... »

— Ecoute, mon gars, on va s'entendre tous les deux, dit Rottmann d'une voix rauque. Tu m'évacues, je me tais. Ça va ?

— Non, espèce de fumier !

— Et si je te dénonce ? Je peux faire un rapport...

Wallritz serra tellement les mâchoires que ses dents grincèrent.

— C'est pas ça qui te fera partir, salaud ! gronda-t-il.

— Mais toi, tu es foutu ! Le tribunal militaire te condamne à mort, douze hommes de corvée, en joue... feu... je sais comment ça se passe. Je suis dans la Feldgendarmerie et cinq fois j'ai assisté à des exécutions.

— Tu crois que ça me fait peur ? J'aime mieux mourir avec douze balles dans la peau que crever de faim dans un trou ou être abattu par

les Russes. Tu peux le faire, ton rapport...

Et puis, il pensa à Körner. Lui aussi, il serait exécuté. Pour complicité. Le médecin lui avait apporté une aide désintéressée, et l'infirmier avait juré de ne pas l'oublier. Pourtant, si jamais Rottmann faisait un rapport, la reconnaissance de Wallritz n'était plus qu'une sentence de mort. Wallritz baissa la tête. Son visage blême aux traits effondrés était parcouru de frissons nerveux.

Rottmann eut conscience d'être arrivé à une impasse. Oui donc une menace de mort pourrait-elle impressionner, à Stalingrad ? Il s'en rendait compte. Son chèque sur la vie n'avait plus de valeur. Il n'était plus couvert. Il revint une dernière fois à l'attaque, la peur de l'inéluctable lui montait à la gorge.

— Cré nom, réfléchis un peu... Rottmann essayait d'un autre ton.

— Ta vieille mère t'attend à la maison, rongée de chagrin. Ton frère est peut-être passé. Personne ne peut le dire. Mais dans le cas contraire, tu restes le seul fils, celui qu'elle attend. Veux-tu donc qu'on lui dise : l'adjudant Horst Wallritz a été exécuté ? Ça lui briserait le cœur, ça la tuerait ! Pour toi, c'est l'enfance de l'art de me transformer en blessé et de me transporter à l'aérodrome. Pour la place dans un avion, mon gars, tu peux me faire confiance. Tout ce que je veux de toi, c'est un bulletin et les papiers qui vont avec... Wallritz, Horst, cré nom ! Ne fais donc pas l'idiot ! Reste ici si tu veux rester, mais aide-moi à partir ! Sois un peu raisonnable...

Pendant ce beau discours, Körner était entré dans la tente sans se faire remarquer. Resté à la porte il ne bougea pas avant que Rottmann ait fini de parler. Puis il lança à haute et intelligible voix :

— Vous êtes un beau salaud !

Emil Rottmann sursauta comme si on l'avait piqué.

— Mon lieutenant... bégaya Wallritz.

— Bougez pas, Wallritz. J'ai presque tout entendu. Il marcha sans se presser vers Rottmann. L'adjudant de la Feldgendarmerie rentra la tête dans les épaules, allongea les doigts...

— N'ayez pas peur, je ne vous frapperai pas ! Je me réjouis seulement de pouvoir vous prendre avec moi pour retourner dans la ville. Des milliers de soldats allemands pourrissent là-bas dans leurs trous... il en crève des centaines tous les jours... ils se précipitent contre les chars russes, se cramponnent à leurs abris, donnent leur vie

pour un mètre de terrain... et vous, espèce de fumier, vous voulez f... le camp...

— Je ne suis pas un héros, moi ! hurla Rottmann comme un fou. Je ne vois aucune raison pour crever au beau milieu de la steppe russe ! Pour qui, pour quoi ?

— Cela, vous n'êtes pas le seul à l'ignorer. Nous sommes tous dans votre cas. Mais désormais, nous dépendons tous les uns des autres ! Si vous ch... de peur dans votre pantalon, personne ne s'en souciera. Vous êtes là. C'est tout ce qui compte. On meurt plus facilement entre camarades.

— Je ne veux pas mourir ! Les yeux de Rottmann lui sortaient des orbites. — Je veux faire comme Sigbart Wallritz, je veux être évacué par avion. D'ailleurs, je vous tiens tous les deux. Tout ce que vous pouvez me dire ne porte pas. Vous me traitez de salaud, mais vous en êtes aussi !

Körner ne balança pas longtemps. Il prit un peu de recul, et frappa Rottmann en pleine figure. Cela fit comme une serviette mouillée sur un mur. Rottmann n'esquissa pas un geste de défense, il encaissa le coup, sa tête oscilla un peu. « Cré nom », se dit-il, « il n'est pas gros, mais il cogne dur. » Il souffla comme un taureau énervé, et quitta la tente.

— Maintenant, il va nous dénoncer, dit Wallritz après un temps de silence : J'aurais... peut-être fait ce qu'il demandait...

— Vous avez peur, Wallritz ?

— Oui, mon lieutenant.

— Peur de mourir ?

— Non, mais je pense à ma mère... Wallritz baissa la tête. Ses épaules furent secouées de mouvements convulsifs. Quand j'ai fait ça, pour Sigbart, c'était uniquement pour ma mère...

Körner se mordit les lèvres. Il savait ce qui les attendait, tous les deux. Arrestation, interrogatoire, tribunal militaire, condamnation à mort. C'était s'illusionner qu'attendre ou espérer autre chose.

— Nous ne retournons là-bas que demain soir, dit-il. Nous avons presque vingt-quatre heures devant nous. Wallritz, mettez-vous en sûreté.

— Mon lieutenant...

— Je vais m'arranger pour vous faire évacuer.

— Et vous-même, mon lieutenant ?

— Moi ? Körner secoua la tête d'un air fatigué. Rien ne peut plus m'atteindre, Wallritz.

*

Le commandant Ievguenol Alexandrovitch Koubovski menait sa petite guerre personnelle contre la bureaucratie militaire soviétique. Toute l'affaire était venue du chirurgien-chef du secteur Stalingrad-centre, le Dr Andreï Vassilievitch Soukov. « De quoi, se mêle-t-il, cet imbécile ? pensait Koubovski en crachant contre les murs. C'est bien simple, il est jaloux à cause d'Olgachka. Il est furieux parce que ce n'est pas lui qu'Olga embrasse mais moi, le commandant Koubovski. Et comme il grogne quand Olga nettoie ma blessure et me panse ! On dirait un ours qui va charger. »

En réalité, Soukov avait suivi le règlement, en signalant immédiatement Koubovski, officier blessé, au comité militaire du front. Le commandant, aussi mal vu qu'il pouvait être du médecin, était un officier couvert de décorations et un soldat courageux. Ce qui devait arriver arriva : Koubovski reçut l'ordre de terminer sa convalescence dans un hôpital situé de l'autre côté de la Volga.

— C'est une honte ! hurla Koubovski lorsqu'un troufion innocent de l'Armée rouge vint lui remettre l'ordre. Il déchira le message et courut voir Olga Pannarevskaja. Elle était en train d'opérer une balle dans le cou.

— Mon petit pigeon ! cria-t-il. Tu sais ce qu'on veut faire de moi. Mais je refuse ! Je ne quitterai pas la ville sans toi ! Personne ne pourrait m'en vouloir. Je parlerai s'il le faut au camarade Joukov lui-même... Que veux-tu que j'aie à faire au Kazakhstan ? Compter les moutons, peut-être ? Je reste.

Le Dr Soukov, qui traitait une blessure du ventre à la table voisine, leva les yeux sur l'officier gesticulant.

— Je vous prie de quitter la pièce, tovaritch commandant, dit-il poliment. Mes blessés sont inconscients, et je me félicite d'économiser l'anesthésique. Je n'ai pas besoin de votre organe éclatant pour les réveiller...

— Quel malappris !

Le commandant Koubovski embrassa Olga dans le cou.

— Mais ce n'est pas lui qui troublera notre bonheur. Je vais courir partout et convaincre les gens qu'une convalescence au Kazakhstan est tout à fait inutile dans mon cas.

Il s'arrêta un instant à la porte, et regarda encore une fois Olga Pannarevskaïa « Qu'elle est belle ! se disait-il, plein de bonheur. Je suis un homme heureux... vraiment... même si le monde devait s'écrouler, je l'aurai aimée, et cela, on ne peut me le retirer. »

Pendant six heures, Ievguenoï Alexandrovitch alla de blockhaus en blockhaus, d'officier en officier, d'autorité en autorité. Il rendit visite au commissaire de l'hôpital, lui serra la main et discuta un coup d'échecs avec lui. Il entreprit l'inspecteur des services sanitaires et lui raconta quatre histoires salées. Il resta deux heures dans l'antichambre du commandant en chef, et essaya d'expliquer qu'un héros reste toujours un héros, même avec une blessure dans l'omoplate, et ne peut décemment terminer la guerre contre l'agresseur ailleurs qu'à Stalingrad, et surtout pas au Kazakhstan. Pour finir, il se fit annoncer chez le chef d'état-major du groupe d'armées de Stalingrad, le camarade général Varennikov, et lui exposa ses problèmes. À côté de Varennikov était assis un homme au visage rond, d'aspect amical, qui ressemblait à un brave paysan, souriait tout le temps au commandant Koubovski et semblait approuver tous ses arguments.

Cela lui donnait du courage. Il continua à parler, jusqu'à ce que l'homme si aimable l'arrêtât d'un geste.

— Je pense que nous devrions l'affecter pour l'instant au passage de la Volga, comme officier de transports, jusqu'à ce qu'il puisse reprendre sa place au combat, dit-il au général Varennikov. Je me félicite de l'attachement porté à Stalingrad par le tovaritch commandant.

— Ce serait faisable, camarade. Le général Varennikov fit lui aussi un signe de la main. L'entretien était terminé. Devant la porte, Koubovski rencontra un capitaine, qu'il retint par la manche.

— Je viens de voir un homme charmant, dit-il. Je ne le connais pas, mais il ressemble à un paysan et il parle comme un général. Qui est-ce, petit frère ?

Le capitaine regarda le commandant d'un air étonné.

— C'est un camarade qui vient directement de Moscou. Il s'appelle Nikita Sergueïevitch Khrouchtchev...

— Jamais entendu ce nom-là.

— Non. Il est inconnu, camarade.

Koubovski retourna dans les bureaux, pour y attendre les instructions. Mais là-bas, on avait déjà reçu un coup de téléphone du chef d'état-major.

— Vous dirigerez les transports de chars et de camions d'une rive du fleuve à l'autre lui dit un colonel. Malheureusement, je ne peux vous offrir que le bac central. Il y a déjà quelqu'un pour celui de la ville.

— Pourquoi malheureusement, tovaritch colonel ?

— C'est au bac central que nous avons le plus de pertes en dehors de Stalingrad même. Il est en permanence sous le feu de l'artillerie lourde allemande. Bonne chance, commandant.

Ainsi débuta Ievguenoï Alexandrovitch Koubovski dans les transports fluviaux.

Le service n'avait rien de terrible, si ce n'est qu'il exigeait d'excellents poumons et une connaissance précise de tous les jurons en usage, de Minsk à Astrakan. On gueulait sur la Volga du matin au soir et du soir au matin. La voie tracée sur la glace était perpétuellement obstruée par des imbéciles qui ne savaient pas conduire, mettaient leurs véhicules en travers et bloquaient tout le trafic. Trente hommes étaient toujours présents pour dégager le chemin. Le pis, c'était le passage des voitures et de leurs chevaux. Le plus souvent, cela arrivait la nuit. Elles apportaient des vivres pour les civils de Stalingrad, qui traînaient encore dans les caves par milliers ou se terraient sur la rive escarpée du fleuve. Ils vivaient comme des rats, aidant les infirmiers, portant l'eau et le thé vers l'avant, retirant les blessés des décombres, faisant le pain et la tambouille. Ils formaient tous une grande famille, femmes ou vieillards, jeunes filles autrefois employées dans les usines de tracteurs, ou même enfants, qui se glissaient dans la ville écrasée entre deux flambées d'artillerie pour ramasser du bois. C'était pour eux que les charrettes apportaient du ravitaillement. Le commandant Koubovski s'arrachait les cheveux quand il voyait approcher les chevaux tirant leurs voitures. Les chars arrivaient en même temps, les compagnies de renfort aussi, et les ateliers, et les convois de blessés, et les camions-citernes chargés d'essence ou de lubrifiant. Tous voulaient

passer la Volga, par une étroite bande de glace, dure et polie. Koubovski hurlait de toute la force de ses poumons, dirigeait la circulation et se faisait traiter de tous les noms, depuis cochon noir d'Arménie jusqu'à fils de putain mongole.

Le 30 décembre 1942, par un vent glacial soufflant du Kazakhstan et une température de trente-deux degrés au-dessous de zéro, levguenoï Alexandrovitch Koubovski, enveloppé dans une épaisse peau de mouton, contrôlait sur la rive du fleuve les papiers d'une unité de mortiers. Toute la journée, il avait ressenti une drôle de sensation. Olgachka l'avait appelé au téléphone pour lui dire qu'elle avait fait un rêve épouvantable.

— Surtout que je ne rêve jamais, levgui... avait-elle ajouté, et c'était la première fois qu'elle l'appelait levgui. Koubovski avait soupiré aussi fort qu'un bœuf et maudit les circonstances qui le forçaient à laisser la Volga entre eux et quelques kilomètres de paysage lunaire.

En vérité, lui aussi avait mal dormi. Deux ou trois fois dans la nuit, il avait eu l'impression d'étouffer. Au matin seulement, il avait sombré dans le sommeil.

Ce 30 décembre, par trente-deux degrés au-dessous de zéro, et alors que soufflait le glacial vent des steppes, un avion de reconnaissance allemand avait constaté que de nouvelles unités blindées roulaient du Kazakhstan en direction de la Volga. Elles y arriveraient vers midi et tenteraient de gagner Stalingrad.

À treize heures juste – Koubovski venait de terminer une assiette de poisson salé et ressentait une soif épouvantable – les derniers canons lourds allemands tonnèrent à Stalingrad. Trois monstres d'acier bourrés d'explosifs étaient en route pour la rive et la glace du fleuve. Le pointage était bon.

Le commandant Koubovski les entendit venir dans l'air glacé... ronflants, miaulants, sifflants... d'un bond démesuré, il se précipita vers son abri. « Ce n'est pas possible, pensa-t-il. Pourquoi est-ce qu'ils tirent ? Il n'y a rien sur le rivage, juste une malheureuse petite compagnie de mortiers. Les chars attendent bien loin d'ici que la nuit soit tombée. Pourquoi est-ce qu'ils tirent, cré nom ! C'est du gaspillage ! »

Il ne parvint jamais jusque dans son trou. Devant lui, derrière lui, la terre s'ouvrit... ce fut la dernière vision qu'il eut de ce monde. Et puis un poing géant le souleva du sol, et le précipita au centre de la

seconde gerbe.

Les soldats soviétiques qui le cherchèrent un peu plus tard ne trouvèrent du commandant Koubovski que la tête et une botte sans jambe.

Il devait sa désintégration à une erreur d'observation de l'artillerie adverse. Olga Pannarevskaja resta pétrifiée lorsque le chirurgien-chef Soukov lui donna la nouvelle.

— Il a été tué sur le coup, dit-il pour la consoler. Il n'a rien senti...

Une seconde s'écoula. Puis un tremblement la prit toute. Telle un chat sauvage, elle bondit en avant, brandissant les poings, et sous l'œil de Soukov, fasciné par le déploiement de fureur animale de cette impétueuse beauté, elle se mit à cogner sur la table d'opération, et sur tout ce qu'elle put atteindre, en hurlant d'une voix stridente :

— Je les hais, je hais les Allemands ! Je prends le ciel à témoin que je n'épargnerai jamais aucun Allemand ! Jamais ! Et pas un seul ! Je les hais, je les hais, je les hais !

Puis elle s'écroula sur un mort qu'on venait de descendre de la table d'opération. Soukov se garda bien de la toucher, et la laissa par terre. Il pensa que cela valait mieux... un tigre irrité ne connaît plus ni amis ni ennemis.

*

Körner eut recours à la ruse pour obtenir le billet d'évacuation destiné à l'adjudant-infirmier Horst Wallritz.

La pensée lui en était venue brusquement. Comme c'est souvent le cas dans la vie, les choses les plus compliquées peuvent être en réalité les plus simples. Il observa de près les allées et venues aux entrées des baraques et des tentes où vivaient les blessés, à la gare de Gumrak. Quelques semaines plus tôt, il avait dirigé avec Portner un des « centres de sélection » qui avaient puissance de vie et de mort sur les hommes. Certes, une fraction seulement des blessés munis de bulletins trouvait place dans les avions, les autres attendaient des jours et des semaines, petits tas gris immobiles, ou asticots géants rampant dans la neige, mais malgré tout, ils gardaient une chance de revoir leur pays. Quiconque n'avait pas de carton suspendu au cou savait qu'il resterait à Stalingrad. Pour toujours. Sacrifié au Führer et à la plus grande Allemagne.

Dans la tente bleue opéraient quatre médecins et trois assistants. C'était du travail à la chaîne, du démontage de corps humains. Les porteurs qui sortaient ensuite les blessés traités ne regardaient même plus si l'adjudant-chef assis à une table leur avait attaché un carton ou pas... ils se précipitaient jusqu'aux baraques ou aux wagons, faisaient basculer leur charge dans la paille, comme on vide une brouette d'engrais, et revenaient bien vite à la tente.

Körner resta près d'une heure à regarder cette activité. Il vit des médecins étrangers au service pénétrer dans la tente bleue, et en sortir. Deux camions chargés de nouveaux blessés s'arrêtèrent, quelqu'un cria :

— Continuez, continuez, pas ici, allez à l'hôpital numéro six, nous sommes archipleins !

Un char Tigre solitaire arriva, la tourelle à moitié arrachée, pour débarquer un sous-lieutenant à la tête ensanglantée. Il était impossible de savoir exactement dans toute cette foule qui appartenait à l'hôpital.

Körner sut utiliser la situation. Il courut à la tente, marcha directement vers la table de l'adjudant-chef et tendit la main.

— Vite, passez-m'en un ! Il me faut un carton neuf pour un type qui vient de dégueuler sur le sien !

L'adjudant-chef ne leva même pas les yeux. Il tendit le bulletin de transport à Körner, mais traça consciencieusement un trait sur un bout de papier. Il y avait cent bulletins pour la journée. Pas un de plus. Même la vie était contingentée. Mais ces cent-là eux-mêmes n'avaient guère de sens. À Gumrak comme à Pitomnik, les commandants d'aérodromes criaient et tempêtaient : l'armée des blessés encombrait les pistes et assaillait les appareils avant même qu'ils ne s'immobilisassent.

— Je ne peux pas faire ça... dit Wallritz lorsque Körner revint avec le petit carton. Peut-être que Rottmann ne fera pas de rapport.

— Vous ne voulez quand même pas attendre qu'il soit trop tard ? Allez ! Vous devez continuer à vivre, pour votre mère. C'est un but, cela ! Moi, je n'en ai plus... personne ne m'attend... venez.

Ce qui suivit tint du cauchemar.

Entre les poutres effondrées d'un hangar à outils, Körner s'agenouilla auprès de Wallritz. L'adjudant était étendu sur son manteau, poitrine à nu, tremblant de froid et d'excitation. Körner

avait étalé son nécessaire de chirurgie à côté de lui, sur une couche de gaze. Il commença par couper l'un de ses doigts de gants en caoutchouc.

— Personne ne s'en apercevra ? souffla Wallritz.

— Personne jusqu'à ce que vous soyez sorti du réduit. De l'autre côté, il faudra vous débrouiller. Dites que vous n'avez pu rejoindre votre unité... quoi qu'il arrive, vous êtes sûr de ne jamais retourner à Stalingrad ! Comme infirmier, vous serez accueilli à bras ouverts et affecté à un hôpital.

Körner alluma une lampe Hindenburg et la posa sur l'une des poutres, au-dessus de la tête de Wallritz. Puis il se pencha et frotta durement avec ses paumes la poitrine glacée de l'adjudant pour la réchauffer.

— Je ne vous ferai pas d'anesthésie, dit-il tout en continuant le massage. Faites vous sauter les dents plutôt, mais vous devez supporter la douleur... vous serrerez bien les mâchoires...

Wallritz fit oui de la tête silencieusement.

— Je vais vous faire une perforation par balle du lobe pulmonaire droit.

— Comment ?

— Je vais imiter la perforation du poumon. Il suffira d'un coup d'œil pour que n'importe quel médecin assure votre évacuation. Bon. Maintenant, tenez-vous aussi tranquille que possible, Wallritz. Serrez les dents.

La première entaille ne le fit guère souffrir. Avec son scalpel, Körner pratiqua une ouverture de six centimètres de longueur au-dessus du sein droit, à travers peau et muscles. Mais lorsque le médecin se mit à élargir la blessure pour simuler une entrée de projectile, avant de la nettoyer suivant les règles de l'art, la souffrance fouilla Wallritz jusqu'au dernier recoin du cerveau. Il gémit, lança la tête à gauche et à droite sur son manteau humide.

— Il serait bon que vous perdiez connaissance, dit paisiblement le docteur. Ça ne fait que commencer.

Il écarta la blessure avec une pince spéciale. Puis entre deux côtes, il fit une petite entaille profonde.

Wallritz était pâle comme un mort et il avait les yeux fermés. Körner lui tâta les paupières. Wallritz remua la tête.

— Je ne suis pas évanoui, mon lieutenant...

— Voilà toujours le trou fait par la balle. Maintenant, nous allons le fermer. Ensuite...

Le docteur recousit la blessure couche après couche et mit un pansement par-dessus.

Il commença à neiger. Les gros flocons tournoyaient entre les poutres du hangar effondré et venaient se poser sur la poitrine nue de Wallritz. La chandelle tremblotait misérablement.

Pas loin, sur la route qui menait au terrain d'aviation, il y eut un grand bruit. Un camion remorque rempli de munitions venait de passer sur un entonnoir comblé par la neige. Il avait une roue engagée et ne pouvait plus bouger.

— Put... de m... ! rugit une voix. Allez, tout le monde ! Y a pas, faut qu'on soit avant ce soir à la 14^e Panzer...

C'étaient des obus pour les chars Tigre immobiles à découvert dans la steppe de Novo Alexeïevski.

Le médecin retira son manteau et le suspendit entre deux poutres au-dessus de sa tête et de celle de Wallritz. Cela donnait un toit humide et qui gouttait, mais sous ce mètre carré d'étoffe, ils avaient l'impression d'être en sûreté.

Körner poursuivit son travail, avec des doigts gourds qu'il battait fréquemment contre ses cuisses pour rétablir la circulation.

— Et maintenant ? demanda Wallritz, claquant des dents.

— Je vais faire le pneumothorax. Vous aurez votre grave blessure au poumon...

Il prit une grosse canule, tâta du doigt l'endroit choisi et l'enfonça au-dessous du sein et du trou fait par le projectile.

Wallritz poussa un gémissement. Ses mains s'agrippèrent au manteau humide, s'accrochèrent à la terre gelée, il remua les jambes spasmodiquement, ouvrit la bouche... mais il ne cria point... il manquait seulement d'air et sombrait dans une terreur sans nom.

Le médecin maintenait son pouce sur le haut de la canule. L'air

extérieur n'avait pas encore pénétré dans la cage thoracique. Il attendit que Wallritz eût retrouvé un peu de calme, puis il leva lentement son pouce, laissant pénétrer doucement l'air dans la cavité pleurale.

Wallritz fut repris par l'agitation. Il ouvrit les yeux et fixa le Dr Körner d'un air de supplication. Sa respiration devint rapide et saccadée. Une épouvantable oppression pesait sur sa poitrine, et il crut qu'il allait mourir... au même instant, le docteur ajusta à l'extrémité de la canule le doigt de caoutchouc, et l'y fixa avec du catgut.

La mortelle angoisse qui étreignait Wallritz disparut aussitôt. Mais sa respiration se maintint sur le même rythme haletant. Ce qui restait à faire ne lui causa guère de souffrances. Körner pratiqua une petite fente tout au bout du doigt de gant. Le résultat fut spectaculaire. Quand Wallritz inspirait, le morceau de caoutchouc laissait sortir l'air. Mais quand il expirait, le bout de doigt ne laissait rien entrer. On avait là une valve en parfait état de marche.

Körner regarda fonctionner son pneumo. À chaque inspiration, le caoutchouc se gonflait, à chaque expiration il retombait comme un ballon crevé. L'impression était étonnante, et surtout, convaincante. Wallritz souleva un peu la tête. Le froid glacial, qu'il n'avait pas senti jusqu'ici, le mordait cruellement.

— Qu'y a-t-il, mon lieutenant ? bredouilla l'infirmier.

— Tout est parfait. Vous avez désormais une perforation du poumon si bien imitée que les médecins se mettront en quatre pour vous. Cinq minutes encore, et c'est fini.

Körner fixa la canule du pneumothorax avec un albugoplast et banda ensuite la poitrine de Wallritz.

— Naturellement, vous êtes un blessé couché. Ne l'oubliez pas, Wallritz. Si vous vous promenez partout avec un pneumo, personne ne vous croira.

Il rapprocha la chandelle, plia un genou, posa dessus son porte-documents et se mit à remplir le bulletin d'évacuation. Il écrivit :

— Perforation du poumon par balle. Projectile extrait. Traitement chirurgical et suture de la blessure. Sortie du pneumo par valve de caoutchouc. Hospitalisation à l'arrière indispensable. Sérum antitétanique. Sulfonamines.

Signé : Dr Hammer, médecin-capitaine.

Il suspendit le carton au cou de Wallritz et lui tapota l'épaule. Wallritz avait les larmes aux yeux.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, mon lieutenant...

Le docteur se baissa pour passer sous les poutres noircies du hangar. Le camion et la remorque de munitions étaient toujours immobilisés, une roue dans l'entonnoir. Un adjudant hurlait, comme si son souffle pouvait faire office de cric hydraulique et sortir le véhicule du trou. Le Dr Körner jeta un coup d'œil sur sa montre. 23 h 27. L'opération avait à peine duré une demi-heure.

Un peu après minuit, ils étaient sur la route de l'aérodrome. Körner tirait dans la neige, comme un traîneau, un brancard attaché à une grosse corde. Wallritz y était couché, enveloppé et couvert de trois manteaux ramassés sur des cadavres. Camions, chars, motos et voitures à cheval les dépassaient sans cesse, les éclaboussant de neige et les rejetant sur le bas-côté. Mais personne ne s'arrêta pour faire monter ce blessé et le jeune médecin, visage glacé et jambes mortes, qui le traînait à travers le vent coupant de la steppe. Des centaines et des milliers d'hommes avançaient en clopinant vers l'aérodrome de Gumrak, se suspendaient aux courroies des véhicules, sautaient comme des chats sur les chars en train de manœuvrer. Une seule idée... rentrer... marcher vers l'ouest... loin de la ville... échapper à l'encerclement... monter dans un avion... leur dernier espoir...

Une heure plus tard, Körner était assis épuisé sur un tas de neige congelée au bord de la route. Il n'en pouvait plus. Tout tournait autour de lui – la steppe et son désert de neige, les voitures... tout prenait des couleurs... rose et bleu, avec des raies et des taches. Il sursauta en recevant une grêle de neige et de boue. Du coin de l'œil il vit un capot s'arrêter.

— Charge le blessé ! cria quelqu'un avec un extraordinaire accent de Cologne. Mais fais vite, à cause des autres...

Körner saisit Wallritz comme il aurait fait d'un enfant. Il tituba autour du camion, sa charge dans les bras, quatre mains écartèrent la bâche et hissèrent le corps à bord du véhicule. Le moteur gronda.

— Bonne chance... hurla le médecin en agitant la main. Il vit les grands yeux de Wallritz fixés sur lui, il devina que l'autre criait quelque chose, mais il n'entendit pas, car la voiture démarrait avec fracas. Derechef, il reçut une giclée de neige et de boue glacées... la bâche retomba et la voiture s'éloigna.

— Dégage, imbécile ! gueula une voix derrière lui. Une colonne de motocyclistes défila à ses côtés en pétaradant.

Horst Wallritz était allongé entre des fûts à essence et des bandes de mitrailleuses en sacs, les deux mains protégeant sa poitrine. « Ils continuent jusqu'à Pitomnik, se répétait-il. Ils viennent de me le dire. Et à Pitomnik, c'est plus facile d'avoir un avion. Tout le monde le sait, il y a trois fois plus d'atterrissages à Pitomnik qu'à Gumrak. »

Il tourna la tête sur le côté, appuya le front contre un bidon d'essence et se mit à pleurer.

Emil Rottmann n'était pas rentré.

Il avait disparu depuis le retour à Stalingrad. Portner signala réglementairement la blessure de l'infirmier-adjudant Wallritz. Il porta Emil Rottmann manquant, et évita de mentionner l'éventualité d'une désertion afin de couper court aux formalités.

Le soir du 31 décembre 1942, les caves du cinéma reçurent une visite.

*

Le communiqué de la Wehrmacht n'avait trouvé ce jour-là qu'une seule phrase pour la 6^e Armée agonisante : « Les unités de transport de la Luftwaffe ont ravitaillé les éléments avancés... » Rien de plus. C'était suffisant. Quelle impression aurait faite, pour le dernier jour de l'année, une phrase comme : trois cent mille soldats allemands approchent de leur destruction. La situation était sans espoir d'un bout à l'autre du front de Stalingrad. La 8^e Armée italienne n'était plus qu'un fragment de grande unité, un tas désorganisé et tremblotant d'enfants du soleil, perdus par quarante degrés de froid dans des trous de glace, et qui rêvaient de l'Adriatique. Il en allait de même des groupes d'armées A et B... le front du Caucase était évacué, sur le Donetz et le Tchir, les Russes accentuaient leur poussée, il fallait retirer du front les unités roumaines, qui passaient à l'ennemi par compagnies entières ou bien tout simplement jetaient bas les armes, le groupe d'armées « Don » attendait le cœur battant l'offensive soviétique, imminente et qui annoncerait la fin... à l'intérieur du réduit, on commençait à faire des soupes de sciure et des desserts à la poudre pour les pieds.

Dans la soirée du 31 décembre 1942, arrivèrent les vœux du Grand Quartier Général du Führer. Un radiogramme :

La 6^e Armée a ma parole que tout est mis en œuvre pour la sortir de là.

Adolf Hitler

La radio transmet également le texte du message adressé par Hitler au général Zeitzler, chef du commandement suprême de l'armée, à l'occasion du Nouvel An. Dans les caves et les abris des P.C. de bataillon et de compagnie, on l'entendit aussi. Les yeux s'ouvrirent, tout grands, ahuris, effarés, incrédules ou bien brûlant de rage impuissante. Les gars remuaient leur soupe d'os de cheval à la sciure de bois et tâtaient du doigt leur ration du réveillon, bruisante au fond de la musette. Le tout tenait à l'aise dans l'une des mains calleuses et sales du soldat de Stalingrad : vingt-cinq pois secs, trente-six haricots blancs, un quart de tasse de lentilles. C'était là un repas princier, un royal festin de Nouvel An.

À la radio, la voix poursuivait la lecture du message du Führer :

... la 6^e Armée tiendra bon. Nous la tirerons d'affaire, et ce sera un jour la plus glorieuse victoire de l'Armée allemande...

*

Portner et Körner entendirent eux aussi la radio de la plus grande Allemagne le jour de la Saint-Sylvestre. Ils n'en ralentirent pas le rythme des opérations. Pendant qu'au Quartier Général du Führer on mettait le champagne au frais, les combats continuaient autour de la Raquette, les ruines de la ville étaient toujours labourées par les obus, les corps brisés affluaient tout autant dans les caves, avec une monotonie désespérante. Tandis que les grands mots d'héroïsme et de victoire finale tombaient des haut-parleurs, on mourait et on amputait, on criait et on tremblait de fièvre, on priait et on jurait.

Portner leva un instant les yeux de la table pleine de sang sur laquelle il opérait. Trois hommes venaient de pénétrer dans la salle voûtée, un officier et deux sous-officiers. Ils portaient, comme en temps de paix, ceinturon, baudrier et pistolet, un casque qui n'était point peint en blanc. Ils se redressaient, dans l'encadrement de la porte. On aurait dit qu'ils s'apprêtaient à défiler. L'officier, un lieutenant, salua impeccablement.

— Lieutenant Barritz, de l'escadron de la Feldgendarmérie numéro cinq, à Gumrak. J'ai l'ordre de procéder à une arrestation.

Portner releva une fois de plus la tête.

— Vous avez quoi ?

Il ne vit pas que Körner avait reposé sans un mot son scalpel, quittait la table de cuisine et plongeait ses mains dans une cuvette. « Ça y est, pensait Körner. J'espère que Wallritz a réussi à sortir de la poche. »

— Vous avez ici un médecin-lieutenant Körner ?

Portner regarda autour de lui, cherchant des yeux son assistant.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Körner ? On veut vous arrêter ? Qui ça ? Ils sont complètement fous, à Gumrak ?

Il tapa du poing sur la table de cuisine. Le blessé qui était allongé dessus ne sentait plus rien. Il avait un éclat d'obtus dans la poitrine, et n'avait plus sa connaissance.

— Enfin, Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? hurla Portner.

Le lieutenant tira de sa sacoche en cuir plusieurs feuilles de papier dactylographiées à simple interligne.

— J'ai là une déclaration faite sous serment, selon laquelle l'adjudant-infirmier Horst Wallritz et le médecin-lieutenant Körner ont aidé à désertier l'opérateur radio Sigbart Wallritz, un frère du premier, en simulant une blessure...

Portner haussa les épaules. Il se sentit soudain frissonner, malgré la chaleur moite qui régnait dans la cave.

— C'est vrai, Körner ? demanda-t-il doucement. Non, ne dites rien... tout cela est complètement idiot.

— Non, c'est parfaitement vrai, mon capitaine.

— Mais vous êtes fou ! Portner marcha sur le lieutenant.

— Lieutenant, vous n'avez rien entendu !

— Malheureusement si, mon capitaine. Comme par hasard, l'adjudant-infirmier a également disparu.

— Il a été blessé au poumon, et évacué sur Gumrak.

— Nous ne sommes pas d'accord. La déclaration dont nous disposons...

— Vous me faites ch... avec votre déclaration, vous savez !... cria Portner. De qui est-elle ?

— De l'adjudant de la Feldgendarmerie Emil Rottmann.

— Mais lui-même a disparu !

— Pas du tout. Il est avec nous et pourra témoigner en temps voulu contre le Dr Körner.

Portner s'essuya le front avec le dos de la main. « Mon Dieu, se disait-il, mon Dieu ! » Il regarda dans la direction de Körner. Le jeune médecin était en train de dégrafer son tablier de caoutchouc. Portner eut le sentiment qu'il allait perdre son propre fils.

— Qu'est-ce que vous faites, Körner ? lança-t-il. Remettez immédiatement votre tablier, et continuez à travailler.

Le lieutenant de la Feldgendarmerie fourra l'ordre d'arrestation dans sa sacoche. Il était tenu d'agir selon le règlement. On ne lui demandait pas d'avoir une opinion personnelle.

— Nous allons emmener le lieutenant-médecin Körner à Gumrak, dit-il avec raideur. Portner tapa une fois de plus sur la table.

— Non, vous dis-je !

— Mon capitaine...

— Je vous dis que non ! J'ai besoin de mon personnel pour sauver des vies humaines. Je n'ai que faire d'exécutions !

— J'ai mes ordres...

— Torchez-vous avec ! gueula Portner, hors de lui. Je refuse de vous donner mon assistant ! J'ai là plusieurs centaines de blessés qui ont besoin de soins quotidiens ! Ils crèvent lentement parce qu'il n'y a pas de véhicules pour les conduire à Gumrak ou à Pitomnik ! Pendant ce temps-là, vous, messieurs, vous avez voiture et essence, et tout ça pour un règlement qui est le comble de la bêtise !

— La désertion a toujours...

— Désertion ! Désertion ! Vous croyez encore au drapeau qui signifie plus que la mort ? Est-ce que vous n'avez pas encore assez le nez dans la merde pour comprendre que vous et moi, avec les pauvres diables qui pourrissent à côté, et les trois cent milles hommes du réduit, sommes les victimes d'un crime ?

— Mon capitaine... bégaya le lieutenant.

— Allez, dénoncez-moi, je vous en prie. Ce que je viens de dire, c'est du défaitisme. Mais oui ! Démoralisation de l'armée ! Tout ce que je souhaite à votre juge au tribunal militaire, c'est de recevoir un bon pélot dans la gueule, et qu'il n'y ait pas de médecin pour le soigner.

Portner tourna le dos au lieutenant consterné.

— Maintenant, partez... il faut que j'opère, ou bien je vais être contraint de faire savoir au médecin-général que dix blessés n'ont pas pu être traités parce qu'un collier de chien s'est mis à faire du tapage dans la salle d'opération...

Le lieutenant devint tout rouge et avala sa salive avec difficulté.

— Vous ne trouverez pas extraordinaire, je suppose, mon capitaine, que je signale à la division l'insulte faite à un officier...

— Je vous en prie. Et saluez bien le général Gebhardt de ma part.

— Etant donné le caractère critique de la situation, nous vous laissons le Dr Körner. Nous le mettons aux arrêts de rigueur...

— Quand on pense qu'il faut entendre une chose pareille ! Portner éclatait.

— Une cave où agonisent des centaines d'hommes. Les arrêts de rigueur pour le médecin !

— Vous répondez du lieutenant...

— Sortez !

Portner se pencha vers le blessé qui gisait sur la table, avec son éclat d'obus dans la poitrine. Il était mort.

— Sortez immédiatement... Je n'hésiterais pas à vous balancer à la tête le cadavre d'un héros tombé pour le Führer et pour la plus grande Allemagne...

Körner marcha lentement sur le lieutenant raide de fureur et d'indignation.

— Je vous donne ma parole que je resterai ici, à la disposition du tribunal, dit-il d'une voix claire.

Le lieutenant salua.

— Merci, mon lieutenant. Il fit demi-tour et quitta rapidement la salle d'opération. Ses deux sous-officiers partirent derrière lui, dans un tintement de plaques métalliques. Portner s'appuya à la table et se fourra dans la bouche deux comprimés de pervitine.

— Enfin, vous n'êtes pas un peu fou ? articula-t-il, lorsqu'il les eut avalés. Comment avez-vous pu faire une chose pareille ?

— Je vous raconterai tout cela ce soir, mon capitaine.

— Et la blessure au poumon de Wallritz... elle est fausse elle aussi ?

— Oui.

— Nom d'un chien... vous savez que c'est votre tête qui est en jeu ?

— Oui. Mais ma tête, vous savez, je m'en fous...

— Peut-être, mais moi pas. Et les autres non plus, qui ont besoin de vous ! Sacré nom de nom de nom !...

Les comprimés de pervitine faisaient leur effet. Son cœur battait plus vite, le plomb fondait dans ses circonvolutions cérébrales.

— Je vais téléphoner au médecin de la division. Peut-être qu'on peut encore vous sauver...

Le médecin de la division n'était pas là. Il avait été appelé en conférence à Pitomnik. Le général Gebhardt faisait une tournée d'inspection dans le réduit. Seul le colonel von der Haagen était accessible.

— Je sais, je sais, répondit-il sur un ton qui excluait tout espoir. J'avais déjà remarqué ce garçon. Et sans aucun plaisir, croyez-moi. D'abord pendant l'autopsie des fameux cadavres. Il avait eu une réflexion indigne d'un officier.

— Le cœur de la 6^e Armée...

— Justement. C'est inadmissible, vous ne trouvez pas ? Le colonel enflait la voix. — J'estime que ce médecin devrait être puni. Ne serait-ce que pour l'exemple ! Il y a trop peu de leçons de ce genre dans la poche de Stalingrad, elles sont cependant salutaires pour le moral de la troupe...

« Fini, se dit-il. Ils vont le fusiller. Ils sont entourés de onze armées soviétiques, mais ils vont quand même l'exécuter sommairement, au milieu de trois cent mille soldats allemands sacrifiés pour leur Führer.

Et ils sont parfaitement dans leur droit. La loi est pour eux.

« Mais quelle loi permettra de châtier l'homme aux belles phrases qui assassine une armée entière ? Qui assassine trois cent mille soldats devant le monde étonné ? Où est-elle cette loi ? »

Dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier, la Feldgendarmerie revint chercher Körner, pour l'emmener à Gumrak, au tribunal militaire.

La même nuit, l'Armée rouge passa à l'attaque tout autour de la poche. Chars et canons lourds traversèrent la Volga, et des profondeurs de l'Asie arrivèrent divisions sur divisions... deux armées fraîches, la 62^e aux ordres du général Tchouikov, et la 64^e, commandée par le général Joumilov... vingt-trois divisions et dix-huit brigades, rien que pour enlever Stalingrad-ville.

La grande agonie commençait.

Entre deux officiers pistolet au côté, Körner gagna en trébuchant dans les décombres la voiture qui l'attendait, derrière le mur d'une usine. Portner suivait, accompagné de Fourneau et d'un jeune aspirant-médecin. Portner tenait à être présent. Il voulait déposer et lutter pour Körner comme pour son propre fils.

Arrivés devant la voiture, les officiers s'immobilisèrent. Ils n'avaient pas dit un mot pendant le trajet. L'un d'eux ouvrit l'étui de cuir qu'il portait sur sa hanche, et tendit le pistolet au jeune médecin.

— Je vous en prie, mon lieutenant... articula-t-il à mi-voix.

Körner secoua la tête.

— Cela nous faciliterait les choses, dit l'autre officier.

Mais Körner fit « non » une fois de plus. « Il faut que je parle, songeait-il. Je ne fuirai pas mes responsabilités. Je leur jetterai tout à la figure. Tout ce qu'ils savent déjà, mais qu'ils ne veulent pas savoir. »

— Dans ce cas... Les deux officiers s'effacèrent pour le laisser passer... montez !

Quelques minutes plus tard, il y eut sur la route de Gumrak deux véhicules camouflés qui roulaient dans la nuit.

Presque d'un bout à l'autre de l'horizon, les éclairs embrasaient les deux, comme si tous les orages de la terre se pressaient, du nord au

sud et de l'est à l'ouest, vers un seul point du globe, vers Stalingrad.

Les deux petites autos ronronnaient dans la nuit, tels des insectes affairés.

Une fois de plus, tout était préparé d'avance quand Körner arriva à Gumrak. Exactement comme à Pitomnik, lorsque, debout en face d'une petite table, il répondait « oui » au colonel von der Haagen. À cette beure-là, Marianne était déjà étendue, morte, dans la cave du 26 Lortzingstrasse. On l'avait marié avec un cadavre.

Aujourd'hui, c'étaient trois tables de bois qu'il avait devant lui. Elles avaient été poussées côte à côte pour faire un grand bureau. Sur le mur du fond, un drapeau hitlérien était fixé avec des punaises. On s'était efforcé de créer une certaine atmosphère... la pièce avait été transformée en salle de tribunal avec un souci bien allemand du détail. Un portrait du Führer avait même été accroché au-dessus de la chaise où s'assiérait le procureur. Körner, ce salaud de petite envergure, allait être condamné en présence du plus grand chef militaire de tous les temps. Si l'on s'était attaché à effacer l'extrême simplicité de la baraque en bois, c'était en raison du grade du médecin. On ne condamne pas un officier comme un simple troufion. S'il avait été deuxième classe, Körner aurait été conduit dans une pièce uniquement décorée du portrait du Führer. Même le juge militaire le plus endurci se sentait réconforté s'il pouvait énoncer un jugement en plongeant son regard dans les yeux augustes de celui au nom duquel il rendait la justice – ou ce qu'on appelait ainsi.

Körner garda son escorte d'officiers en entrant dans la baraque. Un sous-lieutenant vint à lui, et se présenta comme avocat stagiaire dans la vie civile. Il était prêt à assurer la défense du médecin. Ce dernier lui serra la main et secoua la tête.

— Merci. Je me défendrai moi-même.

— Comme vous voudrez, mon lieutenant.

Le sous-lieutenant apparut visiblement soulagé. Il était ingrat d'être commis d'office à la défense d'un homme condamné d'avance. Körner fut conduit dans une pièce voisine, où il put s'asseoir sur une chaise. Les deux officiers restèrent avec lui.

— Vous disposez encore de deux heures de temps, lui dit l'un d'eux. On vous a laissé ce délai pour que vous puissiez vous concerter avec

votre avocat. Voulez-vous quelque chose à lire ? Le dernier *das Reich*, le numéro de fin d'année, vient d'arriver par avion d'Allemagne. Vous y verrez la fierté du peuple allemand tout entier pour le courage indomptable de la 6^e Armée...

Körner ne se donna pas la peine de répondre. Il s'installa près de la fenêtre et regarda au-dehors, dans la nuit tintante de glaçons innombrables.

Pendant ce temps, le médecin-capitaine Portner avait commencé une grande tournée. Avec l'obstination d'un père qui essaierait de sauver son enfant, il se rendit d'abord chez le colonel von der Haagen, puis chez le président du tribunal militaire. Il termina par le médecin-colonel et le général Gebhardt lui-même. Il débita à chacun son petit discours, s'enflammant sur la fin jusqu'à leur crier :

— Enfin est-ce que tout le monde est fou, ici ? Trois cent mille soldats, sacrifiés, meurent de faim, pourrissent, crèvent comme des rats galeux... pendant qu'ici, on organise une comédie avec plaidoiries, condamnation et tous les flafas possibles ! C'est incroyable ! Savez-vous qu'un médecin de moins au front peut signifier la mort de centaines de gars ? À mes yeux, vous serez responsables de ces cadavres-là !

C'était un peu osé. Portner le savait. Chez le médecin-colonel, son supérieur direct, il trouva de la compréhension, mais aucune aide.

— Je n'y peux rien, cher ami... la chose est désormais du ressort de la justice militaire. Ce n'est plus une affaire médicale.

Le médecin-général écouta lui aussi Portner avec patience.

— Savez-vous, capitaine, lui dit-il, qu'avec de semblables discours, vous risquez vous-même le peloton d'exécution ? Mais calmez-vous... j'assisterai aux séances comme observateur...

À l'heure prévue, le tribunal était réuni. Ses trois membres avaient pris place derrière les tables couvertes de nappes blanches, en face d'un drapeau hitlérien. Le procureur était un commandant, qui feuilletait avec nervosité un maigre dossier. Le colonel von der Haagen, premier assesseur, essayait ses verres de lunettes. Quant au président du tribunal, il se tenait tout raide derrière ses papiers, encore furieux de la visite de Portner dont il n'avait pas digéré les paroles. En outre, il était inquiet pour son propre sort. Ne comptant pas au nombre des spécialistes évacués de Stalingrad et dirigés sur d'autres théâtres d'opération, il savait ce qui l'attendait : l'écrasement

ou la délivrance, avec la 6^e Armée... or la première éventualité lui semblait la plus probable, et cela le rendait nerveux. On ne peut demander aux magistrats militaires d'être des héros sous prétexte qu'ils jugent du manque d'héroïsme chez les autres : le métier d'un homme et sa nature profonde sont deux choses totalement différentes.

On introduisait Körner. Sur les quelques chaises réservées au « public » avaient pris place Portner, le médecin-colonel, le général Gebhardt, ainsi que le jeune avocat dont Körner avait refusé l'assistance.

Tout se déroula très vite, aussitôt que Körner fut entré. Le colonel von der Haagen, surtout, contribua à accélérer les choses en déclarant :

— L'accusé n'est pas seulement buté. Il est insolent !

Cette remarque était provoquée par une petite conversation qui venait d'avoir lieu.

Le colonel von der Haagen était allé trouver Körner dans la « salle d'attente », et avait posé un pistolet sur la table. Sans un mot, le médecin-lieutenant avait repoussé l'arme. Le colonel était devenu écarlate.

— Un officier devrait avoir suffisamment de cran pour se juger lui-même ! rugit-il.

Körner leva les yeux. Son regard était si éloquent que von der Haagen sentit un véritable picotement lui courir sous la peau.

— S'il en est ainsi, dit Körner avec lenteur, si le cran représente la première qualité d'un officier, eh bien, la 6^e Armée est commandée par des poules mouillées ! Les généraux devraient avoir assez de courage pour dire toute la vérité au criminel qui s'agite là-bas à Berlin avec sa petite moustache, pour refuser des ordres imbéciles et opérer une sortie. Nous le pourrions encore. J'arrive de l'avant, je connais le moral de la troupe et ce dont elle est capable exactement... la percée vers l'ouest est possible...

— Pauvre petit merdeux, comment pouvez-vous en juger ? hurla le colonel von der Haagen. Mais mon pauvre vieux, vous voyez les choses du point de vue de la mouche ! Il s'agit d'une guerre globale, et pas uniquement d'une petite tache de boue appelée Stalingrad ! Seul notre Führer possède le coup d'œil nécessaire à la compréhension de l'ensemble... Vous, au fond de votre cave, qu'est-ce que vous voyez ?

Des boyaux déchirés... je doute que ce point de vue soit favorable à la formation d'un jugement stratégique. Quoi qu'il en soit, votre attitude est remarquable ! Toute votre personnalité s'y devine ! Vous êtes un défaitiste, et vous essayez de saper le moral des autres pour vous mettre à l'abri... Vous croyez qu'on peut tolérer une chose pareille ?

Le colonel von der Haagen tapa du doigt sur la table où se trouvait toujours le pistolet, et, désignant l'arme :

— Ma dernière proposition à un officier allemand, la voilà. Car malheureusement, vous êtes encore officier allemand !

— Merci.

— Comment, merci ? Vous n'acceptez pas la solution du suicide ?

— Non. Je désire être jugé valablement. Peut-être quelques camarades survivront-ils au crime gigantesque qui frappe la 6^e Armée... ils demanderont des comptes un jour, et je veux qu'ils ne m'oublient pas !

— C'est incroyable ! Le colonel von der Haagen rengaina son pistolet et regarda les deux officiers qui se tenaient toujours auprès de Körner.

— Vous avez entendu, messieurs ? Comment voulez-vous que l'Allemagne gagne la guerre avec de tels éléments !

Maintenant, ils se trouvaient de nouveau en face l'un de l'autre. L'accusé et le premier assesseur du tribunal militaire. Ils représentaient deux mondes, deux générations, deux esprits différents. Le juge essaya de dire quelque chose, de commencer l'audience dans les formes requises... Interrogatoire d'identité, accusation, dépositions... Il n'y parvint pas. Le colonel von der Haagen était lancé. Emporté par l'ardeur patriotique et l'indignation, il repoussait de la main toute tentative d'interruption.

— Pourquoi balancer, messieurs ? lança-t-il d'une voix vibrante. Sur le front, en ce moment même, nos courageux camarades sont en train de mourir, et nous avons sous les yeux un jean-foutre qui trahit leur sacrifice et leur crache au visage ! Messieurs... il m'est parfaitement égal de me lancer dans une intervention théoriquement réservée à l'accusation, d'outrepasser mes attributions, de ne pas respecter ma neutralité... Je frémis, oui, je frémis en songeant que ce misérable individu porte l'uniforme du Führer, taillé dans la même étoffe feldgrau que portaient nos pères – et moi avec eux – lorsqu'ils

se lançaient sur Verdun, lorsqu'ils attaquaient Ypres, lorsqu'ils enlevaient la Pologne, la France et la Norvège, en véritables modèles des traditions militaires allemandes ! Je vous en prie, monsieur le président, ne m'interrompez pas ! Je suis indigné, et je sais que des millions de compatriotes partageraient cette indignation ! Messieurs, réfléchissez un seul instant : voici un médecin qui se permet de blesser artificiellement deux amis, de façon à pouvoir les sortir de Stalingrad ! Il est médecin ! Il est médecin, et il blesse les gens ! Ce simple rapprochement doit suffire pour...

Aux dernières paroles de l'assesseur, le Dr Körner s'était levé. Le médecin-général Gebhardt se pencha en avant, Portner retint son souffle.

— Je ne savais pas, dit l'accusé d'une voix nette qui résonnait, très claire, dans le silence soudain, que le devoir d'un médecin consistait à recoudre suffisamment des hommes déchiquetés pour qu'ils soient en état de recevoir une seconde fois le même traitement. Mon devoir, en tant que médecin, c'est de guérir... mais dans ce cas, je soignerais les blessés non pas pour qu'ils continuent à vivre, mais pour qu'on puisse les renvoyer en enfer ! N'est-ce pas là se rendre complice de meurtre ?

Le colonel von der Haagen, le visage écarlate, fixa le général Gebhardt.

— C'est proprement incroyable, bégaya-t-il. Messieurs... c'est vraiment... non, il n'y a pas de mots... qualifier de meurtre notre lutte héroïque... alors voulez-vous me dire pourquoi nous sommes tous encore là ?

Il se laissa tomber sur sa chaise et essuya son front trempé de sueur. Il était épuisé, décomposé, par l'indignation. Il ne devait jouer qu'un rôle passif pendant tout le reste de l'audience.

L'interrogatoire de l'adjudant de la Feldgendarmarie Emil Rottmann ne fut guère plus long. Debout devant les juges, les yeux vifs et sournois, il rendit compte brièvement de ce qu'il avait observé, ajouta qu'il avait eu lui-même l'intention de solliciter les services de Körner non pas pour s'enfuir, mais pour mieux confondre le médecin-lieutenant et son adjudant-infirmier...

— Voici une louable initiative ! dit le colonel von der Haagen en hochant la tête. L'idée était bonne. D'abord du point de vue criminel. Ensuite, sur le plan du patriotisme : elle était bien allemande. Rottmann a su prendre le taureau par les cornes, sans songer une seconde à lui-même. Voilà un homme !

Körner ne regarda pas Emil Rottmann sortir après que le feldwebel eut déposé. Mais Portner lança, au moment où l'autre passait devant lui :

— On n'a pas encore saigné tous les porcs dans la poche de Stalingrad...

Emil Rottmann devint blême et courut presque jusqu'à la porte.

La grande plaidoirie de Körner ne fut pas prononcée. Les origines profondes de l'affaire, les problèmes de famille des Wallritz, son propre destin à lui. Körner... tout cela n'intéressait pas. Le brasier préparé par l'accusé accusateur ne fit même pas une étincelle... le président du tribunal regarda sa montre. C'était l'heure du verdict. Le cas était clair, l'accusé admettait les faits, et il était ridicule de s'enfoncer dans une étude de psychologie. D'ailleurs, vers le matin, l'aviation soviétique procédait à ses vols de harcèlement, et il était préférable à ce moment-là de se trouver dans un abri bétonné plutôt que dans une baraque en bois.

Il était tout aussi inutile de procéder à une délibération au sens propre du mot. On échangea des regards, on se fit signe de tête. La cause était entendue. Körner, debout, écouta la sentence sans un tressaillement.

— ... déshonneur... indigne de l'uniforme... sera fusillé... le jugement est exécutable aujourd'hui même à six heures du matin...

Portner jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet.

— C'est dans une heure et demie, dit-il d'une voix mal assurée en regardant le général Gebhardt.

Ce dernier se leva sans un mot et quitta la pièce.

Les deux officiers chargés de la garde du condamné l'entourèrent chacun d'un côté. Tête haute, le colonel von der Haagen passa devant lui, suivi des autres personnes présentes. Le médecin-capitaine Portner alla vers son assistant.

— Courage, mon petit, dit-il la voix tremblante. Il sentit comme Körner tremblait, lui aussi, intérieurement. Mieux vaut finir ainsi que mourir de faim ou pourrir dans les décombres, ajouta-t-il, nous prenons peut-être trop au sérieux un monde qui n'a plus de conscience...

Körner approuva de la tête. Soudain, il embrassa Portner et le serra

contre lui.

— Si vous saviez... dit-il d'une voix étouffée, combien j'aimais la vie !

*

Olga Pannarevskaja n'existait plus. La mort d'Ievguenoï Alexandrovitch Koubovski l'avait tuée. Elle restait là, dans la salle d'opération, les yeux perdus dans le vide, opérait comme une machine, et ne réagissait pas aux questions posées par le chirurgien Soukov. Une seule fois, elle lui dit sans même lever la tête :

— Andreï Vassilievitch, n'essayez donc pas de me remonter le moral. Vous auriez plus de chances en vous adressant aux murs. Je suis morte, vraiment morte, tout au fond de moi-même. Vous ne comprenez donc pas cela ?...

Même en faisant appel aux sentiments patriotiques, il n'y avait rien à faire pour l'aider. Les communiqués du quartier général étaient prometteurs. Dès janvier, l'Armée rouge passerait à la dernière offensive. Les troupes avaient pratiquement l'arme au pied. Elles attendaient des conditions météorologiques meilleures, ainsi que l'arrivée de renforts d'artillerie et de nouvelles brigades de chars. En janvier – on l'entendait dire partout, de l'usine de tracteurs Djerjinski à Beketovka, de la rive escarpée de la Volga à Kalatch – le grand nettoyage commencerait, l'écrasement de la poche, la destruction de la 6^e Armée allemande, la fermeture de la tenaille dans laquelle trois cent mille hommes se trouvaient pris. Des profondeurs inépuisables de Sibérie sortaient toujours de nouvelles divisions, qui marchaient vers Stalingrad, passaient la Volga, prenaient position autour du réduit, enserrant d'un cercle de ter les Allemands en train de mourir de faim et de froid dans leurs trous ou au fond de leurs caves, sans espoir d'en sortir vivants.

— À Pâques, camarade Olga, vous foulerez le pavé de Stalingrad libérée, dit le chirurgien-chef Soukov, rentrant d'une conférence avec le général Joukov. Cela devrait vous réjouir.

— Pourquoi ? Elle regardait le chirurgien avec les yeux d'une biche agonisante. – Je ne pourrai jamais être heureuse tant qu'il restera un seul Allemand au monde...

— Magnifique programme, camarade ! Mais vous savez qu'ils sont plus de soixante millions !

— La terre est assez profonde pour les ensevelir tous !

— Votre haine est absurde ! Réveillez-vous, Olga !

Soukov fumait l'une de ses cigarettes tartares, si doucereuses, et buvait du thé vert. Pour lui, le deuil du commandant Koubovski, tel que le portait Olga, était une imbécillité. En un temps comme celui qu'ils connaissaient, la perte d'un seul homme était peu de chose.

Un beau jour, Olga disparut. Des blessés légers rapportèrent qu'on l'avait vue pour la dernière fois dans la zone habituelle des coups de main, près de l'obélisque élevé aux défenseurs de Tsaritsyn. Elle se glissait à l'intérieur des caves, apportait de l'eau aux femmes et aux enfants qui vivaient toujours dans les sous-sols, entre les fronts, pilonnés nuit et jour par les deux artilleries.

— Laissez-la, dit le chirurgien-chef Soukov à quelqu'un qui proposait de faire un rapport. Aujourd'hui, les gens sont importants partout, que ce soit ici ou à l'obélisque... la camarade Pannarevskaja s'active ailleurs. Un point c'est tout.

Ainsi passèrent les premiers jours de janvier. La doctoresse aux boucles noires faisait le coup de feu dans les ruines. La haine qui la possédait était débordante, et sans fin la cruauté qui montait en elle. Le pigeon s'était transformé en aigle, en vautour qui n'attendait pas la charogne, et se jetait sur les vivants. Telle une louve affamée, elle parcourait la ville, belle et sans pitié, pleine de boue, mais les yeux immenses et étincelants, presque fiévreux. Les soldats allemands qui l'apercevaient n'avaient pas le temps de s'étonner. La mort était déjà sur eux jaillie d'un canon de mitrailleuse.

Elle ne faiblit qu'une seule fois. Elle se faufilait à travers les décombres d'un entrepôt lorsqu'elle se trouva nez à nez avec un jeune soldat allemand. Ils furent surpris tous les deux, se regardèrent, et comprirent que l'un d'entre eux devait mourir. Le jeune Allemand était assis devant un petit feu sur lequel rôissait un morceau de viande. Cela sentait bon, et seule la forme du rôti était curieuse. C'était un animal long et mince, passé sur une broche de fortune. Olga Pannarevskaja haussa les épaules. « Il veut manger un rat, pensa-t-elle. Il a faim, et mange un rat. Comme il est jeune, et comme il paraît vieilli. Il a les cheveux blonds, blonds comme les champs de blé d'Ukraine. Et ses yeux sont creux. Une vraie tête de mort. D'enfant mort... »

Elle leva sa mitrailleuse. Le jeune Allemand plongea le regard dans le trou noir du canon. La mort était là. Il voyait sa mort, il voyait

l'index appuyer sur la détente... alors il tomba à genoux, leva les mains dans un geste de supplication, et se mit à pleurer, pleurer...

— Niet... niet...

Il gémissait comme un petit chien qui a reçu un coup de pied, secoue une patte, et semble désormais ne rien comprendre à l'univers. Comment a-t-on pu le frapper, lui, le tout petit ?

— Niet, pajalousta... niet...

Les larmes coulaient sur ses joues au duvet blond soyeux. Sur le feu grésillait le rat proprement embroché. Le garçon s'était réjoui de cette viande comme d'un présent des cieux. De la viande. Enfin de la viande, après les éternels cinquante grammes de pain gluant et le brouet clair, les gâteaux de sciure et de poudre pour les pieds. De la viande, enfin, même si c'était un rat... son estomac avait perdu l'habitude de ressentir le dégoût. Il ne sentait plus que la faim, la faim qui perfore et qui pince et fait flamber les boyaux.

— Niet... il continuait à crier... Niet... *milosti*. (pitié).

Olga Pannarevskaja ne tira pas. Pourquoi ? Elle n'en savait rien elle-même. Elle montra le rat qui grillait, et elle fut prise de nouveau d'un frisson.

— Chotchek kouchatj ? demanda-t-elle. (Veux-tu manger ?)

Le garçon fit oui de la tête. Il regarda le rat tout doré et avala sa salive. Après, elle me tuera, pensait-il. Ils sont assez cruels pour ça. Oh mon Dieu, mon Dieu... Il retomba sur les genoux, et se mit les deux poings sur les yeux. Il attendit ainsi pendant quelques minutes, mais personne ne tira. Lorsqu'il abaissa les mains, il se trouvait seul. Alors il se mit debout d'une détente, abandonna son rat sur le feu et courut d'une traite jusqu'à son abri à travers les décombres. Un peu avant l'entrée de la cave, en un point dégagé de la rue, quelqu'un tira un seul coup. Le jeune soldat fut touché dans le dos, s'écroula sur le côté dans les pierres, eut encore quelques tressaillements nerveux, et puis ne bougea plus.

Olga Pannarevskaja leva les yeux tout là-haut vers une maison. Dans l'embrasement d'une fenêtre elle vit un tireur d'élite. Deux yeux bridés lui souriaient sous un gros bonnet en peau d'agneau. Il agita même le bras en signe d'amitié, le petit cavalier des steppes kirghizes. « Tu vois, camarade, comme on tire bien chez nous. Je suis Piotr Kouloubai, et je sais tuer un moineau même emporté par mon cheval

au galop. »

Olga Pannarevskaja ne lui rendit pas son salut. Elle se détourna et partit lentement en direction de l'est à travers les ruines désertes. Elle arriva à la hauteur d'un char soviétique démolé. Les cadavres brûlés de l'équipage sortaient à moitié par les ouvertures. Sur les chenilles était allongé un jeune soldat blond, aussi blond que l'Allemand de tout à l'heure, presque un enfant. Il ouvrait une bouche béante d'un cri d'agonie terrible et inhumain. Mais la mort était venue si vite qu'elle avait figé net ce hurlement.

La Pannarevskaja s'arrêta devant le corps et le regarda. Le vent et la neige agitaient les cheveux blonds du garçon par-dessus sa bouche grande ouverte, les yeux la considéraient, comme pour lui demander : pourquoi, camarade, pourquoi ? Pourquoi ai-je brûlé vif ?

— Pourquoi ? cria la Pannarevskaja, oui, pourquoi ?...

*

Körner attendait l'exécution.

Il était de nouveau assis dans la petite pièce, et il fumait. Pendant ce temps, Portner essayait désespérément d'entrer en communication avec le médecin-général Abendroth. Mais la ligne était perpétuellement en dérangement ou bien occupée. Pour finir.

Portner n'obtint plus rien du tout. Ensuite, ce fut l'intendant général de la 6^e Armée qui répondit, et le bureau des opérations de l'armée. Le médecin tempêta et raccrocha.

Vingt minutes avant l'exécution, le procureur entra dans la pièce. On avait déjà réuni le peloton – des tringlots – à l'endroit choisi – un vieux mur derrière la gare de Gumrak.

— Le général a confirmé la sentence, mais il sursoit à l'exécution.

Il regarda la liasse de papiers qu'il tenait à la main, et jeta un coup d'œil sur un Körner stupéfait.

— Vous aurez à vous considérer comme détenu et vous resterez sous surveillance jusqu'à ce que la situation permette d'exécuter le jugement. Vous allez rentrer à Stalingrad ce soir même et vous y poursuivrez votre activité de médecin.

Le commandant salua rapidement et quitta la pièce sans faire d'autre commentaire. Il laissait derrière lui trois officiers perplexes.

Une demi-heure plus tôt, le général Gebhardt avait eu un bref entretien avec le président du tribunal et ses assesseurs, dont le colonel von der Haagen. Il avait reçu ces messieurs dans son P.C., un grand abri souterrain étayé de poutres solides, tout près du Mur des Tartares. Sur une table rudimentaire se trouvait une carte du réduit de Stalingrad. Le tracé du front était indiqué par des traits au crayon rouge ou bleu.

— L'audience Körner a été magistrale, dit le général Gebhardt en s'appuyant sur la carte. Vous surtout, colonel, avez vraiment mis le paquet...

— Merci, mon général, répondit l'autre fièrement. J'avais le souffle coupé devant un tel jean-foutre...

Si rien d'autre ne vous coupe le souffle...

— Pardon, mon général ? Le colonel von der Haagen vit arriver l'orage. Il rectifia d'avance la position.

— Ce qu'il a dit, ce petit médecin, des milliers de nos gars le pensent aussi. Vous ne prétendez quand même pas l'ignorer, messieurs ? Ce qu'il a dit, moi aussi je le sais... alors, colonel, qu'en pensez-vous ? suis-je défaitiste ?

— Mon général... Von der Haagen avait blêmi.

— Messieurs, nous sommes au bout du rouleau. Je veux croire que vous savez lire une carte. Je vous en prie, jetez un coup d'œil sur celle-ci. Nous sommes plus que dans la merde. Nous sommes foutus. Jamais nous ne sortirons d'ici. Je suppose que vous le comprenez bien ? On nous a trahis. On a trahi la 6^e Armée tout entière. On nous a menti, et nous avons cru ces mensonges, Paulus le premier, avec ses collaborateurs. Maintenant, tout le monde commence à réaliser que notre glorieux Führer sacrifie froidement trois cent mille hommes pour sauver son prestige, pour établir par-derrière de nouvelles positions qui lui permettront d'avoir cette bataille de héros – comme il dit – dont sa propagande a un besoin criant. Nous sommes déjà morts, messieurs, rayés des cadres de la 6^e Armée ! Colonel, dire cela, est-ce saper le moral de l'armée ?

— Si vous le dites, mon général...

— Ne déconnez pas, Haagen ! Je me demande où vous avez été chercher le corset qui vous tient encore droit...

— L'amour de ma patrie...

— Cet amour-là, vous l'enterrez par quarante degrés de froid dans un trou d'obus ! Savez-vous que les Russes sont en train de masser des forces énormes sur tous les fronts ? Il y a tout autour du réduit des divisions fraîches, des régiments d'artillerie tout neufs, des brigades de chars, des orgues de Staline, des bataillons de mortiers, des régiments d'infanterie. Les avions qui prennent encore l'air signalent dans tous les secteurs d'importants mouvements de troupes. C'est une question de jours, et vous vous retrouverez vous-même dans un trou, à faire le coup de feu.

— Mais la 4^e Armée blindée, qui doit nous dégager...

Le colonel von der Haagen transpirait soudain.

— Et le 48^e corps blindé... et le groupement Hollidt... on nous avait pourtant dit au commandement de l'armée que...

— La 4^e Armée blindée fait retraite vers le sud, en direction du Sal, le groupement Hollidt fuit vers le Donetz, le 48^e corps blindé a été repoussé jusqu'à Tatsinskaïa. Autrement dit : il y a deux cents kilomètres à vol d'oiseau entre nous et les troupes allemandes les plus proches à l'extérieur de la poche ! Pour combler ce vide, les Russes ont fait monter onze armées ! Eh bien, von der Haagen, vous qui êtes fort en stratégie, comment résoudriez-vous la question ?

Consterné, le colonel von der Haagen restait muet. Comme hypnotisé, il fixait la carte. Il ne savait pas pourquoi l'on disait tout cela maintenant.

— Mon général... bégaya-t-il, si je pouvais me permettre de vous demander...

— C'est moi qui voudrais poser une question : qu'y a-t-il de plus utile dans notre situation, un médecin mort ou un médecin vivant ?

Le président fut le premier à comprendre.

— Un médecin vivant, bien entendu, mon général. Je voudrais faire remarquer aux termes du code de justice militaire, j'avais le devoir...

— Nous avons tous maintenant un devoir ! hurla brusquement Gebhardt. Je sursois à l'exécution de la sentence ! Je préfère Körner dans une salle d'opération de Stalingrad à un homme exécuté selon le code. D'accord, il n'a pas agi correctement. Mais est-ce correct de la part de notre grand Führer de rayer tout bonnement trois cent mille hommes ? Von der Haagen, qu'est-ce que vous en pensez ?

— S'il vous plaît, mon général, je voudrais...

Le général Gebhardt regarda la carte bariolée.

— Colonel !

— Mon général.

— En raison de la situation critique dans laquelle se trouvent nos troupes et de l'héroïque combat qu'elles mènent contre un adversaire bien supérieur en nombre, il m'est impossible de maintenir mon état-major aux effectifs actuels. Le front a besoin du moindre fusil. Là où la mort gagne à ce point, le travail d'état-major recule. Je vous confie le régiment de Panzer-grenadiers, qui a perdu son chef hier. Vous savez où se trouve le P.C. Colonel, mes vœux vous accompagnent à Stalingrad.

Le colonel von der Haagen claqua les talons et salua. Il avait la main qui tremblait et les yeux fixes.

— Je vous remercie bien sincèrement, mon général.

— Il n'y a pas de quoi. Votre certitude de la victoire rejaillira sur le régiment. D'après les derniers rapports d'effectifs, votre unité dispose encore de six cent quarante-deux hommes.

Le colonel von der Haagen quitta l'abri du général. Il partit, genoux tremblants, comme une poupée mécanique. C'est seulement une fois dehors, dans la nuit glaciale, hurlante de tempête et balayée de neige fondue qu'il respira normalement. La peur entra en lui avec cette première inspiration profonde.

« C'est la fin, se dit-il. Mon Dieu, donne-moi la force de sombrer avec décence... »

*

Dans la journée, l'aviation soviétique multipliait ses vols de harcèlement contre Gumrak. En outre, de nouvelles colonnes de blessés arrivaient au bourg, squelettes pitoyables, gémissants et fiévreux, aux frontières de la folie, qui aussitôt déchargés se traînaient dans la neige, car il n'y avait nulle part de place pour eux. Les tentes étaient surpeuplées, les baraques et les wagons de chemins de fer aussi. On rejetait les moribonds dans la neige, on n'attendait plus qu'ils fussent morts...

Portner, assis auprès de Körner, se réjouissait comme un père assez

heureux pour couper la corde où son fils, langue pendante, allait bientôt se balancer. Pendant ce temps-là. Fourneau rôdait dans Gumrak. Son dessein – trouver quelque chose de comestible – était irréalisable. Les stocks étaient gardés par des hommes de la Feldgendarmérie, qui tiraient sur tout ce qui s’approchait. En revanche. Fourneau mit la main sur quelque chose d’utile, faisant ainsi la preuve de son sens de l’avenir. Dans une baraque de la Luftwaffe, en bordure des pistes, il découvrit une toile pliée, semblable à une gigantesque nappe. L’étoffe était brunâtre avec des motifs blancs, que Fourneau ne prit pas la peine d’examiner plus longtemps. Il avait autre chose à faire que déplier l’énorme linge. De l’étoffe, cela sert toujours, pensa-t-il, ne serait-ce qu’à faire des pansements et des bandes. Sans balancer plus longtemps, il emporta la nappe gargantuesque. Elle était lourde, et Fourneau, après l’avoir logée dans le fond de la voiture, se trouva tout essoufflé.

Dix minutes plus tard, trois officiers de la Luftwaffe se tenaient, perplexes, autour de l’emplacement maintenant désert où reposait l’énorme ballot d’étoffe quelques instants auparavant.

— Sacré nom d’un chien ! dit l’un d’eux. Ils piquent même les panneaux de marquage. Gaffe qu’y s’y mettent pas à nous voler les pets à la sortie du c... !

Dans la nuit qui suivit, un petit groupe quitta Gumrak et partit en direction de Stalingrad-ville. Il était composé de Portner, de Körner, de Fourneau, du médecin-aspirant et d’Emil Rottmann. Le sort de ce dernier n’était guère enviable. Il avait été détaché pour garder Körner. Il avait compté sur sa déposition pour rester à Gumrak, mais ses calculs étaient faux. Il retournait à l’enfer. Il était assis dans la voiture, auprès de Körner, et ne soufflait mot. Il avait peur. Pas des Russes, pas des chars ou des obus, des mitrailleuses ou des orgues de Staline... il avait peur de Fourneau. Lorsqu’il s’était présenté à Portner pour annoncer son retour, le médecin l’avait regardé sans rien dire et avait tourné les talons. Mais Fourneau avait murmuré derrière lui entre ses dents :

— Attends, mon salaud, on recausera de tout ça, tu peux m’en croire...

Emil Rottmann s’était tenu coi. Il savait ce que signifiaient les paroles de Fourneau. Une idée s’empara de sa cervelle, qui lui sembla le seul salut possible : désertre ! il déserterait ! À la première occasion, il passerait chez les Rousskis. C’était peut-être sa dernière, sa toute dernière chance de survivre.

Dans la seconde voiture, suivaient le colonel von der Haagen, un chauffeur et deux jeunes sous-lieutenants. Le colonel lui aussi restait muet. Engoncé dans une épaisse peau de mouton, il déplorait tout bas le destin tragique et injuste qui le frappait. À l'entrée de la ville, à la hauteur d'un amas de tramways calcinés, les voitures se séparèrent... celle de Portner continua en brinquebalant jusqu'à la boulangerie de campagne, d'où il faudrait partir à pied... le colonel von der Haagen poursuivit sa route pendant deux kilomètres en direction du nord. Il parvint ainsi aux premiers éléments de son nouveau régiment où il apprit de la bouche d'un commandant que les Russes devenaient de plus en plus actifs dans le secteur. Cela s'entendait, en effet... le champ de ruines qui s'étendait sous leurs yeux tremblait sous les cent cinq soviétiques. Des pans de maisons dégringolaient, une poussière de béton et de chaux poussée par le vent arrivait jusqu'à eux. Le colonel von der Haagen se redressa.

Il remercia l'officier, lui tendit la main et ajouta avec une trivialité de collégien :

— Tant qu'on peut ch..., on peut tirer, pas vrai...

L'autre ne rit point, comme c'eût été son devoir. Von der Haagen pencha la tête et regarda au sol, d'un air de désapprobation. Ils n'ont rien dans le ventre, ces gars-là, se dit-il pour se donner à lui-même du courage. Mais quoi d'étonnant : le général lui-même ne croit pas à la victoire finale !

Ivan Ivanovitch Kalionine était un malin. Personne n'en avait jamais douté. Depuis la mort de son commandant bien-aimé, qu'il avait apprise de sa petite femme Vérachka, – elle faisait mille allées et venues chargée de pansements et de médicaments – il était un peu son propre maître dans un paysage lunaire. On lui avait donné une section d'infanterie avec pour instruction de démolir tout ce qu'il pourrait. « Bonne chance, camarades. Si vous avez besoin de quelque chose, passez-nous un message radio. Nous n'enverrons peut-être rien : les Allemands ont tout ce qu'il faut pour une poignée de soldats comme vous. » Kalionine réalisa parfaitement ce qu'on avait voulu dire, et disparut dans la nuit avec sa section. Il n'eut même pas le temps de mettre Véra au courant.

Curieusement, tout alla fort bien. Ils s'infiltrèrent derrière les lignes

allemandes, suivirent la voie ferrée qui va de Stalingrad à Voroponovo, Bassargino et Karpovskaïa, puis se regroupèrent au sud-est du ravin de Talavoj dans un coin de la steppe assez accidenté. Deux routes s'y rejoignaient... la première menait de pitomnik à Stalingrad, la seconde conduisait à Rossochka... au carrefour, il y avait deux chars allemands. Extérieurement, ils étaient intacts, mais à l'intérieur, rien n'allait plus. Quelque chose dans l'hiver russe avait eu raison de leurs moteurs, ou peut-être leur avait-on versé une huile qui ne convenait pas, bref, les pistons étaient grippés et plutôt que d'attendre la compagnie de dépannage, on avait préféré abandonner les engins dans la neige.

Kalionine s'installa dans les chars avec sa section. D'un cœur tranquille, il observait sur les deux routes l'intense circulation... celle de Pitomnik était le calvaire des blessés. Des milliers d'éclopés s'y traînaient, tombaient dans la neige, mouraient, piétinés par ceux qui arrivaient dans l'autre sens. Finalement la route était doublée d'une véritable chaussée de morts allemands frigorifiés, sur laquelle les autres blessés progressaient comme des larves géantes... vers Pitomnik, l'aérodrome, l'espoir d'obtenir quand même une place dans un Junkers, de sortir de cet enfer où la moindre des tortures n'était pas la chaleur, mais bien une température de moins quarante degrés.

Vers Stalingrad, c'était un maigre ravitaillement qui roulait, en provenance de Karpovskaïa. Des colonnes de voitures chargées de munitions, de carburant et de vivres.

Ivan Ivanovitch Kalionine passa trois jours avec sa section à l'intérieur des deux chars. Pendant ces trois jours-là, le ravitaillement s'étrangla, et à la périphérie de la cité, les porteurs attendirent en vain. En revanche, le matériel s'accumulait devant les deux tanks. Des camions brûlèrent des roues jusqu'au toit, deux nouvelles unités furent prises sous un feu brutal venu de tous côtés, et entièrement anéanties, avant même d'apercevoir Stalingrad...

Trois jours plus tard, Kalionine se mit en route vers l'est et regagna la ville. Il se présenta à son nouveau chef de corps, reçut des félicitations et un jour de permission pour aller voir Véra. Il ne la trouva pas. Mais la Pannarevskaja était revenue. Debout à côté de la table d'opération, elle procédait à une amputation. Le chirurgien-chef Soukov dormait sur un lit de camp le long du mur, au milieu des blessés gémissants. On aurait dit un ours. Pendant quarante-neuf heures, il était resté sur ses jambes, à opérer, et puis, brusquement, Olga Pannarevskaja avait surgi, s'était emparée du scalpel et avait poursuivi l'opération sans mot dire. Soukov avait sombré dans le

sommeil comme un arbre abattu. Il dormait déjà en s'écroulant sur le lit.

— Véra a été faite prisonnière, dit la doctoresse en haussant les épaules. On l'a vue emmenée par deux Allemands et elle semblait blessée...

Kalionine resta là comme sidéré. La souffrance qui le mordit à cette seconde était pire que s'il avait reçu des coups de marteau sur le crâne.

— Merci, camarade capitaine, merci, bredouilla-t-il au plus profond du désarroi. Il sortit ensuite à l'air libre en trébuchant, s'assit sur un reste de muraille et se mit à considérer longuement les positions allemandes.

« Qui suis-je, se disait-il. Suis-je un homme, un héros, un communiste, ou bien un sauveur de la patrie ? Ce sont des questions idiotes qu'on se pose lorsqu'on a le cœur malheureux et que la poitrine devient trop petite à cause de ce cœur qui s'enfle, qui s'enfle... » Ivan Ivanovitch finit par conclure qu'il était un homme. Rien d'autre qu'un homme. Mais un homme dont la vie était vouée à sa femme et qui n'acceptait pas que Véra demeurât au fond d'une cave pour y être maltraitée.

Cette nuit-là, le sergent Kalionine s'enfonça dans le désert des ruines de Stalingrad. Personne ne le revit... en tout cas, aucun soldat de l'Armée rouge. Son nom figura le lendemain sur la liste des pertes. Il était porté disparu. Il n'y avait rien de bien nouveau à cela... tant d'hommes étaient portés manquants qui avaient tout simplement été réduits à l'état de galette par un mur brusquement effondré. Pour Olga Pannarevskaja seulement, il n'était pas mort... mais elle garda le silence.

*

L'hôpital rempli de stalactites qui avait été installé dans les caves du cinéma regorgeait de blessés lorsque rentra le Dr Portner. Il y en avait plus de huit cents, entassés les uns sur les autres. Le médecin fut accueilli par une bouffée écœurante, faite d'odeur de pourriture, de déjections, de sueur et de sang humains, de pus et d'iodoforme. Il n'y avait plus ni couloir ni marches. Les hommes étaient les uns sur les autres comme des ballots, entassés dans l'escalier, leurs corps geignants, leurs blessures saignantes, leurs membres pourrissants, perdus dans la prière ou l'inconscience. La fièvre les rendait apathiques ou en faisait des fous furieux, des abcès crevaient sur eux

comme des cratères, leurs intestins sortaient de ventres déchirés, des hommes au visage emporté rampaient sur le sol en criant comme des bêtes.

Entre ceux qui mouraient, ceux qui priaient, ceux qui juraient, passait, consolante, la silhouette de l'abbé Webern. Il ne priait plus... Il en était tout simplement incapable. Aucun mot ne lui semblait convenir à cette horreur. Le langage de Dieu lui-même faisait long feu... il n'aurait jamais pensé que des hommes pussent quitter de cette manière le monde créé pour eux. Désormais, Dieu lui-même était réduit au silence. Quant à l'abbé Webern, il assurait, presque sans un mot, un ultime ministère. Il serrait des mains tremblantes et brûlantes de fièvre, ramenait les paupières sur des yeux éteints, il tenait bien haut sa petite croix et bénissait. Il ne parlait plus du bonheur éternel, il écoutait les agonisants appeler en gémissant leur femme ou leur mère, il les entendait demander du papier à lettres pour écrire avec des mains qu'ils n'avaient plus. Il les sentait s'accrocher à lui et ils l'interrogeaient : « Monsieur l'aumônier, n'est-ce pas que je vivrai... » et déjà leurs jambes pourrissaient, leur peau se détachait de leur corps. Il faisait oui de la tête et disait : « Oui, mon fils, tu vivras... » Puis, ils mouraient, les uns poussant jusqu'à leur dernier souffle des hurlements déchirants, les autres sans un mot, les yeux grands ouverts, pleins d'une question muette restée sans réponse.

Portner dut se frayer un chemin à travers les corps qui criaient derrière lui, qui tapaient à coups de poing dans ses jambes, qui lui empoignaient les bottes, et le mordaient comme des chiens enragés.

Dans la salle d'opération, régnait un peu plus d'ordre. Trois stagiaires étaient occupés aux pansements. Il était vain d'opérer. Où mettre ensuite les blessés et les membres mêmes qu'on leur avait retirés ? Et d'ailleurs, pourquoi amputer encore ? Main arrachée ou moignon propre, on n'en mourait pas moins. Les différences étaient abolies... officiers ou deuxième classe, tous étaient les uns sur les autres, tous hurlaient ou geignaient, se griffaient mutuellement, étouffaient dans leur propre sang.

Portner s'assit épuisé sur un tabouret le long du mur. Fourneau et Rottmann restèrent dans la cave voisine. L'adjudant de la Feldgendarmerie, visage d'un jaune blafard, regardait autour de lui. Ce spectacle d'une mort cent fois renouvelée était le reflet du sort qui l'attendait.

— Ah ! vieux... si j'avais su... bégayait-il. Fourneau trônait sur la toile volée et fixait les agonisants d'un œil hagard.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Enfin, qu'est-ce qui va nous arriver ?...

— Tu t'en doutes.

— Mais je pensais... mon Dieu... qu'allons-nous devenir ?...

— Tu n'as qu'à regarder autour de toi. Bientôt tu seras avec les autres...

Rottmann trembla comme s'il avait la fièvre. On entendait ses dents claquer. Il se détourna, chercha une issue, mais partout des corps râlaient, des membres tressaillaient, des bouches gémissaient. Il se pencha et se mit à vomir. Le réflexe était incoercible, il sentait son estomac se retourner. Plié en deux, il vomit sur les corps qui gisaient à ses pieds. Ils ne bougèrent pas, ils respiraient toujours, mais leurs yeux étaient déjà morts.

Un groupe de blessés légers regardait Emil Rottmann avec des yeux ahuris. « Celui-là, pensaient-ils, il peut encore dégueuler. Et pour dégueuler, il faut avoir quelque chose dans le ventre. Ici, il n'y a rien à bouffer. » Sur le talus de la voie ferrée, on venait juste d'arracher les rails, de râper les vieilles traverses pour en faire une soupe à la neige, en y ajoutant des corbeaux.

C'était le 7 janvier 1943.

Portner écrivit sur son agenda : « Retour aux caves du cinéma. Repris le travail. Pas de ravitaillement depuis trois jours. Pansements pratiquement inexistantes. Pas d'anesthésiques. »

Ensuite, il retourna à sa vieille table de cuisine et se remit à opérer. Sur l'autre, Körner était déjà en train d'amputer.

— Après-demain, ce ne sera plus la peine, dit Portner à haute voix. J'ai regardé les stocks... après-demain, il ne restera plus que nos mains...

L'abbé Webern jeta un bref coup d'œil sur la salle d'opération. Son visage, vieilli prématurément à Stalingrad, était rayonnant malgré le désespoir de la situation.

— Le pasteur Sanders est revenu ! lança-t-il aux médecins en criant pour couvrir les gémissements et les plaintes. On vient de l'amener. Trois hommes du génie. Il vit toujours, il va même relativement bien. Sa blessure à l'épaule est infectée, mais il n'a pas de gangrène.

La bouche de Portner s'abaissa en une moue sarcastique.

— Avec deux hommes de Dieu dans nos caves, je suis sûr que ça ira mieux, dit-il. Peut-être qu'une double ration de prières nous fera obtenir les pansements...

L'abbé Webern regagna la plus grande des salles souterraines. Il n'en voulait pas à Portner. À Stalingrad, il était difficile même à un prêtre de discerner les vues de Dieu.

Vers le soir, un groupe de soldats sales et frigorifiés descendit les marches encombrées de morts et de mourants. À leur tête, un lieutenant demandait partout « où était le chef ». Il fit irruption dans la salle d'opération au moment où les deux médecins, arrêtant un instant le travail, étaient en train de boire du thé.

— Qui est le chef ici ? demanda le lieutenant en regardant les deux hommes. Il faisait une chaleur épouvantable dans la salle. Portner et Körner étaient assis en manches de chemise le long du mur.

— C'est moi ! fit Portner en agitant sa tasse à thé.

Vous êtes bien joyeux, fiston ! Le Führer aurait-il sauté en parachute au-dessus de Stalingrad ? Vous savez qu'autrefois, c'était tout à fait normal... le général mourait à la tête de ses troupes.

Le lieutenant perdit un peu contenance. Comme Portner n'avait pas d'insigne, il poursuivit, évitant de lui donner un grade :

— Nous amenons des prisonniers ! Mon commando a mis la main sur un groupe de blessés russes. J'ai là un médecin, une doctoresse, un colonel soviétique...

— Körner, allez donc jeter un coup d'œil. Des prisonniers ! Que voulez-vous que je fasse de vos prisonniers !

Portner but une gorgée de thé.

— Ils peuvent aussi bien mourir de faim dehors que dedans... Des prisonniers ! Vous vous rendez compte ! Laissez-les donc courir...

Körner quitta la pièce. Il marcha de nouveau sur les corps étendus, sanguinolents ou pourrissants, et gagna le bas de l'escalier. Il y trouva Fourneau, visiblement fasciné.

À l'entrée de la cave, sur la dernière marche, se tenait une femme, vêtue de l'uniforme olive des officiers soviétiques. Son manteau en

peau d'agneau était déchiré et ses longs cheveux noirs descendaient jusqu'à son col montant haut. Le visage étroit, légèrement asiatique avec ses yeux en amande, avait un air général de fierté, malgré la poussière qui le recouvrait comme un masque clownesque. Les longues jambes fuselées se terminaient par une paire de bottes en cuir noir. La femme saignait à la tempe gauche. Fourneau, qui avait sorti de sa poche un mouchoir sale, et tentait de l'appliquer sur la coupure, fut gratifié d'un bon coup sur le bras.

Aïe ! aïe ! aïe ! s'exclama-t-il avec enthousiasme. Ça c'est une fille !

Körner s'arrêta devant elle. Ils se regardèrent en silence, lui le médecin allemand en bras de chemise, elle la femme-officier prisonnière. Ils se regardèrent comme s'ils avaient attendu cette rencontre, comme si le monde était désormais parfait, maintenant qu'ils s'étaient trouvés.

Olga Pannarevskaja baissa les yeux la première. Le sang lui battait aux tempes. « Qu'est-ce que j'ai, se dit-elle avec effroi, qu'est-ce que j'ai donc ? »

Elle releva la tête... il la regardait toujours, et le deuxième coup d'œil qu'elle lui jeta avait moins de hauteur et plus de soumission.

— Je suis médecin... dit-elle en un allemand guttural.

Körner lui tendit la main.

— Je vous en prie, venez avec moi...

Lorsque leurs mains se touchèrent, elle ressentit comme un choc. Elle se força à penser à Ievguenoï Alexandrovitch Koubovski, mais son image avait disparu. « C'est terrible, se dit-elle, c'est épouvantable. Comment se peut-il qu'un simple coup d'œil vous ouvre ainsi jusqu'au tréfond ? »

Main dans la main, ils enjambèrent les corps souffrants.

Dans la salle d'opération, Portner interrompit la large suture qu'il faisait dans un dos, et regarda avec surprise les deux silhouettes qui entraient. Le blessé qui reposait devant lui sur la table de cuisine toute sanglante poussait des hurlements aussi inhumains qu'inconscients : ce n'était pas la douleur qui le faisait hurler, mais le délire, la fièvre qui le dévorait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Portner en dévisageant la Pannarevskaja.

Elle soutint ce regard avec fierté, tête haut levée.

— Je m'appelle Olga Pannarevskaja. Je suis depuis huit jours médecin-capitaine de l'Armée rouge victorieuse.

Sa voix dure dominait les cris lancinants du blessé. Le médecin-capitaine Portner posa son aiguille sur la table.

— Vous ne pensez pas que je vais vous baiser la main, chère madame ? D'un geste large, il désigna la salle. — Vous constaterez que je n'ai pas pour l'instant le loisir d'être galant. Les petites contrariétés de l'existence, quoi ! Des corps éventrés, des têtes fendues en deux, des membres frigorifiés, et avec ça, la fièvre, la folie, la gangrène... vous voudrez bien m'excuser...

La Pannarevskaja enfonça le menton dans la chemise d'uniforme qu'elle portait sous sa vareuse olive... Elle était sortie d'un enfer pour tomber dans un autre. Derrière elle il y eut une bousculade... deux soldats introduisaient le Dr Soukov. Ils étaient suivis de deux brancardiers soviétiques porteurs d'une toile de tente dans laquelle se balançait un homme couvert de sang. On le déposa dans un coin de la salle. Le lieutenant allemand si fringant était déjà reparti dans les ruines... il préférerait l'air glacial parcouru de nuages de poussière à l'atmosphère empuantie de sang et de déjections qui régnait au fond du souterrain.

— Encore un ? demanda Portner.

— Dr Soukov, chirurgien-chef... déclara la Pannarevskaja. Le médecin soviétique lui lança un regard noir. Il s'adossa au mur et

croisa les bras sur la poitrine. La glace fondait sur son manteau, dégoulinait sur le sol. Portner s'approcha de lui. Ils étaient maintenant tout près l'un de l'autre, et se regardaient.

— Vous parlez aussi l'allemand ? demanda Portner.

Soukov resta muet.

— Ainsi, vous ne me comprenez pas ?

Silence. Il fit même la grimace, comme si cela le dégoûtait d'être interpellé par un Allemand. Portner haussa les épaules et tourna les talons. Il regarda le blessé sanglant dans la toile de tente soviétique. Les deux brancardiers russes restaient debout à côté, comme s'ils montaient une garde d'honneur.

— Qui est-ce ?

— Colonel Youri Trifomévitche Sabotkine, répondit Olga Pannarevskaja. Nous avons été attaqués par votre commando au moment où nous le sortions du poste. Malgré les marques qui nous désignaient bien visiblement comme médecins.

— Laissez-moi pleurer sur tant d'iniquité, camarade ! Portner regarda derechef le Dr Soukov. Il savait que le chirurgien comprenait tout.

— On devrait donner une bonne fessée à ces sacrés soldats, pour leur manque de manières. Tirer, quand on vous tire dessus ! a-t-on idée ! Chère madame, les jeunes gens d'aujourd'hui sont impossibles...

La Pannarevskaja rougit et retira sa main de celle de Körner. C'est seulement à cet instant qu'elle remarqua leurs doigts joints, qu'elle se vit là, avec Körner, comme un couple d'amoureux venus recevoir la bénédiction paternelle. Le jeune médecin sortit lui aussi de cette espèce d'enchantement. Il revint à l'horreur présente, saisit l'aiguille déposée par Portner et poursuivit le travail de son collègue. Olga Pannarevskaja hésita. Puis, elle ôta son manteau de peau d'agneau, le jeta dans un coin, aux pieds du Dr Soukov, alla à la bassine de désinfectant, et y plongea les mains. Portner leva un doigt réprobateur.

— Camarade, ce désinfectant est une solution de lysol allemand !

La Pannarevskaja se retourna.

— Croyez-vous que nous puissions opérer ensuite le colonel

Sabotkine ? Il a été blessé au poumon et à l'abdomen.

— Mais je vous en prie, chère madame.

Portner claqua les talons et s'inclina.

— Ce sera pour moi un véritable honneur que de vous abandonner ma table de cuisine...

Il se pencha sur le colonel soviétique évanoui et lui souleva une paupière.

— Je crains seulement que tout l'art chirurgical ne suffise point à réparer les dégâts causés par un aveuglement collectif et imbécile...

On descendit le blessé allemand. Les deux brancardiers russes, Körner et Olga Pannarevskaïa hissèrent le colonel sur la table. Ce faisant, les mains des deux jeunes gens se touchèrent de nouveau. Ils se regardèrent, les yeux vagues et le visage tendu, chacun se forçant à penser : il est ennemi... elle est ennemie... Il faut que je le haisse... il faut que je la haisse...

Le commandant Soukov respira profondément.

— Qui a commencé la guerre ? demanda-t-il subitement.

Portner hocha doucement la tête.

— Il sait l'allemand ! Et il a une langue !

— Qui est venu en Russie ?

— Nous.

— Alors ?...

— Alors quoi ? Nous savons parfaitement qu'à Stalingrad, nous ne sommes pas des touristes appréciés, mais des ennemis détestés. Vous ne croyez quand même pas que je suis ici pour mon plaisir, entouré par deux mille hommes en train de crever ? On nous a tous vendus, vous et moi, pour des raisons politiques que personne de nous ne comprend, puisque notre but à nous, c'est uniquement de vivre, de vivre tranquilles et paisibles ! Cela peut paraître simpliste, il en est pourtant ainsi. Vous êtes des millions, nous sommes des millions... Pourquoi ? Cher collègue, ne cherchez pas d'arguments... depuis des siècles et des siècles que la question est posée, elle n'a jamais eu de réponse. D'ailleurs, elle n'en aura jamais ; les masses courront toujours là où on leur dira d'aller. À cause de l'instinct grégaire, du

tempérament moutonnier que nous portons toujours en nous. Quand un mouton bêle, les autres suivent... pour se rassurer soi-même, on appelle cela politique !

Portner haussa les épaules. Son visage ruisselait de sueur.

— Bon ! Maintenant, voyons un peu le colonel Sabotkine...

Soukov ne répondit pas. Il s'écarta du mur sans un mot, ôta son manteau et sa vareuse, remonta ses manches de chemise, plongea les mains dans la solution de lysol et prit place à côté de la Pannarevskaja devant la table de cuisine.

Körner et l'un des brancardiers soviétiques avaient dénudé la poitrine de Sabotkine... Les points d'entrée et de sortie des projectiles étaient durcis et ne saignaient plus. Mais la coloration jaune de la peau indiquait l'hémorragie interne. Körner et Olga Pannarevskaja échangèrent un clin d'œil. Il n'y avait pas d'espoir. Portner s'en aperçut également. Il s'appuya des deux mains sur la table.

Andreï Vassilievitch Soukov pensait autrement. Il posa une main presque tendre sur le ventre du colonel et tourna brusquement la tête vers Olga.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? cria-t-il.

La Pannarevskaja le regarda avec stupeur.

— Tu es fou, Andreï, dit-elle doucement.

— Scalpel...

Le mot fut compris de Portner. Il se pencha vers Soukov.

— C'est du temps perdu...

— Le colonel Sabotkine est un héros de la Nation ! dit Soukov avec dureté.

— Bon Dieu de bon Dieu... des héros de la Nation, il y en a ici plus de deux mille, entassés au fond des caves ! hurla Portner. Vous n'allez quand même pas pratiquer la même opération que dans une clinique du temps de paix ?

— Si.

— En prenant toutes vos aises, hein ?

— Oui.

— Descendez-le-moi de la table ! cria Portner. La comédie a assez duré !

Soukov fit signe à l'un des brancardiers. Il lui prit des mains une sacoche que l'autre avait jusqu'ici portée en bandoulière, et se mit en devoir de l'ouvrir. Elle était pleine de toutes sortes d'ampoules. Il y en avait quelques-unes de brisées et le fond de la sacoche était plein de liquide. Portner dévora les petites fioles des yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Soukov fit de la main le geste d'offrir.

— Echange, collègue. Colonel Sabotkine contre sac plein médicaments. Tous anesthésiants... Il sourit ironiquement.

— Vous avez plus ?

— Non.

— Alors, je vous en prie... contre colonel...

— Je pourrais vous enlever cette sacoche. Vous êtes mon prisonnier, docteur Soukov.

— Avant vous pouvoir prendre, moi lancer contre le mur. Serait bêtise, collègue...

Portner regarda encore une fois les ampoules. Des anesthésiques, se dit-il. Mon Dieu, j'en aurais assez pour une semaine, en faisant attention. Et les Russes traînent ça avec eux comme si c'étaient des échantillons de vodka...

Il se tourna vers la table de cuisine. Olga Pannarevskaja et Körner avaient déjà pratiqué l'ouverture de la cavité abdominale. Elle était remplie de sang frais ou coagulé en gros caillots, baignoire de chair prête à déborder, dans laquelle nageaient les intestins.

Les deux mains plongées dans ce bain de sang, la Pannarevskaja cherchait l'artère endommagée, tandis que le Dr Körner maintenait le ventre ouvert. Ils manquaient de pinces.

Le regard de Portner revint à Soukov.

— Vous voyez, collègue, dit-il tranquillement. Nous aussi sommes en retard d'une génération. Pendant que nous discoupons,

parlementons et échangeons des propositions, la jeunesse agit déjà, sans paroles inutiles ! Il devrait toujours en être ainsi, et nous pourrions avoir honte...

Ils s'approchèrent de la table, et prirent la relève des deux jeunes gens. Soukov continua à chercher la source de tout ce sang... il tâtonna à l'aveuglette dans le ventre du colonel jusqu'au moment où il pensa avoir trouvé l'artère déchirée. Il la pinça entre le pouce et l'index, et leva vers le Dr Portner un visage baigné de sueur.

— Moi avoir... Il toussa et serra les dents. Il était à moitié couché sur le corps éventré, mais ne pouvait se raccrocher à rien, parce qu'il avait les deux mains dans la cavité abdominale. Il était en quelque sorte suspendu au-dessus du colonel, et cette position le faisait trembler de tous ses membres. Il avait l'impression que sa colonne vertébrale allait céder.

Portner arracha des mains de Körner une compresse de gaze et essaya d'étancher suffisamment le lac de sang pour qu'on pût y voir quelque chose. Il n'y réussit pas. Il y en avait trop. Il prit un fil de soie, tâta du doigt le long du bras de Soukov, et descendit ainsi jusqu'à l'artère écrasée que fermait Soukov. Il y passa une boucle et serra. Au même instant, Soukov lâcha tout, et se redressa en gémissant, frottant des deux poings sa colonne vertébrale, et s'étirant vigoureusement en arrière. Il respira plusieurs fois profondément, et alla s'appuyer contre le mur. Tout tournait autour de lui.

De chaque côté de la table, Körner et la Pannarevskaja se faisaient face, les mains dégouttantes de sang. Portner ligatura l'artère correctement. Peut-être qu'il était encore temps, se dit-il. Si ce colonel Sabotkine a le cœur solide, il survivra... mais pas ici, pas dans une cave comme celle-ci, où les hommes se décomposent avant d'être morts. Au fond, ce que nous faisons là est inutile... nous luttons contre un genre de mort où le temps gagne automatiquement.

— L'hémorragie est arrêtée, dit Portner en se redressant. Il remarqua avec étonnement que Körner et la Pannarevskaja se regardaient avec des yeux où avaient disparu la guerre et ses horreurs, où les rêves passaient comme les nuages blancs devant le soleil. « Manquait plus que ça, se dit-il en soupirant. Nous sommes enfouis dans un tombeau qui se referme lentement et les voilà qui commencent à s'aimer. Comme si la vie se révoltait, cherchait à produire le sentiment le plus beau qui puisse animer les humains... »

Soukov revint à la table. Son malaise était terminé. Il était furieux d'avoir laissé voir aux Allemands que même un commandant

soviétique peut avoir une faiblesse. Il prit le pouls du colonel Sabotkine, posa l'oreille contre son cœur, lui releva une paupière.

— Dans un hôpital, il aurait toutes les chances de s'en tirer, dit Portner à Soukov qui se redressait.

— Il sera bientôt dans un hôpital, dit l'autre avec fierté.

— Ou bien dans un entonnoir, le numéro sept de la onzième couche de cadavres.

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous allons vaincre.

— Mais quand ?

— Bientôt...

Il étendit le bras et donna un petit coup du bout des doigts à la Pannarevskaja. La doctoresse sursauta et s'essuya la figure avec sa main sanglante. Puis elle la laissa retomber. Elle avait la mine défaite.

— Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, mon pigeon, dit Andreï Vassilievitch Soukov d'un air grave. Occupez-vous du colonel !

Il retourna près du mur et s'assit. Ses mains, il les essuya à sa culotte bouffante.

Une heure plus tard, une corvée vida entièrement une petite pièce qui contenait jusqu'ici le peu de matériel disponible, et dans laquelle on avait installé un seul blessé, le pasteur Sanders.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Fourneau, qui participait au nettoyage. Portner haussa les épaules.

— Laissons-le avec les Russes. Leurs univers sont si éloignés l'un de l'autre qu'ils ne se gêneront guère.

Le 8 janvier 1943, le destin parut hésiter à sacrifier des centaines de milliers d'hommes par simple imbécillité.

Par un message radioffusé en langue allemande, le Haut Commandement de l'Armée rouge fit savoir au général Paulus, qui commandait en chef la 6^e Armée allemande devant Stalingrad, que trois parlementaires porteurs d'un important document allaient

approcher des positions allemandes par le nord. Il priaient qu'on voulût bien les recevoir.

Le général Paulus acquiesça. À dix heures du matin, apparurent les officiers soviétiques, munis d'un drapeau blanc. Comme pour souligner le caractère de leur mission, les attaques russes furent réduites au minimum. On se contenta de repousser les incursions des commandos allemands.

Le message apporté par les trois parlementaires fut aussitôt dépêché au Q.G. de la 6^e Armée. Le général Paulus et son chef d'état-major, le général Schmidt, en examinèrent le texte... C'était un ultimatum du commandant en chef de troupes russes sur le front du Don, le général Rokossovski. Il était formulé de la manière suivante :

« Au commandant en chef de la 6^e Armée allemande, le général d'armée Paulus, ou à ses représentants, ainsi qu'à l'ensemble des officiers et des soldats composant les troupes allemandes investies à Stalingrad.

« La 6^e Armée allemande, les formations de la 4^e Armée blindée et les unités rattachées à elles en vue de les renforcer sont complètement encerclées depuis le 23 novembre 1942.

« Les troupes de l'Armée rouge ont isolé ce groupe d'armées allemand et forment autour de lui un cercle inébranlable. Tous les espoirs de voir sauver vos troupes au moyen d'une offensive de l'armée allemande en provenance du sud et du sud-ouest ont été déçus. Les troupes allemandes qui accouraient à votre secours ont été battues par l'Armée rouge et ce qu'il en reste reflue sur Rostov. La flotte aérienne de transport allemande qui vous apportait en misérables quantités, vivres, munitions et carburant, a été contrainte grâce à l'avance victorieuse et rapide de l'Armée rouge de changer sans cesse de terrain et de franchir une distance importante pour atteindre le réduit. En outre, la flotte aérienne de transport allemande subit d'énormes pertes en avions et en personnel, du fait de l'aviation russe. L'aide qu'elle apporte aux troupes encerclées tend à devenir chimérique.

« La situation des troupes allemandes de la poche est difficile. Elles souffrent de la faim, du froid et des maladies. Le terrible hiver russe vient juste de commencer. Il amènera encore gels sévères, vents froids et tempêtes de neige. Cependant, vos soldats ne sont pas équipés de vêtements d'hiver et vivent dans des conditions sanitaires déplorables.

« En tant que commandant en chef des troupes encerclées, vous comprenez parfaitement, ainsi que tous vos officiers, que vous ne disposez d'aucune possibilité réelle de rompre l'encerclement. Votre situation est sans espoir et il serait vain de votre part de poursuivre la lutte.

« Etant donné les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez à l'heure actuelle, nous vous proposons, pour éviter des effusions de sang inutile, d'accepter les conditions de capitulation suivantes :

1. – Toutes les troupes allemandes du réduit cessent le combat, vous-même et votre état-major en tête.

2. – Vous remettrez sans désordre entre nos mains la totalité des membres de la Wehrmacht, des armes, de l'équipement et des biens de l'armée, sans effectuer aucune destruction.

3. – À tous les officiers et soldats qui cessent le combat, nous garantissons la vie et la sécurité, ainsi que le retour en Allemagne après la guerre ou dans tous pays où les prisonniers de guerre désireraient se rendre.

4. – Tout le personnel militaire des troupes qui se rendront pourront garder leur uniforme, leurs insignes de grade et leurs décorations, ainsi que les objets et valeurs leur appartenant personnellement. Les officiers supérieurs conserveront leurs épées.

5. – Après leur reddition, tous les officiers, sous-officiers et soldats recevront des rations alimentaires normales.

6. – Une assistance médicale sera accordée à tous les blessés et victimes du gel.

« Nous comptons que votre réponse nous sera remise par écrit le 9 janvier 1943 à dix heures du matin, heure de Moscou, par un représentant désigné par vous personnellement, qui devra suivre en voiture la route menant à la station de triage de Konny, gare de Kotlubani, muni d'un fanion blanc. Votre envoyé sera accueilli par des plénipotentiaires russes le 9 janvier 1943 à dix heures dans le secteur B, à cinq cents mètres au sud-est du poste de triage cinq cent soixante-quatre.

« Nous attirons votre attention sur le fait qu'au cas où vous repousseriez notre proposition de déposer les armes, l'Armée rouge et l'Aviation rouge seraient contraintes de passer à la destruction des troupes allemandes encerclées. Mais c'est vous qui porteriez la responsabilité de cette destruction.

« Le représentant du Quartier Général du Commandement suprême de l'Armée rouge.

Général d'armée Voronov

Le commandant en chef des troupes du secteur Don,

Une fois de plus, la raison se dressait devant l'aveuglement et la folie. Jamais encore une armée vaincue n'avait reçu offre aussi généreuse en des circonstances pareilles. Le destin de deux cent trente mille soldats allemands prisonniers du réduit dépendait d'un oui ou d'un non.

Le général Paulus saisit cette dernière chance de capituler honorablement et de sauver la vie à son armée. Il transmet l'ultimatum par radio au Quartier Général du Führer en demandant qu'on lui laissât les mains libres. Cette dernière démarche lui était dictée par son éducation d'officier prussien de la vieille école ; jamais il ne lui serait venu à l'idée de se dégager par sa propre initiative de la situation où se trouvait son armée. C'était au contraire ce que réclamait depuis des semaines avec insistance le commandant du 51^e corps d'armée, le général von Seydlitz.

La réponse, froide et tranchante, arriva aussitôt du Quartier Général bien abrité du Führer. C'était une interdiction de capituler :

Toute journée pendant laquelle la 6^e Armée continue à tenir soulage le front entier et fixe sur place les divisions russes intéressées.

La condamnation à mort de deux cent trente mille êtres humains était définitivement prononcée. Le général Paulus le sut au moment où il tint dans la main le refus de Hitler... c'était un petit papier, couvert de quelques lignes seulement, que l'opérateur lui avait passé... deux ou trois phrases d'allure héroïque... la mort de toute une armée !

La décision fut portée à la connaissance du Haut Commandement soviétique le 9 janvier. Les parlementaires reçurent leur réponse écrite. Elle était signée par le général Paulus. Par cette signature, le commandant, en chef assumait seul la responsabilité d'une attitude qui représentait la mort de son armée.

Le même jour, le 9 janvier 1943, un mystérieux radiogramme parvint à tous les généraux de la poche aux fins de diffusion à l'échelon des chefs de corps. L'expéditeur en était le Quartier Général de la 6^e Armée. La teneur de ce message était la suivante :

La troupe recevra l'ordre de tirer désormais sur les parlementaires qui pourraient se présenter.

Le dernier pont tendu vers la vie était coupé. Les chefs de corps jetèrent des yeux effarés sur le bout de papier qu'on venait de leur

transmettre. Le suicide d'une armée entière était chose faite. Toutes les demandes de précision adressées au Q.G. de la 6^e Armée tombèrent dans le vide... tout le monde ignorait qui avait donné cet ordre ultime et insensé, qui l'avait signé et en était responsable... le général Paulus n'en savait rien, le chef d'état-major, le général Schmidt, l'« éminence grise » de la 6^e Armée, se taisait... mais l'ordre fut maintenu ! On ignore encore de nos jours qui fut le responsable de ce monument – unique dans l'histoire – de la fatuité militaire allemande.

L'ombre du linceul tomba sur Stalingrad. Elle recouvrait deux cent trente mille Allemands.

*

Qui aurait pu en vouloir au sergent Ivan Ivanovitch Kalionine de commencer d'abord, malgré son ardeur patriotique, à chercher Véra, son épouse chérie ?

Dans les caves situées autour de la « Raquette », et dans lesquelles se trouvaient encore des centaines de femmes, d'enfants et de vieillards, il avait appris que Vêrachka n'avait pas été faite prisonnière comme on le lui avait dit. Au contraire, on l'avait vue ramasser encore des blessés dans les ruines, et conduire femmes et enfants à travers le feu des mitrailleuses allemandes, vers les bords du fleuve, où ils étaient en sûreté.

— Je ne suis pas une héroïne, avait-elle déclaré une fois en réponse aux louanges d'un membre du Comité local. Ils ont tué mon vieux grand-père, le brave Abranov, ils ont tué Ivan, mon mari... que ferais-je encore en ce monde ? Mais je veux mourir comme eux... tête haute, en servant mon pays...

Telles avaient été ses paroles, disaient les gens dans les caves, et Kalionine en ressentit à la fois de la fierté et de la tristesse.

— Pauvre petit oiseau, leur dit-il. C'est ridicule ! Regardez, vous pouvez voir que je suis vivant ! Puis il disparut et partit dans les champs de ruines à la recherche de sa Véra.

La vie était terrible dans les caves. Par deux fois, Kalionine dut aider à l'arrivée d'un bébé en un monde tonnant qui semblait sur le point de se dissoudre dans le feu et la fumée. Les parturientes étaient étendues sur le sol froid et humide de la cave, elles criaient, les voisines se penchaient sur elles et leur massaient le ventre. Dans une marmite bouillait de la neige fondue. Il n'y avait rien d'autre. La naissance devait se passer comme chez les chiens et les chats.

— Ne le laissez pas vivre, mes amis ! cria l'une des deux femmes en enfonçant ses ongles dans l'épaule de Kalionine qui essayait de lui écarter les cuisses. Ne le laissez pas ouvrir les yeux sur le monde, camarades ! Tuez-le ! Tuez-le avant qu'il ne respire...

Les sous-sols tremblaient sous les arrivées d'obus et de fusées. C'étaient des projectiles soviétiques qui retournaient les décombres. Qui donc aurait su encore, dans un tel chantier de démolition, où se trouvaient amis et ennemis, qui donc aurait pu distinguer la présence de soldats de l'Armée rouge dans la maison de gauche, d'Allemands dans celle de droite ? Souvent, les premiers occupaient le rez-de-chaussée, les seconds les étages au-dessus, et les grands bâtiments, par exemple une fabrique de conserves, étaient internationaux... Kalmoukes. Kirghizes, Russes blancs et Mongols se plaquaient derrière leurs barricades, au même titre que Saxons, Bavarois, Rhénans, Hambourgeois et Poméraniens. Où aurait-il fallu viser ?

Kalionine tirait sur la tête de l'enfant. Il transpirait, l'odeur du sang lui donnait mal au cœur, les hurlements de la femme lui martelaient le crâne.

— Mets-le en morceaux, camarade ! cria-t-elle. Il sera plus heureux mort que vivant. Aie pitié, camarade... aie pitié...

Après la naissance, Kalionine s'en alla de nouveau. Véra avait été vue quelques heures auparavant. Elle était blessée au front, juste une égratignure. Elle avait dit qu'elle voulait retourner au bord de la Volga, et ramener de l'eau potable. Du millet et de la farine, aussi... Elle avait trouvé dans un sous-sol quatorze femmes et enfants qui, depuis huit jours, n'avaient rien mangé qu'un bouillon glaireux et poisseux à base de poutres râpées. Kalionine leur abandonna sa ration de pain, et partit en courant vers le fleuve.

« Elle est vivante ! ma Vêrachka est vivante ! » Cette certitude chantait en lui. « On lui a égratigné son joli front, mais elle en sera bien plus parée que défigurée ! Regardez, dira-t-on, la gentille cicatrice, elle l'a reçue en luttant pendant la guerre contre l'envahisseur, au beau milieu de Stalingrad ! Les enfants raconteraient l'histoire, et les enfants des enfants. Véra Kalionina était une fille courageuse et résolue. »

Sur la rive escarpée de la Volga, Kalionine apprit la capture de tout le poste de secours, parti pour essayer de récupérer le colonel Sabotkine, héros de la Nation. Si seulement je pouvais trouver Vêrachka, pensait-il... Il continua à courir. On ne le remarqua point, dans le fourmillement des troupes qui se regroupaient sous la

protection de la rive escarpée du fleuve, pour le jour où la 6^e Armée allemande allait périr noyée sous le déferlement rouge.

*

Deux minutes après dix heures, le 10 janvier 1943, deux minutes après l'expiration de l'ultimatum du général Rokossovski, l'ultime enfer se déchaîna.

Cinq mille canons de tous calibres et de tout genre pilonnèrent deux heures durant les positions allemandes. Sur un demi-cercle géant de quatre-vingts kilomètres de longueur, un poing de feu s'abattit sans arrêt, soulevant la terre glacée, fondant la neige, rendant boueux le sol gelé à l'embrasement des explosions. Pendant deux heures, les canons, les orgues de Staline, les mortiers de l'Armée rouge martelèrent la terre et la retournèrent cent fois... douze malheureuses divisions allemandes étaient prises sous cette grêle enflammée, cinq cent quarante compagnies, réduites à rien, mourant de faim, de froid et d'épuisement furent écrasées sur place.

Succédant à ce déluge de feu, la masse des chars soviétiques, badigeonnés de blanc, passa sur tous les fronts à l'assaut... tel un cercle énorme d'insectes gigantesques crachant le feu et s'apprêtant à enfoncer le réduit de toute part. Les centaines, les milliers de monstres d'acier avançaient au-devant des régiments allemands hébétés et sans défense.

Ce jour-là, sur l'ensemble du territoire encerclé, il y avait encore quatorze chars allemands en état de marche ! Seize autres avaient été enterrés en raison du manque de carburant. Ils jouèrent le rôle de petits fortins, jusqu'au moment où les munitions leur manquèrent.

À Stalingrad-ville, on entendait et on voyait la 6^e Armée entrer en agonie. Assis devant les appareils radio, on captait les messages des divisions et des régiments qui presque aussitôt étaient débordés ou bien étaient contraints de reculer en désordre. Il ressortait de tous ces messages que l'effort principal des blindés soviétiques visait Karpovka et, par-delà Dimitrievka, Pitomnik, l'aérodrome de Pitomnik, artère vitale de la 6^e Armée.

— Mon Dieu... dit Portner au soir du 10 janvier.

Il était assis devant son appareil radio avec Körner, Soukov et la Pannarevskaja, et il rassemblait les télégrammes de chaque division.

— C'est la fin...

Soukov se taisait. Mais ses yeux brillaient. Depuis sa capture et la brève conversation entre lui et Portner avant l'opération du colonel Sabotkine, il n'avait plus ouvert la bouche. On aurait dit qu'il ne pouvait exprimer son mépris des Allemands mieux qu'en les ignorant complètement et surtout en ne leur faisant pas l'honneur d'entendre un mot tombé de la bouche du chirurgien-chef Soukov. Körner et Olga Pannarevskaja étaient assis tout près l'un de l'autre. Lorsqu'il fut tout à fait clair, d'après les radiogrammes, que les défenses extérieures étaient tombées, elle chercha la main du médecin et s'en empara.

Dans la ville, tout était plus calme qu'à la périphérie du réduit. Les divisions soviétiques repoussaient vers l'est les régiments allemands saignés à blanc... le « Nez de Marinovka » fut débordé, Zybenko, au sud, écrasé... le soir du 10 janvier 1943, la 6^e Armée télégraphia au groupe d'armées allemandes du Don :

Armée signale importantes percées soviétiques, nord, ouest, sud, en direction Karpovka et Pitomnik. 44^e et 76^e div. infanterie durement touchées, 29^e mot. utilisable seulement en partie. Aucune perspective colmater brèches. Dimitrievka, Zybenko et Rachotine abandonnées...

Portner lut tout haut avec lenteur le rapport de la 6^e Armée. Körner marqua sur une carte le nouveau tracé du front avec un bout de crayon.

— Si cela continue, nous serons complètement enfoncés en quatre jours, dit Portner.

Soukov s'appuya en arrière au mur humide de la cave.

— Cela continuera comme ça...

— Vous voudriez des félicitations ? Il regarda Körner et Olga Pannarevskaja. Ils étaient en train de quitter la salle d'opération.

— Vous savez que nous allons tous au-devant d'un enfer... vous avec nous...

— Oui !

— Et cela ne vous fait rien ?

— Non.

— Cela ne vous fait rien que tout cela soit tellement absurde ?

— Non. Soukov tourna la tête vers le poste de radio qui crachotait.

Les nouvelles du front s'accumulaient sur la table. C'étaient des cris d'agonie. La masse humaine est bête, prononça-t-il. C'est l'un des traits de son visage... on ne la changera pas.

Portner leva vers Soukov un regard étonné. Voilà, pensait-il, ce que nous ne comprenons jamais. Eux portent au fond du cœur la sagesse de l'Asie millénaire...

Tandis que la 6^e Armée éclatait dans la tenaille de feu des divisions blindées soviétiques, au Quartier Général du Führer, on terminait le communiqué de la Wehrmacht du 11 janvier. Ce texte ne comportait qu'une seule phrase, d'un caractère général, sur l'agonie du réduit de Stalingrad :

Le Haut Commandement de la Wehrmacht communique :

Dans le nord du Caucase, à Stalingrad et dans le secteur du Don, des attaques répétées menées par les Soviets avec des forces d'infanterie et de chars supérieures en nombre, ont été repoussées au cours de sanglants combats...

Rien de plus. Pour Hitler, la 6^e Armée était déjà morte.

Dans un trou d'obus, Körner et la Pannarevskaja étaient assis. Ils fixaient le ciel nocturne, déchiré de tous les côtés par des éclairs et des incendies. Une lune gigantesque était suspendue au-dessus de la ville, irréelle avec sa lueur glaciale.

— As-tu peur ? demanda la Pannarevskaja. Körner appuya la tête au bord de l'entonnoir.

— Peur de quoi ?

— Peur de mourir, mon cher...

— Je n'ai jamais pensé à ce que ce serait de ne plus voir la lune, ou les étoiles, ou le soleil, ou bien toi... Je ne savais pas que tu existais. Maintenant, il faut que je songe : comme ce serait bon de ne pas être dans un trou d'obus, mais dans les hautes herbes de l'été, avec toi, d'entendre ta respiration, de sentir ta chaleur... mais je n'arrive pas à penser à ça... Tout est si vide en moi... brûlé, détruit comme les ruines autour de nous...

Olga Pannarevskaja lui passa un bras autour du cou et appuya son visage contre sa joue piquante de barbe non rasée. Maintenant, elle parlait russe, son cœur était si plein qu'aucun mot allemand n'y avait plus de place.

— Skolko tébjé ijét ? demanda-t-elle. (Quel âge as-tu ?)

— Vingt-six ans, Olga.

— Dai mnjé touojou roukou... (Donne-moi ta main.)

« Il a vingt-six ans, pensait-elle. Trois ans de moins que moi. Mais nous sommes encore tous trop jeunes pour mourir. Que savons-nous de la vie ? Avons-nous même vécu ? »

Elle entoura de ses mains la fine tête du garçon, et la tourna vers elle. Ses yeux noirs et magnifiques étaient lumineux.

— Pozéloui ménja... dit-elle (embrasse-moi).

Il l'embrassa. Sous ses lèvres, qui s'entrouvraient, brûlantes, il commença à trembler et la saisit par les épaules.

— Nous sommes fous, dit-il d'une voix étouffée. Mon Dieu, mais nous sommes fous...

— Ia lioubliou... (Je t'aime) dit-elle. Elle lui appuya la tête contre sa poitrine en caressant ses cheveux blonds.

— Pourquoi faut-il que nous soyons les seuls normaux au milieu d'une humanité en folie ? Ô mon chéri... demain, tout sera fini... ou bien cette nuit-même... dans une heure... tout de suite, en cette seconde... qu'en savons-nous ?

— Pourquoi nous rends-tu la mort si dure, Olga ?

— Elle ne sera pas dure... nous nous tiendrons enlacés, et nous saurons pourquoi nous mourons... Le monde dans lequel nous pourrions vivre n'existera jamais. Nous sommes une race maudite...

Tel un fer de lance géant, les divisions blindées soviétiques vrombissaient en direction de Pitomnik. Dans l'autre sens, de l'autre côté de la ville, couraient, trébuchaient, tombaient et se redressaient, rampaient sur les mains et sur les genoux, arrivaient portés ou tirés, dans des toiles de tentes, sur des planches, dans des caisses à munitions vides, gémissant, pleurant, hurlant, jurant, plus de quatorze mille blessés allemands.

Aucun d'eux n'atteignit l'aérodrome. Ils restèrent sur la route, dans le fossé... ils furent gelés et recouverts de neige, les véhicules passèrent sur eux, les enfonçant dans la glace... quatorze mille hommes aux corps pantelants et sanglants...

— Je t'aime, disait la Pannarevskaïa. Ne pensons plus à rien d'autre... Nous ne pouvons même plus penser...

Qu'est-ce que cinq jours ?

Cinq jours, c'est peu. On a le temps de retourner un petit jardin et d'y mettre des plants de salade, des choux ou bien des fraises. On peut travailler cinq fois huit heures – ou dix – et attendre la paie, on peut aimer une femme ou attendre le beau temps. En cinq jours, il naît sur la terre quelque cent mille enfants, on peut pendant ce temps-là dresser un chien à sauter par-dessus un bâton, et on peut aussi aller voir la tante de Ratisbonne et boire chez elle un bon café. On peut faire des tas de choses banales en cinq jours, de celles qui constituent la vie courante.

On peut aussi en cinq jours détruire toute une armée ! On peut décider de l'issue d'une guerre, du sort d'un peuple, de la vie de générations futures.

Après le coup de tonnerre du 10 janvier 1943, il n'y eut plus de front organisé à Stalingrad. Dans la tempête de neige, qui soufflait nuit et jour sans discontinuer, les chars soviétiques arrivaient de tous côtés sur les régiments allemands mourant de fatigue et de faim, et derrière eux déferlait l'Armée rouge, inépuisable, recouvrant et enfonçant tout dans la neige.

Dès le 12 janvier, les unités de ravitaillement s'enfuirent de l'aérodrome de Pitomnik. Le cri d'alarme « Les chars ! » réveillait même l'intendant le plus endormi. Jusqu'alors, leur personnel avait défendu les dépôts de vivres comme des poules leurs poussins, mais maintenant, tous fichaient le camp affolés, en auto, en voiture à cheval, sur le marchepied d'un camion ou bien grimpés sur une roulante.

C'était une fausse alerte. Un seul et unique blindé soviétique s'était perdu pour se retrouver – à son grand étonnement – sans tambour ni trompette derrière les lignes allemandes et devant le terrain d'aviation, fit quelques tours, semant terreur et panique, avant de regagner sa formation. À tourner ainsi tout seul au milieu d'un tas de fonctionnaires militaires allemands terrorisés, l'équipage s'était senti mal à l'aise.

Le ravitaillement aérien s'effondra. Les avions n'allèrent plus qu'à Gumrak. Les Ju 52 y atterrirent, portant le matériel dont la 6^e Armée avait un cruel besoin... armes, munitions, carburant pour les blindés et les véhicules, matériel médical, vivres... Hitler et Goering en avaient promis cinq cent tonnes par jour, mais il n'en fut même pas livré le dixième. En outre, les troupes combattantes furent loin de recevoir tout ce qui débarquait à Pitomnik ou à Gumrak. La bureaucratie administrative, que l'enfer lui-même ne fait pas céder – Stalingrad l'a prouvé – empêcha dans le respect scrupuleusement allemand du règlement, que les soldats de l'avant touchassent le plus humble nécessaire. Sur les trois cent trente-quatre mille militaires encerclés, il y avait soixante-six mille cinq cents vrais combattants... les autres, plus de deux cent soixante-dix mille hommes, se répartissaient entre formations de ravitaillement, ateliers, bataillons des chemins de fer, unités de construction, train, états-majors, éléments de transport. Il était évident que ces troupes, étant sur place, prélevaient d'abord sur le matériel débarqué ce dont elles avaient besoin. Le peu qui restait allait aux troupes affaiblies de l'avant, mourant de froid et de faim dans les trous et les caves de Stalingrad, dans les abris et derrière les congères de la steppe impitoyable. À partir du 10 janvier, ce reste-là tomba pratiquement à zéro, à la date du 16 janvier, il était entièrement nul... de Pitomnik s'enfuirent les intendants, revêtus de manteaux en peau d'agneau épais et chauds, chaussés de bottes de feutre... dans la steppe de Rakotino, se mouraient par moins quarante degrés des compagnies en manteaux d'été ; et dans les demi-bottes de cuir, les pieds des soldats, parce qu'il n'y avait pas même de chaussettes de laine. Elles avaient été stockées quelque part dans le réduit, dans un énorme dépôt qui fut incendié lors de l'avance des chars soviétiques, après que l'intendant eut soigneusement arrêté ses livres. Il emporta dans sa fuite les caisses contenant les états des stocks. Il voulait prouver que tout s'était passé correctement. Deux jours plus tôt, il avait refusé de distribuer les chaussettes – il y en avait plusieurs milliers – à des troupes qui passaient : il n'avait pas d'ordre.

Le 16 janvier, Pitomnik tomba aux mains des Russes. Les deux dernières batteries antiaériennes allemandes, de l'école de D.C.A. de Bonn, firent sauter leurs canons, après avoir tiré toutes leurs munitions, privées de l'essence nécessaire pour les replier. Après la chute du terrain de Pitomnik, c'était l'artère vitale du réduit qui se trouvait sectionnée. Le ravitaillement aérien ne s'exécuta plus que par lâchage de containers chargés de ravitaillement et de munitions, six à huit tonnes par jour. Il en fallait cinq cents !

La 6^e Armée était un corps géant qui se mourait par petits

morceaux, rongé par une gangrène qui gagnait, de la périphérie vers le cœur... jusqu'au cœur qui battait toujours... dans les ruines d'une ville qui ne ressemblait même plus à un paysage lunaire.

Tout cela se produisit en cinq jours.

Et cinq jours, cela ne dure pas longtemps...

Il n'existait pas d'autre direction, en ces journées-là, que celle de l'est, vers la ville. Plus la tenaille se refermait, plus les unités allemandes refluaient de la steppe vers les champs de ruines. Là au moins, il y avait des caves dans lesquelles on pouvait se glisser, là existaient des murs de terre et de pierre, des tranchées abritées, des ruines, des entonnoirs aménagés, là le thermomètre marquait aussi moins quarante, mais le vent était coupé par les décombres et ne hurlait pas d'un bout à l'autre de la nappe immaculée formée par la steppe, sans un arbre et sans un buisson. Là au moins, il y avait de la chaleur, car le moindre coin de ruine où le vent ne soufflait pas donnait l'impression d'être chaud. On pouvait même y trouver des fontaines avec de l'eau claire, ou encore des poutres, du plancher, des traverses de chemin de fer qu'on pouvait brûler et qui, râpés, fournissaient une soupe épaisse, facile à enrichir avec la poudre pour les pieds, qui, Dieu merci, était encore disponible en quantité.

On fonçait donc vers la ville... vers ce désert de ruines... on quittait la steppe où les chars soviétiques camouflés de blanc pulvérisaient dans la neige tout ce qui bougeait.

Les avions n'atterrissaient plus qu'à Gumrak. Le réduit s'était rapetissé comme une pomme au four. Il avait vingt-cinq kilomètres de longueur et seize kilomètres de largeur. En son sein deux cent quatre-vingt-quatre mille hommes grouillaient comme des fourmis, recevaient les bombes soviétiques, se faisaient écraser sur place par les salves d'artillerie, déchirer par les orgues de Staline. Les chenilles des blindés les aplatisaient, les mines les catapultaient dans les airs, ils crevaient de faim et de froid, ils hurlaient de fièvre, se dissolvaient en pourriture, rampaient comme des chiens aveugles, essayant vainement d'échapper à la destruction.

Portner, Körner et deux stagiaires opéraient jour et nuit. Lorsque les blessés ne purent même plus entrer dans le poste parce que les souterrains étaient pleins, les deux brancardiers soviétiques prisonniers fabriquèrent avec des planches une nouvelle table, autour de laquelle s'installèrent en silence Soukov et Olga Pannarevskaja. Portner interrompit l'amputation qu'il pratiquait lorsqu'il remarqua la présence de ce nouveau « bloc opératoire ».

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il à Soukov. Avec quoi voulez-vous opérer ? Vos ongles ? Cinquante corps par jour hissés sur cette table ou bien cent... quelle importance ? De toute façon, ils pourront le long du mur. Alors, c'est surtout pour la satisfaction du devoir accompli...

Il leva les mains au-dessus de sa tête, des mains nues, sans gants de caoutchouc, et pleines de sang. Le mot « aseptie » n'avait plus de sens.

— C'est tout ce que j'ai, reprit-il. Plus trois scalpels, aussi émoussés que des binettes à patates, quelques pinces, suffisamment d'épingles, mais rien pour recoudre, pas d'anesthésiques, pas de cachets analgésiques, de morphine ou d'éther... je n'ai rien ? Et dehors, il y a trois mille hommes en morceaux !

— Donnez-moi un scalpel, dit Soukov d'un air sombre.

— Pour quoi faire ?

— Je veux servir à quelque chose.

— Allez dans votre cave, dormez et rêvez de la victoire de votre glorieuse Armée rouge. La voix de Portner était pleine d'amertume.

— Je suis médecin comme vous. Soukov fit un signe. Les deux brancardiers soviétiques hissèrent un blessé allemand sur la table grossière. Il avait l'épaule gauche fracassée, les éclats d'os sortaient des muscles déchirés. Il serrait les dents et fixait sur les Russes des yeux brillant de fièvre.

— Collègue, donnez-moi donc un scalpel, dit Soukov avec politesse. Portner prit sur la table la lame qu'il utilisait et la lui tendit.

— Voilà.

— Merci. Soukov regarda le soldat allemand. C'était un homme d'un certain âge, sa barbe de plusieurs jours était poivre et sel.

— Des enfants ? demanda Soukov. L'autre fit oui de la tête.

— Quatre, gémit-il.

— Tu les reverras. Il étendit la main, l'un des brancardiers russes lui donna le marteau avec lequel il avait cloué la table. Le Dr Soukov enveloppa l'outil de quelques couches de pansements tachés de sang.

— Pense à tes enfants... dit-il au blessé. Puis il leva le marteau et lui en assena plusieurs coups sur la tête. Le blessé se renversa en

arrière, les brancardiers russes le préparèrent pour l'opération.

Portner avait assisté sans un mot à l'anesthésie.

Soukov retira les éclats d'os. Il travaillait avec calme et rapidité, comme dans une grande salle d'opération moderne disposant de tous les perfectionnements techniques. Olga Pannarevskaja l'assistait. De temps en temps, leurs regards se croisaient. On aurait dit qu'ils échangeaient des questions muettes et leurs réponses.

Pendant la nuit, la Pannarevskaja disparut. Emil Rottmann fut le dernier à l'avoir aperçue. Elle était debout dans les ruines et regardait du côté de la Volga. On voyait là-bas un énorme mur de feu. Un coup heureux de l'artillerie allemande avait incendié un dépôt d'essence. Rottmann s'était ensuite éloigné. Les médecins soviétiques n'étaient pas gardés.

Körner, plongé dans de sombres réflexions, était assis sur un sac de paille.

— Mon petit... disait Portner en lampant sa soupe à la viande de cheval, mon petit, on n'y peut rien.

Fourneau avait examiné les stocks de près. La nourriture pour le personnel de l'hôpital durerait encore dix jours, si l'on ne distribuait quotidiennement qu'une assiette de soupe et vingt grammes de pain – une tranche. De quoi vivraient les trois mille blessés qui gisaient partout dans les sous-sols et dans les ruines voisines, personne n'en savait rien. Ceux qui n'apportaient rien avec eux n'auraient plus qu'à mourir de faim... c'était la seule chose dont on était certain.

— Elle est retournée chez ses frères soviétiques.

— Je ne pense pas, dit sourdement Körner.

— L'amour est chose céleste... mais le ciel lui-même a des limites.

Tôt dans la matinée du 17 janvier, Ivan Ivanovitch Kalionine, bien fatigué, était assis dans un trou d'obus et fumait. Il avait perdu la trace de Véra. D'ailleurs, personne n'était plus d'humeur à s'apitoyer sur un homme qui cherchait sa femme. Les gens avaient mis la main sur des stocks d'aliments composés pour volailles, et cela leur donnait la colique. Dans toutes les caves où il entrait pour poser ses questions, Kalionine était accueilli par une épouvantable odeur. L'humanité est ce qu'elle est : les difficultés personnelles vous empêchent de voir celles des autres, aussi, quelles chances pouvait bien avoir un mari qui cherchait sa femme ? Kalionine s'en était rendu compte et avait gagné

l'entonnoir le plus proche.

C'est là que Fourneau le trouva. Le chauffeur avait étendu au sol le morceau de toile claire volée à la Luftwaffe. Deux fois déjà, des avions l'avaient aperçue et avaient jeté à proximité des containers renfermant quelque chose d'utile. D'abord du savon, ensuite de la farine. Enchanté par le succès de son entreprise, Fourneau allait voir fréquemment si sa toile n'avait pas attiré des merveilles.

Ce matin-là, Fourneau passait la tête derrière un mur, regardait le champ en ruine, et s'étonnait de voir des bouffées de fumée claire sortir entre les pierres.

« Il y a quelqu'un qui fume ici, se dit-il en tapotant sa pipe pour la vider. Faut que j'aille voir ça. »

Il rampa parmi les décombres, jusqu'au bord du trou, et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Auparavant, il avait humé l'air un bon coup et constaté qu'il ne s'agissait ni d'herbe ni de garniture de matelas, mais bel et bien d'un excellent *majorka*. Cela avait contribué à éliminer en lui toute hésitation. Un homme qui fumait encore du tabac ne pouvait éviter de faire la connaissance de Fourneau.

Tout au bas de l'entonnoir, Kalionine pensait tristement à sa femme chérie. Il sursauta en entendant une voix dire au-dessus de lui.

— Dis donc, mon gars, tu m'en passes un peu ?

Kalionine brandit sa mitraillette. Au moment d'appuyer sur la détente, il reconnut la figure de Fourneau.

— Viens, dit-il.

Fourneau se laissa glisser dans le trou. Sans cérémonie, il prit la cigarette des doigts de Kalionine, aspira deux bouffées profondes et la lui rendit.

— Ça vaut tous les soirs de printemps avec Emma, dit-il, et il soupira en laissant fuser doucement la fumée. Je t'assure, mon gars, ça bat Emma en chemise de nuit.

Assis au fond de l'entonnoir gelé, ils fumaient la cigarette à deux. Une bouffée Kalionine, une bouffée Fourneau. Le mégot fut offert par Kalionine à Fourneau, qui l'empocha avec autant de précautions que s'il était en or.

— On est vraiment amis, pas vrai, Ivan ? dit-il. Mais maintenant, la

pipe est finie, va falloir recommencer comme les autres fois... Alors tu viens ?

— Niks verstehen... fit Ivan avec un grand sourire.

— Toi voiyonnoplenny...

— Niet ! dit Kalionine avec la même assurance.

— Gars, fais pas l'andouille. Fourneau bascula son casque en arrière. On se comprend si bien...

— Niet ! Toi venir.

— Non, moi je reste avec mon docteur.

— Toi avec docteur ?

— Oui. Et nous en avons deux de chez vous en ce moment. Une *madka* formidable. S'appelle Pannarevskaja...

Le cœur de Kalionine s'arrêta de battre.

— Chez vous... Olgachka ? Et le Dr Soukov ?

— Exactement. Tu les connais ?

— Et Véra ?

— Véra, qui c'est ?

— Femme ! À moi ! Kalionine se frappa du doigt la poitrine. Moi chercher elle.

— Ici ?

— Oui.

— Jolie ?

— Oui.

— Une vraie *madka*, hein ?

Fourneau dessina des deux mains dans l'air gelé une silhouette plantureuse. Kalionine sourit. Il hocha la tête affirmativement en battant des paupières.

— Toi avoir vue ?

— Non.

Kalionine fouilla dans sa poche et en exhuma une pincée de tabac. De pauvres brins, mêlés de bouts de laine et de morceaux de papier. Fourneau tendit la main et reçut ce cadeau merveilleux.

— Moi chercher, dit Kalionine, comme pour s'excuser. Do svidania !

Il grimpa hors de l'entonnoir, regarda de tous les côtés, courut d'un bond se cacher derrière un pan de mur.

Une heure plus tard, une patrouille allemande amenait Véra, blessée, dans les sous-sols du Dr Portner. On l'avait surprise traînant au coin d'une rue deux sacs de caoutchouc remplis d'eau potable. Elle s'était défendue comme un chat sauvage. Il avait fallu lui donner un coup de crosse sur la tête pour la faire tenir tranquille. C'était ça, sa blessure – une ecchymose au front.

Soukov la pansa, après l'avoir embrassée comme une sœur.

— Vous ne voulez pas qu'on sable le champagne ? dit amèrement Portner. La guerre n'est pas finie, camarades !

— Elle le sera bientôt, dit Soukov d'un air grave.

Portner leva les deux bras vers le ciel.

— Dieu vous entende, cher collègue, j'en serais le premier ravi.

Fourneau sut aussitôt qui était la nouvelle prisonnière. Il n'eut même pas besoin de demander. À la première occasion – il s'arrangea pour la provoquer en apportant à boire au colonel Sabotkine, tout fiévreux dans son coin – il engagea la conversation avec Véra.

— Tu parles allemand ?

— Oui. J'ai appris à l'école.

— Je suis chargé de te saluer de la part d'Ivan.

— Non ?

Le cœur de Véra s'arrêta de battre. Elle mit les deux mains sur sa poitrine. Fourneau soupira. Il envoyait ces mains-là à Ivan.

— Tu le connais ?

— Oui. Il a dit que je m'occupe de toi.

Fourneau chercha quelque chose dans sa poche. Il trouva finalement ce qu'il voulait... les bouts de laine que Kalionine lui avait donnés avec les brins de tabac.

— Tiens, c'est de son uniforme.

Véra s'empara de ces débris d'étoffe et les considéra avec avidité. Ses jolis yeux étincelaient. Elle porta les fils de laine à ses lèvres et les embrassa.

— Vania... dit-elle tendrement. Oh ! Vania...

Fourneau sortit avec la tête d'un homme qui va se mettre à hurler. Quelque temps plus tard, il était encore en haut, à proximité de la fosse commune numéro quatre, couvant la cité d'un regard fixe.

Le jour se levait. De la Volga, le vent commençait à souffler fort. La neige voltigeait dans les ruines.

« Mariechen m'aime-t-elle autant ? se disait-il.

Rien eu d'elle depuis trois mois. Oh ! Mariechen... »

Il y avait trente-sept degrés au-dessous de zéro. Dans la steppe, les chars soviétiques achevaient de déborder les lignes allemandes. Le réduit était enfoncé. Gondchara et son ravin célèbre étaient perdus. Dans le sud, les Russes étaient en face de Voroponovo. Les T 34 passaient dans le fracas de leurs moteurs devant les chars allemands immobilisés où s'étaient abrités Kalionine et ses hommes. Ils enfonçaient les défenses allemandes, constituées de trous dans la neige. Des milliers d'hommes de toutes armes affluaient vers Stalingrad. Le général Paulus lui-même, avec tout son état-major, gagna les ruines de la cité. Cela se passa même selon les règles habituelles... trois ou quatre fourriers traversèrent les premiers les décombres et expulsèrent l'état-major de la 71^e division d'infanterie, dont le P.C. sembla particulièrement correspondre aux besoins du commandement de la 6^e Armée. La 71^e D.I. disparut dans le labyrinthe des caves de la G.P.U.

Portner connut un avant-goût de ce que donnerait la proximité immédiate du quartier général. Un commandant surgit dans les sous-sols, enjamba les corps recroquevillés, gémissants et pourrissants, et se planta devant le médecin. Portner lui jeta un bref coup d'œil. Il sondait une blessure du dos, à la recherche d'un projectile.

— Oui ?

Le commandant à la culotte rayée de rouge des officiers d'état-major roulait des yeux furibonds.

— Oui est l'orang-outan à l'entrée du poste ?

Portner eut un faible sourire.

— Fourneau ?

— Que cet homme se présente demain à la division.

— Pourquoi ?

— Je l'ai interpellé parce qu'il ne saluait pas. Il m'a répondu « merde ». Inadmissible !

— Mon commandant... Portner tapotait avec sa sonde, sur le dos déchiré, je suis convaincu que vous ne donnerez pas suite à votre demande.

Le commandant parut surpris, renonça à poursuivre et s'en alla. Körner, qui arrivait du dehors, ramenait la nouvelle.

— Paulus arrive, cria-t-il. Le détachement précurseur est déjà là...

— Je sais, je sais, ami. D'après ma première impression ils n'ont pas encore réalisé toute la situation.

Portner avait trouvé son projectile. C'était une balle dum-dum, à l'ogive cisailée en croix, qui causait de terribles blessures.

— Je crains que certains de ces messieurs à pantalon rose ne soient tirés bientôt de leurs rêves de même couleur... en attendant, nous payons pour leur torpeur...

Fourneau, les yeux perdus, regardait Stalingrad. Il neigeait, le vent fraîchissait. De tous les coins du ciel arrivait l'écho des détonations. « Survivrai-je ? pensait-il. Reverrai-je Berlin ? Et Mariechen ? »

Il mit la tête dans ses mains. Même Fourneau avait ses instants de faiblesse.

Vers le 20 janvier, tout le monde savait que la fin n'était qu'une question de jours. La requête désespérée du général Paulus en faveur d'une percée fut une fois de plus refusée par le Quartier Général du Führer lorsqu'on sut là-bas que les stocks de carburant encore

existants ne permettraient aux chars et aux véhicules qu'un déplacement de trente kilomètres.

Cette distance était trop faible pour que l'on pût songer à aller au-devant de la 6^e Armée dans ces conditions. L'armée Hoth était encore trop éloignée, et les Russes lui opposaient tout ce qu'ils pouvaient retirer du front de Stalingrad. Les instances du général von Seydlitz furent tout aussi inopérantes : les messages radio lancés par la 6^e Armée restèrent sans réponse. C'était bien simple : il ne pouvait y avoir de défaite, il ne pouvait y avoir de capitulation. Hitler avait dit : « Quand le soldat allemand se trouve quelque part, il y reste. Aucune puissance au monde ne peut l'en faire partir... » Pour ne pas faire mentir ces paroles, on ordonnait la mort de trois cent trente mille soldats allemands.

Les quelques Junkers qui atterrissaient encore se posaient à Gumrak. Ils apportaient chaque jour de six à huit tonnes de matériel et ramenaient les blessés... quelques centaines sur des milliers.

Les avions lançaient aussi maintenant sur la ville des containers remplis de vivres. C'était le seul moyen de ravitailler encore les troupes combattantes. Certes, ils ne larguaient pas grand-chose du haut du ciel neigeux, car la D.C.A. et les chasseurs soviétiques veillaient au-dessus de Stalingrad, mais ce qui descendait était bien accueilli.

Une période rêvée commença pour Fourneau. Son énorme toile faisait des miracles. Elle semblait attirer les avions comme un aimant. La raison en était bien simple : Seules les divisions disposaient de panneaux de marquage aussi grands. Le 21 janvier 1943, Fourneau aperçut une caisse dans la neige, près du carré d'étoffe. Il avait perdu l'habitude de faire un saut de joie ou de botter les fesses d'Emil Rottmann pour exprimer son enthousiasme. Il traîna la caisse jusqu'au poste et se mit en devoir de l'ouvrir, en présence du Dr Portner et du Dr Körner. Ils aimaient se livrer au petit jeu des devinettes : munitions ou nourriture, sacs de farine ou biscuits secs, paquets ou boîtes de conserves ?

— Je parie pour des munitions, dit Portner. La fermeture est trop soignée.

D'une poussée, Fourneau fit sauter les planches du dessus. Il y avait une autre caisse dans la première. Elle était en métal léger. Avec un couvercle vissé.

— Emballage tropical, dit Körner. C'est sûrement quelque chose de

périssable.

Ça doit être du beurre !

Fourneau fit « toc-toc » avec son index replié sur le couvercle métallique. Cela sonnait creux.

— Allez-y donc ! dit Portner plein d'impatience.

Le couvercle d'aluminium s'ouvrit. On aperçut un carton, marqué d'une grosse croix bleue. Körner battit des mains comme un enfant.

— Matériel sanitaire ! Si ce sont des ampoules de morphine... vous vous rendez compte !...

Portner fit une moue sceptique.

— En principe, la croix des services sanitaires est rouge, pas bleue.

— Ils n'avaient que du bleu, mon capitaine, dit Fourneau.

— Ne dites pas de bêtises. Voici les papiers d'accompagnement.

Portner s'empara du bulletin et le déplia. Il le parcourut, resta interdit, le relut une fois de plus et regarda Körner sans dire un mot. – Ecoutez-moi un peu ça, dit-il d'une voix blanche. « Contenu : préservatifs deux fois vérifiés, emballés trois par trois en paquets de quatre-vingt-dix. Quantité totale : neuf mille préservatifs. » Tenez !

Il tendit le papier à Körner.

La Pannarevskaja était toujours disparue. Kôrner n'y comprenait rien, il devenait apathique et avare de paroles. Soukov ne disait rien. De temps à autre, on le trouvait sur les marches de la cave, en train de regarder d'un air inquiet les positions soviétiques. Depuis le départ de la Pannarevskaja, il était soumis à surveillance. Cela lui était parfaitement égal d'avoir toujours un soldat allemand sur le dos. Il n'avait point l'intention de s'enfuir. Dans la cave reposait le colonel Sabotkine « Héros de la Nation ». Il lui fallait rester près de lui. Il savait parfaitement que sa captivité ne durerait pas longtemps. Sous ses yeux, une armée se dissolvait, il la voyait pourrir lambeau par lambeau. Même pour un homme tel que Soukov, le spectacle était terrible.

Les Russes continuaient à enfoncer le réduit. L'aérodrome de Gumrak existait toujours, mais les chars soviétiques en étaient tout près. Encore quelques heures, et ce dernier terrain serait perdu.

Cent soixante-dix mille soldats allemands, ce qui restait de trois cent trente mille hommes, traînaient leurs jambes de plomb dans la steppe glacée, dans les décombres des villages et des faubourgs, sur les pentes du Mur des Tartares, sur les voies ferrées de Stalingradski. Ils titubaient dans leurs trous, fixaient des yeux perdus et fiévreux sur les colosses de fer soviétiques, derrière lesquels déferlaient les sombres vagues humaines des soldats rouges. Et ils tiraient toujours, ils mouraient pour un mètre de terre, pour un trou de neige, pour un mur de glace... pourquoi ? ils n'en savaient rien. Ils ne pouvaient plus penser. En eux, c'était le vide complet, estomac, boyaux, tête et âme, tout était vide... Ils tiraient, couchés dans la neige, ou bien debout, aussi longtemps que duraient leurs munitions, puis ils se retiraient, étaient écrasés par les chenilles, abattus comme des lapins, grillés par un jet de pétrole enflammé ou bien déchiquetés par les orgues de Staline. Ils ne criaient même pas... ils mouraient sans bruit, cela leur était parfaitement égal, ils voyaient venir la mort, ils rampaient ou bien couraient encore un peu, mais au fond d'eux-mêmes, c'était le vide, et lorsqu'ils basculaient dans la neige, le grand repos éternel les enveloppait enfin. De soif, on devient fou... ils n'avaient jamais souffert de la soif, il y avait suffisamment de neige pour tout le monde... la faim rend apathique, et c'est bien ce qu'ils étaient –

apathiques – tirant, courant, mourant.

Au cours d'une tournée d'inspection à son panneau de marquage. Fourneau tomba sur un autre troupier de la Wehrmacht. Il était assis sur un mur dans la cour de la fabrique, et semblait attendre. Comme tous les soldats allemands, il avait la casquette rabattue sur les oreilles. Il avait les bras serrés le long du corps. L'homme avait reçu pas mal de neige, mais ne s'était même pas donné la peine de la secouer.

Fourneau resta prudemment à l'entrée de la cour. À Stalingrad, rien n'était impossible. Un homme vivant qui se laisse recouvrir de neige, c'est quand même curieux. Fourneau enleva la sûreté de sa mitraillette et redressa le canon de l'arme.

— Hé, mon gars ! cria-t-il en restant couvert. Si j'étais toi, j'irais pioncer ailleurs !

Le soldat allemand sursauta et leva la tête. Il essuya la neige de son visage et grimaça un sourire. Puis, il se mit sur ses pieds et marcha dans la direction de Fourneau. C'est seulement quand il fut à deux mètres du chauffeur que ce dernier le reconnut.

— Non, mais dis ! En uniforme allemand, maintenant ? T'es déserteur ?

Ivan Ivanovitch Kalionine étendit les deux mains vers lui.

— J'attendais. Petit frère. Pas me trahir.

Fourneau attira Kalionine derrière un pan de mur.

Il était si ahuri qu'il ne trouvait plus ses mots. Il regarda l'uniforme de plus près. Il était déchiré et plein de sang dans le dos. C'était celui d'un mort.

— Cré nom ? qu'est-ce que c'est que cette comédie ? parvint-il à articuler.

Kalionine le prit par les épaules et l'embrassa comme un frère sur les deux joues.

— Je sais... Vérachka est chez vous, pas vrai ? dit-il ensuite.

— Oui.

— Petit frère, s'il te plaît, amène-moi près d'elle. Toi pas me trahir...

— Tu es complètement fou, Ivan... Fourneau avala difficilement sa salive. Ça se verra...

— S'il te plaît.

Kalionine fourra la main dans sa poche. Quand il la ressortit, elle était pleine de petits morceaux de *majorka*. Fourneau n'arrivait même plus à avaler sa salive.

— Nous n'avons rien à bouffer, mon gars, dit-il d'une voix rauque. Tu crèveras de faim chez nous...

— Conduis-moi à Vérachka, petit frère...

Kalionine saisit Fourneau par le bras. Dans ses yeux se lisaient la peur et la supplication.

— Toi pas me trahir...

Fourneau s'assit lentement sur un reste de muraille. Il venait d'avoir une idée qui lui serait une véritable garantie de vie.

— Ecoute un peu, Ivan, dit-il en attirant Kalionine sur le pan de mur. T'es un Rousski, moi un Germannski, mais qu'est-ce que ça fout ? Nous sommes des braves gens, toi et moi. Et tu sais, chez moi il y a Mariechen qui attend. Je te propose un marché, compris ?...

Kalionine fit oui de la tête en affichant un large sourire.

— La guerre kapout, dit-il. Mais nous, pas kapout...

— Justement, c'est ce que je veux dire.

Fourneau passa son bras autour des épaules de

Kalionine.

— Bon, écoute un peu...

Avant de poursuivre, il empocha les débris de *majorka* que Kalionine tenait encore dans le creux de sa main. Pour Ivan Ivanovitch, le marché était conclu, du coup. Pour Fourneau, il s'agissait tout juste d'une avance. L'heure d'avoir la tête sur les épaules était arrivée : il survivrait à Stalingrad.

— Je t'emmène avec moi dans les caves, dit-il.

— Bon, petit frère.

— Je dirai que t'es un vieux pote à moi que j'ai retrouvé. Tu seras de Silésie, comprends-tu ? Tu es Silésien. De Ratobor, si on te demande.

— Ratobor, répéta Kalionine en hochant la tête d'un air pénétré.

— C'est une ville. J'ai un oncle là-bas. L'oncle Christian... tu le connais aussi, si quelqu'un te demande...

— L'oncle Christian dit sagement Kalionine après lui. Ratobor... l'oncle Christian...

Fourneau l'arrêta d'un geste de la main.

— Bah ! Vaut mieux que tu la fermes, mon gars ! C'est plus sûr. Y en a qu'un qui pourrait te poser des questions. Un de la Feldgendarmarie. Rottmann. À lui, tu n'as qu'à répondre tout simplement : mon cul ! Essaie !

— Man cou... Kalionine fit la grimace. Niks gut, petit frère...

Fourneau essuya la neige qu'il avait sur le visage. Elle s'était changée en glace dans les poils de sa barbe.

— Fais l'idiot, dit-il finalement. C'est ce qui se remarquera le moins. Ils sont habitués... grâce à moi, mon pote. Ils me prennent tous pour un idiot, figure-toi !

Fourneau sourit largement et tapa sur l'épaule de Kalionine.

— Je me suis tiré d'affaire cent fois avec ce truc-là. Et tu verras que je sortirai de Stalingrad de la même manière. Pas vrai, Ivan ? Bon, revenons à nos moutons. Je vais t'aider... tu m'aideras aussi.

— Oui, petit frère.

— Quand tout ce bordel sera fini, tu iras voir tes potes, et tu leur diras : ce gars-là, c'est Fourneau. Faut rien lui faire. Commencez par lui donner à bouffer...

Kalionine hocha la tête approuvativement, et tendit la main à Fourneau.

— Toi pas peur des Rousskis... dit-il presque solennellement. Je te protégerai. Compris ?

— Un peu !

Fourneau battit des bras le long de son corps. Le froid le pénétrait jusqu'aux os.

— Et maintenant, arrive, Friederich... ah oui ! C'est comme ça que tu t'appelles maintenant : Friederich.

Kalionine essaya, mais ça sonnait drôlement. Il leva les deux mains en signe d'impuissance.

— Peux pas dire...

— Bon sang ! Alors, mettons Peter !

— Piotr ! dit Kalionine avec fierté.

— Peter, imbécile !

— Peter, imbécile... La voix d'Ivan était comme un écho.

Fourneau pencha la tête et regarda Kalionine.

— C'est utile d'être un peu idiot, dit-il. Mais chez toi, je crois qu'on a forcé la dose...

Il lui décocha une bourrade dans les côtes et se laissa glisser dans la neige.

— Arrive, Peter... à cause de tes potes, va falloir qu'on fasse un peu de crapahut.

Ils arrivèrent aux souterrains du poste de secours. Il n'y eut personne pour leur demander quelque chose, pour faire attention au soldat allemand déguenillé, dont l'uniforme était déchiré et trempé de sang. Un infirmier nota son arrivée et questionna distraitement :

— Tu peux marcher ?

Kalionine remua un peu la tête sans rien comprendre.

— Cave numéro cinq. Trouves-toi un coin...

Fourneau chercha Emil Rottmann, le seul homme qui pouvait représenter un danger. Il le repéra appuyé contre un mur, en train de dormir. Kalionine se trouvait toujours au pied de l'escalier, dévorant des yeux le grouillement de ces corps agonisants, assourdi par les cris, les plaintes, les gémissements des blessés étendus à même le sol.

Fourneau revenait.

— La voie est libre, dit-il. Emil roupille. Je vais te conduire à Véra...

— Vêrachka... Kalionine fut pris d'un frisson. Fourneau le saisit par le bras.

— Tiens-toi, Ivan..., dit-il d'une voix sourde. Garde ton froc, j't'en prie...

Kalionine leva sur Fourneau un œil interrogateur. Il ne comprenait pas. Le sous-sol se mit soudain à vibrer et à trembler, de là-haut, de l'entrée, des cris parvenaient jusqu'à eux. Un homme dégringola les marches... il n'avait plus que la moitié de la tête, on entendit même le floc mouillé d'un morceau de cervelle sur la pierre.

— C'est votre artillerie... dit Fourneau d'une voix étouffée.

Il traîna le mort dans un coin, loin de l'escalier, par-dessus un autre soldat, qui avait l'aspect coloré et florissant d'un homme des cuisines. On aurait dit qu'il allait éclater... la fièvre et la gangrène l'avaient gonflé comme un ballon. Mais il était vivant, et il avait les yeux ouverts. Savoir s'il voyait et reconnaissait quelque chose, personne ne s'en souciait.

— Où est Véra ? souffla Kalionine.

— Viens.

Ils enjambèrent des corps, marchèrent sur des mains et des bras, des cuisses et des ventres, ils furent poussés, injuriés, ils reçurent des coups de pied et des coups de poing. Finalement, ils parvinrent à la petite salle où s'étaient installés, à côté du colonel Sabotkine. Héros de la Nation, Olga Pannarevskaja, le Dr Soukov et désormais Véra. Fourneau désigna la pièce. Elle était à peine éclairée par une lampe Hindenburg, et ressemblait plus à un trou noir qu'à un logement.

— Voilà ! Mais fais attention, il y a aussi un colonel en chair et en os ! Cherche le coin le plus sombre...

Kalionine s'arracha de la poigne de Fourneau. Il se précipita dans la petite cave, et le déplacement d'air provoqué par son élan éteignit la misérable chandelle.

— Vêrachka ! criait-il. Mon pigeon ! Mon cœur !

Ensuite, ce fut le silence. Fourneau avança un peu la tête. Il entendit deux ou trois soupirs et le bruit d'un baiser. Puis le silence

revint. La pièce demeura silencieuse et noire.

Fourneau se mordit la lèvre inférieure et s'éloigna.

— Ceux-là, grommela-t-il, ils n'ont rien à envier à personne.

Il bourra sa pipe, monta l'escalier et s'assit dehors dans un trou d'obus gelé. L'artillerie soviétique continuait à bouleverser les ruines... Quelque part, des moteurs ronflaient et des chenilles cliquetaient. Des chars. Ils parcouraient les rues et prenaient les positions des mitrailleuses allemandes sous leur feu direct.

Fourneau passa une vieille couverture par-dessus son casque, entoura sa pipe de ses deux mains et creusa les joues en aspirant une bonne bouffée.

Le 23 janvier 1943, l'Armée rouge entreprit d'enterrer la 6^e Armée allemande. L'ordre était bref : faire éclater le réduit. Les corps d'armée soviétiques se lancèrent à l'assaut des défenses allemandes.

Ils trouvèrent des spectres dans les trous glacés, et non plus des hommes. Des spectres qui tiraient et mouraient, des spectres qui couraient partout aveuglés par la neige, sautaient comme des chats sur les blindés, appliquaient de vieux sacs sur les ouvertures et déposaient des charges concentrées sous les tourelles. Des spectres qui allaient à leur rencontre, porteurs d'un drapeau blanc avec une croix rouge peinte dessus, et agitant les bras. Quand ils étaient plus près, on voyait que c'étaient des cadavres ambulants, traînant derrière eux sur des planches d'autres cadavres vivants. C'était tellement horrible, ce qui sortait en rampant des abris et des caves, ce qui restait au fond des entonnoirs après l'assaut, ce qui levait un bras suppliant hors des trous gelés, que les soldats soviétiques, au lieu de tirer, donnaient plutôt un coup de main.

Le 22 janvier, les Russes enlevèrent l'aérodrome de Gumrak, dernier terrain d'aviation allemand. Ils arrivèrent au milieu d'un champ de cadavres inimaginable. Ils venaient de conquérir une armée de blessés, d'infirmes, de moribonds, de fiévreux et de fous. À part deux ou trois médecins militaires, quelques infirmiers et un prêtre.

Il ne restait plus qu'un aérodrome de secours à Stalingradski pour le ravitaillement de la poche, ravitaillement qui n'existait plus. Mais la nouvelle avait suffi : Stalingradski était le dernier coin d'où l'on pouvait partir vers l'ouest, et aussitôt, des milliers de blessés se trainèrent à travers la steppe, dans la neige et la glace, malgré les tirs d'artillerie et les obus des chars, vers le malheureux terrain du Mur

des Tartares. Une fois arrivés, ils tombèrent dans la neige, comme à Gumrak, et y moururent frigorifiés. Il n'y avait plus pour eux de salut. La tardive lucidité du général Schmidt ne pouvait plus leur servir à rien. Le chef d'état-major avait donné l'instruction suivante au colonel du génie Selle – parti le 22 janvier pour aller crier la vérité au Quartier Général du Führer et demander de l'aide et l'autorisation de percer :

Dites partout où vous l'estimerez convenable que la 6^e Armée a été trahie en haut lieu et qu'on l'a entièrement laissée tomber.

Le colonel Selle fut l'un des tout derniers à quitter Stalingrad.

Le 24 janvier, le général Paulus fit transmettre au centre de communications radio du Haut Commandement de l'armée de terre un appel au secours désespéré : « Troupes dépourvues munitions et ravitaillement, seules unités accessibles : certains éléments de six divisions, symptômes désagrégation sur les fronts sud, nord et ouest. Commandement unifié devenu impossible... dix-huit mille blessés dépourvus minimum indispensable pansements et médicaments..., front crevé plusieurs endroits suite percées en force. Point résistance et possibilités protection désormais uniquement territoire urbain, vain poursuivre lutte. Effondrement inévitable. 6^e Armée demande autorisation immédiate capituler afin sauver vies humaines jusqu'ici préservées. Paulus. Le Quartier Général du Führer donna le reçu du message le 24 janvier à onze heures seize. La réponse à ce cri poussé par cent cinquante mille hommes encore vivants, la voici :

Interdis capitulation ! La 6^e Armée tiendra ses positions jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière cartouche. Par son héroïque résistance, elle fournit une contribution inoubliable à l'édification du front défensif et à la sauvegarde de l'Occident.

Les héros inoubliables, les sauveurs de l'Occident se trouvaient à la même heure pris sous le feu concentré de tous les canons soviétiques, de tous les orgues de Staline, de tous les chars et de tous les mortiers. Ils avaient faim, ils n'avaient plus de réaction, ils ne mouraient plus, ils crevaient comme crèvent les bêtes.

Le peuple allemand ne savait rien de tout cela. Il croyait le communiqué quotidien de la Wehrmacht, comme il l'avait toujours fait. Ce jour-là, on pouvait y lire :

... À Stalingrad, la situation s'est aggravée à la suite de nouvelles pénétrations réalisées par des forces ennemies puissantes et massives venues de l'ouest. Les défenseurs n'en continuent pas moins à tenir un périmètre de

défense constamment réduit, qui englobe la ville, donnant ainsi un lumineux exemple de valeur militaire dans la meilleure tradition allemande. Par leur héroïque action ils fixent d'importantes forces adverses et arrêtent le ravitaillement ennemi depuis maintenant des mois dans l'une de ses zones les plus importantes...

Le de profundis était commencé.

Portner n'eut pas trop de forces, aidé par Soukov, pour empêcher Körner de démolir à coups de poing le récepteur radio de la Wehrmacht. Aux mots « ... donnant ainsi un lumineux exemple de valeur militaire dans la meilleure tradition allemande », il avait pour la première fois perdu la maîtrise de soi. Ce garçon tranquille, toujours un peu mélancolique, était devenu fou furieux.

— Foutez-moi la paix – hurlait-il en se débattant violemment. Je ne veux plus entendre ça ! Je n'en peux plus ! Pourquoi ne lui tapez-vous pas sur la gueule ? Pourquoi sommes-nous tous là, à ne rien faire ? Comme des moutons à l'abattoir !

Pui il s'écroula. Le Dr Soukov avait eu recours à l'ultime remède. Avec son marteau bien enveloppé, il avait tapé sur le crâne de Körner. Ils le portèrent ensuite jusqu'à son sac de paille, tirèrent une couverture sur lui et se regardèrent. Portner hocha lentement la tête.

— Ce n'est pas notre guerre, dit-il doucement. Exactement comme ce n'est pas non plus la vôtre. J'ai lu autrefois un livre de Gogol, votre poète : *Les Ames mortes*... la 6^e Armée, c'est une armée d'âmes mortes.

Andreï Vassilievitch Soukov, le médecin-major de l'Armée rouge, posa les deux mains sur les épaules du médecin-capitaine allemand.

— Je vous ai méprisé, tovaritch, dit lentement Soukov. Permettez-moi maintenant de vous admirer... Vous pouvez mourir la tête haute !

— J'aimerais mieux vivre la tête haute...

Soukov laissa retomber ses mains le long de son corps. Son geste était celui de la totale impuissance.

— Pour cela, notre génération n'est pas la bonne, tovaritch... dit-il doucement.

Dans la nuit, les tirs concentrés de l'artillerie soviétique redoublèrent d'intensité. Le ciel n'était plus qu'un souffle unique, la terre une mer de flammes. La redoute de la « Raquette de Tennis », toujours tenue par l'Armée rouge en plein centre de la ville, devint

pour la 6^e Armée allemande un poing impitoyable dans l'estomac. Sans arrêt, les orgues de Staline martelaient les usines métallurgiques, occupées par la 305^e division d'infanterie, et la fameuse cote 102, dans laquelle se terraient soixante batteries allemandes, pilier principal du front de Stalingard. Huit heures durant, des milliers d'obus, de bombes et de fusées tonnèrent sur la hauteur mettant en pièces et enterrant les canons allemands.

Pourtant, des hommes vivaient encore dans cet enfer aux mille visages. Ils rampaient, rejetaient la terre, circulaient dans les entonnoirs comme des vers énormes, et actionnaient les derniers canons utilisables. Et puis, eux aussi, se replièrent sur la ville. C'était une poignée d'hommes, qui pensèrent entrer au paradis lorsqu'ils descendirent dans les caves, où pourtant pas mal de morts se trouvaient déjà, raides comme des planches et luisants de glace.

Cette nuit-là, pendant laquelle le Haut Commandement de la 6^e Armée fut transféré en plein centre, dans le dédale des caves d'Univermag, le grand magasin de la place Rouge, un homme tout seul courait dans les ruines, rampait de trou en trou, se jetait derrière un mur, traversait rues et places sur le ventre. Il n'avait ni casque, ni casquette, ses cheveux blancs flottaient au vent, il portait autour du cou une écharpe de soie à carreaux marron et aux pieds d'épaisses bottes feutrées. Ses pattes d'épaules étaient tressées d'argent et frappées de deux étoiles. Il était colonel. Les soldats allemands qui l'apercevaient le regardaient comme s'ils voyaient un fantôme. Avant qu'ils puissent revenir de leur étonnement, la silhouette de l'officier avait disparu, filant comme un lièvre, en zigzaguant sous le feu des mitrailleurs soviétiques.

L'homme, épuisé et haletant, arriva aux caves du cinéma. Il dégringola les marches et tomba dans les bras d'un infirmier qui venait de retirer un cadavre du mur pour faire place aux autres.

— Où est le Dr Portner ? dit-il d'une voix entrecoupée. Il avait dans la figure des mèches de cheveux blancs... il était noir comme s'il sortait de la mine.

— Tout droit, deuxième porte à gauche, mon colonel, mais je crois que...

— Merci...

Le colonel reprit sa course haletante. Au tournant qui menait à la salle d'opération, il bouscula l'abbé Webern. Le prêtre venait de dormir une heure et reprenait sa tournée. Il avait sur la poitrine la

petite croix qu'il pressait habituellement sur les lèvres des mourants.

— Colonel von der Haagen ? dit l'abbé Webern, ahuri. D'où venez-vous donc ? Etes-vous blessé ?

— Non... c'est-à-dire... si. Où est le Dr Portner ?

Von der Haagen laissa le prêtre en plan et ouvrit d'un coup la porte de la salle. Portner et Soukov ne levèrent pas la tête. Seul Körner, qui gisait sur son sac de paille, se redressa sur son séant. Le colonel von der Haagen tituba jusqu'à lui et se laissa tomber à ses côtés. Il mit la figure dans ses mains et son corps se mit à trembler. Son uniforme sentait le brûlé, le pétrole enflammé. Körner se leva en prenant appui contre le mur, et alla jusqu'à Portner.

— Nous avons de la visite... dit-il.

Portner tourna un instant la tête.

— Qui est-ce ? Des cheveux blancs ?...

— Le colonel von der Haagen.

— Quoi ? Portner confia son blessé à un infirmier. On se contentait désormais de panser les blessés récents avec un pan de leur chemise. Ensuite, on les rangeait les uns à côté des autres dans les caves, comme des fromages à fermenter.

Von der Haagen fixa sur Portner des yeux hagards quand le docteur lui toucha l'épaule. Son arrogance était morte, il n'était plus qu'un tas de chair humaine, avec l'âme d'un petit chien qui se cache en rampant dans l'espoir d'échapper aux regards.

— Les lance-flammes... dit-il presque en pleurant. Tout est brûlé... tout... mon régiment entier... dans les caves, les abris, les postes de mitrailleuses... tout tout...

— Et vous êtes vivant ?

Le colonel von der Haagen ferma les yeux et appuya la tête contre le mur.

— J'ai... j'ai fichu le camp... dit-il d'une voix à peine audible.

— Comment ? Portner se mordit la lèvre inférieure. Vous avez fichu le camp sans attendre la glorieuse victoire finale ?...

— Docteur, vous avez raison de me traiter à coups de pied au cul.

Mais je n'ai pas pu faire autrement quand je les ai vus venir, des chars qui lançaient le feu au lieu de tirer des balles, quand j'ai vu couler le pétrole enflammé dans les caves, quand j'ai entendu hurler... Oui, oui, à ce moment-là, j'ai fichu le camp... vous ne comprenez pas ? Dieu ! après tout, moi aussi je ne suis qu'un homme...

— Et vous avez laissé vos soldats tout seuls...

— Mais ils étaient en flammes ! cria von der Haagen.

— Mais pas vous !

— Fallait-il que je me laisse brûler aussi ?

Portner inclina la tête.

— Qui donc a fait condamner un homme à mort pour défaitisme ? Qui donc a dit un jour : celui qui garde en lui le plus petit doute sur notre Führer ne mérite pas de respirer ? Qui a déclaré : la foi en la victoire finale est le fondement de notre force ? Celui qui sape une telle assise doit être abattu ? Hein ? Qui a dit tout cela ?

— Docteur... Le colonel von der Haagen tourna son regard vers Körner. Je vous présente toutes mes excuses, lieutenant...

— Vos excuses ! cria Portner. Si le général Gebhardt n'avait pas existé, Körner pourrait en ce moment quelque part à Gumrak sur un tas de morts ! Et vous lui présentez vos excuses ! À propos, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Le colonel von der Haagen se mit sur ses pieds. Il oscillait, mais fit un effort pour se tenir à peu près droit. Il repoussa la mèche blanche qui lui tombait sur les yeux.

— Me mettre sous la protection de la Croix-Rouge.

— Pardon ? demanda Portner ahuri.

— Je vous prie de me considérer comme isolé.

— Je n'ai pas de place pour les bien portants. Juste pour les moribonds. Les isolés se font remettre un fusil là-haut et vont se planquer dans un trou d'obus. Revenez quand vous serez en petits morceaux !

— Docteur Portner ! Von der Haagen se remit à trembler. Je suis blessé... mes nerfs ne tiennent plus... je suis au bout de mes forces... l'effet de choc...

— Je ne dirige pas une clinique psychiatrique pour officiers d'état-major ! hurla Portner. Il était écarlate. Ici, on meurt pour le Führer ! Si c'est ça que vous voulez, je vous en prie... c'est facile, vous n'avez qu'à sortir !

Le silence régnait dans la cave. Les infirmiers regardaient à la dérobée en direction du petit groupe. Soukov avait posé les mains sur la table couverte de sang. Le colonel von der Haagen oscillait toujours. Soudain, il s'écroula sans connaissance sur le sac de paille de Körner. En tombant, il racla du front la muraille rugueuse. Un flot de sang se répandit sur son visage. Portner, tout décontenancé, passa une main dans ses cheveux.

— Bon, le voilà blessé, maintenant, dit-il. Körner, nettoyez-lui la figure et mettez-le dans le sous-sol des officiers.

Cette nuit-là, Portner reçut un coup de téléphone du commandant de l'aérodrome de Stalingradski. L'officier lui indiqua que six Junkers étaient annoncés pour le matin, chargés de pansements et de médicaments, de munitions et de conserves. Ils pourraient emmener deux cent quarante blessés. Il téléphonait de la part du général Gebhardt, qui tenait à faire quelque chose pour Portner. Le médecin s'était en effet plaint amèrement après le largage de neuf mille préservatifs.

— Vous avez bien compris, docteur ? demanda le capitaine d'aviation.

— Parfaitement.

— Vous m'enverrez deux cent quarante hommes ?

— Ils seront en route dans une demi-heure.

— Les appareils seront prêts.

— Je vous en remercie.

Portner raccrocha. Son visage était jaune et soucieux. Körner le regarda, inquiet.

— Qu'y a-t-il, mon capitaine ?

— Me voilà juge de la vie ou de la mort des gens, dit-il à mi-voix. Il faut que je choisisse deux cent quarante hommes, qu'on va évacuer par avions. Deux cent quarante sur trois mille cinq cents ! Facile, hein ? Ils ont tous bien gagné leur vie sauve...

Il se détourna et se cacha la figure dans les mains. Körner quitta la salle de transmission. Il savait que Portner avait besoin d'être seul. Personne ne pouvait prendre à sa place les décisions nécessaires.

Une demi-heure plus tard, le triage commençait. On avait recommandé aux infirmiers de garder le secret le plus strict. Si les trois mille cinq cents blessés avaient su pourquoi certains d'entre eux étaient rassemblés, il y aurait eu une panique monstrueuse, une bagarre pour la vie qui se serait déroulée avec une sauvagerie animale. Les gens se seraient déchirés entre eux pour s'assurer une chance, si minime fût-elle, de sortir de Stalingrad. Mais les choses se passèrent discrètement, et personne ne leva les yeux quand Körner et les aspirants, Portner et les infirmiers, les médecins, y compris Soukov, passèrent de pièce en pièce pour examiner les blessés.

Il aurait été stupide de faire partir ceux qui, de toute façon, n'auraient pas survécu. Les corps déchiquetés, les gangrenés, qui pourrissaient tout vivants le long des murs, les blessés de la tête, les fous, qu'on avait logés dans un sous-sol spécial, et qui ne cessaient pas de hurler comme des bêtes sauvages, qui chantaient ou restaient prostrés tout le jour – ceux-là ne partiraient pas. On sélectionna les amputés récents, les blessés des muscles, une dizaine de balles dans le ventre pas trop graves, des membres gelés, les typhiques, les fractures... Les gens n'étaient pas prévenus. Quand ils ne pouvaient pas marcher, on les hissait en haut de l'escalier, et on les sortait dans la neige, il y en eut plusieurs qui résistèrent, crièrent, se battirent même avec les infirmiers... « Ils veulent nous faire crever, les salauds ! cria quelqu'un. C'est pour ça qu'ils nous mettent dehors ! Pourquoi ne nous liquident-ils pas tout de suite ? Assassins ! Salauds ! » L'abbé Webern et le pasteur Sanders les calmaient. Même eux, cependant, on ne les croyait pas.

— Pourquoi nous porte-t-on dehors ? leur demandait-on sans cesse. Ils n'avaient pas le droit de répondre, ils racontaient n'importe quoi. Les blessés s'en apercevaient. Avec l'instinct des bêtes traquées, ils sentaient qu'on leur cachait quelque chose.

— Ah ! Taisez-vous donc, pasteur, dit l'un d'eux à Sanders. Vous aussi, vous nous racontez des histoires ! On nous ment sans arrêt... Je sais bien que vous appellerez ça un pieux mensonge ! Qu'importe, nous ne sommes pas dupes...

— Priez Dieu qu'il soit avec vous pendant les heures qui viennent, dit le pasteur avec calme.

— Prier ! prier ! Nous voulons savoir ce qu'on va faire de nous !

Sanders resta muet. Les blessés affluaient au haut de l'escalier. Dans des couvertures, des toiles de tentes, des sacs tachés de sang. Ils étaient éparpillés tout autour de l'entrée de la cave, dans les ruines, et tremblaient de froid.

Pendant ce temps-là, Portner téléphonait au général Gebhardt et au commandant dont dépendaient les compagnies de transport.

— Huit camions ? demanda le commandant incrédule. Cher docteur, je peux tout juste vous envoyer une bicyclette et encore, il faudra la gonfler vous-même.

— Le général Gebhardt a donné l'ordre que deux cent quarante blessés soient évacués demain de Stalingradski ! cria Portner à bout de nerfs.

— Je ne suis pas contre. Mais je suis incapable de vous dire comment vous les transporterez là-bas.

— Avec vos véhicules !

— Sacré plaisantin ! lança le commandant.

— Bien. Je rappelle immédiatement le général.

— Faites donc. Donnez-lui le bonjour du commandant Bebenhausen. Les camions sont là, bien rangés, à gauche alignement ! présentez... les phares ! mais ils n'ont rien dans les réservoirs ! Sans boisson, on ne pisse pas... sans essence, on n'avance pas. Vous voyez ce que je veux dire, docteur ?

Portner tapa du poing sur la table où reposaient le téléphone de campagne et un petit appareil de radio.

— Vous avez de l'essence, mon commandant !

— Non ! Pas même pour mon briquet.

— Je tiens du général Gebhardt que vous avez reçu ce soir deux mille litres de carburant.

— Qu'est-ce que vous dites ? Le commandant Bebenhausen s'étranglait presque. — J'ai reçu de l'essence ? Docteur, si c'est vrai, je ne suis pas au courant... elle est encore en route... Bon. Disons, dans ce cas-là, je vous promets cinq camions !

— Huit !

— Ne faites pas le marchand de tapis, docteur !

— J'ai deux cent quarante blessés et six convoyeurs à transporter !

— Eh bien, entassez-les les uns sur les autres, docteur. Stalingrad a montré qu'il est possible de ranger les bonshommes les uns par-dessus les autres. Nous disons donc... si je touche de l'essence, vous aurez vos cinq camions. Au revoir.

Portner raccrocha. Le chirurgien-chef Soukov se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Tout le monde est dehors, dit-il dans son allemand guttural. Juste deux cent quarante. Il y en a un que nous avons dû renvoyer... Soukov leva les mains en signe de regret... J'ai été obligé de le frapper. C'était malheureusement un officier allemand.

Portner eut une désagréable intuition. Il alla au sous-sol des officiers. Le colonel von der Haagen était étendu contre le mur, les traits ravagés. Fourneau était debout devant lui, mitrailleuse à la main.

— Qu'est-ce que vous faites là, Fourneau ? s'écria Portner. Vous êtes fou ?

— Le colonel ne sait plus où il se trouve. Il veut tout le temps monter là-haut, à l'endroit du rassemblement. Nous l'avons redescendu deux fois...

Le colonel von der Haagen se redressa le long du mur humide. Son visage était parcouru de tressaillements nerveux.

— Docteur... bredouilla-t-il. J'ai entendu dire... que les gens que vous sortez seront évacués...

— Qui vous a dit cela ?

— J'ai écouté votre conversation avec le général. Inutile de me mentir. Je sais. Deux cent quarante blessés vont partir de Stalingradski... Le colonel s'était un peu repris. Sa voix se fit plus aiguë.

— J'ai le droit qu'on tienne compte de ma personne ! Je suis officier, blessé, et je peux vivre.

— Je vous répondrai, mon colonel : vous avez été blessé par votre faute – vous voyez que j'ai du tact – le fait que vous n'êtes pas très atteint entraîne pour vous l'obligation de rester auprès de vos

camarades à Stalingrad, et enfin, en tant qu'officier, vous vous devez de tenir jusqu'à cette fameuse dernière cartouche.

— Commandant ! cria le colonel von der Haagen. Je...

Portner tourna les talons et quitta la petite pièce. Von der Haagen voulut le suivre, il était prêt à prier, à supplier à genoux. Fourneau lui barra la route.

— Partez d'ici, espèce d'imbécile ! cria le colonel. Je vous ferai passer en conseil de guerre.

— Tu vois, si je fais ça avec le doigt, ça va péter et t'auras plus de grande gueule ! Colonel ou général, nous sommes tous dans la merde, tous ! Tu comprends ?

Haagen se laissa retomber sur le sac bourré de paille, à côté du « Héros de la Nation », le colonel Sabotkine.

Celui-ci se tourna de l'autre côté lorsque von der Haagen s'assit près de lui. Il ne pouvait manifester plus clairement son mépris.

Trois heures plus tard, arrivèrent effectivement cinq camions. Un jeune aspirant se présenta à Portner comme le commandant du convoi.

Au petit matin, le chargement était terminé. Les blessés allongés étaient entassés dans deux camions. Dans les trois autres, on avait mis ceux qui pouvaient marcher, pressés les uns contre les autres. Le colonel von der Haagen avait fait une dernière tentative pour partir aussi, bousculant Fourneau, les deux poings en avant, tel un bélier... deux infirmiers l'avaient intercepté dans l'escalier. C'était un lamentable spectacle que ce colonel aux cheveux blancs traîné au bas des marches puis jeté contre un mur. Il finit par se mettre à hurler comme un possédé, et faire une crise de nerfs. Soukov fut obligé de l'endormir avec son fameux marteau.

Entre-temps, les gens des camions avaient appris le but véritable de l'opération. L'abbé Webern leur avait dit la vérité, puis il avait béni les cinq véhicules.

L'ambiance devint excellente. « L'Allemagne, disait-on. Or nous ramène en Allemagne. Nous allons continuer à vivre. Le réduit était enfoncé au nord de la ville ? Et après ? Le général Strecker et son 11^e corps ont été contraints de se replier sur l'usine de tracteurs, on se bat et on meurt, pour une poutrelle de fer, pour une machine-outil ? Qui cela intéresse-t-il dans les camions ? »

« On retourne en Allemagne, les gars ! On rentre même par avion ! »

Portner faisait ses adieux au médecin-aspirant qui allait accompagner les blessés.

— Bonjour au pays, mon vieux Blankenhorn, dit-il d'une voix ferme. Et surtout, parlez, parlez, parlez ! Il faut que vous racontiez ce que vous avez vu. Si on vous l'interdit, criez !

Il sortit de la poche de son manteau une enveloppe sale et froissée.

— Quand vous serez en Allemagne, mettez-la à la boîte, vous serez gentil. C'est une lettre pour ma femme... pour mes enfants... Je leur dis que je vais bien...

— Ne vous inquiétez pas, je ferai la commission, mon capitaine, dit l'aspirant-médecin Blankenhorn, le cœur lourd.

— Bonne chance, mon petit. Portner lui tapa sur l'épaule.

— Au revoir, mon capitaine...

Portner se tut. Il resta debout sur un tas de gravats, agitant la main jusqu'à la disparition du dernier camion dans la brume matinale. Les deux prêtres étaient à côté de lui. Le pasteur Sanders, que sa blessure dans le dos faisait de nouveau souffrir, était repris par la fièvre et claquait violemment des dents.

— Vous pouvez encore les rejoindre... L'abbé Webern passa son bras autour des épaules de Sanders. Le prêtre protestant secoua la tête. Ils se tenaient là côte à côte, dans le brouillard neigeux, ces deux amis de Dieu. Luther avait-il jamais existé ? Que signifiait le papisme ?

À Stalingrad, il n'y avait qu'un seul « Notre Père... »

Ses paroles bercèrent bons et méchants, baptisés et apostats, catholiques, protestants évangéliques et réformés, baptistes et païens, dans leurs derniers instants.

« Notre Père... »

Les cinq camions ne parvinrent jamais à Stalingradski.

Dans la steppe, ils tombèrent en panne d'essence. Les moteurs chauffaient mal par ce froid de quarante degrés au-dessous de zéro, et consommaient trois fois la quantité prévue, qu'on avait délivrée aux chauffeurs.

Ils étaient là, impuissants, dans la neige. Les prières elles-mêmes ne purent les sauver.

Trois chars soviétiques s'essayèrent à un carton sur les cinq véhicules solitaires, qui prirent feu et se calcinèrent entièrement. Les cris des deux cent quarante blessés, du médecin-aspirant, des six infirmiers, de l'aspirant et des cinq chauffeurs résonnaient encore que déjà les châssis restaient seuls à brûler.

Le général Gebhardt ne demanda pas si tout s'était bien passé...

Il fut au courant quatre heures plus tard. Le commandant de la place de Stalingradski, de son côté, avait d'autres soucis... Il évacuait. De toute façon, on n'aurait pas pu faire partir les deux cent quarante hommes. Le réduit éclatait plus vite qu'on ne l'avait attendu. Quant au commandant Bebenhausen, de la section Transports, il ne pouvait plus poser de questions... il avait été tué à cinq heures dix-huit, par un élément avancé de blindés russes, qui avait rasé ses ateliers. Il s'était réjoui exactement trois heures et vingt-deux minutes de ses deux mille litres d'essence.

Les parlementaires soviétiques apparurent une nouvelle fois pour faire cesser la tuerie à la dernière minute. Ils se présentèrent sur une hauteur au sud de la Tsaritza, dans le secteur sud du réduit, déjà secoué par les ultimes convulsions. Ils agitaient un grand drapeau blanc, et avaient amené un trompette avec eux, qui sonnait dans son instrument. Il était dix heures du matin... on ne laissa pas approcher les parlementaires soviétiques parce que – quelqu'un l'avait remarqué il n'y avait aucun officier parmi eux. D'après le vieux code de l'honneur militaire, il faut toujours qu'un groupe de parlementaires soit commandé par un officier car rien n'a autant de valeur qu'une parole d'officier. Même à Stalingrad, même pour des hommes qui ne sont plus que des cadavres vivants et croupissent dans des trous d'obus pleins de neige.

À midi, les parlementaires soviétiques reparurent. Ils étaient précédés d'un commandant de la division de la Garde. Cette fois-là fut la bonne. L'ordre imbécile et jamais éclairci du 9 janvier 1943 – recevoir à coups de feu les parlementaires – ne fut pas exécuté.

On apprit ainsi que la mise à mort était toute proche. Le 26 janvier, les troupes soviétiques allaient attaquer le front sud avec tous leurs moyens disponibles. En même temps, un déchaînement de feu redoublé allait écraser Stalingrad-centre et le nord de la cité. On entendit répéter ce que le général Rokossovski avait déjà proposé lors de son ultimatum : traitement honorable, rations alimentaires pour tous, soins aux blessés et aux malades, autorisation pour les officiers de garder leurs épées.

On écouta le commandant de la division de la Garde, et on le renvoya. Sans réponse. La vieille méfiance vis-à-vis des promesses russes avait été décisive en l'occurrence. Une méfiance qui empêcha le Commandement de la 6^e Armée de se faire une autre opinion, encouragé qu'il était dans son attitude par l'obéissance du soldat allemand, inébranlable même dans le cas d'absurdité le plus évident... étonnant phénomène !

La dernière offre de capitulation était gâchée.

Dans la nuit du 26 janvier, l'Armée rouge se prépara à porter le

dernier coup au réduit de Stalingrad, qui ne comprenait plus que la ville, avec quelques faubourgs et circonscriptions rurales.

Cent trente-cinq mille soldats allemands s'apprêtèrent à mourir.

Le matin du 26 janvier, Fourneau, Emil Rottmann et Körner, recroquevillés dans un poste de mitrailleuse, surveillaient la route. Ils attendaient une interruption dans le rythme de l'artillerie. À cinquante mètres en avant, se trouvait encore récemment le P.C. d'un bataillon allemand. Un obus tiré d'un char l'avait démoli et maintenant, dans les débris, gisaient trois officiers et quatre soldats blessés, coiffés d'une véritable cloche d'acier tissée par les obus, et sous laquelle ils avaient peine à respirer.

Le barrage d'artillerie se déplaça. Le mur de feu s'éloigna dans les ruines, tornade étincelante qui laissait derrière elle des pierres et de la poussière... autrefois des maisons.

Fourneau, qui était accroupi derrière la mitrailleuse, et suçait son brûle-gueule, leva soudain la tête et enleva le cran de sûreté.

Une silhouette foncée sortait des ruines, se jetait à terre, rampait, s'immobilisait, roulait dans un entonnoir, en ressortait, point minuscule et rapide.

— Visite... dit Fourneau en visant la forme humaine. Juste sur nous. Mais je ne peux pas voir si c'est un Russe ou un Allemand...

— Attendez, dit Körner.

Emil Rottmann dévorait de ses yeux brûlants la silhouette qui courait. Pour lui, l'instant de la désertion était passé. C'était possible il y a trois ou quatre jours, maintenant c'eût été un suicide de se lancer dans cette mer de flammes... quel qu'il soit, l'être humain qui dansait là-bas dans les ruines était fou.

Rottmann appuya son fusil sur le bord de l'abri, et visa l'inconnu. Au même moment, comme l'autre tournait la tête, il aperçut de longs cheveux noirs qui flottaient. Et puis la silhouette mobile disparut derrière un pan de mur.

Körner aussi avait vu. Il fut frappé de stupeur. Un clin d'œil, pas plus. Ensuite, il sauta sur ses pieds et voulut quitter le poste. Fourneau le retint par son manteau.

— Mon lieutenant ! cria-t-il. C'est ridicule !

— Laissez-moi, Fourneau !

Körner tira sur son manteau.

— Vous ne voyez donc pas... mais c'est Olga Pannarevskaja... c'est Olga...

— Et après ? Les Rousskis tirent pas sur nous au pistolet à bouchon...

— Laissez-moi !... Körner tapait sur les mains de Fourneau. Ils se battaient presque, mais Fourneau parvint à ramener le médecin derrière l'abri du poste.

Ils revinrent à temps. Emil Rottmann avait la petite silhouette dans son viseur, et la suivait en attendant le moment le plus favorable. Son doigt était déjà à moitié sur la détente.

— Non ! hurla Körner. Rottmann ! Non ! Ne tirez pas !

— Charogne... grommelait Rottmann de sa voix gutturale. Sacrée charogne...

— Ne tirez pas ! Körner vit Olga Pannarevskaja sauter par-dessus un pan de mur, et courir vers la rue sans plus essayer de se couvrir... elle arrivait juste sur le petit trou noir d'où sortirait la mort quand Rottmann tirerait.

Fourneau fut plus rapide que lui. Plus rapide d'une fraction de seconde. Tandis que Körner restait là comme hypnotisé, appuyé au parapet sans rien faire que crier, désarmé, genoux flageolants, Fourneau avait saisi dans sa poche un pistolet russe. Kalionine le lui avait donné avec la recommandation : Jette-le, petit frère.

Les deux coups de feu retentirent presque en même temps. Mais Fourneau avait tiré un clin d'œil plus tôt... la balle frappa Rottmann dans le dos, il lança les bras en l'air, et s'écroula en arrière. Son projectile siffla aux oreilles d'Olga Pannarevskaja... elle ne l'entendit pas... elle courait... elle courait devant le barrage d'artillerie, balançant les deux bras comme si elle voulait faire signe : ne tirez pas ! ne tirez pas !

Körner sortit de son hébétude. Pendant que Fourneau se penchait sur Rottmann, il sortit du couvert, et étendit les bras.

— Olga ! cria-t-il, Olga !

Elle le vit et le reconnut. Son visage, malgré l'effort fourni, s'éclaira un instant... elle continua à courir, ouvrit les bras, et se jeta sur la poitrine de Körner. Ils tombèrent enlacés dans l'abri du poste.

— Olga... bredouilla Körner. Olga... te voilà... tu es revenue...

— Moi Ljoublimez... (mon chéri) dit-elle. À la ceinture de son uniforme, elle avait accroché six sacoches de cuir.

Six sacoches de matériel sanitaire.

Pansements, morphine, médicaments, soie, catgut.

— Tu es vivant... répéta-t-elle encore une fois, puis elle appuya sa tête contre la poitrine de Körner et se mit à pleurer de joie.

Le mur de feu du barrage d'artillerie arrivait sur eux lentement...

Fourneau avait ouvert dans le dos l'uniforme de Rottmann avec un couteau et pressait tout un paquet de pansement sur les blessures, qui saignaient à peine. Körner se pencha sur lui. Il serrait toujours la Pannarevskaja contre lui.

— Mort, Fourneau ? demanda-t-il soucieux.

— Non... et puis, mort, vous savez, qu'est-ce que ça veut dire ici...

— Où avez-vous trouvé ce paquet de pansement ? Je n'en ai pas vu de semblable depuis des semaines.

Fourneau se frotta le nez et parut fort embarrassé.

— C'était ma réserve personnelle... je m'étais dit : si quelque chose arrive, j'aurai toujours ce paquet-là et je ne mourrai pas tout de suite...

— Et maintenant ?

Fourneau haussa les épaules. Rottmann râlait et avait des tressaillements nerveux.

— Maintenant, qu'est-ce que ça peut bien foutre, mon lieutenant. On pourrait pas être plus dans la merde que maintenant...

Le mur de feu se déplaçait toujours, latéralement, en s'éloignant maintenant d'eux, laminant les positions allemandes. Il s'arrêta une bonne minute à la hauteur du cinéma... ce qui restait de la ruine ne fut plus qu'une montagne de pierres et de poussière. Fourneau appuya

le front contre la crosse de sa mitrailleuse.

— Ils sont en train de boucher l'entrée, bredouilla-t-il. Quand on pense à tous ceux qui attendaient sur les marches... mon Dieu, vivement ce soir...

Les blessés en face d'eux, pour lesquels ils étaient sortis, se taisaient maintenant. Le rouleau compresseur de l'artillerie soviétique les avait écrasés. Là où se trouvait l'abri enterré, il n'y avait plus qu'un trou béant.

Lorsque les arrivées d'obus se furent un peu éloignées, Olga Pannarevskaja se dressa et rejeta en arrière ses longs cheveux noirs. Son joli visage eurasien était couvert de boue et de glace.

— Allons-y ! dit-elle.

— J'aime ça ! dit Fourneau. Et du pouce, il indiqua le désert en ruine. Tes copains sont là-bas, à attendre que je lève le citron !

— N'aie pas peur.

La Pannarevskaja ouvrit l'une de ses sacoches et en tira un fanion. Fourneau roula des yeux ahuris.

— Encore du linge. C'est la vraie guerre du textile !

Olga Pannarevskaja rampa hors de l'abri et se mit debout. Au même moment, une mitrailleuse aboya, mais elle se tut dès que la Pannarevskaja agita son drapeau. C'était un morceau d'étoffe rouge avec une croix lumineuse, presque phosphorescente. La doctoresse fit signe à ceux de l'abri.

— Venez !

— Hum ! Moi j'aime pas beaucoup ça ! Fourneau resta assis à côté de Rottmann inconscient.

— Pour moi, ça sent mauvais...

— Allons, Fourneau !

Körner saisit Rottmann à bras-le-corps.

— Prenez les pieds... « Comme si elle pouvait me trahir, se disait-il. Elle est revenue, vivante, elle est près de moi... et même s'il ne nous reste que quelques heures... j'aime mieux mourir heureux que dans le désespoir. »

Ils sortirent Rottmann de l'abri, et se tinrent debout à côté d'Olga dans les décombres. Ce n'était pas uniquement le froid qui donnait à Fourneau des frissons dans le dos... il regardait timidement autour de lui, sachant que des yeux nombreux le fixaient de ce désert de pierre et de béton, étonnés de voir une doctoresse soviétique arrêter la guerre une minute pour sauver trois Allemands. Ces instants semblèrent à Fourneau plus terribles que tous ceux passés jusqu'ici dans les tirs de barrage.

Ils atteignirent ainsi l'ancien cinéma. Désormais ils étaient protégés par une maison éclatée, et les autres ne les voyaient plus. Olga laissa tomber son drapeau. Au milieu des pierres bouleversées, travaillaient des formes silencieuses, crasseuses aux jambes mal assurées et aux visages semblables à des têtes de morts. Elles repoussaient des murs de béton, déplaçaient des pierres, s'arc-boutaient contre les montants de fer.

Comme Fourneau l'avait deviné, l'entrée des caves constituant la porte de secours numéro trois avait été obstruée. En bas, d'ailleurs, ils travaillaient avec le même acharnement muet que ceux d'en haut. Ces derniers devaient aux morts leur salut : à l'arrivée de la muraille de fer et de feu, ils s'étaient précipités dans les fameux trous d'obus que Portner avait fait remplir de cadavres. Les semaines s'écoulant, douze d'entre eux étaient remplis. Ils étaient bourrés de morts congelés entassés les uns sur les autres, bouches ouvertes, montrant les dents, moignons brandis, ventres éclatés... blocs extraordinaires, conservés dans la glace, avec leurs ornements diaboliques. Même dans la mort, ils servaient encore à quelque chose... Les hommes qui se trouvaient dans les ruines du cinéma se jetèrent entre les morts, se coulèrent sous les planches de glace à figure humaine, se glissèrent comme des cafards dans les interstices entre les cadavres, finirent par avoir au-dessus d'eux plusieurs couches protectrices de chair déchirée, mais rendue par le gel aussi dure que la pierre. Ils survécurent ainsi au tir de barrage, les éclats pénétrant en vibrant dans les formes de glace, et ricochant ensuite dans la pierraille.

En bas, dans le labyrinthe des sous-sols, l'éboulement était à peine perceptible. Depuis longtemps, les occupants étaient habitués au tremblement de la terre, aux détonations, à l'ébranlement des murs. Certes, les grondements étaient un peu plus forts, mais les gens ne s'en frappaient guère. Trois mille cinq cents moribonds gisaient dans ces caves, fiévreux, gémissants, prostrés, regardant le plafond avec la seule pensée qui les rattachait à la vie : « La jambe me brûle, la tête me fait mal... j'ai des douleurs partout... J'étouffe... j'étouffe... eh, les gars ! je perds tout mon sang, je vais mourir au bout de mon sang...

maman, maman... »

Comment des esprits pareillement occupés auraient-ils pu accorder leur attention à un craquement plus sec dans le plafond, et au nuage de poussière qui lui succéda aussitôt dans les premières pièces ? Portner et Soukov comprirent la situation. Leurs visages étaient blêmes et effondrés, ils n'avaient rien mangé d'autre depuis quatre jours qu'un morceau de pain vers le soir, encore était-ce du vieux pain dur qu'ils détrempaient dans la neige fondue.

Combien de soldats étaient morts du « cœur de la 6^e Armée » pendant les semaines écoulées ? Personne n'en faisait plus le total. On savait la raison pour laquelle des hommes s'écroulaient et mouraient subitement dans leurs trous, et même on les envoyait de finir si heureusement sans souffrances. On finit par désirer mourir du « cœur de la 6^e Armée »... ce n'étaient cependant que pensées silencieuses et secrètes, car tout affaiblis qu'étaient les corps, gelés et affamés, entourés d'ennemis qui regagnaient la cité mètre par mètre, ils étaient toujours habités d'une étincelle de vie. C'était elle qui les faisait s'accrocher à leurs fusils jusqu'à la dernière cartouche... qui les faisait empoigner le canon et assener la crosse sur le crâne des soldats de l'Armée rouge. Ils ne demandaient plus : pourquoi ? Cela leur était indifférent que tout soit tellement absurde, les coups tirés, les journées gagnées, les heures de combat... ils ne pouvaient plus penser, ces êtres de nerfs et de muscles, dotés d'une centrale qui transmettait sans arrêt l'ordre de vivre, de vivre ! de continuer à vivre ! Et d'après la vieille loi naturelle, inaccessible à la logique, cet ordre-là, c'était la lutte. Alors, ils se battaient, les yeux morts, le cerveau vide, l'estomac racorni, pour leur vie toute nue, pour continuer à respirer. Plus tard, on dirait qu'ils avaient été des héros. S'il y eut jamais des créatures désespérées, c'étaient bien eux, les cent trente-cinq mille Allemands qui à partir du 26 janvier 1943, dans le réduit éclaté en trois fragments, connurent dans la plénitude de son sens l'expression : mourir pour la patrie...

Portner fut le premier à dire quelque chose après le nuage de poussière.

— Ensevelis !... fit-il paisiblement.

Soukov approuva de la tête.

— Plus besoin de tombeaux...

— Vous avez le sens de l'humour.

Portner s'appuya au mur.

— Vous êtes déjà mort étouffé ?

— Niet. Et vous ? Soukov souriait d'un air crispé.

— Presque. Pendant la Grande Guerre. Devant Verdun. J'étais assis dans un abri solide étayé de poutres, et un obus de 105 est tombé en plein dedans. Pendant deux jours, je suis resté coincé sous terre, dans une espèce de bulle d'air. Ensuite, on m'a retrouvé. J'ai été incapable de parler pendant trois mois, et je ne pouvais plus dormir dans une chambre obscure. Dès que la nuit venait, je m'asseyais entre deux lampes et regardais dans la lumière.

Brusquement, le colonel von der Haagen surgit dans la salle d'opération. Il avait l'air d'un fou, et sous les cheveux blancs en désordre, les yeux tout gonflés lui sortaient des orbites.

— Nous sommes enterrés ! cria-t-il d'une voix aiguë. Docteur ! Nous allons étouffer ! Etouffer ! Nous allons tous...

Il se rattrapa au mur. Soukov venait de l'arracher brutalement du seuil de la pièce et de claquer la porte d'un coup de pied.

— C'est la panique que vous voulez ? gueula-t-il en même temps.

Von der Haagen serra les poings.

— Vous êtes russe, et vous osez me demander des comptes ? hurla le colonel. Vous portez la main sur moi ? Stalingrad est toujours à nous ! Quand à nous capitaine-médecin Portner, si nous étouffons tous dans ces caves, vous en serez le seul responsable ! Vous n'avez pas prévu d'issue de secours, vous nous avez tous fourrés dans une énorme chausse-trape !

— Vous comprenez, maintenant, cher collègue, pourquoi l'Allemand est tellement « aimé » dans le monde ? demanda paisiblement Portner à Soukov. Vous comprenez aussi maintenant, ce que le monde deviendrait si nous gagnions la guerre ? N'allez pas croire que ce colonel que vous voyez là... que ce sale c... ici présent, que ce salaud dont la gueule est celle d'un porc et la cervelle celle d'une grenouille, soit seul de son espèce ! Oh, non ! nous en avons des tas... nous en avons toujours eu, nous en aurons encore, car ce qu'on appelle chez nous le véritable esprit prussien est immortel !

— Il n'y a pas qu'eux... dit Soukov d'un air de reproche.

— D'accord ! J'en connais quelques-uns. Des gens comme le général Gebhardt. Mais ils ont toujours été les outsiders, ceux dont les autres officiers se moquaient derrière leur dos en les traitant de merdeux. Ceux-là... il désignait de l'avant-bras tendu le colonel von der Haagen, qui tremblait de tout son corps – les beaux militaires qui rêvent à l'arrière de la conquête de Vladivostok, hein mon colonel ? ou bien qui se battent pour les décorations, sans même remarquer qu'elles sont teintées de sang, ceux-là resteront toujours les « héros » d'hier, d'aujourd'hui, de demain et d'après-demain. Serons-nous là pour le voir, cher collègue... je ne sais pas, je ne pense pas.

Parlons seulement de la prochaine génération, qui sera livrée à ces messieurs avec le même aveuglement que nous l'avons été nous-mêmes ! Nous pourrions déjà pleurer sur les garçons à qui un jour on racontera, avec la flamme patriotique adéquate, l'histoire des héros de Stalingrad, sans leur dire comment ils ont crevé, comment ils ont pourri vivants... Exactement comme nous avons entendu parler de 70, et ceux qui sont là-haut baignant dans le pus et le sang, de Verdun et de Cambrai. Mais de l'abandon de trois cent trente mille hommes, de leur absurde condamnation à mort, là-dessus, pas un mot ! On leur cachera cet aspect de Stalingrad, parce qu'il ne cadre pas avec l'image héroïque du combattant allemand. Un soldat allemand meurt en criant hurrah, ou bien les yeux sur le portrait du Führer...

Le colonel von der Haagen quitta sans mot dire la salle d'opération. Portner le regarda partir, et saisit le bras du Dr Soukov.

— Savez-vous ce qu'il ferait, s'il était libre de ses actes ?

— Niet.

— Il me ferait fusiller.

— Chez nous pareil..., dit Soukov tranquillement. Portner le regarda en écarquillant les yeux.

— Je sais...

— Vous voyez, et c'est pourquoi nous sommes frères.

— Et pourtant, nous nous tirons l'un sur l'autre.

Portner mit la main sur l'épaule de Soukov.

— Andréï Vassilievitch, dit-il d'une voix troublée par l'émotion, si nous sortons vivants de Stalingrad, nous serons amis pour toujours.

— Nous le sommes, moi drouk (mon ami).

Il se détourna pour se moucher. L'air était sec et poussiéreux. Il se déposait sur les muqueuses. C'était la seule raison pour laquelle le Dr Soukov, chirurgien-chef dans l'Armée rouge, soufflait dans son mouchoir.

La première personne à descendre l'escalier et à se frayer un chemin à travers les éboulis fut Olga Pannarevskaja. Soukov s'était placé au milieu de l'escalier, et il aidait à écarter les grosses pierres. Lorsqu'il vit la doctoresse, il tendit les deux bras et elle s'appuya sur lui pour continuer à descendre.

— Bienvenue, camarade, dit-il amicalement. Tout va bien ?

— Oui, tovaritch commandant.

Soukov regarda les sacoches que la Pannarevskaja portait accrochées à la ceinture.

— Vous avez tout ?

— J'ai tout. Il a fallu que j'aille au dépôt principal. C'est pourquoi j'ai dû rester trois jours de plus.

— Autrement, quoi de neuf ?

— Rien et beaucoup en même temps, tovaritch commandant. Nos pertes sont sévères, mais la bataille de Stalingrad est bientôt finie. Ils bombarderont demain les positions allemandes avec deux cents canons et lance-fusées. Dans quelques jours, ce sera terminé...

Portner arrivait. Il resta stupéfait en reconnaissant la Pannarevskaja.

— Ce n'est pas possible... dit-il avec incrédulité.

— J'ai de tout. La doctoresse soviétique tapa contre les sacoches de cuir. Tout ce dont nous avons besoin. Surtout de la morphine, et un drapeau qui nous protégera.

— De la morphine... Portner se passa la main sur le front... Où, où étiez-vous donc ?

— Au dépôt des services de santé. Elle lui éclata de rire au nez, comme si c'était tout naturel. Portner se tourna vers Soukov.

— Et vous le saviez...

— Oui.

— D'où votre calme !

— Oui.

— Je... je vous remercie...

Soukov le regarda d'un air mi-figue mi-raïsn...

— Pourquoi ? Nous aurons aussi beaucoup de blessés soviétiques à soigner... c'est pour eux que la camarade Pannarevskaja a été chercher ces médicaments.

— Bien sûr.

Portner se tut. Il savait que c'était un mensonge, que Soukov disait cela pour tromper lui-même sa conscience soviétique.

On traita d'abord Emil Rottmann... C'est lui qui bénéficia de la première anesthésie. Quand Soukov eut extrait la balle, il fut impeccablement pansé, comme dans une clinique de première classe, sans douleur, et sans risque d'être atteint dans les jours à venir par la gangrène qui l'aurait fait délirer de souffrance.

Ahurie, la Pannarevskaja reconnut le sergent Kalionine sous l'uniforme allemand.

— Par pitié, taisez-vous, camarade capitaine, supplia Ivan Ivanovitch. La guerre est bientôt finie. Je sais, ce que je fais n'est pas honorable... mais ça m'a pris comme ça, d'un coup, et lorsque j'ai commencé à réfléchir, il était trop tard.

Il trichait un peu, le brave Kalionine, il se posait en victime du coup de tête, en malade de l'amour et de la nostalgie. Il ne précisa pas qu'il avait erré pendant des jours entiers dans les ruines de Stalingrad à la recherche de sa Véra.

— Et on ne t'a pas encore démasqué ?

— Non. Kalionine sourit d'un air embarrassé. On me croit originaire de Haute-Silésie.

— Alors, ne reste pas là sans rien faire. Aide un peu ! La Pannarevskaja fit signe à Véra qui était assise sur son lit de paille. – Et toi aussi. Apporte de l'eau aux blessés...

— Aux Allemands ?

— Ce ne sont pas des hommes, non ?

— Si, camarade, mais Staline a dit...

— Où est-il, Staline ? Est-il ici dans la cave ? La Pannarevskaja était furieuse. Kalionine disparut subrepticement. Il connaissait les colères d'Olga.

— Ils ne t'ont pas pansée, les Allemands, ils ne t'ont pas donné un lit ? Et tu ne vis pas, peut-être ?

Véra Kalionina sortit la tête basse. Quelques instants plus tard, elle était penchée sur les corps martyrisés, posait des linges humides sur les fronts brûlants de fièvre, ou soutenait la tête d'un agonisant.

Le colonel von der Haagen s'abandonna à son destin, les accès de frénésie firent place au calme complet. Assis contre le mur humide, il mangea une soupe faite presque uniquement d'eau et accompagnée d'un biscuit moisi. Deux ou trois fois Portner lui adressa la parole. Il aurait pu tout aussi bien s'adresser à un mannequin. Von der Haagen ne bougeait pas. Depuis l'altercation de la salle d'opération, un abîme s'était ouvert au fond de sa conscience. C'était comme s'il découvrait en lui un autre homme, un homme nouveau, qui lui disait : « Stalingrad, c'est aussi ta faute. Reconnais-le donc ! » C'était si énorme que von der Haagen en était paralysé.

*

Cet après-midi-là, deux tonnes de ravitaillement et de munitions furent larguées sur les ruines de Stalingrad. L'aérodrome de secours installé à Stalingradski avait été perdu le 23 janvier... désormais, seuls des avions isolés survolaient la ville et y balançaient leurs containers aux endroits où les soldats leur faisaient signe, et où, d'après les dernières informations, devaient se trouver encore des positions allemandes.

Le panneau de marquage de Fourneau jouait toujours son rôle d'aimant. Par deux fois, quelque chose tomba dans la cour de l'usine où il l'avait étendu... la première, il y trouva du jambon en boîte et du pain... la seconde, du pâté de tête, des pois et des haricots, des biscuits et du thé.

Le partage commença. C'était Fourneau qui officiait... dix pois par homme, neuf haricots blancs, trois biscuits, une tranche de pain (uniquement pour les blessés qui avaient des chances de survivre), un petit morceau de pâté, un semblant de jambon... ce fut pourtant une

véritable fête lorsque les délégués de chaque cave se présentèrent à Fourneau pour prendre livraison de ces vivres.

— Vous faites pas mal à l'estomac ! disait Fourneau en leur remettant leurs rations. Et puis, trop bouffer, ça vous donnerait des idées...

Chaque récipient de métal leur rendit pendant tout un jour la sensation de l'estomac plein, le goût du jambon et de la charcuterie. On retenait les morceaux minuscules aussi longtemps que possible dans la bouche, on mâchait avec recueillement les pois et les haricots, préalablement cuits dans la neige fondue.

Et puis, les stocks furent épuisés, la petite pièce qui servait de dépôt à Fourneau se trouva vide. Soudain l'idée lui revint du cheval abattu au milieu de décembre. À l'époque, il en avait rapporté un morceau. Le reste, il l'avait enterré, pratiquement mis au frigidaire... dans un trou recouvert de pierres. Fourneau, quelque part dans les environs, possédait une réserve de cinquante kilos d'excellente viande congelée !

Il fut soudain envahi d'un grand besoin d'activité. Il traîna Kalionine au-dehors.

— Ecoute, dit-il tout en cherchant à se rappeler l'endroit où il avait installé son frigo. J'ai encore un gros morceau de bourrin derrière les fagots, tu te rends compte ?

— Niet ! dit Kalionine, qui n'y comprenait rien.

— Un cheval ! Panié-Koni...

— Ah ! les yeux de Kalionine se mirent à briller. Où ?

— Ah ! Si je savais !

Fourneau regarda le désert de ruines qui s'étendait devant eux et qui paraissait infini. Au nord et au sud, de gros nuages de fumée s'élevaient dans le ciel gris-bleu. Par quel miracle y avait-il encore quelque chose à brûler dans cette ville morte ?

— Il y avait une tour, pas loin...,

— Une tour ?

— Oui, sur une maison. Une tour carrée. Il y avait quelque chose d'écrit dessus... mais moi je ne sais pas le russe...

— Une tour au toit plat ? Je crois que je sais.

Kalionine balançait la tête d'un côté et de l'autre.

— Probablement déjà pris par Armée rouge.

— Ce serait moche, Ivan.

— Allons voir.

Ils rampèrent environ une demi-heure avant d'arriver à l'endroit dont parlait Kalionine. Il n'y avait plus de tour, et les montagnes de gravats et de béton se ressemblaient toutes, comme les articles de grande consommation. Fourneau s'assit dans un trou d'obus et considéra les environs.

— C'est ici ?

— Oui.

— Attends un peu. Il se gratta la tête et avança la lèvre inférieure en avant. – Où était-elle la tour ?

— Là-bas !

— Alors le trou devrait y être aussi.

Fourneau montra un tas de décombres. C'était autrefois un immeuble avec plusieurs cours. On pouvait les reconnaître, pas les maisons.

— Ça y est, j'y suis ! Fourneau perdit son calme.

C'était dans ce carré-là... j'avais trouvé un bel entonnoir, bien régulier. J'y ai fourré le cheval, et mis des pierres par-dessus.

D'un doigt, il fit basculer son casque sur son nez et se frotta les mains.

— Allons-y, Ivan, si on le retrouve, ça suffira jusqu'au Jugement Dernier...

Fourneau voulut sortir de leur trou, mais Ivan le retint.

— Niks, niks... se hâta de dire ce dernier. Là-bas, Armée rouge...

— Où ?

— Dans la maison d'en face.

— J'vois pas...

— Moi je vois ! Moi aller seul.

— T'es pas fou, Ivan ?

— Où est le trou avec koni ?

— Dans la première cour. Au pied du mur... à cinq mètres de l'entrée.

Fourneau retint l'autre par la manche au moment où il allait sortir.

— Ne fais pas l'imbécile... ils vont te descendre.

— Mais non, je suis tovaritch !

— Peut-être, mais en uniforme allemand. Non, mais j't'assure, tu y es plus !

Kalionine se laissa retomber. L'effroi se lisait sur son visage. L'uniforme allemand ! Il l'avait complètement oublié. Appeler, faire des signes, n'aurait servi à rien. « Tirez pas, petits frères, je suis Ivan Ivanovitch Kalionine, de la 2^e division de la Garde. » Ils ne l'entendraient même pas... ils verraient son uniforme et ils tireraient avant qu'il ait pu crier.

— Tu parles d'une m... alors ! gueula Fourneau. Plus de cinquante kilos de viande ! On est devant. Et pas moyen d'y aller !

— Attends. Kalionine souriait à son ami. Nous avons viande dans une heure.

— Je voudrais savoir comment ?

— Avec le bon uniforme.

— Alors tu te feras descendre par les nôtres, ivan !

— C'est le risque...

— Ecoute, ne pensons plus à la viande, viens, Ivan.

Ils retournèrent en rampant jusqu'au cinéma et ne parlèrent de leur projet à personne. Dans la nuit, ils ressortirent tous les deux. Ivan Ivanovitch se déshabilla dans un entonnoir et reprit la direction du pâté de maisons. Fourneau l'attendit derrière une plaque de béton effondrée, mitrailleuse au poing. Il entendit des voix, en russe... il reconnut l'organe de Kalionine, et rit silencieusement... puis le silence revint, mais pas pour longtemps. D'un abri invisible, une mitrailleuse

s'était mise à tirer. Une sentinelle allemande ratissait le no man's land. Elle avait vu quelque chose bouger.

— Pauvre c... dit Fourneau à mi-voix. Si tu savais ce qui va s'amener...

L'affaire dura deux heures. Fourneau s'impatientait, il était rongé d'inquiétude. Ils l'ont eu, pensait-il. Si seulement j'avais pas ouvert ma grande gueule...

Il s'était décidé à rentrer au cinéma, lorsqu'il perçut devant lui un remue-ménage fait de raclements, de chutes de pierres et d'une espèce de halètement. Des abris allemands, quelqu'un tira une salve de mitrailleuse.

— Arrêtez ! hurla Fourneau. Tirez pas, tas de bouzeux, tirez pas !...

La sentinelle, entre deux gerbes de balles, avait compris « tas de bouzeux ». Elle arrêta aussitôt son tir. Fourneau passa la tête derrière sa plaque de béton.

— Infirmier poste de secours numéro trois ! T'as compris ?

— Oui... la voix semblait venir du ciel. Tu crois que ça se devine...

Une fusée éclairante partit en sifflant du secteur russe. Fourneau vit une ombre se jeter précipitamment à terre. Il attendit que la fusée fût retombée, bondit en avant, et rejoignit Kalionine dans l'encoignure d'une porte. C'était tout ce qui restait d'une maison, avec un petit morceau de muraille. Kalionine était adossé au mur. Il était hors d'haleine. À côté de lui, gisait un énorme morceau de viande, dur comme de la pierre et lourd comme du plomb. C'était la cuisse gauche du cheval.

— Trop lourd. Je peux plus... gémit Kalionine.

— Cré nom, Ivan ! Fourneau donna une grande tape dans le dos de Kalionine. La cuisse entière. Formidable ! Mon gars, tu nous sauves la vie à tous !

Kalionine ne dit rien. Il continuait à haleter.

— Deux jours de plus, et nous tombions comme des mites dans le campre !...

Fourneau avala sa salive et passa un bras autour des épaules de Kalionine.

— Pourquoi faut-il qu'il y ait la guerre ? Pourquoi être ennemis ? Ce serait si beau d'être amis !

— Oui très beau, petit frère. Kalionine leva les bras au ciel, toujours essoufflé. La poitrine lui brûlait.

— Nous sommes amis... dit-il d'une voix entrecoupée.

— Mais à côté, ils en mettent un coup ! Et que j'te tue, et que j'te descende ! Tu crois pas qu'c'est à pleurer ? Juste parce que nous avons un Hitler et vous un Staline ! Sommes-nous pas un peu dingues, Ivan ?

— Oui. Kalionine approuvait du chef avec ardeur. Mais tu ne peux pas changer le monde !

Ils regagnèrent après une absence de quatre heures le petit hôpital souterrain, balançant entre eux deux la cuisse du cheval. On les cherchait. Portner avait besoin de Fourneau pour servir d'ordonnance. Il avait reçu une visite. Pas n'importe laquelle.

Dans la salle d'opération se tenait le général Gebhardt, assis sur une chaise cassée. Son uniforme était déchiré, il avait les joues creuses et n'était pas rasé. Moralement et physiquement, il était brisé.

C'était un général sans soldats.

Le réduit Stalingrad-centre fut le premier des trois points d'appui allemands à se dissoudre sous l'action de l'artillerie et des T 34 qui tournaient à un coin de chaque ruine et descendaient en cahotant la moindre rue. Certains régiments n'avaient plus quarante hommes. Il y avait des divisions qui n'étaient que numéros ou poignée de blessés affamés. Ces malheureux se cachaient dans les caves, se laissaient déborder, ressortaient, collaient aux chars comme de grosses mouches et les faisaient sauter. Le front n'existait plus, il n'y avait pas de secteur allemand et de secteur russe... ils se confondaient, une maison appartenait aux Allemands à la cave, aux Russes au deuxième étage. On s'asseyait dos à dos, séparé par un mur de cave, on s'entendait parler, on se rencontrait dans l'escalier. C'était alors un échange de balles ou une volée de coups de crosse. De telles morts étaient absurdes. On mourait parce qu'il n'y avait plus rien d'autre.

Le général Gebhardt, qui disposait de deux coureurs, avait reçu les dernières nouvelles dans l'après-midi. Sa division n'existait plus. Seuls subsistaient les officiers de son état-major et quelques hommes, rescapés des tanks lance-flammes et du déluge de l'infanterie soviétique. Le petit appareil de radio, dernier moyen de liaison avec

les autres divisions et le P.C. de la 6^e Armée, était inutilisable. Ses batteries étaient épuisées. On ignorait ce que devenaient les gens du réduit Sud et ceux du réduit Nord... On voyait seulement un énorme mur de fumée au-dessus du quartier des usines, où se trouvaient « Barricade Rouge » et la fabrique « Djerjinski ». Cela suffisait pour avoir une idée de ce qui se passait là-bas. La nuit suivante, le général Gebhardt réunit autour de lui ses derniers officiers.

— Messieurs, dit-il d'une voix curieusement cassante, je ne sais pas si je suis habilité à le faire, mais la situation dans laquelle nous nous trouvons me conduit à en tirer certaines conséquences logiques.

Ce petit discours avait un côté ironique, comme si le général se faisait personnellement des reproches. Les officiers, qui étaient rangés en demi-cercle autour de Gebhardt, regardèrent leur chef du coin de l'œil.

— Je vous délie ici-même du serment que vous avez prêté au Führer et au peuple allemand. Vous n'êtes plus sous mes ordres. Vous pouvez tenter de percer. Vous pouvez choisir la captivité. Vous pouvez vous suicider. À vous de jouer. On nous a trahis. Désormais, chacun pour soi. Je vous remercie, messieurs, pour la discipline et l'esprit de camaraderie dont vous avez fait preuve jusqu'au fond de l'enfer.

Le général Gebhardt porta la main à sa casquette.

— Dieu soit avec vous, mes amis !

Les officiers lui rendirent son salut. Les chenilles des chars soviétiques ferraillaient aux alentours de la cave. Deux ou trois détonations retentirent. Le miracle de la résistance se reproduisit... Les morts se dressèrent et tirèrent encore une fois, avant de mourir complètement.

— Puis-je me permettre de demander ce que vous allez faire, vous, mon général ? demanda un colonel.

— Mon général, nous demandons à vous accompagner.

— Non !

Le visage de Gebhardt était dur, et taillé dans la pierre.

— Mon dernier ordre, le voici : chacun décidera du chemin à suivre, indépendamment de toute considération extérieure, et ne sera responsable que devant lui-même.

— Une percée ! cria un jeune capitaine.

Le général Gebhardt acquiesça de la tête.

— Si vous voulez la tenter... Personne ne vous retient plus. Et surtout pas un ordre du Führer.

Le jeune capitaine salua une seconde fois et sortit. Quatre officiers se joignirent à lui. Un colonel et un commandant restèrent auprès du général. Gebhardt les regarda d'un air interrogateur.

— Et vous ?

— Nous restons ici, au P.C., et attendons les événements. Comme ultime porte de sortie, nous avons toujours notre arme.

Le colonel avala sa salive. Il pensait à sa femme, à ses trois enfants, à sa vieille mère qui l'attendait et dont il était le seul fils.

— Nous vous demandons, mon général, de rester ici avec nous...

— Non ! Gebhardt ôta sa casquette et saisit son casque badigeonné de blanc. Il le planta sur ses cheveux gris coupés court. Seul son col, à l'écusson rouge et aux feuilles de chênes dorées, le distinguait de ses soldats... Il avait un manteau sale et déchiré, comme tous les manteaux, et comme sa culotte à bande rouge était en lambeaux, il l'avait échangée depuis longtemps contre un pantalon ordinaire. Celui d'un mort...

— Mon général, encore une fois, nous vous demandons l'autorisation de vous accompagner... bégaya le commandant.

— Non ! Pourquoi, d'ailleurs ?

— Nous avons peur pour vous, mon général !

— Peur ! Gebhardt baissa la tête. Nous aurions pu nous payer le luxe d'avoir peur il y a deux ou trois semaines. Mais maintenant, de quoi voulez-vous avoir peur ? De mourir ? Messieurs... on n'a pas peur de la délivrance. On va à sa rencontre.

Il tourna les talons, et quitta la cave à grandes enjambées. Ses pas résonnèrent quelque temps dans les sous-sols déserts. Puis ils se perdirent. Le colonel et le commandant s'assirent à la table grossière. Ils dévissèrent les gobelets qui fermaient leurs gourdes et les remplirent avec une bouteille que le colonel tira d'une caisse à munitions.

Le dernier cognac. La dernière gorgée.

— Bonne chance. Seiferth, dit le colonel.

— Au revoir, Dormagen.

Ils choquèrent leurs gobelets et les vidèrent d'un trait.

Puis ils commencèrent à attendre, assis silencieusement en face l'un de l'autre à la table, presque sans bouger.

Une heure plus tard, l'escalier résonna d'un violent tapage. Un sous-lieutenant soviétique pénétra dans la salle suivi de douze soldats de l'Armée rouge armés de mitraillettes.

Les deux officiers allemands quittèrent les caisses sur lesquelles ils étaient assis, se levèrent et saluèrent.

Le jeune lieutenant, tout abasourdi, leur rendit leur salut.

— Davai ! dit-il ensuite en montrant la porte du pouce. Tête basse, les officiers allemands gagnèrent la sortie. Pour eux, l'enfer avait pris fin.

Le général Gebhardt courait pendant ce temps-là dans la nuit noire en direction de la Raquette. Sur son passage, les soldats, ahuris, se frottaient les yeux mais ne disaient rien. Deux ou trois fois cependant, on voulut le retenir... alors il redevint général pour rappeler vertement à l'ordre les officiers qui le conjuraient de rester à l'abri. Il parvint ainsi aux caves du cinéma, dans lesquelles était installé le poste de secours numéro trois.

Körner fut le premier à voir le général. Il était agenouillé sur une marche en train de bander une blessure à la tête. Les sous-sols étaient comblés, on soignait dans l'escalier, ou dans les entonnoirs avoisinants, la nouvelle vague de blessés que dégorgeaient les ruines. Il y en eut bientôt cinq mille, masse de chairs torturées gisant autour de l'entrée et poussant à eux tous le gémissement sourd d'un volcan à moitié éteint.

— Mon... mon général... bégaya Körner en amorçant un garde-à-vous. Gebhardt l'en dissuada d'un geste.

— Laissez tomber, allez, docteur ! Votre chef est vivant ?

— Oui, mon général.

— Qu'est-ce que ce curieux drapeau rouge à la croix verte sur les

ruines du cinéma ?

— C'est un fanion soviétique destiné aux hôpitaux, mon général.

— Mais... Le général Gebhardt jeta les yeux autour de lui. Olga Pannarevskaja montait l'escalier avec des bandes de pansements frais et une sacoche d'ampoules de morphine.

— Enfin, que signifie ? Une femme ? Une Russe ? Ils sont déjà là ?

Le général Gebhardt salua quand la Pannarevskaja fut arrivée à sa hauteur.

Körner la nomma. Désespéré, Gebhardt regardait autour de lui. Blessés allemands et soviétiques étaient couchés pêle-mêle dans les décombres, deux brancardiers s'occupaient d'eux. Sur les ruines flottait le drapeau rouge.

— Enfin, m'expliquerez-vous ?

Körner respira profondément.

— J'ai l'honneur de vous présenter ma fiancée, mon général...

La Pannarevskaja souriait paisiblement.

— Oui... dit-elle d'une voix douce, oui, c'est vrai...

— Mais enfin, c'est de la folie, Körner !

Gebhardt se tourna vers la doctoresse.

— Il va être fait prisonnier demain ou après-demain ! Vous, pour aimer un Allemand, vous serez condamnée aux travaux forcés !

— Je sais, camarade général.

— Et cela ne vous fait rien ?

— Non. Nous nous reverrons un jour...

— Dieu vous garde votre optimisme.

— C'est l'amour, camarade général...

Gebhardt haussa les épaules d'un air désespéré et descendit dans les salles voûtées. Presque aussitôt, il y rencontra Soukov... mais déjà, le général ne s'étonnait plus. Il avait saisi le caractère unique – et pourtant si naturel – de la situation : le petit hôpital était en dehors de

la guerre. Il formait un îlot de souffrance et de mort... souffrance et mort ne connaissent pas de nationalités, pas d'uniformes différents, pas d'idéologies... elles rendent les gens semblables... elles en font des humains qui appellent au secours.

Portner se reposait sur sa paillasse lorsque le général Gebhardt entra.

— Restez assis, docteur... lança-t-il comme le médecin voulait sauter sur ses pieds. Je m'assois à côté de vous. Ce rouge et cet or que vous voyez là, ce ne sont qu'enjolivures stupides. Je suis Friedrich Gebhardt, rien d'autre. Le dernier de ma division...

— Mon général... Portner versa du thé bouillant dans le couvercle d'une gamelle. Gebhardt saisit le récipient par la poignée et commença à boire à petits coups. Portner l'observa de profil. Le général avait un beau visage allongé d'homme cultivé, auquel la barbe de huit jours n'enlevait rien de sa dignité profonde.

— Cela fait du bien, dit le général en rendant l'ustensile à Portner. Je suis venu pour vous dire adieu, docteur.

— À moi ?

— Oui. Vous savez, le procès Körner m'a appris à vous connaître. Vous y avez dit avec un courage magnifique ce que j'avais toujours pensé. C'est à cause de cela que j'ai voulu vous voir, avant de tirer les conclusions de ma faillite.

Portner posa lentement à terre le couvercle de gamelle.

— On ne peut parler de faillite, à votre sujet, mon général !

— Si ! Portner, n'essayez pas de me faire des phrases ! De toute une division, je suis le seul à être encore là ! Moi, le chef ! Mais c'est contre nature, cela !

— Ce serait contre nature de se sacrifier pour quelque chose d'aussi creux que l'honneur militaire !

Aurons-nous plus de chance d'être victorieux si vous vous faites tuer en allant au-devant des Russes ?

— Non ! Mais, sans être dupe, j'ai conduit mes hommes à la mort. Toute une division ! Croyez-vous que je pourrai jamais dormir d'un cœur tranquille ?

— Je ne crois pas que ces messieurs du quartier général du Führer aient des âmes aussi délicates que la vôtre. Des armées entières peuvent être liquidées... cela ne les empêche pas de dormir. Un laveur de vitres peut dégringoler d'une fenêtre, un ébéniste peut se couper le pouce avec sa scie, un électricien recevoir une décharge électrique, un ramoneur tomber du toit... le soldat, que voulez-vous, lui, il peut... mourir. Cela fait partie du métier.

— Je connais votre penchant au sarcasme, docteur. Le général Gebhardt regarda sa montre.

— 29 janvier 1943, trois heures quarante-cinq du matin. J'ai pu vous voir et vous parler... Hein ? drôles de désirs qu'on a sur la fin d'une vie !

Portner bondit.

— Mon général, que voulez-vous faire ? lança-t-il à voix très haute.

— Me faire tuer, mon vieux !

— Je ne le permettrai pas !

— Votre domaine, c'est la viande qui jaillit du hachoir de la guerre... Vous n'avez pas à vous occuper d'un vieil homme fatigué qui aspire au repos...

— Mon général ! Le colonel von der Haagen est assis dans la pièce à côté et...

Gebhardt tourna vivement la tête.

— Quoi ! Il est ici ? Alors ma division a encore un survivant ! Bien entendu, je l'emmène avec moi...

— Mon général... bredouilla Portner.

— Von der Haagen est tout désigné pour mettre en pratique ce qu'il a toujours prêché. Où est-il ?

— À côté... Portner avala sa salive. Pour la première fois, il ressentait de la pitié pour le colonel, qui dormait sans se douter de rien auprès du « Héros de la Nation », le colonel Sabotkine. Mais il est blessé...

— Pas d'importance. Le général Gebhardt redressa le torse. — Comment dit-il donc toujours ?... Un chêne allemand tombe avec fierté... Allons-y !

— Mon général...

Portner courut après Gebhardt.

— Où est Fourneau ? s'écria le capitaine-médecin. Que Fourneau vienne immédiatement. Cré nom, où est-il ?

Il était prêt à retenir le général Gebhardt par la force. Il y parviendrait, avec l'aide de Fourneau et de Körner.

Le général Gebhardt allait imperturbablement. Il enjamba blessés, mourants et morts et fit de la main des signes au colonel von der Haagen, qui sortait justement de la petite pièce où il se trouvait d'habitude.

— Ah ! Vous voilà ! lança Gebhardt, j'ai besoin de vous, von der Haagen...

— Mon général... bafouilla le colonel. Il claqua les talons et salua.
— Quelle joie...

Soudain, ses yeux se mirent à briller.

— Mon général, la division a nettoyé le secteur ? L'avance a repris ?

— Et comment, von der Haagen ! Le général leva la main droite :

— En avant pour le Führer !

Von der Haagen leva sa tête blanche. Ses traits effondrés s'animèrent. Portner se mordit les lèvres. Il avait pitié de cet homme qui s'accrochait aux mots comme un noyé à une planche pourrie. Il réalisa subitement combien l'autre était faible et malheureux, désemparé et déchiré. Le colonel tira sur les plis de son uniforme.

— Permettez-moi d'être le premier à vous féliciter, mon général...

— Sortons, von der Haagen, sortons. J'aime l'air frais...

— Moi aussi, mon général.

— Je sais... cela vous fera du bien. Venez !

— Fourneau ! hurla Portner en sautant par-dessus les corps étendus pour rejoindre le général Gebhardt. Nom de D..., où est-il ce sacré Fourneau !

C'était juste le moment où Kalionine et Fourneau amenaient leur cuisse de cheval gelée à bon port. Suant et soufflant, ils venaient de s'asseoir en haut des marches.

Le petit groupe de quatre officiers et vingt hommes qui tentèrent dans la nuit, après le départ du général Gebhardt, de traverser le cercle de fer des armées soviétiques, réussit effectivement à passer. Ils se faulèrent à travers des lignes ennemis et progressèrent vers l'ouest le long de la route de Gumrak. L'ambiance était presque à l'exubérance. La ville en ruine s'étendait derrière eux. Ils voyaient la lueur des obus tombant sans arrêt sur les réduits nord et sud, ainsi que la muraille flamboyante de Stalingrad-centre. Tout cela était déjà loin dans leur dos... ils marchaient dans le silence de la steppe enneigée, ils marchaient tout près l'un de l'autre, petit groupe compact s'avancant au milieu des réserves soviétiques.

Tous pensaient : « On y arrivera ! On y arrivera ! Dans quinze jours, nous aurons le contact avec les troupes allemandes, nous serons sur le Donetz. » On ne les revit pas avant le 10 février. Ce jour-là, une unité soviétique du génie chargée de retaper la voie ferrée remarqua un petit monticule de neige dans la steppe. Là où la moindre colline est absente, où les arbres et les arbustes manquent, il est anormal de repérer une élévation de terrain.

On fouilla et on trouva sous la neige glacée vingt-quatre soldats allemands. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, paquet compact dont quatre officiers formaient le cœur. Pris dans une tempête de neige par quarante-cinq degrés de froid, ils avaient tenté de se réchauffer mutuellement pour survivre au glacial ouragan de la steppe. Ils étaient morts, ainsi, et le gel les avait transformés en un vrai monument. Leurs visages, dans la glace étincelante, semblaient vivre, leurs yeux, fixés sur les Russes qui les dégageaient, contenaient une interrogation muette.

On sépara les corps à coups de pelle, on les chargea sur un camion qui les conduisit aux fosses communes, et on les ajouta aux autres cadavres allemands. Ensuite, on nivela le tout avec des bulldozers. Au printemps l'herbe repousserait par-dessus. La terre russe est assez grande pour engloutir une armée sans qu'on s'en aperçoive.

*

Ils rampaient dans les ruines et les décombres, de trou en trou, vers le centre de la ville, en direction de la place Rouge où le Haut Commandement de la 6^e Armée, réfugié dans les caves du grand

magasin « Univerinag », attendait l'écroulement total dans le plus complet hébètement. Le colonel von der Haagen se traînait fidèlement derrière son général. Ils étaient allongés côte à côte sur le bord d'une large avenue. Devant eux sur le goudron ferraillait un colosse métallique. C'était un blindé russe qui patrouillait les ruines.

Le général Gebhardt ne semblait guère se préoccuper du char. Il s'apprêtait à sortir à découvert. Von der Haagen osa le retenir par la manche. Il soufflait encore de leur rapide progression.

— Mon général... où donc est la division ? demanda-t-il.

Gebhardt se redressa. Il était encore à l'abri d'un pan de mur.

— Nous y sommes en plein, von der Haagen.

— Nous sommes... Comment ?

Le colonel regarda autour de lui.

— Je n'ai encore vu personne des nôtres...

— Vous comptez sur une participation trop importante, colonel.

Le général Gebhardt fit passer la mitraillette sur sa poitrine et débloqua la sûreté. Le char roulait lentement sur la chaussée déserte.

— La division, c'est nous...

— Nous ?

— Oui, nous deux ! Toute ma division !

Le cœur du colonel von der Haagen explosa dans sa poitrine. Il comprit ce qui allait lui arriver dans quelques secondes, il réalisa le caractère inéluctable de cette mort qui arrivait sur lui, sous la forme d'un monstre d'acier de trente-quatre tonnes, armé d'un long canon.

— Mon général ! cria-t-il. Ne faites pas cela ! Mon général, j'ai une femme et deux enfants...

— J'en ai trois, von der Haagen. J'en *avais* trois. Mon fils aîné a été tué devant Minsk. Il assujettit la jugulaire de son casque. — Armez votre mitraillette, von der Haagen. Un officier allemand ne tombe pas sans combattre...

— Mon général... Von der Haagen s'appuya au mur. Des larmes lui coulaient sur le visage, et y gelaient aussitôt en petites perles claires.

— Je vous en supplie...

— Nous n'allons pas discuter maintenant des fautes passées, von der Haagen. Le général fit un pas dans la rue. Le char ne le voyait pas encore.

— Venez... vous n'allez quand même pas me laisser aller tout seul ? Colonel, qu'est-ce qu'on vous a appris à l'école militaire ?

— Je... je... Von der Haagen poussa la sûreté de son arme.

— Faites-moi payer mes erreurs autrement ! hurla-t-il d'une voix rauque.

— Non ! Arrivez ici !

Gebhardt faisait signe de la main.

— Les coupables oublient trop vite dès qu'ils sont sains et saufs. Tirez dans la fente de visée côté droit. Je me charge de la tourelle...

À travers les décombres une troisième forme se hâtait vers eux. Une fusée éclairante illumina soudain la rue, le char, le général allemand qui levait sa mitrailleuse contre le colosse d'acier et le colonel allemand qui titubait comme un homme ivre en sortant de sa cachette.

— Revenez ! cria Portner, en courant comme un possédé. Revenez... Derrière lui arrivaient Fourneau, Körner et deux infirmiers. Pris dans la lumière de la fusée éclairante, ils se jetèrent dans les gravats.

Le général Gebhardt leva son arme, il était en plein milieu de la rue, bien campé sur ses deux jambes. Le char roulait sur lui.

Portner se cacha la tête dans l'avant-bras droit et ferma les yeux. Il ne voulait plus regarder.

Le général Gebhardt jeta un regard circulaire. Le colonel von der Haagen se tenait près de lui, les yeux vides et gonflés. Sa bouche, marquée de plis profonds aux commissures s'entrouvrait sur une langue énorme qui se gonflait entre les dents. Il n'était pas beau à voir. Du canon de sa mitrailleuse, Gebhardt désigna le char bourdonnant.

— Courage, von der Haagen ! cria-t-il. Moi la fente et vous la tourelle...

— Je croyais... moi la fente... Le colonel s'étranglait. Le général eut un geste d'impatience.

— Vous avez la main qui tremble, colonel ! Vous toucherez plus facilement la tourelle que la fente. Allons-y. Feu à volonté ! Vive l'Allemagne !

— Vive... von der Haagen leva son arme d'un mouvement brusque de l'avant-bras. Puis, il tira... jambes écartées, à côté du général, au beau milieu du macadam, complètement à découvert. Il tira sur la tourelle. Les balles rebondirent et ricochèrent dans les ruines en chuintant. Et soudain, il devint tout calme...

Il vit la mitrailleuse lourde de la tourelle manœuvrer dans sa direction, le noir canon de l'arme se mettre à trembler, et il entendit le tac-tac martelant des départs... Debout près du général, il riposta, n'importe où, sans plus viser.

Le général Gebhardt s'affaissa sur les genoux. La mitrailleuse lui échappa des mains, brinquebala sur la chaussée... il se cassa en deux, tomba le nez sur le goudron ses jambes furent parcourues de tressaillements nerveux, elles s'étendirent... puis il ne bougea plus. Au même moment, von der Haagen lui aussi eut l'impression que six pointes de feu lui pénétraient dans le corps. Le monde lui parut tout léger... il se sentait tomber. Il entendait le ronronnement de moteur du blindé, mais il ne sentait aucune douleur, juste cette extraordinaire légèreté et la sensation d'un crépuscule qui se serait étendu rapidement.

« Et j'avais peur de cela », se dit-il encore. Ce fut sa dernière

pensée. Le projectile suivant lui ouvrit le crâne, mais déjà tout était fini... il était mort et son corps roulait auprès de celui de Gebhardt.

Portner était toujours allongé sur les gravats, la tête dans l'avant-bras. Lorsque le tac-tac s'arrêta, il leva les yeux, il vit les deux corps gisant dans la rue, le char immobile, inspectant le champ de ruines. La tourelle virait lentement, de gauche à droite.

— Il vit toujours... bredouilla Portner. Mon Dieu, il vit toujours...

Il leva un peu la tête et resta les yeux fixés dans la direction du général. Le dos de Gebhardt tressaillait, un bras balaya l'asphalte comme s'il cherchait un point où s'accrocher.

— Il vit toujours ! cria Portner. D'un bond, il sauta en avant, tirant son mouchoir de la poche de son manteau.

L'agitant au-dessus de sa tête en guise de fanion de la Croix-Rouge, il sortit des décombres et se dirigea, bien droit, sur les deux hommes étendus devant le char. Körner s'agrippa aux pierres derrière lesquelles il avait cherché protection.

— Mon capitaine ! cria-t-il. Sa voix stridente déchira le silence subit. Mon capitaine !

Portner continua imperturbablement d'avancer. Il brandissait le petit carré d'étoffe et ne regardait même pas vers le char, dont la tourelle s'était remise à bouger. Il était parvenu à la hauteur du général, et se mit en devoir de faire basculer le corps sur le dos. Gebhardt n'était pas encore mort, mais ses yeux avaient déjà la fixité de l'éternité.

Le médecin déboutonna le manteau et la vareuse du général. Le sang lui gicla sur les mains, jaillit de sept trous différents. Ce que fit Portner était ridicule, mais il avait la tête si loin de toute logique, le cœur si misérablement vide et solitaire, qu'il tira trois pansements russes de la sacoche donnée par la Pannarevskaja, et les ouvrit.

Il n'alla pas plus loin. Une seule balle, partie de la tourelle du char, le frappa entre les deux yeux. Il jeta les bras au ciel, les pansements décrivrent une parabole dans l'air glacial, puis, il tomba sur le général Gebhardt, comme si, jusque dans la mort, il pouvait encore le protéger.

Körner tremblait de tous ses membres. Lorsqu'il vit tomber Portner, il lui sembla qu'il mourrait aussi. Il n'avait pas conscience d'être tapi derrière des pierres, en train de pousser les gémissements d'un jeune

loup. Il n'avait qu'un sentiment : le désir de se précipiter vers Portner, d'être auprès de lui. Quand il voulut bondir, Fourneau et un infirmier se jetèrent sur lui et le plaquèrent au sol.

Sans un mot, mais avec un acharnement incroyable, ils luttèrent tous les trois. Körner, tout amaigri qu'il était, possédait encore une énergie inattendue... il se tordait sous la poigne du vigoureux Fourneau et de l'infirmier, il leur donnait des coups de pied, glissait sous eux ou les frappait de ses poings fermés. Haletants, mais sans un mot, car il n'y avait plus rien à dire, les deux autres le maîtrisèrent. Et soudain, brusquement, les forces de Körner l'abandonnèrent. Le jeune médecin ne fut plus qu'une loque... couché sur le dos, il contemplait le ciel hivernal, frappé d'une apathie qui ressemblait à une paralysie. Fourneau le laissa aller, tout en restant prêt à agir de nouveau. Mais Körner ne bougea plus. On aurait dit un vieux chiffon en forme de corps humain, jeté là parmi les décombres. Le char tourna pendant une heure dans la rue saccagée... puis il repartit du côté de la place Rouge, où les caves du grand magasin abritaient le Haut Commandement de la 6^e Armée. Il y avait là des officiers qui justement se demandaient s'il ne serait pas bon de hisser le drapeau à croix gammée sur ce qui restait de l'immeuble, afin de mourir sous l'emblème hitlérien. Il y avait aussi un général qui ruminait au fond d'une cave l'intention de se faire sauter le lendemain avec une charge explosive.

Quand le char se fut éloigné en ferraillant, Fourneau et les deux infirmiers bondirent à découvert, et traînèrent à l'abri le général Gebhardt, le colonel von der Haagen, et Portner. Körner était là aussi, revenu brusquement à lui... Sans un mot, il aida Fourneau à transporter le médecin jusqu'au poste de secours numéro trois. Les deux infirmiers portaient le général et le colonel sur leurs épaules, comme des bouchers un quartier de bœuf.

Soukov et la Pannarevskaïa considérèrent les morts en silence. On les avait mis dans la salle d'opération. L'abbé Webern priait. Il serrait la petite croix d'or entre ses doigts, et fermait les yeux.

Dans la petite pièce voisine, Fourneau, effondré, pleurait sur une paillasse. Ivan Ivanovitch Kalionine et sa femme Véra, assise à côté de lui, lui avaient passé le bras autour des épaules, et le réconfortaient.

— Guerre bientôt finie... disait doucement Kalionine, en soutenant la tête de Fourneau sanglotant. Petit frère... encore un jour ou deux seulement, et puis, c'est fini...

Le chirurgien-chef Andréï Vassilievitch Soukov tira sur le visage de

Portner une vieille couverture tachée. Olga Pannarevskaja l'aidait avec la raideur mécanique d'une poupée. On lui avait raconté que Körner avait failli lui aussi y rester, qu'il avait fallu le contraindre à vivre. Maintenant, il était debout devant l'une des tables... Il opérait... comme si Portner n'avait pas été là, allongé sur l'autre. Il ne regardait pas le cadavre, il lui tournait le dos, penché sur les chairs meurtries qu'il était en train de trancher... pourtant, de temps en temps, il s'interrompait, enfonçait son menton dans le col de sa vareuse, et faisait effort pour ne pas se mettre à hurler. Un tremblement nerveux le prenait, et la Pannarevskaja lui posait la main sur l'épaule, sans rien dire, mais en appuyant fermement. Alors, il continuait d'opérer.

Le général Gebhardt, le colonel von der Haagen et le capitaine-médecin Portner furent enterrés à l'aube. Tout différents qu'ils eussent été dans la vie, ils étaient rangés dans la mort l'un à côté de l'autre, tous les trois enveloppés d'une toile de tente, sur la poitrine une croix façonnée par Fourneau avec des planches. L'abbé Webern et le pasteur Sanders, appuyé sur deux infirmiers, lurent les prières des morts. Puis, l'on jeta des pierres au fond de l'entonnoir.

Quand la tombe fut comblée, Fourneau planta dans le tas de cailloux une grosse croix faites de poutres noires carbonisées.

— Seigneur, nous ne comprenons pas toujours ta volonté... dit le pasteur Sanders d'une voix tranquille, tandis que Fourneau dressait la croix... – Mais nous l'acceptons parce que nous croyons en ta bonté.

Le jour nouveau se levait sur un ciel bleu rayonnant et un soleil d'hiver argenté. C'était le 30 janvier 1943. Le soir, le communiqué de la Wehrmacht déclarait laconiquement :

À Stalingrad, la situation est sans changement. Le courage des défenseurs reste intact...

Le ministre de la Propagande [7] donna ce jour-là à l'ensemble de la presse allemande la directive quotidienne suivante :

Sous le signe de la plus extrême résolution et d'une confiance absolue en la victoire, la presse allemande fera des éditions du 20 janvier un appel impressionnant qui entraînera les citoyens allemands...

Le même jour, le chef d'état-major de la 6^e Armée le général Schmidt, fit une réponse qu'on ne devrait jamais oublier quand on parle de Stalingrad, tant elle atteignit le comble de l'absurdité. Assis dans la cave d'Univermag, le général Schmidt reçut un appel téléphonique désespéré du commandant d'un corps blindé. L'officier

demandait d'arrêter un combat qui n'avait plus de sens. Le général Schmidt répondit :

— Nous connaissons la situation... L'ordre est le suivant : continuer la lutte !

— Mais avec quoi ? hurla le colonel des blindés.

Que voulez-vous que nous fassions sans munitions ?

Et le général Schmidt répondit :

— Vos soldats ont leurs couteaux et leurs dents. Qu'ils mordent !

Après cette réponse, les officiers du corps blindé se suicidèrent.

Au Quartier Général du Führer, on fêtait l'anniversaire de la prise du pouvoir par les nazis. Les généraux se félicitaient mutuellement et portaient toast sur toast. Le Reichsmarschall Hermann Goering, responsable de la défaillance du ravitaillement aérien de la 6^e Armée encerclée prononça une allocution radiodiffusée par tous les émetteurs allemands.

« ... Nous avons battu les Russes jusqu'ici, et nous continuerons à les battre... » lança-t-il d'une voix de stentor. Il poursuivit : « Sur tous ces combats gigantesques, la lutte pour Stalingrad se détache comme un puissant monument. Elle restera la plus grande bataille dans notre histoire. Ce que font là-bas nos grenadiers, sapeurs, artilleurs, et les autres soldats du réduit, du général au deuxième classe, est unique en son genre. Avec un courage intact, quoique partiellement affaiblis et épuisés, ils se battent contre des forces bien supérieures en nombre, pour chaque pâté de maisons, chaque pierre, chaque trou, chaque tranchée... » Et à la fin du discours, il déclara : « ... Quand le soleil se lèvera de nouveau, il brillera sur des troupes allemandes reparties à l'attaque, exactement comme l'an dernier... »

Le même jour, quand le ministre de la Propagande du Reich eut terminé sa propre allocution, au Palais des Sports, à Berlin, des dizaines de milliers de personnes crièrent la phrase habituelle : « Führer, commande ! Nous te suivrons !... »

Ce même jour encore, le général Paulus fut nommé maréchal. À la même heure, Hitler discutait avec ses généraux de la création d'une nouvelle 6^e Armée. La couronne mortuaire des trois cent trente mille hommes de Stalingrad, c'était le bâton de maréchal pour leur chef.

Les Russes, eux aussi, fêtèrent le 30 janvier... À midi, les escadres

aéroportées survolèrent Stalingrad dévastée en formations de parade. Les aviateurs soviétiques repassèrent plusieurs fois, prouvant leur force, et en même temps la faiblesse de la 6^e Armée – ou de ce qu'il en restait : une poignée d'affamés et de mourants tapis dans leurs trous.

Les officiers du Haut Commandement de la 6^e Armée regardaient en l'air, et se taisaient, songeurs. Le maréchal Paulus était dans l'une des caves... maintenant que l'heure du dénouement était proche, un tel vide s'était creusé en lui qu'il n'était plus capable de comprendre quoi que ce soit. Il était confronté à un destin qui dépassait son entendement.

Le même jour encore, dans la matinée, la grosse croix noire plantée sur le tombeau de Portner fut abattue par un obus. Deux chars soviétiques tiraient dessus comme à la cible.

— Est-ce qu'ils ne voient pas le fanion ? cria la Pannarevskaja. Tirer sur une croix... nous ne sommes quand même pas des monstres ?

Soukov haussa les épaules.

— Une croix ? camarade Olga... Qu'est-ce qu'ils savent d'une croix, nos garçons ? Un fanion, qu'est-ce que c'est pour eux ? D'ailleurs, regardez dehors... il ne reste plus qu'un chiffon vert sur le bâton...

Soukov se tut un instant, puis il hocha la tête.

— Nous sommes tous des monstres... comment pourrions-nous supporter tout cela si nous étions des gens normaux ?...

Il n'y avait plus de front, plus de lignes, plus de positions. Au nord, au centre et au sud, les soldats allemands étaient pourchassés comme des lapins. Les chars parcouraient les rues, les commandos soviétiques ratissaient les caves... ici on tirait, là on se rendait... dans certains sous-sols, on termina les dernières rations d'alcool avant de se tirer la dernière balle dans la tête. Dans l'immense désert des ruines amoncelées au nord sur l'emplacement des usines, la bataille faisait encore rage pour chaque mètre carré de gravats. Pourquoi ? Personne ne le demandait. La vieille idée de vendre sa peau aussi cher que possible était la pensée dominante. Qu'il fût possible de ne pas tirer et de rester en vie, ils n'y songeaient pas. Ils mouraient... Le mystère de l'héroïsme s'accomplissait en eux, et celui aussi par lequel un homme en uniforme est aveugle aux absurdités.

30 janvier 1943.

Dans les caves du cinéma, plus de trois mille blessés gémissaient et

râlaient. Il n'en arrivait guère de nouveaux... les soldats atteints s'écroulaient dans leurs trous ou glissaient le long du mur des abris. Ils n'avaient plus la force de se traîner jusqu'au poste de secours.

Dans la mesure où elles existaient encore, les liaisons avec les unités s'interrompaient brutalement. C'était toujours le même texte que recevaient la petite station radio du Haut Commandement de l'Armée ou les téléphonistes :

« Russes à notre porte. Plus de munitions. Nous rendons. Salut au pays. Vive l'Allemagne !... »

Puis le silence.

Dans le nord du réduit ronflaient les orgues de Staline... là-bas, le combat était toujours « acharné ». Dans le centre de la ville, autour de la place Rouge, la résistance allemande rappelait les aboiements enroués d'un chien traqué... les commandos soviétiques chargés du nettoyage des décombres tiraient des abris et des caves les soldats allemands bleus de froid et en guenilles, titubant de fatigue et de faim, rassemblaient ces fantômes gris dans la rue et les conduisaient dans des cours où les prisonniers s'asseyaient, s'écroulaient ou bien restaient à contempler le vide.

C'était l'armée des « âmes mortes ».

Le 30 janvier, Körner était assis sur sa pailleasse. Il tenait dans les siennes les mains d'Olga Pannarevskaja.

— Demain où après-demain ce sera fini... fit-elle doucement.

— Oui, et puis alors ?

Il ne la regardait pas. Il s'étonnait lui-même d'être encore capable de parler, d'entendre une voix sortir de ce corps creux.

— Tu vivras, mon chéri...

— Dans un camp de prisonniers !...

— Pas longtemps, je t'en sortirai.

— Ce sera impossible.

— Bien des choses sont possibles en Russie.

Elle posa la tête sur l'épaule du docteur, et ses cheveux noirs balayèrent la figure osseuse aux traits tirés.

— Nous sommes capables d'attendre, mon chéri. Nous avons appris à être patients. Forts dans l'attente de la mort, pourquoi ne le serions-nous pas plus dans l'espoir de la vie ! hochant la tête en signe d'approbation, et la serra contre lui. Mais il avait les yeux ailleurs. Il songeait que personne ne survivrait à Stalingrad. Tout cela était un leurre...

Soukov entra dans la salle d'opération. Il venait d'entendre le dernier message radio. Un parlementaire soviétique, commandant appartenant à l'état-major de Rokossovski, avait été introduit dans le labyrinthe souterrain de l'Univermag. Une fois de plus, il apportait une offre de capitulation des Russes, une ultime demande de reddition sans condition, assortie de la promesse, pour les officiers, de garder leurs épées et décorations. Ce qui était proposé là, c'était le salut de quelques milliers d'hommes.

Soukov avait l'air optimiste quand il pénétra dans la salle.

— Ils vont accepter, dit-il presque solennellement. Camarades... demain, la guerre se termine à Stalingrad. Aucun officier au monde ne peut dire non à l'heure qu'il est...

Il ne connaissait pas le chef d'état-major de la 6^e Armée, le général Schmidt.

L'offre des Russes fut repoussée.

Le commandant soviétique descendit les marches de la cave, on l'introduisit dans le sous-sol où se tenait le général Schmidt. Le chef d'état-major regarda l'arrivant d'un air fier et méprisant, puis demanda tout haut à l'un des officiers qui l'entouraient :

— Qu'est-ce que ces macaques viennent faire ici ?

Tel était le langage d'un officier allemand entouré de cent trente-cinq mille morts.

*

Dans la soirée, Soukov était assis sur une paille, à côté d'Olga Pannarevskaïa et du D^r Körner. L'Univermag avait diffusé la nouvelle.

— Pas de capitulation. L'ordre est de se battre jusqu'à la dernière cartouche.

Soukov secoua la tête et pressa ses deux mains contre son front.

— Enfin, quels gens sont-ils donc ? dit-il. Pour la première fois, il apparaissait ébranlé au plus profond de lui-même. – Non, je n’arrive pas à comprendre, je n’arrive pas à comprendre...

Il n’était pas le seul.

*

Autant le 30 janvier avait été lumineux et ensoleillé, autant le 31 janvier fut triste et gris, sous un ciel de neige et de brame. La matinée fut lugubre, froide d’une humidité pénétrante qui traversait les vêtements et mordait jusqu’aux os. C’était un matin d’un calme étonnant. Un matin sans mouvement qui faisait penser à une maison mortuaire.

Mais sous terre, dans le dédale des caves de l’Univermag, on détruisait. Les émetteurs et récepteurs radio du régiment de Transmissions de la 6^e Armée étaient démolis à coups de marteau et de pelle, les téléphones écrasés, les lignes arrachées. Un ultime message était lancé vers la liberté. C’était un dernier souffle de vie, en deux parties, avant que tout s’éteigne dans les ruines :

La 6^e Armée, fidèle à son serment, consciente de sa haute et importante mission, a tenu jusqu’au dernier homme et jusqu’à la dernière cartouche, pour le Führer et pour l’Allemagne. Paulus.

Et enfin :

Les Russes sont devant l’abri, nous démolissons...

Il était cinq heures quarante-cinq du matin.

Dans les sous-sols brûlaient les chiffreuses et les codes, les papiers secrets, des caisses et des caisses de documents et de plans. Un commando spécial, muni des dernières cartouches, exécutait l’une des plus tristes missions jamais ordonnées à l’intérieur du réduit. Ses hommes, armés de mitraillettes et de carabines, tuaient les pillards allemands qui vagabondaient dans les ruines, écumant les abris où se trouvaient encore quelques camarades, fouillant les musettes et tuant à l’occasion pour uni croûte de pain dur ou une poignée de haricots. Ces misérables attaquaient même les blessés sans défense, leur retiraient leurs bottes si elles étaient meilleures que les leurs, les dépouillant de leur manteau, les assommant s’ils criaient, n’hésitant pas à tirer sur leurs propres officiers quand ces derniers essayaient de ramener l’ordre. Jusqu’au dernier jour, on donna la chasse à ces petits groupes d’individus à l’instinct criminel plus fort que l’horreur et la

peur.

Le premier à remarquer que quelque chose d'inhabituel devait être arrivé fut Ivan Ivanovitch Kalionine.

Dans la nuit du 30 au 31 janvier, des avions de transport allemands avaient lâché une dernière fois des containers. Il y avait quatorze appareils à tourner autour des ruines encore occupées par les Allemands. Trois enveloppes métalliques tombèrent sur le panneau de marquage de Fourneau.

Fourneau et Kalionine allèrent les chercher sous une pluie d'éclats de D.C.A. Ils les traînèrent derrière eux et s'écroulèrent, épuisés, dans les sous-sols, avant de songer une seconde au contenu des boîtes. Ensuite, ils firent sauter les couvercles.

Dans l'un des containers, il y avait du pain et du café moulu, de la semoule et du lait en poudre. Dans le second du bœuf en conserve et du jambon, du beurre et de la confiture. Le troisième récipient de métal contenait un carton scellé sur lequel on pouvait lire : remettre au chef de corps qui transmettra au Q.G. de la 6^e Armée.

— Ça doit être chouette, va ! dit Fourneau. Il fendit irrévérencieusement le carton d'un coup de baïonnette et regarda à l'intérieur.

Sous ses yeux se pressaient des paquets et des paquets de Croix de Fer de 1^{ère} et 2^e classe, les médailles du tireur d'élite, des Croix gammées en or et en argent. Kalionine lui aussi se penchait avec ahurissement sur cette profusion de décorations tombées du ciel.

Le visage de Fourneau devint écarlate. Il était bon et brave, mais d'un coup, il devint furieux. Il plongeait ses mains dans le carton, et se mit à jeter les Croix de Fer contre les murs.

— Salauds ! hurla-t-il. Enfants de putain !

Tout en criant, il continuait à puiser dans le carton et à lancer les décorations contre les murs. Le fer-blanc cliquettait sur le sol, les émaux s'écaillaient... Les décorations d'une armée entière jonchaient le sol de la cave. Piétinant ce tapis de Croix de Fer, Fourneau gagna ensuite la porte.

Au matin, ils s'employèrent à répartir les provisions nouvelles en petites portions, ainsi que la viande de cheval qui restait. Assis dans l'une des pièces, ils comptaient et recomptaient :

Une cuillerée de semoule... une mince tranche de pain... une cuillerée de lait en poudre... deux cuillerées de bœuf... un morceau de cheval, gros comme le petit doigt.

Au-dessus d'eux, tout était calme. Le jour était levé, et à l'apparition du soleil, l'artillerie commençait généralement à tonner, ou bien des chars parcouraient la chaussée. Mais aujourd'hui, tout se taisait...

Ils auraient pu se croire dans une ville absolument vide.

— Calme... dit Kalionine en poussant Fourneau du coude. Tu entends ?

— Oui. Fourneau était en train de compter des pois. Six par homme... quatre, cinq, six... Faut bien que tes copains se reposent aussi de temps en temps.

— Regarder !...

— Ah, dis ! réjouis-toi qu'ils se taisent.

— Niks chars, niks canons, rien...

— Et alors...

Kalionine ne pouvait plus rester dans les caves. Une sorte d'instinct le poussait à sortir dehors, dans le matin gris et brumeux.

Accompagné de Fourneau et de Véra, il sortit dans ce qui avait été la rue et regarda. Brusquement, il tressaillit, fit un bond en l'air, jeta les bras en arrière et se mit à crier. Sur l'immeuble du Comité de Défense, le bloc énorme de la place Rouge, juste en face du magasin Univermag, flottait un immense drapeau rouge, visible de loin.

Le drapeau de la victoire !

Stalingrad appartenait de nouveau entièrement à sa petite mère la Russie.

Kalionine désigna le drapeau des deux bras.

— La guerre kapout ! hurla-t-il. Petit frère, la guerre kapout !...

Il serra sa femme Véra dans ses bras et l'embrassa, il serra sur son cœur Fourneau figé, et dansa dans les décombres, riant et pleurant en même temps, se conduisant comme n'aurait pas dû le faire un sergent de l'Armée rouge. Il arracha la mitrailleuse que Fourneau tenait sur la

poitrine, la lança bien haut dans l'air froid, la rattrapa, l'arma et tira avec excitation vers le ciel. C'étaient les vingt-quatre derniers coups...

En face, dans une maison en ruine, surgit un groupe de soldats soviétiques. Kalionine agita l'arme de Fourneau...

— Victoire ! cria-t-il. Victoire et joie ! Il sauta par-dessus les pierres à la rencontre de ses camarades, le visage comme illuminé de joie, et il tira encore un coup en l'air, petit feu d'artifice privé du triomphe.

Il resta pétrifié, avec des yeux d'enfant incrédule, lorsque, du groupe russe, une mitrailleuse isolée se mit à aboyer. Au moment où les balles pénétrèrent dans ses chairs, il réalisa qu'il portait l'uniforme allemand, et que c'était bien le droit des soldats soviétiques de viser un soldat allemand qui arrivait sur eux en tirant.

— Camarades... bredouilla Kalionine en tombant sur les genoux. Il se tenait le ventre à deux mains, il y pressait les deux poings, car ses intestins le brûlaient et son estomac était plein d'un feu infernal. Camarades... que faites-vous ? Frères... c'est une erreur... une erreur... camarades...

— Vania ! s'écria Véra Kalionina. Elle repoussa Fourneau qui voulait la retenir, et courut à Kalionine qui s'affaissait. Les soldats soviétiques s'aperçurent eux aussi qu'un drame venait d'arriver... ils s'approchèrent lentement, l'arme au poing, se couvrant de tous les côtés, et fixant des yeux méfiants sur Fourneau, qui avait suivi Véra.

C'était de petits Kalmouks, des cavaliers de la steppe, au visage jaune et aux yeux obliques.

Véra s'agenouilla auprès de Kalionine et posa la tête contre son épaule.

— Salauds ! cria-t-elle aux hommes de l'Armée rouge qui l'entouraient, salauds ! Vous l'avez tué... il meurt... mon Vania... il meurt.

Elle le serrait dans ses bras, l'embrassait et sanglotait en même temps, avec un furieux désespoir.

Un jeune caporal ôta sa casquette, la tortilla entre ses doigts.

— Pardonne, camarade... dit-il d'une voix blanche. Mais il avait un uniforme allemand... et il tirait... comment pouvions-nous savoir qui c'était... ce n'est pas de notre faute...

Kalionine ouvrit une dernière fois les yeux. Il vit Véra penchée sur lui. Fourneau pâle comme un bâton de craie, il vit les petits Kalmouks et pensa au drapeau rouge qui flottait sur la Maison du Parti.

— Victoire, camarades ! dit-il d'une voix entrecoupée, en perdant par la bouche un flot de sang qui coula sur son menton et sur les mains de Véra. C'est mon ami... Il regarda Fourneau. Un bon ami, petits frères... L'enfer se déchaînait dans son ventre. Il se redressa et gémit. Vous n'auriez pas dû faire ça, camarades... pas dû...

Sa tête retomba contre la poitrine de Vérachka...

— Vania... balbutia Véra... Mon Vania...

Puis le sergent Ivan Ivanovitch Kalionine mourut.

Ce fut le dernier homme dans Stalingrad-centre à périr sous les balles.

*

Pendant qu'une voiture s'arrêtait devant le grand magasin Univermag pour emmener le maréchal Paulus déjeuner chez le général Rokossovski, les cadavres vivants sortaient des caves et levaient haut les mains dans le froid de ce matin d'hiver.

Un jeune capitaine de la division de la Garde descendit dans les caves du cinéma. Le chirurgien-chef Soukov vint à sa rencontre. Il présenta le lieutenant-médecin Körner comme le maître de trois mille cinq cents moribonds.

— Nous ferons tout ce que nous pourrons, tovaritch commandant, dit le capitaine à Soukov.

— C'est-à-dire ?... demanda Soukov.

Le capitaine dévisagea longuement le médecin avant de répondre.

— Vous le savez mieux que moi, tovaritch commandant.

Soukov se détourna et repartit sans un mot dans le dédale souterrain rempli de corps fiévreux, gémissants, gangrenés et boursoufflés.

Le premier qui sortit des sous-sols fut le « Héros de la Nation », le colonel Sabotkine. Appuyé sur deux sous-lieutenants, il émergea au grand jour. Une ambulance l'attendait dans la rue... il n'eut pas le

temps de prendre congé de Körner. On l'emporta à toute vitesse jusqu'à la Volga.

Puis, ils quittèrent les caves les uns après les autres... les blessés capables de marcher, les infirmiers, les brancardiers, les radios, les aspirants-médecins, et enfin, le Dr Körner. À ses côtés, Olga Pannarevskaja, tête haute, passa devant le premier officier, qui, absolument ahuri, la salua et resta ensuite, la bouche ouverte, à les suivre des yeux.

Plus loin, dans la neige, Soukov détournait le regard. Il savait ce qui allait arriver et il ne voulait pas regarder en face Olga Pannarevskaja.

Un capitaine marcha vers elle et la prit par le bras au moment où elle allait accompagner Körner jusqu'à la file de prisonniers qui attendait devant le cinéma.

— Camarade, dit-il avec douceur.

— Laissez-moi ! Elle secoua la main de l'officier et s'arrêta. Ses yeux noirs lançaient des éclairs, toute la sauvagerie de ses ancêtres asiatiques revivait en elle.

— Que voulez-vous ?

— Votre place est là-bas, camarade. Le capitaine désignait les ambulances soviétiques qu'on avait envoyées prendre les blessés russes.

— Je vais là où je veux...

— Personne ne vous en empêchera, camarade. Mais nous luttons contre l'envahisseur, vous êtes officier, et le maréchal Staline a donné un ordre.

— Je l'ai toujours suivi.

— Vous voyez. Alors, venez...

— Non ! Elle rejeta ses cheveux en arrière, panthère noire qui montre les griffes.

— Non ! dit-elle encore une fois, d'une voix forte et d'un air de défi.

Körner ne comprenait pas les phrases qui venaient d'être échangées, mais il entendit « Niet ! Niet ! » et sut de quoi il s'agissait.

Il posa sa main sur le bras d'Olga, la main tremblante d'un vieillard de vingt-six ans.

— Va-t'en avec eux, Olga, dit-il d'une voix sans timbre. Tu ne pourras pas surmonter une guerre et une conception du monde. Ils te briseront.

— Je reste avec toi...

— Mais ce n'est pas possible...

— Pourquoi n'est-ce pas possible ? cria-t-elle en se tournant vers les officiers qui se trouvaient là. Pourquoi ? Andréï Vassilievitch ! pourquoi n'est-ce pas possible ?

Soukov se tut et tourna la tête.

— Je vous en prie, camarade... dit le capitaine d'une voix mal assurée. Ce n'est pas ma faute si nous vivons à notre époque. Il faut vous séparer.

La Pannarevskaja resta les bras ballants et la tête inclinée pendant que Körner continuait son chemin en direction de la longue file des prisonniers. Soukov s'approcha d'elle et voulut passer son bras autour de ses épaules. Elle l'écarta brutalement.

Une dernière fois, ils se regardèrent... Körner se mit dans le rang, devint une tache sombre parmi d'autres taches sombres... mais leurs yeux se trouvèrent pour un dernier regard...

— Au revoir... dit Olga Pannarevskaja tout doucement. Je t'aime... Je t'aime...

Un sous-lieutenant la prit par le bras et la conduisit jusqu'à une ambulance. Ce furent ses cheveux que Körner aperçut en dernier... ils flottaient comme un drapeau noir déchiré dans le vent du matin.

Ils ne se revirent point.

*

Dans l'après-midi, un serpent immense et gris fait de silhouettes vacillantes sortit des décombres de Stalingrad et gagna la steppe en direction du sud. Vers le camp de rassemblement de Beketovka, sur la Volga. Les prisonniers marchaient droit devant eux, hébétés, mais heureux au fond de leur cœur d'avoir échappé aux horreurs de cet enfer. Ils ne pouvaient encore savoir qu'à Beketovka – rien qu'à

Beketovka – trente-cinq mille d'entre eux allaient mourir de faim et de froid, de la fièvre ou du typhus, d'épuisement...

Le serpent sans fin des corps piétinant était fait de quatre-vingt-quinze mille soldats allemands. Mais c'était à peine des hommes... plutôt des débris ambulants, semblables aux maisons démolies dont les caves les avaient abrités.

Dans une usine qui servait de camp d'étape, on distribua des rations aux Allemands... une louche de soupe au millet, un peu de poisson et six cents grammes de pain humide.

Six cents grammes de pain ! Du poisson ! De la soupe de millet !

Ils avaient conquis le paradis !

Mais ce fut un très bref paradis. Pour la plupart, les quatre-vingt-quinze mille prisonniers continuèrent à mourir de faim, se traînant dans la steppe, tombant sur le bord de la piste dans la neige, mourant d'épuisement. Les voies empruntées par les Allemands pour se rendre aux camps étaient facilement reconnaissables. Elles étaient jalonnées à gauche et à droite de petits tas noirs qui avaient été autrefois des hommes... désormais c'étaient les bornes d'une route qui menait au néant.

Au milieu du serpent humain qui s'incurvait sous la tempête, deux hommes marchaient, traînant entre eux un troisième personnage, bras accrochés à leurs épaules, et qui essayait de suivre la marche. Mais ils le portaient presque, malgré leur propre état d'épuisement.

— Laissez-moi... laissez-moi... bégaya le pasteur Sanders pendant une halte. Je vous en prie, laissez-moi ici...

— Ne tente pas Dieu, tu es le dernier à pouvoir te le permettre. L'abbé Webern frotta avec de la neige le visage du pasteur. Körner, deuxième compagnon du pasteur, reprenait sa respiration. Il assujettit le bras de Sanders autour de son cou et serra les dents, lorsque la colonne s'ébranla de nouveau.

Dans la neige et dans la tempête, vers l'infini... les milliers de corps se dissolvaient derrière le mur de flocons tourbillonnants et de brume hurlante... quelque part il y avait un lit, une pailleasse, un endroit sec, quelque part, une louche de soupe chaude qui sentait le chou... de la soupe chaude... de la soupe chaude...

Quelque part...

Derrière les congères et la tempête, derrière les cadavres rigides de froid, les prières et les jurons, derrière l'éternel davaï ! davaï ! qui les poussait en avant...

Quelque part...

Ils portèrent encore le pasteur Sanders pendant deux heures. Körner l'avait pris sous les bras, l'abbé Webern se penchait en avant et secouait son fardeau. La neige s'accumulait dans le creux du ventre.

Quelque part, il y avait un lit... un tas de paille... ou même de la terre nue et sèche... quelle volupté... de la terre sèche.

Pas loin d'eux marchait Fourneau. Les dernières paroles de Kalionine n'avaient servi à rien. Il avait été poussé vers la file, avec les autres, il était l'un des quatre-vingt-quinze mille. Mais il ne s'en plaignait pas... il était vivant, il s'éloignait de la ville qu'il avait cru ne jamais quitter. Il était en bonne santé, avait même conservé des forces... et sa pipe. Quand il l'allumerait de nouveau, même avec du foin, la vie reprendrait son cours...

Personne, ne sait ce qu'ils sont devenus... Körner et Olga Pannarevskaja, l'abbé Webern et le pasteur Sanders, le caporal Hans Schmidtke, qu'on appelait Fourneau, et Véra Kalionina. Seul Soukov reparut... il devint chirurgien-chef à Kharkov.

*

Le 2 février 1943, après que la partie nord de la ville eut capitulé à son tour, un ciel bleu rayonnant dominait Stalingrad, tacheté de petits nuages blancs poussés par la brise, le thermomètre indiquait moins trente et un degrés... des ruines seulement s'élevait un brouillard piqueté de taches rouges : l'incendie était toujours là.

Et dans la steppe, les colonnes grises s'étiraient toujours, restes de vingt-deux divisions et de trois cent soixante-quatre mille hommes.

Ce jour-là, les journaux allemands reçurent l'ordre suivant du ministère de l'information du Reich :

... autant les journaux adopteront ces jours-ci un ton d'héroïsme, autant il est souhaitable de ne pas entonner de chant funèbre. On fera au contraire du sacrifice des hommes de Stalingrad une épopée héroïque – sans phrases cependant et sans sentimentalité, mais dans un langage viril, dur, national-socialiste...

Le cœur de la 6^e Armée avait cessé de battre.

D'un côté comme de l'autre, on respirait.

Serait-ce une leçon pour les générations à venir ?

EST-CE UNE LEÇON ?

La réponse, c'est nous qui la donnerons... ou bien nos enfants... ou bien nos petits-enfants...

On peut craindre qu'elle ne soit mauvaise... comme elle l'a toujours été lorsqu'on commence à confondre crever dans un trou de neige et mourir en héros.

La mort en héros, cela n'existe pas... on meurt, c'est tout, et pitoyablement.

Les hommes de Stalingrad le savent bien... l'abbé Webern et le pasteur Sanders, par exemple.

On pourrait le leur demander.

Mais où sont-ils ?...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 21 MARS 1974 SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'édit. 518. – N° d'imp. 282. – Dépôt légal : 1^{er} trimestre
1970.

Imprimé en France

[1] Tabac russe. (N. d. T.)

[2] Célèbre hôpital de Berlin. (N. d. T.)

[3] Oberkommando der Wehrmacht. (N. d. T.)

[4] Nom qui désignait globalement les trois pays baltes dans le vocabulaire
nazi. (N. d. T.)

[5] « Au pays, au pays, oui nous nous reverrons. »

[6] Commandement suprême de l'armée de terre. (N. d. T.)

[7] Joseph Goebbels.